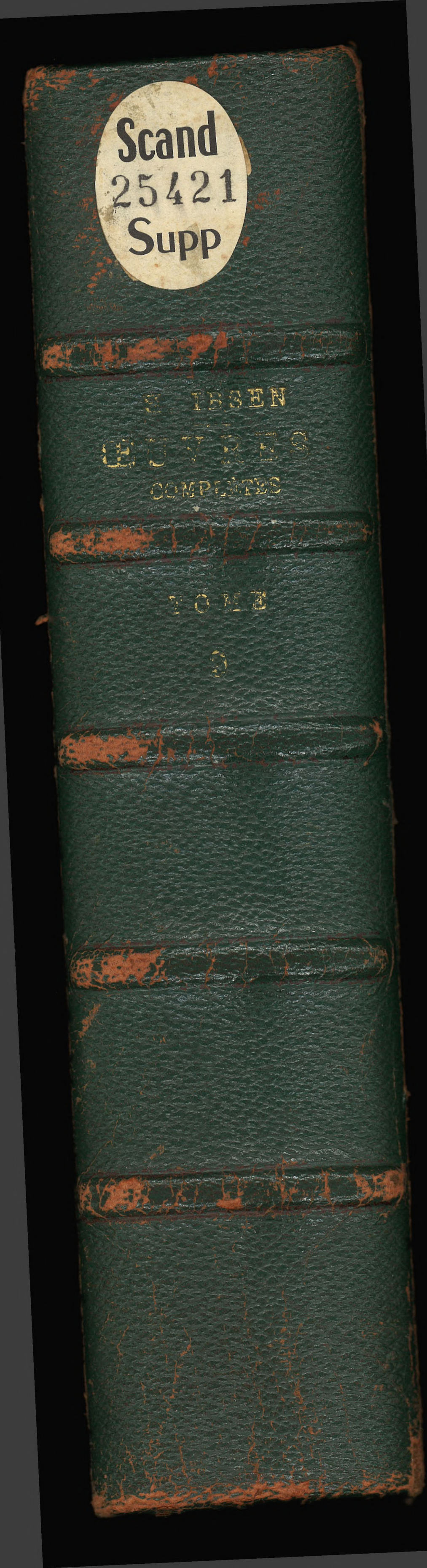
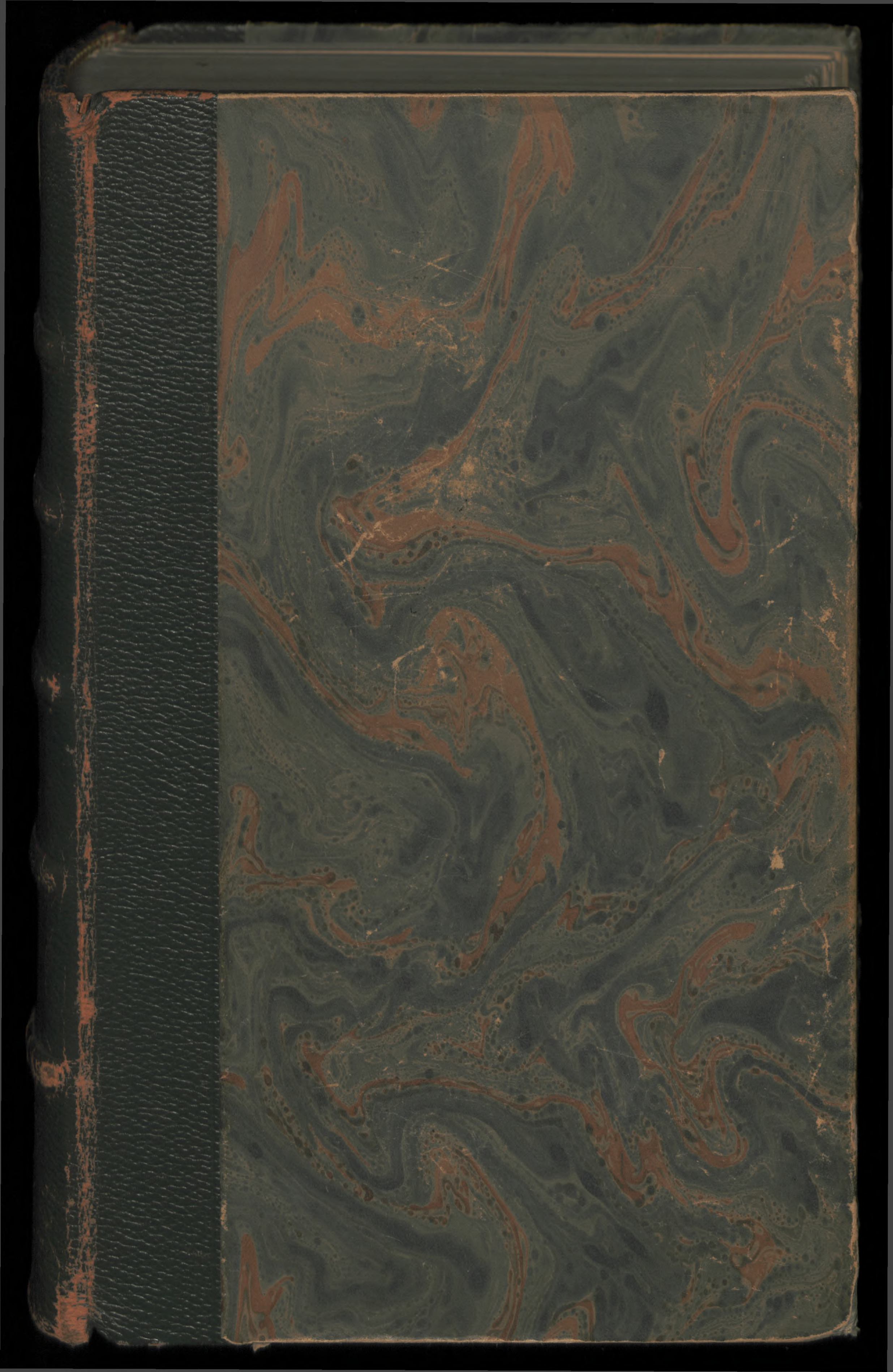


Scand
25421
Supp
H. IBSEN
ŒUVRES
COMPLÈTES
TOME
9









HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

I

P. G. LA CHESNAIS

PARIS

LIBRAIRIE PLON

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR

P. G. LA CHESNAIS

TOME NEUVIÈME

ŒUVRES DE DRESDE

(1867-1875)

L'UNION DES JEUNES

POÈMES ET PROSES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

HENRIK IBSEN : Œuvres complètes. Tome I. ŒUVRES DE GRIMSTAD (1847-1850). *Poèmes. Le Prisonnier d'Ahershus. Catilina.*

Tome II. ŒUVRES DE KRISTIANIA (Avril 1850-Octobre 1851). *Poèmes. Proses. Norma. Le Tertre du Guerrier.*

Tome III. ŒUVRES DE BERGEN (Octobre 1851-Août 1857). *Poèmes. Proses. La Nuit de la Saint-Jean. Madame Inger d'Ostraat.*

Tome IV. ŒUVRES DE BERGEN *(suite)*. (Octobre 1855-Août 1857). *La Fête à Solhaug. Olaf Liljekrans. Les Guerriers de Helgeland.*

Tome V. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour. (1857-1864) *Poèmes et Proses.*

Tome VI. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour *(suite). La Comédie de l'amour. Les Prétendants à la couronne.*

Tome VII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour (1864-1869). *Brand.*

Tome VIII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour (1864-1869). *Peer Gynt.*

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR :

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER).

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

Le Brand d'Ibsen (MELLOTTÉE).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : Nouvelles de nulle part (RIEDER).

GORKY : Les Déchus. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : L'Angoisse. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : Varenka Olessova. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

J.-F. WILLUMSEN : La Jeunesse de Greco, tome II (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER	: Sous le Ciel vide	(CALMANN LÉVY).
—	: Les Nuits claires	—
—	: La Grande Faim	—
—	: Le Dernier Viking	—
—	: Dyrendal	—
—	: Les Émigrants	—
—	: Le Prisonnier qui chantait	—
—	: Le Nouveau Temple	—
—	: Gens de la côte	—
—	: Oiseaux blancs	—
—	: La Maison et la mer.	—
—	: Le Jour et la nuit.	—

PETER EGGE : Hansine Solstad (STOCK).

FR. VINSNES : Le Carrefour (STOCK).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1937.

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR P.-G. LA CHESNAIS

TOME NEUVIÈME

ŒUVRES DE DRESDE

(1867-1873)

I. — L'UNION DES JEUNES - POÈMES ET PROSES. — EMPEREUR ET GALILÉEN *(Notice)*.





PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

OEUVRES DE DRESDE

L'UNION DES JEUNES

NOTICE BIOGRAPHIQUE

CHAPITRE PREMIER

DE ROME A DRESDE

Au moment où il était en train de se brouiller avec Björnson, Ibsen était fort occupé de son projet de drame sur Julien l'Apostat. Il avait sans doute alors une idée assez précise de son plan, car il voulait l'écrire en neuf actes, nombre qui ne pouvait guère être employé dans un sens indéterminé, pour signifier « beaucoup »[1]. Il menait une vie très régulière, travaillant, d'habitude, toute la matinée, prolongée, à la norvégienne, jusqu'au dîner, lisait les journaux à l'Association scandinave, et faisait quelques promenades en ville, sans voir personne en dehors des Scandinaves qu'il rencontrait au palais Correa. « Je m'isole et suis un membre fort peu sociable de la grande colonie scandinave de Rome[2]. » Il dit à Björnson qu'il n'écrit pas de lettres[3], et du 21 octobre 1867 au 22 septembre 1868 on n'en connaît que six, dont trois à son éditeur. Le peu de détails que l'on a sur les derniers mois de son séjour à Rome le montrent assez maussade. Ils concernent surtout ses

[1] Vilhelm Bergsöe, *Henrik Ibsen paa Ischia og « Fra Piazza del popolo »*, p. 307. Bergsöe ne précise pas le moment de l'hiver 1867-68 où Ibsen lui a parlé des neuf actes. Mais on verra que dès février 1868 Ibsen incline vers d'autres projets. Il s'est sans doute replongé dans l'histoire de Julien peu de semaines après son retour à Rome.

[2] Lettre à Björnson du 28 décembre 1867, *Breve*, I, p. 165.

[3] *Ibid.*, p. 166.

relations avec l'Association scandinave. Une invitation à un bal organisé par la colonie allemande, et acceptée par le comité de l'association le mit fort en colère, car « il détestait tout ce qui était allemand » [1], suite naturelle des sentiments anti-allemands qu'avait suscités en lui la guerre du Slesvig.

Plus singulière est la polémique violente à laquelle il se livra du 7 au 23 mars 1868 dans le registre des réclamations de la Société, parce que l'on n'avait pas renouvelé l'abonnement à l'*Osservatore romano*. Il ne savait guère l'italien, et ne lisait pas la feuille papaline, mais il estimait obligatoire, « pour une association subventionnée, d'avoir un des journaux romains ». Le comité répondit et Ibsen insista :

> ... Le désabonnement était une sottise, la réponse ci-dessus du comité, également, aussi ne puis-je pas croire que MM. Bergsöe et Börjeson puissent y avoir participé. Je m'adresse donc à ces deux messieurs et les prie de nous faire abonner au journal...

Bergsöe et Börjeson étaient deux des cinq membres du comité. Cette façon de les mettre à part était assez maladroite, et tous les cinq signèrent la réplique où ils disaient que le comité « ne voulait ni ne pouvait accepter » les termes employés par Ibsen, et comptait qu'il les bifferait.

Il y eut encore deux observations d'Ibsen à ce sujet. Puis, une semaine se passe, et l'on finit par se mettre d'accord pour biffer le passage cité d'Ibsen, la réplique du comité, et les deux dernières observations d'Ibsen [2].

Pourquoi l'état nerveux que révèle un pareil incident? Il n'avait plus de soucis d'argent. Hegel augmentait ses droits d'auteur, Ibsen laissait chez lui une réserve et lui faisait prendre

[1] Vilhelm Bergsöe, *op. cit.*, p. 306. Mais ses souvenirs ont mal servi Bergsöe, en ceci que la colère d'Ibsen a dû s'exprimer verbalement, et non, comme il le dit, dans le registre des réclamations. Sur ce point il confond avec l'affaire de l'*Osservatore romano*.

[2] Erik Lie, *Björnson-og Ibseniana*, dans *Samtiden*, III, pp. 189-190.

des billets de loterie, qui gagnèrent deux fois [1]. On ne lui voit à ce moment que deux causes d'ennui : sa brouille avec Björnson et son indécision au sujet de l'endroit où il va vivre désormais, car il est décidé à quitter Rome.

Sa raison principale est que son fils a huit ans. Sigurd est un enfant très intelligent et précoce, qui a le goût de la lecture, et qui a pu bien profiter de l'enseignement donné à la maison. Son père s'en occupe, et se fait envoyer des livres, « une géographie, une histoire universelle, une histoire scandinave, une histoire naturelle, une arithmétique, plus les livres pour le premier enseignement religieux, le tout à l'usage d'un enfant de huit ans, qui n'est pourtant pas tout à fait un débutant... C'est pour moi une affaire d'importance » [2]. Mais il va falloir bientôt commencer des études plus régulières et mettre Sigurd au lycée. Où? Ibsen ne peut songer qu'à rentrer en Norvège ou à s'installer au Danemark ou en Allemagne. Et on a vu que l'Allemagne le tente peu. C'est pourtant surtout l'idée du retour dans son pays qu'il écarte résolument. Il écrit dans sa dernière lettre à Björnson :

Il est possible que je remonte cet été dans le nord de l'Italie, et où je passerai l'hiver prochain, je n'en sais rien ; je sais seulement que ce ne sera pas en Norvège. Si je rentrais au pays maintenant, il se produirait de deux choses l'une : ou bien je me serais fait, au bout d'un mois, des ennemis de tout le monde, ou bien je me cacherais de nouveau sous toutes sortes de déguisements et deviendrais un mensonge aussi bien à mes propres yeux qu'aux yeux des autres [3].

Un peu plus tard, il semble un instant se résigner au retour. Ce n'est pas de gaieté de cœur :

Comment il sera possible de vivre hors de l'Italie, et surtout, comment il sera possible de vivre à Kristiania, cela m'est presque incompréhen-

[1] Lettre à Hegel du 23 novembre 1867, dans L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 298.
[2] Lettre à Hegel, du 24 février 1868, *Breve*, I, p. 168.
[3] Lettre du 28 décembre 1867, *Breve*, I, p. 164.

sible ! Mais il le faut. Je sens d'ailleurs que là-haut il faut s'isoler (moi, du moins), si je ne veux pas me faire un ennemi d'une personne sur deux.

Kristiania reste pour lui un mauvais souvenir, il se rappelle surtout les deux dernières années de misère qu'il y a vécues, avec les « rires derrière le dos » qui sont dans *Peer Gynt*, et que l'on retrouvera dans *Empereur et Galiléen*. De plus, sa colère contre la Norvège n'est pas apaisée. C'est un pays où tout est mesquin, et qui « rapetisse les âmes » [1].

Sa pensée, pourtant, est toujours tournée vers ce pays. Sa sévérité n'est que la forme de son profond patriotisme. Il lit régulièrement, de la première à la dernière ligne, le seul journal norvégien que l'on reçoive à l'association scandinave [2]. C'était *Morgenbladet*, le journal dirigé par Friele, qu'Ibsen connaissait bien, car il fréquentait chez les « Hollandais », et que Björnson détestait cordialement. Jusqu'alors, on ne pouvait pas dire que la politique du *Morgenblad* exprimât les tendances du cercle des « Hollandais », Björnson avait avec eux d'assez bonnes relations, et plus encore son ami l'historien Ernst Sars, que l'on pouvait compter comme un « batavophile ». Mais on sentait venir le moment où les oppositions d'idées latentes allaient s'accentuer, surtout à cause de la diversité des interprétations du « scandinavisme », si cher à Ibsen.

Le Storting, cédant à regret à un désir du roi Carl XV, appuyé par le ministère norvégien, avait laissé constituer un « comité d'union », composé de Norvégiens et de Suédois, et chargé de rédiger un projet pour remplacer l' « Acte d'union » de 1815. Le projet fut prêt le 29 août 1867. Il respectait, bien entendu, l'indépendance norvégienne, mais il plaçait l'union au premier plan, et l'indépendance au second, et favorisait

[1] Lettre à Magdalene Thoresen, du 15 octobre 1867, *Breve*, I, p. 153.

[2] *Breve*, I, p. 167. Le service fut interrompu le 1er janvier 1868, ce dont Ibsen fut très ennuyé, — et irrité, car le fait lui parut caractéristique de la mesquinerie norvégienne (*Breve*, I, p. 170).

ainsi une suprématie suédoise, autrement dit, sa tendance était, selon la langue du temps, « amalgamiste ».

Le moment paraissait bien choisi pour faire consentir les Norvégiens à un projet de ce genre, car la guerre du Slesvig avait donné un vif sentiment de l'impuissance des petites nations, et avait amené une recrudescence du scandinavisme. Une association scandinaviste avait été formée en 1864, après le départ d'Ibsen, dont plusieurs membres principaux étaient des « Hollandais », d'ailleurs peu scandinavistes jusqu'alors : Lökke, Birkeland et Bachke étaient parmi les plus ardents. Cette association était prête à se rallier au texte du « comité d'union », ainsi que Friele, avec son *Morgenblad.* Sars, Dunker et Björnson, au contraire, étaient passionnés contre tout ce qui pouvait menacer l'indépendance norvégienne.

Quelle était la position du scandinaviste Ibsen? On a rarement occasion de connaître ses opinions politiques. Sur ce point, cependant, il s'est très nettement exprimé dans sa lettre à Magdalene Thoresen déjà citée, et ce qui suit vient aussitôt après le passage précédent :

> Je ne peux pas digérer qu'on soit en coquetterie avec les Suédois. Par leur fondement culturel, les Suédois sont nos ennemis spirituels, et voilà que l'on pense pouvoir recoudre ensemble ce qui est hostile au moyen d'une condescendance mutuelle ! Il est heureux pour les gens qui s'occupent à cette besogne que notre presse soit dans un tel état qu'aucun homme propre ne peut y toucher sans avoir d'abord mis ses gants ; mais il n'est pas commode de polémiquer avec eux.

Voilà qui est net. Ibsen est, avec Björnson, contre le projet du « comité d'union ». Pas pour les mêmes raisons, il est vrai. Pas pour la raison doctrinale qu'il aurait donnée en d'autres temps, savoir : que la complète indépendance est la condition de l'union entre les trois pays scandinaves. Il est hostile aux Suédois parce que la Suède est encore plus responsable que la Norvège de l'isolement du Danemark en 1864. Mais enfin, il est, sur ce point, avec Björnson. Il y a plus. Il juge aussi sévèrement que

Björnson la presse norvégienne, ce qui, pour lui, veut dire *Morgenbladet*. A Björnson, qui le mettait en garde contre ses amis de *Morgenbladet*, il avait écrit :

« Mes amis de *Morgenbladet* »... sois tranquille, jamais ils ne pourront me nuire ! Qui sont ces amis écrivains, d'ailleurs, je le sais aussi peu que je sais qui écrit dans les journaux des îles de l'Océanie [1].

Si Magdalene Thoresen avait communiqué à Björnson la lettre du 31 mars, il aurait peut-être compris qu'il avait tort de tant se méfier d'Ibsen, qui ne subissait pas l'influence de ses amis « Hollandais », et n'était nullement leur allié politique.

Il se rapprochait d'eux, pourtant, sur un autre point, et il aurait peut-être voté avec eux contre Björnson aux élections qui allaient amener au tournant décisif dans l'histoire de l'union. Au Storting,trois forces étaient en présence.

La tendance conservatrice était représentée principalement par les « fonctionnaires », mot qui désignait non pas la masse des salariés de l'État, mais seulement ceux qui étaient gradués de l'Université. A eux se joignaient les négociants, chefs d'industrie, etc. Le corps des fonctionnaires avait souvent abusé de son autorité au XVIIIe siècle et au XIXe, mais l'action du Storting avait corrigé ces abus, et la gestion des affaires norvégiennes par ce corps et par les ministères qui s'y recrutaient était remarquablement probe et prospère. Les « Hollandais », presque tous fonctionnaires, ne voyaient de salut que dans le maintien du régime existant, et s'intéressaient surtout au niveau de la culture intellectuelle, dont ce maintien leur paraissait la condition. Mais les fonctionnaires montraient une infatuation fâcheuse et parfois une certaine étroitesse d'esprit, et leur scandinavisme svécophil pouvait devenir dangereux.

[1] Lettre du 28 décembre 1867, *Breve*, I, p. 166.

En opposition avec ces conservateurs, qui constituaient la seule aristocratie de la société norvégienne, se plaçaient des députés appartenant à la même classe, mais imbus des principes démocratiques occidentaux. Ils voulaient le Storting annuel, au lieu de triennal, le suffrage direct, la responsabilité ministérielle, etc. Et d'autre part, ils repoussaient tout ce qui pouvait rendre plus intime l'Union avec la Suède, car il en résulterait fatalement une suprématie du pays le plus riche et le plus peuplé. Le chef reconnu de ce groupe était Johan Sverdrup, qu'Ibsen connaissait bien, car il avait été membre assidu de la « Société norvégienne » fondée par Ibsen et Björnson en 1860. Et Ibsen connaissait bien aussi son lieutenant Steen, dont la sœur, Estance Steen, avait servi d'intermédiaire entre lui et Susannah, avant leurs fiançailles. Et les députés du groupe étaient intervenus en faveur d'Ibsen, lorsqu'il s'était agi de lui faire obtenir la pension de poète, en 1866.

Ces démocrates visaient à constituer un parti, et l'avaient essayé une première fois en 1860. Le travail du « comité d'union » ayant abouti à un projet, les élections de 1868 allaient avoir une importance exceptionnelle. Mais Sverdrup et ses amis ne disposaient que d'une faible minorité. Pour repousser l'acte d'union nouveau, une alliance était nécessaire, que l'on rechercha, comme en 1860, du côté des paysans.

Cela paraissait difficile, parce que l'homme qui avait longtemps joui parmi eux d'une autorité incontestée, Ole Gabriel Ueland, s'était laissé nommer, à regret, membre du « comité d'union », et ne pouvait combattre un projet qui portait sa signature. Mais son ami Sören Jaabæk s'était récemment séparé de lui, avait fondé une quantité d'associations de paysans dans tout le pays, et un journal de ces associations. Il devint le vrai chef des députés paysans, et s'entendit avec Sverdrup. Alliance singulière, la lutte contre le nouvel acte d'union ne passionnait pas les paysans, comme le montre l'exemple de Ueland. Jaabæk était surtout partisan de la stricte éco-

nomie, et avait combattu la pension de poète d'Ibsen[1].

Ces ententes politiques n'étaient pas du goût d'Ibsen, les réformes démocratiques l'intéressaient médiocrement, et le programme d'économie des paysans, ainsi que le piétisme de beaucoup d'entre eux, n'étaient pas pour lui plaire. Si sévère qu'il fût, comme on l'a vu, pour l'attitude de *Morgenbladet* dans la question de l'union avec la Suède, il était d'accord avec ce journal lorsque Friele accablait de sarcasmes les démocrates et les paysans et leurs combinaisons politiciennes. Ibsen déplorait d'autant plus que Björnson se laissât détourner par la politique ou par la direction du théâtre de ce qui aurait dû l'occuper uniquement, son œuvre littéraire, et ce regret était à la fois un hommage et une preuve d'amitié[2], et l'opposition s'accentuait entre eux. Björnson le sentait, mais se trompait en ceci qu'il croyait que son camarade appartenait à l'autre camp. Ibsen était vraiment seul.

L'agitation politique norvégienne, suivie de loin par Ibsen, nuisit à la préparation de son drame en neuf actes sur l'empereur Julien. Les tractations entre démocrates et paysans lui parurent surtout prêter à la satire. Dès le 28 décembre 1867, il écrivait à Björnson : « Je crois que je suivrai ton conseil d'écrire une comédie pour le théâtre ; de moi-même, j'y ai pensé[3]. » Ce projet mûrit et il put écrire à son éditeur, dès le 24 février 1868 : « Mon prochain ouvrage sera probablement une pièce pour le théâtre, et il ne se passera pas longtemps, je l'espère, avant que je m'y mette sérieusement[4]. »

L'idée de l'œuvre nouvelle, suggérée par l'actualité politique, se rattachait à la fois à des souvenirs d'enfance et à *Peer Gynt*.

[1] La situation politique en 1868 a été exposée en français avec plus de détail par Jean Lescoffier, *Björnson, la seconde jeunesse*, pp. 43-64. V. aussi deux chapitres de Ernst Sars, *Norges politiske historie*, 1815-1885, pp. 526-604, et, pour la position des « Hollandais », Fr. Ording, *Det lærde Holland.*

[2] *Breve*, I, p. 164 et p. 185.

[3] *Ibid.*, p. 164.

[4] *Ibid.*, p, 167.

Lorsqu'il habitait encore chez ses parents la ferme de Venstöb, Ibsen enfant a très bien connu un certain Herman Bagger, qui possédait une ferme dans la même commune, Gjerpen, et faisait beaucoup parler de lui, car c'était un homme remuant qui se préparait à une carrière politique [1]. Né en Danemark, il s'était établi à Gjerpen dans ce but. Avec sa faconde naturelle, il devait plaire à Knud Ibsen, et les relations devinrent entre eux si intimes qu'il fut le parrain du plus jeune frère de Henrik. Il fonda la « Société pour la prospérité de Gjerpen », dont il fut le secrétaire, et les réunions de la société se tenaient à Venstöb. Après avoir échoué aux élections de 1841, il vint habiter Skien en 1842, et se lança dans le journalisme, sans doute pour se mieux préparer aux élections de 1844. La famille Ibsen vint aussi loger à Skien en 1843, et Henrik, parti pour Grimstad en mai 1844, connut au moins les débuts de la violente campagne électorale où Bagger échoua pour la seconde fois. Elle avait été précédée de deux affaires judiciaires où s'était révélé le caractère ambitieux et intrigant du candidat, et qui l'avaient amené à fournir sur son passé maints détails qu'Ibsen a introduits dans sa pièce, comme le fait que Steensgaard est étranger au lieu de l'action, comme la boutique d'épicerie tenue par la mère de Stensgaard (p. 342), les menaces au chambellan Bratsberg (p.265), et la menace de quitter Aslaksen pour fonder un autre journal (p. 236), ce que Bagger, en effet, a fait deux fois. Et l'histoire de la lettre de change qui passe de main en main peut être une transformation d'une affaire de reconnaissance de dette qui avait été l'objet de l'un des deux procès de Bagger. Peut-être Ibsen a-t-il aussi entendu son ami Ludvig Daae (le député) répéter l'histoire contée par Ueland, d'après qui Bagger s'était autrefois fiancé à la fille contrefaite d'un homme influent, grâce à quoi il avait obtenu un poste de pro-

[1] La plupart des détails relatifs à Herman Bagger sont empruntés au livre d'Ejnar Östvedt, *Herman Bagger som redaktör og politiker*, 1932.

fesseur de lycée, mais, aussitôt nommé, avait rompu les fiançailles, et cette anecdote, vraie ou fausse, a pu suggérer l'idée de la recherche d'un mariage avantageux pour Stensgaard. Quoi qu'il en soit sur ce point, il est certain que la réputation de Bagger comme arriviste était bien établie dès 1844, et que le jeune Ibsen le connaissait très bien [1].

C'était d'ailleurs un homme adroit, qui savait se faire populaire, dont l'action publique paraît avoir été parfois utile, et il parvint enfin à se faire élire député en 1848. Réélu en 1850, il siégea au Storting dont Ibsen suivit les séances avec assiduité. Il faisait partie de l'opposition qui aurait dû, selon Ibsen et ses amis, soutenir le mouvement ouvrier, mais naturellement, il ne gêna en rien l'évolution de Stabell. Il opéra toutefois prudemment, continua même à faire figure d'homme de l'opposition, et ne devint vraiment conservateur que plus tard. C'est peut-être pourquoi Ibsen, dans les articles politiques qu'il écrivit en 1851, dans *Andhrimner* où son ironie s'exerce précisément avant tout contre les renégats de la cause démocratique, ne cite pas Bagger. Il éprouvait d'ailleurs une répugnance à mettre en cause des gens qu'il connaissait. D'après Botten Hansen, Bagger faisait au Storting de longues conférences sur les questions constitutionnelles dont il n'avait qu'une connaissance élémentaire, et ne se distinguait pas par la logique [2].

Ce personnage pouvait fournir un bon sujet de comédie, et par sa versatilité il s'apparentait à Peer Gynt. Il existe presque toujours un lien entre une œuvre d'Ibsen et la suivante. Le lien consiste ici dans le caractère du personnage principal. Bagger, devenu par contraste Stenborg (forteresse de pierre), est un Peer Gynt placé dans un milieu politique. Il aura quelque talent,

[1] Une recommandation en faveur de Knud Ibsen, rédigée en 1838 par Bagger, en qualité de maire de Gjerpen, montre une affectation de modestie unie au goût des phrases redondantes (*Edda*, XXIX, p. 352).

[2] *Andhrimner*, 2e trim., col. 88-89.

et une sorte de légèreté naïve qui le rendra sympathique, au moins par moments. C'est dire qu'il ne sera pas un grand renégat, qui pourrait donner lieu à des scènes dramatiques. La pièce sera une comédie, et les questions politiques du moment n'y seront pas envisagées. Il s'agit seulement des intrigues d'un arriviste sans grande envergure. Étant donné le haut niveau de la probité norvégienne d'alors, ces intrigues paraissent aujourd'hui assez innocentes, et Ibsen ne voulait pas trop charger son héros [1].

Et les souvenirs de son enfance à Skien se pressaient dans son esprit. Tout près du « mont du Chapitre », où il avait révélé sa haute ambition à sa sœur en 1850, lorsqu'il s'était arrêté à Skien en se rendant de Grimstad à Kristiania, se trouvaient les ruines de la chapelle de Bratsberg, et le domaine de Bratsberg, autrefois résidence seigneuriale. Ce nom fut donné au chambellan, type du conservateur profondément honnête et d'allure distinguée, mais aux idées surannées, et le chambellan lui-même prit des traits de Lövenskjold, autrefois ministre d'État à Stockholm, et qui venait parfois à Venstöb, lorsqu'il chassait. Et en Daniel Hejre, spéculateur ruiné qui ne peut plus se relever à ses propres yeux qu'en donnant libre cours à sa verve ironique, Ibsen a peint son propre père, auquel il avait déjà pensé en décrivant le père de Peer Gynt [2].

D'autres souvenirs qui n'étaient pas de Skien s'ajoutèrent à ceux-là. L'éditeur Aslaksen était l'éditeur N. F. Axelsen, qui, en 1851, avait entrepris la publication d'*Andhrimner*, mais avait bientôt trouvé que ce n'était pas une bonne affaire, car, lui non plus, ne pouvait pas « vivre d'un bon journal ». Pour le troisième trimestre il ne figure plus comme « éditeur » du journal,

[1] Bagger n'a pas fondé de société analogue à « L'Union des Jeunes ». Ce titre peut avoir été pris à un poème composé par Welhaven pour les fêtes d'étudiants scandinaves en 1851 (*Jubilæumsudgave*, III, p. 186).

[2] L'esprit mordant de Daniel Hejre fait aussi penser à Friele, le directeur de *Morgenbladet*, d'après Fredrik Stang (*Sam iden*, 1917, p. 95).

qui est seulement « imprimé par N. F. Axelsen[1] ». Le vieux paysan finaud Lundestad, si habile à conserver son siège de député, rappelle par son allure le vieux chef paysan Ole Gabriel Ueland, qui était de Lunde. Et lorsque Ueland prononça le 12 mars 1869 un discours qu'il déclara être son « testament politique[2] » — expression qui fut accueillie avec scepticisme — Ibsen s'empressa d'attribuer à Lundestad ce mot dans le brouillon de la comédie, alors achevée depuis une quinzaine de jours. La candidature de Stenborg est rendue possible grâce à l'achat conclu à cet effet d'un lopin de terre, et ses fiançailles se succèdent au cours de l'action. Tout cela pouvait être suggéré par des épisodes de la vie de Bagger, mais faisait aussi penser à un lieutenant de Sverdrup, Ole Richter, car les faits étaient notoires[3], et il en avait été question en plein Storting en 1865. Par contre, l'emploi si fréquent par Aslaksen de l'expression « nos questions locales » provient de l'objection des conservateurs contre le jury qui ne saurait pas s'y adapter. Un grand article très remarqué avait raillé cette formule comme caractéristique du conservatisme le plus niais[4]. Ibsen comptait ainsi exercer sa satire à la fois contre les trois groupes du Storting, sans traiter aucune des questions à l'ordre du jour.

Mais nous sommes à Rome, où l'idée de la comédie est encore très vague le 28 décembre 1867, et s'est précisée juste assez, le 24 février 1868, pour qu'il espère pouvoir s'y mettre bientôt sérieusement. Rien d'ailleurs ne le presse, et il sait qu'il va passer une partie de l'année en camp volant. Cela ne le gênera pas pour méditer son plan, mais cela retardera peut-être l'écriture. On n'a aucune note, ni aucune indication dans les lettres

[1] V. l'article de H. Koht dans *Glommen*, 19 septembre 1928.
[2] *Efterladte Skrifter*, I, p. LXXIV.
[3] Ludvig Daae, *Stortings erindringer*, p. 336.
[4] *Aftenbladet*, 27 juillet 1857. L'article est signalé par H. Koht, *Hundreaarsutgave*, VI, p. 348, et en partie cité dans *Efterladte Skrifter*, I, p. LXXIII-LXXIV.

d'Ibsen, sur la façon dont il a conçu sa pièce à Rome et pendant son voyage vers l'Allemagne, en sorte que l'on ne peut affirmer à quel moment, ni dans quel ordre les souvenirs ont mis sa pensée en mouvement. Il paraît toutefois probable que le personnage de Herman Bagger lui est apparu d'abord, appelant, comme contraste, le chambellan Bratsberg, et que la recherche d'un riche mariage par Ole Richter a été de bonne heure un élément du scénario.

Ibsen annonça son départ pour le 9 mai. Il comptait visiter Florence assez rapidement, et quelques autres villes, puis passer l'été « dans l'Italie du Nord et le Tyrol »[1]. En fait, le voyage fut retardé de près d'une semaine. Il avait passé quatre ans en Italie, et se flattait d'être devenu bon connaisseur de l'art antique et de l'art de la renaissance. Il en avait eu des impressions très vives, et ses jugements, comme le disait son ami Dietrichson, étaient originaux et de nature à faire réfléchir. Mais ils ne reposaient pas sur une étude systématique, et l'historien d'art danois Julius Lange, qui l'a fréquenté à Rome en 1868, a peu apprécié ses connaissances et son goût artistiques. Il écrivit à un ami :

Si tu rencontres Ibsen à Florence, salue-le bien de ma part. J'ai été à un banquet d'adieu en son honneur dans un restaurant, où il a été très spirituel et aimable. Si le diable n'avait pas prise sur cet homme ici ou là, il serait beaucoup mieux. Si j'avais à lui donner un traitement, j'ordonnerais de la littérature ou de l'art grec, d'abord à petites doses, afin qu'il ne les recrache pas, puis à doses de plus en plus fortes, jusqu'à ce que son sens de la mesure et de la forme soit bien assis[2].

Certes, Ibsen avait le sens de la mesure et de la forme, et le montrait jusque dans une œuvre telle que *Peer Gynt*, mais non dans ses conversations de Rome, où il avait pris l'habitude de s'exprimer avec presque tout le monde aussi librement

[1] Lettre à Hegel du 27 avril 1868, dans L. C. Nielsen, *op. cit*,. II, p. 299.
[2] *Breve fra Julius Lange*, lettre du 15 mai 1868, p. 29.

qu'avec ses camarades « Hollandais » les plus intimes. Il s'est d'ailleurs rendu compte qu'il avait produit une fâcheuse impression sur Julius Lange, « mais j'avais alors une humeur de bête fauve, et avais bien des raisons pour cela », écrivit-il[1].

On connaît mal son voyage de 1868. Il passa une quinzaine de jours à Florence, puis on le perd de vue pendant les mois de juin et juillet. Le 6 août il est installé avec sa famille à Berchtesgaden, petit village dans les Alpes bavaroises, à l'extrême pointe sud-est de la Bavière, qui lui avait été indiqué par le consul Bravo[2]. C'était alors un village assez primitif, où l'on parvenait de Salzburg en diligence, où les paysans portaient des culottes, et où les vaches paissaient sur la place[3]. Ce jour-là, il reçoit de l'argent envoyé par Hegel, et il en profite aussitôt pour faire une excursion à pied de huit jours à Gastein[4]. Il revient à Berchtesgaden, puis va passer tout le mois de septembre à Munich, où il est heureux de trouver « un bienheureux ciel italien » et de « jouir des trésors d'art des musées, et de la haine de la population pour les Prussiens, telle qu'on ne peut pas s'en faire une idée chez nous »[5]. Enfin il pense partir le 1er ou le 2 octobre pour s'installer à Dresde, où il a retenu un appartement sur la place Maximilien. L'agréable souvenir qu'il avait conservé de son séjour dans cette ville en 1852 a sans doute contribué à ce choix, mais il était très indécis à son départ de Rome. Il semble s'être décidé seulement à Berchtesgaden à passer au moins un hiver en Allemagne avant de rentrer en Norvège : il se donnait ainsi un délai[6].

[1] Lettre du 26 juin 1869, *Breve*, I, p. 189.
[2] H. Koht, *Henrik Ibsen*, II, p. 65.
[3] Erik Lie, *Erindringer fra et digterhjem*, p. 38.
[4] Lettre à Hegel du 20 août 1868, dans L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 300.
[5] Lettre à Hegel du 22 septembre 1868, *Breve*, I, p. 171.
[6] Halvedan Koht dans *Hundreaarsutgaven*, VI, p. 340.

CHAPITRE II

BJÖRNSON ET STENSGAARD

De Berchtesgaden, Ibsen avait écrit le 20 août à son éditeur en s'excusant de ne pouvoir rien promettre pour une collaboration demandée : « Mon nouveau travail dramatique (écrit pour le théâtre, et tout à fait réaliste, comme le comporte la lourde atmosphère allemande) occupe toutes mes pensées [1]. » Il en est évidemment à la période où la pièce se construit dans son esprit, aussi bien ou mieux, au cours d'une excursion que dans sa chambre. Et vers la fin de son séjour à Munich il dit où il en est : « A Dresde, j'écrirai ma nouvelle pièce, dont je vous parlerai plus tard ; j'espère qu'elle sera terminée à Noël. » Et il ajoute : « Je suis très content de ce nouvel ouvrage *paisible* [2]. » C'est donc seulement à Dresde qu'il a rédigé sa comédie, ce qui est confirmé par sa nouvelle lettre du 31 octobre :

Mon nouvel ouvrage avance rapidement. Tout l'été je n'ai cessé d'en avoir l'esprit absorbé, sans pourtant écrire à proprement parler. Maintenant le plan est achevé et couché par écrit ; tout le premier acte est complètement achevé, le second le sera dans huit jours, et d'ici la fin de l'année j'espère que le tout sera terminé. C'est en prose et entièrement agencé pour la scène. Le titre est : *L'Union des Jeunes ou Notre Seigneur et Cie*,

[1] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 300.
[2] Lettre à Hegel du 22 septembre 1868, *Breve*, I, p. 171. *Paisible* est souligné par Ibsen.

comédie en cinq actes. Cela traite de courants et tiraillements dans la vie actuelle, et, bien que l'action soit située en Norvège, cela s'appliquera aussi bien au Danemark. Je me trouve dans un état d'esprit heureux et apaisé, et j'écris en conséquence [1].

On n'a pas le plan couché par écrit, ni les ébauches de scènes probablement écrites en même temps. Le plus ancien manuscrit que l'on possède est une rédaction complète commencée d'une écriture soignée, mais qui devient brouillon rapide au bout de peu de pages. Ce manuscrit porte les dates du commencement et de la fin de chaque acte : le premier acte a été rédigé du 21 au 26 octobre 1868 ; le second, du 12 au 26 novembre ; le troisième, du 10 au 19 décembre ; le quatrième, du 10 au 25 janvier 1869 ; et le cinquième, du 4 au 28 février.

Comme Ibsen est arrivé à Dresde dans les premiers jours d'octobre, et qu'il lui a fallu quelque temps pour s'installer, pour mettre son fils au gymnase, pour aller voir les consuls scandinaves et s'informer des Scandinaves qui pouvaient habiter Dresde, car il désirait vivement en rencontrer [2], on voit qu'il n'a pas eu le temps de beaucoup travailler avant le 21 octobre, où le vrai travail de rédaction commence. Les ébauches de scènes qu'il n'a pas conservées, écrites à Munich ou dans les premières semaines d'octobre, ont dû être peu étendues. Mais le plan était bien établi.

Les dates du manuscrit présentent une particularité singulière : l'intervalle entre chaque acte et le suivant est toujours assez long, parfois plus long que la rédaction de l'acte qui vient d'être écrit. H. Koht a clairement démontré que cela tient à ce qu'Ibsen a mis au net chacun de ses actes avant de passer au suivant [3]. Le même fait s'était produit pour *Peer Gynt,* mais surprend davantage ici, car une comédie d'intrigue a une

[1] *Breve,* I, p. 172.
[2] *Ibid.,* I, p. 173.
[3] *Efterladte skrifter,* III, p. 423.

composition plus rigoureuse qu'un conte dramatique et semble comporter presque nécessairement quelques remaniements après coup. En fait, Ibsen, une fois achevés les deux manuscrits mentionnés, a bien écrit une dernière mise au net [1], mais le texte définitif ne présente que des différences de détail peu importantes avec le texte précédent.

Lorsque, dans sa lettre du 31 octobre, Ibsen eut informé Hegel du titre de sa comédie, celui-ci écrivit le 11 novembre pour prier « instamment » Ibsen de renoncer à la seconde partie du titre « Notre Seigneur et Cie », qui serait trouvée choquante dans les trois pays scandinaves, et surtout en Suède. Ibsen répondit le 22 décembre que l'observation était juste, et que « lui-même avait été dès l'abord du même avis ». L'expression n'aurait d'ailleurs choqué qui que ce soit, « *une fois qu'on aurait lu la pièce.* On n'y dit pas un mot de questions religieuses, mais le public ne peut pas le savoir d'avance [2] ... » Et le sous-titre a disparu. D'ailleurs il n'existe pas dans les manuscrits, dont la page de titre est presque sûrement antérieure à la lettre du 31 octobre. Le sous-titre n'a donc été qu'une idée en l'air, vite abandonnée [3].

Ce détail présente un intérêt parce qu'il est lié à la question des modèles dont Ibsen s'est servi pour le personnage de Stenborg, ou Stensgaard, pour l'appeler par le nom qu'il porte dans l'œuvre définitive. On a vu que le modèle principal est Herman Bagger, député de Skien, et que Ole Richter a fourni quelques traits. Le public norvégien, en 1869, a sûrement vu ce qui appartenait à Richter, car cela était précis et notoire, tandis qu'il n'a pas reconnu Bagger, politicien médiocre. C'est même seulement en 1928 que ce vrai modèle a été signalé [4].

[1] Lettre à Hegel du 20 février 1869, *Breve*, I, p. 177.
[2] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 302 et p. 303.
[3] C'est aussi l'avis de H. Koht, *Efterladte Skrifter*, III, pp. 422-423.
[4] Par l'article de J. Brunsvig dans le numéro consacré à Ibsen à propos de son centenaire par le journal de Skien *Fremskridt*, 17 mars 1928, pp. 13-15. On

Par contre, certaines tirades où Stensgaard parle de Dieu en homme qui se croit sous sa protection spéciale, firent penser à Björnson, que l'on savait très pieux, et alors très occupé à implanter en Norvège les « écoles populaires » du type que répandait en Danemark le vieil évêque Grundtvig. La pièce parut scandaleuse, parce que l'on crut voir dans Stensgaard une caricature de Björnson. Dunker, tout de suite après l'avoir lue, écrivit : « L'avocat Stensgaard est exactement Björnson, si l'on sépare l'homme du poète. Les discours de Stensgaard sont tout à fait björnsoniens [1]. » Et Björnson lui-même indiquait « des ressemblances voulues : ainsi, quand Stensgaard saute sur la table, déclare déchu le comité de la fête, et se dresse sa propre tribune » [2]. Björnson écrivait encore :

> Quand Stensgaard tend sa voile au vent, c'est-à-dire quand son cynisme veut s'élever à l'éloquence, alors Ibsen ajoute de petites touches empruntées à mon langage, si bien que l'auditeur ne s'y trompe pas [3].

Björnson et ses amis avaient-ils raison? En réalité, dans ses articles et ses discours, Björnson ne mentionne Dieu guère plus que beaucoup d'écrivains et orateurs de ce temps. C'est dans ses lettres et sans doute dans sa conversation qu'il en abuse. Dans sa lettre à Ibsen du 16 décembre 1867, par exemple, — il est vrai qu'elle est très longue — Dieu est invoqué trois fois : « Celui qui sait tout témoignera que j'ai prié Clemens Petersen... » — « aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu » — et : « Il ne faut pas que tu te fies à Brandes, il y a quelque chose de fâcheux en tout homme qui ne se recueille pas dans la foi de Dieu [4]. »

peut noter toutefois que le journal satirique *Vikingen* avait inséré, le 30 octobre 1869, une lettre où un instituteur Per Solbakken disait qu'Isben, dans sa pièce, avait peint des personnes de Skien.

[1] Lettre du 8 août 1869, dans *Tidens Tegn*, 7 mars 1931.

[2] Lettre à Dunker du 10 décembre 1869, *ibid.*

[3] Lettre inédite à R. Schmidt, du 27 août 1869, citée par Jean Lescoffier, *Björnson, la seconde jeunesse*, p. 95.

[4] *Gro-tid*, II, pp. 258, 261 et 265.

Le sous-titre pouvait donc fort bien être suggéré à Ibsen par la personnalité de Björnson, mais ne le désignait guère que pour ceux qui le connaissaient personnellement. Et ceux-là n'avaient pas manqué de noter la réplique où Stensgaard reproche à son camarade Fjeldbo de n'avoir jamais voulu reconnaître ses mérites. Un ardent « björnsonien » avait prétendu que Botten-Hansen, Ibsen et Birkeland s'étaient donné le mot pour ne pas reconnaître la valeur de Björnson [1]. En somme, on peut citer maint détail, où Ibsen a évidemment pensé à Björnson.

Il ne pouvait en être autrement. Une comédie sur le monde politique norvégien devait emprunter des traits au politicien qu'Ibsen connaissait le mieux. Mais Stensgaard n'est pas pour cela Björnson. Il est construit avec Bagger et Ole Richter. En composant sa pièce, au cours de l'année, jusqu'à son arrivée à Dresde, Ibsen a sans doute à peine pensé à Björnson, qui n'a aucune place dans le scénario. C'est seulement, ou c'est surtout lorsqu'il en est arrivé à l'écriture, c'est-à-dire après le 21 octobre, qu'il a donné à Stensgaard la voix et l'allure de Björnson. Et il a pensé aussi aux formules prétentieuses de Sverdrup, et il a eu sans doute encore d'autres modèles, parmi lesquels, comme d'habitude, lui-même : « L'analyse personnelle a fourni, écrit-il, bien des traits du personnage de Peer Gynt et de celui de Stensgaard. » [2]

Les Norvégiens qui ont connu *l'Union des Jeunes* en 1869 vivaient une période de crise politique où les passions déchaînées laissaient peu de place aux jugements de sang-froid. Björnson apparaissait comme le chef du mouvement qui allait bientôt aboutir à la formation de la « gauche ». Ses amis le portaient au pinacle et le *Morgenblad* le couvrait d'injures [3]. Il est naturel que l'on n'ait vu que lui dans la pièce d'Ibsen.

[1] Fr. Ording, *Det lærde Holland*, p. 35.
[2] Lettre à P. Hansen, du 28 octobre 1870, *Breve*, I, p. 214.
[3] Cet état de crise est bien décrit par Jean Lescoffier, *op. cit.*, pp. 78-87.

Et par la suite, Björnson est devenu à tel point le héros national que les impressions de ses amis d'alors sont devenues à peu près celles de tous les Norvégiens, et ont pu s'atténuer, mais non s'effacer. On rencontre aujourd'hui des personnes qui conservent un véritable sentiment de rancune contre Ibsen à cause de sa comédie.

S'il avait plus ou moins identifié Björnson avec Stensgaard, ou si l'idée de sa pièce lui avait été suggérée par sa colère contre son ancien camarade, on pourrait, il est vrai, juger sévèrement l'ingratitude d'Ibsen à l'égard de l'homme qui l'avait positivement sauvé, quatre ans plus tôt, avec un si admirable dévouement. Mais on a vu que la politique norvégienne, à la fin de 1867, jointe au souvenir de Bagger, suffisait à le détourner de son intention d'aborder enfin le drame de Julien l'Apostat. Et à ce moment-là, Björnson vivait à Copenhague et n'avait pas encore pris nettement position dans les problèmes politiques de l'heure. La fameuse proposition d'un nouvel « acte d'union » lui avait même paru, à quelques détails près « qu'il faut corriger », assez acceptable, car il offrait « une bonne base pour le scandinavisme futur »[1]. De plus, l'humeur d'Ibsen, dans sa lettre du 28 décembre 1867, la première où il parle d'écrire « une comédie pour la scène », qui ne peut guère être que *l'Union des Jeunes*, à l'état de projet encore très vague, est excellente, et il est tout reconnaissant à son ami de la lettre qu'il lui a envoyée pour Noël, et qui a mis fin au véritable tourment que lui a causé depuis un mois le regret d'avoir écrit sa lettre sur l'article de Clemens Petersen[2]. Ce ne sont pas là des sentiments qui incitent à la malveillance. Björnson n'est donc pour rien dans les origines de la comédie. C'est seulement plus tard, lorsque la brouille est venue pour des raisons nouvelles, et lorsque la crise politique a commencé à se développer, qu'Ibsen

[1] Lettre à Dunker du 9 novembre 1867, *Gro-tid*, II, p. 236.
[2] V. tome VIII, p. 78.

a introduit quelques traits björnsoniens dans son Stensgaard, sans modifier, d'ailleurs, ni le caractère du personnage, ni le plan de la pièce.

Il y a, dans sa lettre du 9 décembre 1867 qu'il regrettait tant, un alinéa qui a beaucoup contribué à renforcer l'idée qu'il a réellement voulu faire de Stensgaard un portrait de Björnson. Il écrivait :

... je sens mes forces croître par la colère. S'il doit y avoir guerre, soit ! Si je ne suis pas poète, je n'ai rien à perdre. Je ferai un essai comme photographe. Je prendrai mes contemporains de là-bas, un par un, l'un après l'autre, comme je l'ai fait pour les gens qui refont la langue ; je n'épargnerai pas l'enfant dans le sein de la mère, ni la pensée ou le sentiment cachés sous les paroles de quiconque mérite l'honneur d'être pris à partie [1].

Ne peut-on pas voir dans cette menace l'annonce de la comédie « tout à fait réaliste » où Ibsen a peint Björnson? Mais sa colère, le 9 décembre, était contre Clemens Petersen, et il ajoutait, aussitôt après la citation qu'on vient de lire : « Cher Björnson, tu es une âme chaleureuse et bénie... » Il est d'ailleurs probable que l'idée de *l'Union des Jeunes* ne lui était pas encore venue à cette date [2]. Aucun lien n'existe entre la querelle de décembre et l'invention de la satire politique. Et l'on peut conclure : « On ne peut pas dire... qu'Ibsen ait cherché à caricaturer Björnson et Sverdrup. Jamais il n'a réalisé son dessein de faire un essai comme photographe, et avec Björnson moins qu'avec quiconque [3]. » Lorsque Henrik Jæger, en 1888,

[1] *Breve*, I, p. 160.

[2] H. Koht pense même que la « comédie pour la scène » dont il parle dans sa lettre du 28 décembre n'est pas encore la satire du monde politicien (*Efterladte Skrifter*, III, p. 421). Mais cette idée provient précisément chez Koht de ce que, d'une part, il croit que la querelle de décembre a suggéré ensuite à Ibsen, sa pièce satirique, et de ce que, d'autre part, il est bien obligé de reconnaître que l'esprit apaisé d'Ibsen à cette date n'est pas compatible avec l'invention simultanée d'une pièce malveillante à l'égard de son camarade.

[3] Harald Beyer, p. VI de l'édition scolaire de *De Unges forbund*. Cette édition

est allé voir Ibsen pour mettre au point la biographie qu'il avait écrite pour son soixantième anniversaire, c'est évidemment presque sous la dictée d'Ibsen qu'il y a introduit le passage suivant :

Stensgaard est un type du temps des années soixante ; sa phrase était le jargon du politicien moyen parmi les libéraux de l'époque. Le parti libéral en était encore au romantisme national ; sa langue était un amalgame de formules à la Johan Sverdrup, de tournures et d'images björnsoniennes, avec un peu de cordialité grundtvigienne. Björnson, en particulier, avait de nombreux admirateurs, qui imitaient son style original ; mais ce qui était personnel et intéressant chez le modèle devenait parodique et caricatural chez la troupe médiocre des imitateurs. C'est un imitateur de ce genre qu'Ibsen a dépeint en Stensgaard, et il a rendu le jargon avec une sûreté magnifique [1].

L'œuvre elle-même est d'ailleurs en contradiction avec l'humeur où l'on doit supposer Ibsen, si l'on admet qu'elle est écrite dans un esprit malveillant. Elle est gaie, l'auteur s'est visiblement amusé à la composer. L'ironie n'a rien d'amer, et Stensgaard, malgré tous ses défauts, reste assez sympathique. On sait de reste que telle n'est pas la manière d'Ibsen lorsqu'il écrit sous le coup de la colère.

Et ses lettres, pendant qu'il écrit et tout de suite après, le montrent beaucoup plus calme que d'habitude. Il vient d'achever son premier acte, lorsqu'il écrit : « La vie est fort agréable et peu coûteuse à Dresde... Je me trouve dans un état d'esprit heureux et apaisé, et ce que j'écris s'en ressent [2]. » Et peu après avoir envoyé son manuscrit à l'impression : « Je mène une existence agréable, libre de soucis [3]. » Aussi je crois qu'il faut entendre à la lettre les expressions qu'il emploie

est de 1922, c'est-à-dire antérieure à a désignation de Herman Bagger comme le principal modèle de Stensgaard.

[1] Henrik Jæger, *Henrik Ibsen*, 1828-1888, pp. 213-214.

[2] Lettre à Hegel, du 31 octobre 1868, *Breve*, I, p. 173 et p. 172

[3] Lettre à Dietrichs n, du 28 mai 1869, *Breve*, I, p. 181.

pour caractériser sa pièce « paisible », elles sont conformes à sa vie et à son humeur à la fin de 1868 et en 1869.

Il est vrai qu'à une date indéterminée, mais sûrement comprise entre le 31 octobre 1868 et le 26 janvier 1869 [1], il a eu, ou il a cru avoir un grief grave contre Björnson. La brouille avait été préparée par la querelle de décembre 1867, mais il n'en était résulté chez Ibsen qu'un double sentiment de réserve méfiante et de regret de s'être emporté injustement contre son camarade. C'est seulement entre le 31 octobre 1868 et le 26 janvier 1869 que la rupture est résolue dans son esprit. Que le fait décisif soit celui qu'a rapporté John Paulsen ou quelque autre que l'on ignore, c'est alors qu'il a soudain estimé impossible pour lui d'être inscrit comme collaborateur à une revue dont l'un des directeurs était Björnson. Il a certainement passé alors quelques journées de fort méchante humeur, mais comme il était absorbé par son travail, dont il était satisfait, et comme il menait une vie qui lui plai-

[1] C'est-à-dire entre les deux lettres à R. Schmidt où il accepte en principe, puis refuse catégoriquement la collaboration à *For Ide og Virkelighed (Breve,* I, pp. 174-175). V. tome VIII, p. 87, mais ces lettres renseignent seulement sur la date à laquelle Ibsen a connu les paroles de Bjönson qui lui ont fait refuser cette collaboration. Ces paroles mêmes étaient anciennes. Il a en effet écrit à Rudolf Schmidt le 27 décembre 1869 une lettre dont j'aurais dû tenir compte dans mon tome VIII. Elle ne figure pas dans sa correspondance publiée par H. Koht. Un extrait en est donné par Fr. Ording dans *Det lærde Holland,* p. 233 :

« Que la mauvaise conscience de M. Björnson l'ait amené à voir un ennemi dans l'homme qu'il avait vilipendé publiquement, en présence de nombreuses personnes, en même temps qu'il avait écrit à cet homme, peut-être le même jour, une longue lettre pleine des assurances amicales les plus pressantes, — tout cela peut être démontré par documents et témoignages, — je le trouve tout naturel. »

L'histoire contée par John Paulsen trouve là une confirmation. Et elle indique que cette histoire aurait eu lieu dans les derniers jours de décembre 1867, car la lettre amicale de Björnson à laquelle Ibsen fait allusion est évidemment la lettre reçue le jour de Noë et répondue le 28 décembre. Mais Ibsen n'a eu connaissance du fait qu'après le 31 octobre 1868, sans quoi il n'aurait pas, à cette date, accepté de collaborer à *For ide og Virkelighed,* dont Björnson était déjà l'un des directeurs.

sait, cette impression désagréable s'est rapidement atténuée.

La courte irritation d'Ibsen se place, en effet, entre le moment où il est en train de mettre au net le premier acte achevé le 26 octobre et le moment où il vient de terminer le quatrième acte. Or, les passages de la comédie où l'on peut relever des traits de Stensgaard empruntés à Björnson se trouvent principalement dans le premier acte. C'est là qu'il se dresse sa propre tribune, qu'il reproche à Fjeldbo de ne pas vouloir reconnaître son mérite, qu'il dit : « Ce qui émeut tant de gens doit, par l'éternel Dieu, renfermer la vérité, » etc. Tout cela existe dans le brouillon, et n'a été accentué ni dans la mise au net, ni dans les actes suivants. Et c'est le 31 octobre qu'Ibsen donne à Hegel son sous-titre « Notre Seigneur et Cie », le jour même où il est encore disposé à collaborer à la revue dirigée par les intimes amis de Björnson. La rupture, venue après, n'est donc absolument pour rien dans les ressemblances qui existent entre Stensgaard et Björnson. Il est donc clair que ces ressemblances ne proviennent pas de l'esprit malveillant ou même vindicatif que l'on ne peut supposer chez Ibsen que quelques semaines plus tard. Et — à moins d'être hanté par l'idée *a priori* qu'elles sont l'effet d'un tel esprit — on s'aperçoit, en relisant la pièce, qu'elles n'ont, en réalité, rien de blessant. Il a fallu l'aveuglement des passions surexcitées vers la fin de 1869 pour que l'on s'y trompât.

Comme toujours, le premier mouvement de colère passé, Ibsen se calma. Il n'oubliait pas. Il adressa même d'abord à Björnson des paroles désobligeantes par un tiers [1]. Mais il continuait à souhaiter que Björnson se consacrât plus entièrement à son œuvre littéraire. Il le dit à Hegel à propos de la triste fin du journal hebdomadaire que dirigeait Björnson, et qui avait fait faillite : il n'en aurait pas parlé autrement si rien ne s'était

[1] Lettre de Björnson à Hegel du 25 février 1869, L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 34.

passé entre eux. Et comme *Morgenbladet* en avait profité pour attaquer Björnson, il ajoute : « L'article du *Morgenbladet*, que vous avez sans doute vu, est virulent et débordant de haine ; mais Björnson n'est pas sans reproche [1]. » On voit que son blâme est surtout dirigé contre *Morgenbladet*. Ce journal, décidément, lui déplaisait fort. Il avait écrit à Hegel, peu après la lettre où il déclarait à R. Schmidt sa rupture avec Björnson : « *Morgenbladet* ne contient rien d'intéressant, ce ne sont que d'éternelles chicanes sur les détails, et, pour le reste, des bêtises [2]. » Il ne subissait donc pas l'influence de Friele.

Clemens Petersen ayant été obligé de disparaître et de s'exiler en Amérique, en mars 1869, le premier numéro de *For Idé og Virkelighed* dut paraître sans son nom et sans son article, Björnson fit une tentative singulière pour se rapprocher de Brandès qu'il avait fort malmené jusqu'alors dans ses articles, et lui proposa de l'accompagner dans un voyage au cap Nord [3]. Il voulait voir s'il y aurait moyen de remplacer l'auxiliaire perdu. Brandès refusa, naturellement, et raconta cette proposition à Ibsen. L'occasion était bonne pour celui-ci de récriminer contre son ancien camarade, s'il en avait eu envie ; sa correspondance avec Brandès, bien qu'il ne l'eût jamais vu, était déjà très amicale, et il devait penser que ce qu'il pourrait dire au détriment de Björnson serait bien accueilli ; pourtant, sans faire aucune allusion à ses griefs personnels, il se contenta de répondre :

> Ce que vous me racontez de Björnson ne m'a pas surpris ; il n'existe pour lui que deux sortes de gens : ceux dont il peut tirer parti, et ceux qui peuvent être gênants pour lui. Et d'ailleurs, autant il peut être bon psychologue en ce qui concerne les figures de sa propre invention, autant il apprécie mal quand il s'agit de personnes réelles [4].

[1] Lettre du 16 juin 1869, *Breve*, I, p. 185.
[2] Lettre du 20 février 1869, *Breve*, I, p. 176.
[3] Lettre du 15 avril 1869, *Gro-tid*, II, p. 313.
[4] Lettre du 15 juillet 1869, *Breve*, I, p. 189.

Cela contenait une critique de Björnson, évidemment, mais exprimée en termes modérés, suggérée par la circonstance, et compensée par l'éloge de la psychologie de Björnson dans ses œuvres.

Pendant ce temps, malgré le silence d'Ibsen, et les paroles désobligeantes reçues de lui, par un tiers, Björnson s'efforçait indirectement d'embaucher Ibsen dans son équipe, car il était très désemparé par le départ de Clemens Petersen. Il songea même à remplacer Petersen par Ibsen dans la direction de la revue *For Ide og Virkelighed.* Ibsen était apparemment un homme dont il pouvait « tirer parti ». « Il a sans aucun doute un plus gros bagage que moi, et il convient mieux à cet emploi ; le mien est et demeure plus populaire... Pour tout l'essentiel, son effort va dans le même sens que le nôtre. » Et Björnson s'irrite des résistances qu'il sent chez son correspondant Rudolf Schmidt, comme il les avait déjà senties chez Clemens Petersen. Et il conseille à R. Schmidt d'aller trouver Ibsen à Vienne, et tout de suite. « Il y a quelque chose de grand dans sa nature, fiche-toi du reste et tiens-t-en à cela. Expose-lui la situation, il marchera, changera peut-être de résidence tout exprès [1]. » C'était bien mal comprendre Ibsen, et justifier d'avance la double critique formulée un peu plus tard à propos de l'invite à Brandès. R. Schmidt n'alla pas à Dresde, mais harcela Ibsen de lettres instantes dont celui-ci fut bientôt excédé [2]. Ibsen finit par se débarrasser de lui par une réponse brutale [3].

Björnson, n'ayant pas réussi à enrôler Ibsen dans sa revue, ne renonçait pas, cependant, à rétablir de bonnes relations entre eux. Caroline Björnson invitait Susannah Ibsen à venir chez elle pendant les vacances [4]. Et Björnson, dans sa lettre à

[1] Lettres des 17 et 18 mars 1869, *Gro-tid,* II, p. 301 et p. 303.

[2] Ses lettres étaient déjà fréquentes et maladroites auparavant. V. la lettre d'Ibsen à Hegel du 20 février 1869, où il s'en plaint (*Breve,* I, p. 178).

[3] Non publiée. V. la lettre d'Ibsen à Hegel du 25 janvier 1870, *Breve,* I, p. 195.

[4] Lettre inédite, à la bibliothèque de l'université d'Oslo, sans date mais sûrement de 1868.

Ibsen du 20 septembre 1869, — peu de jours avant la parution de la pièce, — se montra particulièrement aimable. Il venait de faire une tournée de conférences et il écrit :

Au cours de mes voyages dans le pays, il n'y a pas eu une fête ou un banquet en mon honneur sans que moi ou d'autres ayons parlé de toi dans un *skaal* ou un discours, et sans que ton nom ait été acclamé. Je sens le devoir de te dire cela, et d'ailleurs, en plusieurs endroits, j'ai promis de le faire [1].

Il ajoute à la fin de la lettre : « Je ne veux pas essayer d'entreprendre une correspondance avec toi : tu lasses toutes les tentatives. » Ibsen, en effet, ne répondait pas à ces avances. C'était bien lui qui voulait la rupture. Mais il reste qu'elle est sans rapport avec *l'Union des Jeunes*, et qu'elle n'a pas contribué à lui faire prendre Björnson comme modèle de Stensgaard, puisque cette volonté ne serait venue qu'après la rédaction des passages où la ressemblance est le plus marquée.

Aussi la pièce n'est-elle pas du tout un pamphlet dicté par la colère, et il est naturel qu'Ibsen ne se soit pas attendu à la voir considérer comme telle. Certes, il prévoyait bien qu'on chercherait à identifier ses personnages, mais ne le redoutait pas. Il écrivait à Dietrichson :

Comme tu le verras, c'est une comédie d'allure et de ton moyens. Il est possible qu'en Norvège quelques-uns m'accusent d'avoir tracé des portraits. Il n'en est rien. Naturellement, je me suis inspiré de figures et de situations de chez nous. Le modèle est aussi indispensable à l'auteur dramatique qu'au peintre et au sculpteur [2].

S'il renonce à son fameux sous-titre, ce n'est aucunement parce qu'on y pourrait voir une allusion à la religiosité de Björnson. Non, ce titre « n'aurait offusqué personne », car « la pièce ne souffle mot des questions religieuses. Il semble ne voir aucun lien entre ce sous-titre et Björnson. Et il a fort bien

[1] *Gro-tid*, II, p. 324.
[2] Lettre du 19 juin 1869, *Breve*, I, p. 186.

pu, en effet, l'imaginer simplement à cause de la religiosité alors si générale en Norvège, et notamment à Skien, où il a situé l'action. On a quelque peine à croire, aujourd'hui, que le salut de Fjeldbo à Stensgaard, lorsque celui-ci vient d'être acclamé président de la société « Notre Seigneur et Cie » : « Tenez, voilà Notre Seigneur *junior,* » n'a pas été écrit en pensant à Björnson, le « roi sans couronne » et chef par destination naturelle. Mais il faut songer qu'en automne 1868, si important que fût déjà son rôle, Björnson était encore très loin d'avoir acquis le prodigieux prestige qui fut le sien par la suite. Deux ans plus tôt, Magdalene Thoresen pouvait écrire de Christiania : « Ibsen a ici pour lui un grand parti, beaucoup plus grand, je crois, que celui de Björnson [1], » et la situation n'avait guère changé encore. L'hebdomadaire satirique *Vikingen* était, vers la fin de 1869, très hostile à Björnson, et avait écrit, le 19 septembre 1868 : « Björnson doit songer qu'il a contre lui un fort parti, et que ce parti grandit de façon inquiétante. » Ibsen était un peu mieux traité. Au moment où Ibsen écrivait la réplique de Fjeldbo, elle n'aurait pas été comprise comme une allusion à Björnson. Elle ne figure, d'ailleurs, que dans le brouillon du premier acte, et Ibsen l'a supprimée dès la mise au net écrite aussitôt après.

La pièce parut enfin le 30 septembre 1869 et fut jouée le 18 octobre. Ibsen partit pour son voyage d'Égypte avant de pouvoir connaître l'effet produit par sa comédie, et n'en eut guère de nouvelles avant son retour. A Port-Saïd seulement, il apprit que les représentations avaient été plutôt houleuses, et il écrivit le poème « A Port-Saïd » (V. p. 97). Rentré à Dresde vers le milieu de décembre, il se jeta sur les comptes rendus, et écrivit à Hegel :

L'accueil fait à *l'Union des Jeunes* me réjouit grandement ; j'étais préparé à l'opposition, et j'aurais été déçu si elle avait fait défaut. Mais

[1] Lettre à Hegel, dans L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel,* I, p. 303.

à quoi je n'étais pas préparé, c'était à ce que Björnson, d'après ce qu'on dit, se sentît touché par la pièce. En est-il vraiment ainsi? Pourtant, il doit bien voir que ce n'est pas lui, mais le cercle néfaste, et pénétré de mensonge, de son parti qui m'a servi de modèle. D'ailleurs, je lui écrirai aujourd'hui ou demain, et j'espère que l'affaire, malgré tous nos autres dissentiments, se terminera par une réconciliation [1].

Il exagérait. Björnson a bien aussi été modèle, pour sa petite part. Mais il n'y a aucune raison d'imaginer, comme on l'a fait, qu'Ibsen ait feint la surprise en apprenant que son ancien camarade se sentait atteint. Il aurait peut-être été moins étonné s'il avait été mieux au courant de la crise politique norvégienne qui tendait à faire de Björnson la personnification du parti de gauche en formation. Depuis plus de deux mois il ne savait rien, et pendant les deux mois qui avaient précédé son voyage en Égypte, son attention avait été détournée de ces luttes de partis qu'il observait avec passion, mais non avec une passion de partisan. Il jugeait de l'effet que devait produire sa pièce comme si rien n'était changé depuis l'hiver précédent, lorsqu'il l'écrivait, et où les ressemblances de Björnson avec Stensgaard auraient été remarquées, mais sans soulever l'opinion. Son étonnement était donc bien naturel.

Björnson lui-même, au surplus, ne se sentit pas tellement blessé personnellement, et comprit très bien que Stensgaard n'était pas sa caricature. A Mme Lina Bruun, qui cherchait à s'entremettre entre les deux poètes, il écrivit quelques mois plus tard :

Ensuite Ibsen a écrit une pièce où il a introduit des réminiscences de moi au milieu de gredinerie et de charlatanerie ; — cela m'a mis tout de suite en colère, surtout aussi parce qu'un de mes amis, qui a fait beaucoup de bien à Ibsen, a été désigné avec raison comme modèle du personnage principal de la pièce [2].

[1] Lettre du 14 décembre 1869, *Breve*, I, p. 193.
[2] Lettre du 15 août 1870, *Gro-tid*, II, p. 363.

Il pensait évidemment à Ole Richter, qui avait été signataire de la recommandation pour la « pension de poète » d'Ibsen au Storting, et que tout le monde désignait, avec Björnson et Sverdrup, comme l'un des modèles de Stensgaard [1]. S'il avait su que Bagger était le vrai modèle principal, il aurait sans doute été moins irrité [2].

Son premier mouvement avait été naturellement une violente colère, et il avait écrit à R. Schmidt : « Sur *l'Union des Jeunes*, pas un mot de moi ; si tu écoutes mon conseil, pas un mot de toi non plus. Ça n'est pas de la littérature [3]. » Et en guise de réponse il se contenta, en effet, d'écrire un long poème « A Johan Sverdrup », dont voici le commencement :

Mes vers aujourd'hui vont porter
ton nom puissant ; il n'y est pas
comme drapeau dans un combat ;
mêlée de rues n'atteint pas là.

Si du bois sacré des poètes
le guet-apens n'est pas proscrit,
si c'est là le nouveau qui point,
je me retire au même instant [4].

Puis il fait l'éloge de Sverdrup, chef magnifique, à une « époque de grandes luttes », et il s'exalte à l'idée que « nous en sommes ! »

Il avait éprouvé le besoin de protester contre le fait de présenter la jeune Norvège comme « une société intrigante, égoïste,

[1] Vinje, souvent moins discret, nomma seulement Björnson dans son article du 24 octobre 1869, mais dit qu'il y avait deux autres modèles bien connus (*Skrifter i Utval*, IV, p. 191.)

[2] Il a dû le savoir plus tard — peut-être par Ibsen lui-même, — car Collin, qui a beaucoup questionné Björnson sur toute sa vie et sur Ibsen, l'a su, et tenait probablement de lui le renseignement. Il nomme les trois modèles cités par Vinje, et ajoute « et un autre que je ne nommerai pas » (*Ibsen og Norge*, III, dans *Dagbladet*, 15 décembre 1907).

[3] Lettre du 20 octobre 1869, *Gro-tid*, II, p. 327.

[4] Publié dans *Norsk Folkeblad*, 20 novembre 1869.

qui abuse du nom de la liberté pour en draper son ambition et son avidité... C'est cela que j'appelle guet-apens, et tout le monde après moi ». Mais il ne se défend pas : si, dit-il, Ibsen « a voulu à mon sujet plus qu'introduire des souvenirs de moi précisément aux pires endroits, c'est fâcheux surtout pour lui-même »[1]. Tel est le passage des lettres de Björnson qui approche le plus d'un reproche à Ibsen de l'avoir attaqué personnellement. La lettre est écrite à cœur ouvert, et il s'agit seulement d'un reproche à titre hypothétique. Encore la colère de Björnson va-t-elle trop loin, car il n'est pas exact que les ressemblances de Björnson avec Stensgaard soient surtout marquées « aux pires endroits ». Björnson fut très déprimé ; on sent même quelque amertume dans son souvenir jusqu'en 1881[2], mais ce qui l'affecte n'est pas une attaque personnelle, qui ne lui paraît pas évidente.

Mais les amis de Björnson manifestèrent une indignation bien plus violente, et surtout plus durable. Catharinus Bang, qui venait d'être nommé professeur d'histoire de la littérature nordique avec l'appui chaleureux de Björnson[3], déclara que *l'Union des Jeunes* était « un article du *Morgenblad* mis en forme dramatique », et le mot fit fortune[4]. Et parmi les amis « hollandais » d'Ibsen, l'admiration eut parfois le même caractère excessif et partisan, notamment chez Ludvig Daae, qui n'était pas allé au théâtre depuis la première des *Prétendants à la Couronne*, mais ne manqua pas, le 18 octobre, celle de la pièce nouvelle. Björnson avait quitté Kristiania l'avant-veille[5].

Le premier jour, la représentation fut assez calme. Le premier acte fut très applaudi, et le quatrième acclamé. A la

[1] Lettre à R. Schmidt du 30 novembre 1869, *Gro-tid*, II, p. 334.
[2] V. son article de *Dagbladet*, 1881, n° 329, cité par Halvorsen (*Norsk Forfatter-Lexicon*, III, p. 51).
[3] V. les articles (non signés) de *Norsk Folkeblad*, 19 septembre et 3 octobre 1868
[4] Fr. Ording, *Det lærde Holland*, p. 231.
[5] Fr. Ording, *ibid.*, p. 231.

réplique de Bastian Monsen : « Tu ne sais pas ce que ça veut dire, la nation?... » (p. 308), on entendit quelques sifflets, ainsi qu'à la dernière chute du rideau, mais ils furent aussitôt couverts par de vigoureux applaudissements presque unanimes. A la seconde, les sifflets, beaucoup plus nombreux, commencèrent dès la première réplique, et le régisseur dut intervenir, pour demander au public de ne pas empêcher la représentation. Le chahut ne recommença ensuite qu'à la fin, et, après qu'on eut éteint le gaz, il continua dans les couloirs et dans la rue. Enfin, à la troisième, les opposants firent un dernier effort, après quoi la comédie put être jouée sans encombre[1]. En réalité, ce chahut avait été habilement monté par un très petit groupe de jeunes gens, d'après ce qu'a dit l'un d'eux plus tard[2]. Elle fut jouée 15 fois dans la saison, nombre rare pour une pièce formant spectacle entier. Il semble pourtant que le théâtre, peu préparé à une comédie de ce genre, ne l'avait jouée que passablement. Les rôles de Lundestad et Aslaksen avaient seuls été vraiment bien tenus. Jamais Ibsen n'avait encore obtenu un aussi franc succès.

Et la bataille continua dans la presse. Les articles furent nombreux, mais il me paraît inutile d'en rendre compte, ils ont été fort bien résumés par Vinje, qui écrivait : « Ceux qui se trouvent copiés le trouvent mauvais, ceux qui n'aiment pas ceux-là le trouvent bon, en sorte qu'il ne faut s'attendre à aucune parole de vérité d'aucun des deux côtés. » Vinje ne voit pas d'objection à l'emploi des trois modèles qu'il dit notoirement connus. Mais la pièce est tout bonnement une farce. Ibsen grogne contre la Norvège et tout ce qui est norvégien, et « c'est un vilain oiseau qui salit son propre nid » ; mais « quand un chien aboie à la lune, il serait puéril de se fâcher ».

[1] T. Blanc, *Christiania Théaters Historie*, 1827-1877, p. 236.

[2] V. le récit d'Erik Vullum dans Rosenkrantz Johnssen, *Passiar*, pp. 47-55. Un autre témain, Kristofer Kristofersen. dit que les siffleurs étaient dix (*Dagbladet*, 22 septembre 1889).

Et il termine par un éloge d'Ibsen « qui sait blaguer » : s'il revenait, « je blaguerais, et il ne tarderait pas à se trouver aussi ridicule que nous le trouvons nous-même »[1]. Suite naturelle à la critique de *Brand*, où Vinje avait exprimé son admiration pour l'œuvre d'Ibsen tout en ne la prenant pas au sérieux.

Ibsen fut sensible aux attaques et au concert de sifflets qui accueillirent sa comédie. Il en conçut d'ailleurs plus de mépris que de colère, ainsi qu'on le voit par son poème « A Port-Saïd ». Une quinzaine de jours après son retour, il écrivait :

De ce que j'ai vu de ces attaques, il semble résulter que là-bas on considère la phraséologie creuse et la platitude comme des particularités nationales auxquelles il ne faut pas toucher. Mais de tout cela je ne me soucie pas le moins du monde[2].

Et il était d'accord avec Vinje, au moins en ceci, que les deux partis qui s'affrontaient à propos de sa comédie avaient également tort. Il écrivait au consul Bravo : « Personnellement, bien entendu, je ne me mêle pas de l'affaire. Je trouve seulement qu'amis et ennemis sont à peu près aussi fous[3]. » On voit que si quelques amis d'Ibsen lui ont donné momentanément l'apparence d'être le poète de la droite, par opposition à Björnson, poète de la gauche, ce fut sans accord avec lui et par suite d'une fausse interprétation de sa comédie. En réalité, il était alors aussi indépendant des partis qu'il l'a toujours été. Lorsqu'il se dit heureux de vivre loin des « chamailleries norvégiennes »[4], il pense aux violences du *Morgenblad* autant qu'aux agissements de la gauche. Il conserve, malgré tout, assez d'affection pour Björnson, pour souhaiter qu'il ne s'attarde pas trop à une acti-

[1] *Dölen*, 24 octobre 1869, reproduit dans *Skrifter i Utval*, IV, p. 185.

[2] Lettre du 4 janvier 1879 à Jonas Collin, citée par Koht dans les notes de *Breve*, I, p. 322.

[3] Lettre inédite, du 26 janvier 1870, communiquée par Mari› Krohn, de Copenhague.

[4] Lettre à Hegel du 25 janvier 1870, *Breve*, I, p. 195.

vité vaine et revienne à la littérature [1], et il loue sans réserve au moins la première partie de son roman *La pêcheuse* [2].

Et ce reste d'affection se traduit en acte à propos de la question du « Théâtre de Christiania ». Celui-ci marchait mal. La « direction » avait proposé le poste de directeur artistique à Björnson, mais n'était visiblement pas bien disposée pour lui, et ne voulait pas lui donner une pleine autorité, qu'il exigeait. Ces négociations rompues, on s'adressa en janvier 1870 à Ibsen, qui n'opposa pas un refus catégorique, mais fit observer qu'il était considéré « comme ce que je ne suis pas du tout, et ce que je désire le moins être, un homme de parti », en sorte que le nommer serait comme jeter un gant qui serait relevé : ce serait fâcheux pour le théâtre. Et bien que cette objection fût également valable contre Björnson, il ajoutait :

Regardez-vous comme impossible qu'on nomme Björnson directeur du théâtre, et ne peut-on penser qu'une réconciliation intervienne entre lui et le conseil d'administration actuel ? Comme maître absolu de la partie artistique il n'est certes pas désirable ; mais si les questions pratiques restaient dans des mains plus compétentes et circonspectes, il pourrait peut-être remplir sa place [3].

La recommandation est peu chaleureuse, il est vrai. Cela tient à ce qu'il ne goûte guère la méthode enthousiaste de Björnson, ainsi qu'il l'explique dans une lettre plus intime :

Je sais bien que M. Björnson a dirigé le théâtre d'une façon tellement idéaliste que s'il avait été le maître un an de plus, il aurait fait envoler tout l'établissement par delà le monde réel ; et je ne peux trouver cela louable [4].

Mais enfin, il recommande tout de même Björnson à un homme qu'il sait peu favorable à son ancien camarade, et

[1] Lettre à Hegel du 25 mai 1870, *Breve*, I, p. 203.
[2] Lettre à Hegel du 28 juillet 1870, *Breve*, I, dans les notes, p. 316.
[3] Lettre du 10 février 1870 à Andresen, membre du comité de direction, publiée par *Aftenposten*, 22 octobre 1927.
[4] Lettre à Magdalene Thoresen du 5 juin 1870, *Breve*, I, p. 206

comme le bruit court qu'il prendra lui-même le poste de directeur, il fait connaître son intervention à celui-ci, en disant avec quelles réserves, par l'intermédiaire de Hegel. Il n'aurait pas agi mieux si les relations entre eux avaient été normales [1].

Ibsen exprima même le désir d'une réconciliation, et chargea Hegel, le 11 avril, d'interroger Björnson pour savoir si une nouvelle édition des *Prétendants à la Couronne*, publiée avec une dédicace en vers, serait bien accueillie. Mais, deux jours après, il récrit à Hegel pour lui dire de ne pas poser la question. Puis, le 5 mai, il explique ce changement par un prétexte : l'opposition contre Björnson est si forte en Norvège que la dédicace nuirait à la vente du livre, ce qui serait fâcheux pour l'éditeur ! La vraie raison est probablement que Björnson « croit qu'Ibsen accepte la direction du théâtre et propage ce bruit ». Björnson avait déjà commis exactement la même erreur en 1865. Mais Ibsen a peut-être, cette fois, été mal informé.

Et Björnson, de son côté, écrivait à Hegel ces mots vraisemblablement écrits à propos du même incident : « Merci pour ce que vous m'apportez de bon de la part d'Ibsen ; je l'aime, malgré tout ce qu'il dit et fait. Tout dernièrement, il a dit que je le calomnie ! Que je conte sur lui des histoires ! » Son jugement est sévère : « Méfiez-vous d'Ibsen ! Il est ingrat, et celui qui est ingrat est capable de tout. » Et cependant : « S'il venait à moi, bon de nouveau, je l'accueillerais comme si rien n'était [2]. » Björnson est donc prêt, lui aussi, à une réconciliation, mais il n'est disposé à rien faire pour l'amener. Et il n'a plus qu'une médiocre estime pour Ibsen, même comme écrivain [3].

[1] *Breve*, I, pp. 199-201.

[2] Lettre du 20 avril 1870, *Gro-tid*, II, pp. 355-356.

[3] V. ses lettres à Gotfred et Margrethe Rode, pp. 9, 16 et 29-30, *Brytnings-Aar*, I.



CHAPITRE III

LE SUCCÈS DE *L'UNION DES JEUNES*

Dans toutes les discussions soulevées par *l'Union des Jeunes*, on considérait peu la comédie d'Ibsen en tant qu'œuvre littéraire. Elle était pourtant à cet égard un événement de première importance. La production dramatique norvégienne avait jusqu'alors évité, semblait-il, de situer les pièces dans le milieu contemporain, sauf, parfois, dans le milieu paysan. Deux ou trois essais que l'on avait faits étaient médiocres et totalement oubliés. On se souvenait seulement de deux comédies bourgeoises, *La Comédie de l'Amour*, d'Ibsen (1862) et *Les Nouveaux Mariés*, de Björnson (1865). Mais *La Comédie de l'Amour* était en vers et n'avait pas été jouée. Elle ne pouvait compter comme introduction décisive au réalisme dramatique moderne.

La pièce de Björnson avait eu un grand succès. Elle avait été la première pièce moderne jouée immédiatement dans les trois capitales scandinaves. Ibsen avait assisté à Rome à une lecture qui en avait été donnée chez Andreas Munch, et écrivit à Björnson : « Oui, c'est ainsi que doit se façonner chez nous la comédie contemporaine [1]. » Mais en réalité, il a « façonné » la sienne tout autrement, car les deux actes de Björnson ont été écrits sous l'influence évidente des proverbes de Musset.

[1] Lettre du 4 mars 1866. *Breve*, I, p. 109.

S'il existe un rapport entre *Les Nouveaux Mariés* et *L'Union des Jeunes*, ce n'est certainement pas dans la facture. Une analogie existe entre le préfet, père de la nouvelle mariée de Björnson, et le chambellan Bratsberg, tous deux d'une loyauté admirable, mais d'une étroitesse d'esprit aristocratique. Un tel personnage devait presque nécessairement figurer dans une comédie sur les mœurs politiques, et Ibsen n'avait pas besoin de se souvenir de la pièce de Björnson pour l'inventer, alors qu'il en trouvait le modèle à Skien, peut-être dans sa famille. Toutefois, l'attitude du préfet à l'égard de sa fille, qu'il traite en enfant, et à l'égard de son gendre qu'il détourne de toute occupation active, a vraisemblablement suggéré la conduite du chambellan Bratsberg envers son fils et Selma [1].

En ce qui concerne la structure de sa pièce, Ibsen en est encore à l'école de Scribe, avec le quiproquo du premier acte, où Bratsberg croit Monsen visé par Stensgaard dans son discours, alors que c'est de lui qu'il s'agissait, et avec l'histoire des deux lettres pour Mme Rundholmen que Stensgaard et Bastian Monsen, sans raison, chargent tous deux Aslaksen de lui remettre. La fin, où tout s'arrange merveilleusement pour tout le monde, sauf pour Stensgaard, est aussi de la comédie traditionnelle et qui ne se prend pas trop au sérieux. On s'étonne, par exemple, de voir le chambellan s'associer avec son fils [2]; bien entendu, il ne s'agit là que de l'agencement des scènes, et si l'on veut trouver quelque parenté entre *l'Union des Jeunes* et des pièces du théâtre contemporain, connues d'Ibsen, ce serait chez Emile Augier qu'il faudrait chercher. Les discussions entre Fieldbo et le chambellan, surtout, ne sont pas sans analogie avec telle scène des *Effrontés* et du *Fils de Giboyer*.

Mais l'influence du théâtre de Scribe et de ses successeurs, si visible dans quelques épisodes et à la fin, n'existe pas du

[1] V. Francis Bull, dans *Norsk Litteratur historie*, IV, p. 372.
[2] V. William Archer, *Ibsen's craftymanship*, dans *Fortnightly Review*, juillet 1906, pp. 105-107.

tout dans le dialogue, qui est d'un réalisme dont on trouverait peu d'exemples antérieurs dans la littérature dramatique de l'Europe. Il est beaucoup plus coupé qu'on n'avait alors coutume de le faire. Chaque personnage parle sa langue propre, celle qui convient à ses origines et à son métier, en même temps qu'à son caractère. Ceci peut d'ailleurs déjà être observé dans *La Comédie de l'Amour*, mais les vers y effacent en grande partie l'impression réaliste qui devrait en résulter. Ibsen a fait dans ce sens un effort très conscient. « Cette fois, G. Brandès, ce cher et excellent homme, n'aura aucune raison de me reprocher des relations illicites avec les Muses [1], » écrivait-il à Hegel en le priant de lui envoyer les *Études esthétiques* du jeune critique, dont il se rappelait les réserves au sujet de *Peer Gynt*. Et, sa comédie achevée, il écrivait à Brandès lui-même, le remerciait de son livre, qu'il avait lu et relu, et disait :

Dans ma nouvelle comédie vous trouverez la vie quotidienne banale, pas de fortes émotions, pas d'impressions profondes, et surtout pas de pensées isolées. Ce que vous m'avez reproché au sujet des répliques d'auteur non préparées dans *Les Prétendants* a produit son effet... Et maintenant je suis impatient de savoir ce que vous direz de mon nouvel ouvrage. Il est en prose, et, par suite, d'une couleur fortement réaliste. Je me suis appliqué à la forme, et j'ai notamment accompli ce tour de force de m'en tirer sans un seul monologue, et même sans un seul aparté. Mais tout cela, évidemment, ne prouve rien... [2].

Brandès fit des objections auxquelles Ibsen répondit dans sa lettre suivante, et les maintint dans son compte rendu [3]. « Ibsen a cette fois un petit accès de cette maladie d'artiste connue, qui se manifeste par un besoin exagéré de perfection technique. Cela précède immédiatement, d'habitude, la plus haute maturité. » Mais en attendant, il est déçu. Il ne trouve plus le « diable au corps » des œuvres précédentes. Il loue d'ailleurs grande-

[1] Lettre du 31 octobre 1869, *Breve*, I, p. 172.
[2] Lettre du 26 juin 1869, *Breve*, I, p. 188.
[3] Georg Brandès, *Samlede Skrifter*, XIII, p. 376.

ment la pièce, tout en regrettant que Stensgaard « devienne de plus en plus un simple gredin et perde peu à peu tout indice qu'une valeur véritable s'est abolie en lui ».

La critique de Brandès est juste, et la comédie réaliste écrite dans « un état d'esprit paisible » convenait peu à Ibsen. C'est peut-être pourquoi la fin de la pièce est de la fabrication dramatique à la Scribe. Et Brandès s'était rendu compte du progrès réalisé dans le dialogue et l'allure des scènes. Ibsen, dit-il, « a donné cette fois aux personnages qu'il a créés d'après la réalité journalière un modelage si net et si fouillé qu'à cet égard il n'y a rien à désirer de mieux. On ne peut être plus réel que Monsen et son Bastian, que Daniel Hejre, Lundegaard, Aslaksen et Erik Bratsberg »[1]. C'est surtout par le réalisme du dialogue, que *L'Union des Jeunes* mérite une place importante dans l'histoire de la littérature dramatique. Sur ce point, Ibsen prenait une forte avance sur les auteurs en renom dans le même genre, tels qu'Augier et Dumas fils. Même Henry Becque, dont *L'Enfant prodigue* était joué la même année, pratiquait couramment l'aparté, les longs monologues, les répliques trop longues, et l'uniformité du style de tous les personnages. Ibsen, en cela, était déjà un précurseur en 1869, bien qu'il n'eût pas encore trouvé la formule personnelle où il a manifesté toute sa maîtrise.

D'où lui venait ce goût du réalisme? Le désir de perfection qu'il exprimait dans sa conversation fameuse avec sa sœur en 1851 s'associait chez lui à une minutie dans le détail dont témoignent aussi bien tel paysage dessiné à Skien que la précision formelle du raisonnement en ses articles de critique. Et il trouvait le réalisme à la manière des peintres d'intérieur hollandais chez Holberg, son auteur favori, qu'il cite souvent, et dont l'influence a dû s'exercer autrement que par les réminiscences[2].

[1] Georg Brandès, *Samlede Shrifter*, XIII, p. 380.

[2] Il ne s'agit ici que d'une influence générale, car *Le potier d'étain politique*

Enfin, on a vu qu'il tenait grand compte des observations de Brandès, mais le parti adopté pour *L'Union des Jeunes* était pris avant la lecture des *Études esthétiques*.

Cette nouveauté de la facture a dû nuire au succès de la pièce, au moins en ceci qu'elle a contribué à déconcerter le metteur en scène et les acteurs, en sorte que les représentations furent seulement passables. Si, malgré cela, le succès fut grand, cela tint sans doute, pour une part, à la passion politique. Mais la comédie resta si bien au répertoire que le « Théâtre de Christiania » a laissé passer peu de saisons sans la jouer jusqu'en 1899, où il fut désaffecté, et remplacé par le « Théâtre National ». En ces trente ans, il y eut en tout 122 représentations, nombre qui dépassait de beaucoup les nombres atteints par toute autre grande pièce, les plus gros nombres ensuite étant 103 (*La Colline des Elfes*, de Johan Ludvig Heiberg), et 100 (*Les Guerriers à Helgeland*, d'Ibsen, et *Marie Stuart en Écosse*, de Björnson). Toutefois, une comédie en un acte, *Un dimanche à Amager*, de Johanne Luise Heiberg, avait aussi atteint les 122 [1].

En librairie, le succès a été moins marqué, les plus gros chiffres de vente ayant été obtenus par les œuvres antérieures. Mais un nouveau tirage fut nécessaire au bout de quelques semaines, et, au moment du centenaire d'Ibsen, les 97 800 exemplaires de *L'Union des Jeunes* n'étaient dépassés que par quatre des douze drames modernes.

Aussitôt achevée sa pièce, qui ne pouvait paraître et être jouée que plusieurs mois plus tard, Ibsen se préoccupa de la faire jouer aussi à Copenhague et à Stockholm. Pour Copenhague il écrivit à Hegel et directement au directeur du Théâtre Royal [2]. Ses droits d'auteur, disait-il, l'intéressaient moins que de gagner la faveur du public danois. Pour Stockholm, il donna

n'a pu suggérer l'idée de *L'Union des Jeunes*, comme semble le suggérer Just Bing (*Edda*, I, p. 118).

[1] Blanc, *Ibsen og Christiania Theater*, p. 30.

[2] Lettre du 15 juin 1869, *Tyve brev fra Henrik Ibsen*.

pleins pouvoirs à son ami Dietrichson [1], qui y était professeur. La question d'argent était pour lui tout à fait secondaire, et il se montrait, d'avance, conciliant sur ce point. En Suède, où un traducteur était nécessaire, il renonçait même aux honoraires. Mais il tenait à être joué, et insistait sur ce que sa comédie, bien que située dans un milieu norvégien, s'adaptait aussi bien à la Suède et au Danemark. Cette idée était juste, d'ailleurs, et c'est pourquoi le pasteur vaudevilliste Hostrup ne pouvait comprendre que l'on eût sifflé, à Kristiania « la représentation d'une figure non spécialement norvégienne, mais essentiellement européenne » [2].

A Copenhague, le censeur Carsten Hauch trouva que la pièce proposée n'était pas un joyau bien taillé, « mais un morceau de roc grossier où quelque chose brille, et peut-être une pierre précieuse est enclose ». La comédie, concluait-il, ne tiendrait pas la scène. Mais Johanne Luise Heiberg, qui était alors instructrice du théâtre autrefois dirigé par son mari, était bien disposée pour Ibsen, bien que la pièce n'eût pas la légèreté française qui lui plaisait. « Si ce tableau de mœurs ressemble à notre temps, la postérité ne nous enviera pas, » écrivit-elle à son ami A. F. Krieger, qui lui était tout dévoué, en lui disant son désir de donner la pièce. Krieger était ministre influent de droite, et c'est cela qui fut décisif pour la faire recevoir. Encouragée par lui, Johanne Luise Heiberg obtint de C. Hauch qu'il consentît à la représentation, si le directeur croyait que la comédie « avait, comme satire politique, une valeur qui lui manquait sous le rapport esthétique ». La première eut lieu le 16 février 1870 avec grand succès, grâce à Vilhelm Wiehe, qui avait été longtemps acteur au « Théâtre de Christiania », et joua Stensgaard avec l'accent norvégien. Il lui donna une teinte de génie naturel enfantin et des dehors aimables qui rendaient

[1] Lettre du 15 juin 1869, *Breve*, I, p. 186.
[2] *Breve fra C. Hostrup*, lettre du 18 décembre 1869, p. 556.

le hâbleur séduisant et dangereux. Ibsen écrivit à Wiehe : « C'était parfait, et je ne vois rien que j'aurais voulu autrement. Tu as compris mon idée jusqu'en son tréfonds, et tu rends ta conception avec une vérité géniale [1]. » Ibsen avait l'habitude de couvrir d'éloges ses acteurs, mais il semble bien que, cette fois, il a été réellement satisfait.

C'était la première fois qu'une pièce d'Ibsen était représentée en Danemark. Malgré la critique très réservée, il avait réussi auprès du public, et Johanne Luise Heiberg lui fut fidèle. Elle mit en scène *Les Prétendants à la Couronne* l'année suivante.

En Suède également, Ibsen fut joué pour la première fois, dès décembre 1869, et sa comédie fut bien accueillie.

Les trois pays scandinaves étaient donc conquis. Mais *L'Union des Jeunes* a peu contribué à étendre sa renommée au delà. Une traduction allemande a paru en 1872, et c'est ensuite seulement à partir de 1891 que les traductions se sont multipliées. Une traduction française, par Pierre Bertrand et Edmond de Nevers (avec *Les Soutiens de la Société*) a paru en 1893. Elle n'a jamais été jouée.

[1] Robert Neiiendam, *Nationaltidende* 10 mars 1928, et *Det kongelige Teaters historie* 1874-1922, p. 53 et p. 146.

CHAPITRE IV

VOYAGES

Ibsen se plaignait, au commencement de son séjour à Dresde, de n'y pas rencontrer de Scandinaves. Il fut d'autant plus heureux de voir arriver Camilla Collett, la sœur de Wergeland, l'auteur de *Les Filles du Préfet*. Son roman, et, plus encore, sa vie personnelle, avaient contribué à l'invention de *La Comédie de l'Amour*. C'était une personne singulière, prodigieusement distraite, toujours absorbée dans sa pensée douloureuse, l'esprit hanté par l'amour qu'elle avait autrefois conçu pour Welhaven, qui l'avait rebutée. Elle s'était vouée à la cause de l'émancipation féminine, et son grand roman n'avait été que l'introduction à l'œuvre de sa vie. Elle avait quinze ans de plus qu'Ibsen, et les relations entre eux semblent avoir toujours comporté une politesse un peu cérémonieuse, qui n'excluait pas, d'ailleurs, une réelle cordialité. Ils avaient tous deux le même genre de patriotisme à la fois ardent et chagrin, qui amenait de longues conversations pleines d'anecdotes, où ils disaient beaucoup de mal de leur pays, et qui se terminaient par un éloge enthousiaste des qualités natives du paysan norvégien [1]. Elle devint très vite un hôte assidu chez Ibsen, et ne manqua pas d'exercer son apostolat, surtout auprès de Susannah

[1] John Paulsen, *Nye erindringer*, pp. 115-116.

Ibsen, avec qui elle devint assez intime, et qu'elle convertit au féminisme. Mme Ibsen, bien qu'elle eût une forte personnalité, était tout de même fille de prêtre, et « sa conception de la vie avait besoin d'être émancipée sur bien des points importants. Ce fut le rôle de Mme Collett »[1]... Soit directement, soit par l'intermédiaire de Susannah, il paraît probable qu'elle a exercé dans ce sens une réelle influence sur Ibsen lui-même. On peut observer, en effet, que, dans ses œuvres les plus récentes, l'idéal féminin était représenté par Margrete, des *Prétendants*, Agnès et Solvejg, dont l'amour est tout de dévouement et d'abnégation, tandis que dans les drames modernes qui allaient suivre, la personnalité indépendante de la femme est présentée comme une revendication. Et dans *L'Union des Jeunes* ce changement est déjà indiqué rapidement, un peu comme un hors-d'œuvre, mais nettement, par le mouvement de révolte de Selma.

Marie Thoresen, la sœur cadette de Susannah, vint habiter chez les Ibsen. Son influence, si elle en avait eu, n'aurait pas agi dans le même sens. C'était une fille « douce et bonne ». Björnson l'appelait « l'aimable Marie », et disait qu' « elle ne comprenait rien en dehors du cercle où elle vivait »[2]. Quand les enfants jouaient la comédie chez le pasteur Thoresen, on lui donnait les rôles de femmes romanesques ou sacrifiées[3]. Elle était la sœur préférée de Susannah, avec qui elle présentait un si parfait contraste. Tout le monde l'aimait, d'ailleurs, Sigurd était enchanté de sa tante, et Ibsen a paru penser qu'il se trouvait un peu, entre Susannah et Marie, dans la situation de ses héros d'autrefois, Catilina entre Furia et Aurelia, Sigurd entre Hjördis et Dagny. Son affection pour Marie apparaît dans ce petit fait qu'à partir de 1869, il s'est toujours servi

[1] John Paulsen, dans *Henrik Ibsen, Festskrift til hans 70 de fodselsdag*, p. 36.
[2] *Gro-tid*, p. 151 et p. 326.
[3] Julius Elias, *Christianiafahrt*, dans *Die deustche Rundschau*, décembre 1906, p. 1464.

d'un encrier de bois qu'elle lui avait donné cette année-là [1]. Et il faisait joliment relier pour elle des livres allemands qu'il lui offrait avec d'aimables dédicaces [2]. Mais elle entendait ne pas rester à la charge de sa famille, et malgré l'insistance de tous elle partit pour être institutrice dans une famille [3].

Tout nous montre, pendant les neuf premiers mois de son séjour à Dresde, un Ibsen satisfait, « paisible », comme il dit qu'est son travail du moment. Les soucis d'argent ont disparu. Sigurd suit les cours d'une école où fréquentent des étrangers, et où l'enseignement est donné en français et en allemand [4]. Ibsen s'acclimate à la vie allemande, et il est bien accueilli. Une association littéraire donne des conférences dont il est un auditeur assidu [5]. Son installation est confortable et il va beaucoup au théâtre : c'est, dit-il, « une des meilleures scènes allemandes, très inférieure, pourtant, au point de vue artistique, à celle de Copenhague. Il en est ainsi partout en Allemagne » [6]. Il sent le moment venu où sa renommée va se répandre. Un Allemand, P. F. Siebold, a traduit *Brand*, et Ibsen lui suggère de publier d'abord sa biographie dans une revue. L. Dietrichson est aussitôt prié d'en publier une dans une revue suédoise : Siebold aura ainsi les éléments nécessaires. Ainsi parut dans l'*Illustrirte Zeitung* du 19 mars 1870 la première biographie allemande d'Ibsen. La guerre de 1870-71 retarda la publication du volume [7].

[1] Julius Elias, *Christianiafahrt*, dans *Die deutsche Rundschau* décembre 1906, p. 1458.

[2] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1906, p. 135.

[3] V. la note pour le poème « Avec un lis d'eau », tome V, p. 597. Marie Thoresen est morte à la fin de 1874. V. sur son départ et sa mort l'article de L. Di trichson, *Samtiden*, 1907, p. 96.

[4] Lettre à Hegel du 20 février 1869, *Breve*, I, p. 177.

[5] G. Brandès, *Det nye Aarhundrede*, 1906, p. 221.

[6] Lettre à Hegel, du 31 octobre 1868, *Breve*, I, p. 174.

[7] Lettres du 28 mai 1869 à L. Diet ichson et du 15 juin 1869 à Siebold *Breve* I, p. 180 et p. 184 ; lettres à Siebold des 10 février 9 mai 1869 et 6 mars 1872 dans *Samtiden*, 1908. pp. 91 sq.

Si heureux qu'il soit de sa situation et de ses succès, il continue, d'ailleurs, à se montrer toujours irrité contre la Norvège. Il s'indigne contre un nouveau projet de congrès d'étudiants scandinaves : « Je croyais que ces gens avaient assez menti au scandinavisme. » Et il refuse d'écrire un poème pour saluer les camarades invités à Kristiania [1]. A son motif de colère datant de 1864 s'ajoute maintenant l'horreur de « l'esprit de louvoiement et d'intrigue que l'on cultive là-bas, et qui est toujours inséparable de conditions étroites et mesquines » [2]. Aussi n'a-t-il aucune intention de retourner en Norvège, où il trouve « qu'il fait trop froid, dans toutes les acceptions du mot » comme il l'a écrit à Siebold dans sa lettre du 10 février.

Il reste donc à Dresde et reprend ses études sur l'empereur Julien, presque aussitôt après l'achèvement de *L'Union des Jeunes* [3]. Mais il n'en est encore qu'à l'étude, et il avait demandé au gouvernement norvégien une bourse de voyage pour passer un an en Suède, et y étudier l'art, la littérature, etc. Le 3 juillet, il obtint 300 spd. (1 680 fr. d'alors), et il partit peu après [4].

Une réunion de délégués des trois pays scandinaves était justement convoquée à Stockholm pour chercher à établir un rapprochement entre les langues suédoise et dano-norvégienne. Comme l'un des cinq représentants de la Norvège fit défaut, il fut remplacé par Ibsen. La réunion eut lieu du 25 au 31 juillet. Les deux délégués norvégiens plus spécialement philologues étaient Jakob Lökke, un des camarades les plus intimes d'Ibsen, et Karl Knudsen, qui s'était montré si sévère envers lui dans les périodes où il avait négligé sa besogne de directeur au « Théâtre norvégien ». Knudsen et Lökke étaient en désaccord au sujet des transformations de la langue, mais approuvaient tous deux le but poursuivi, et Ibsen, en bon scandinaviste,

[1] Lettre à Hegel des 14 mars et 10 juin 1869, *Breve*, I, p. 179 et p. 183.
[2] Lettre à Madgalene Thoresen du 16 juin 1869, *Breve*, I, p. 185.
[3] Lettre à Hegel du 10 juin 1869, *Breve*, I, p. 183.
[4] H. Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 82.

y voyait un heureux rapprochement « culturel » entre les trois pays. Peut-être y voyait-il aussi l'avantage de faciliter la pénétration de ses œuvres en Suède. Il fut très aimable avec Knudsen [1]. La semaine de délibérations aboutit à « recommander » toute une série de réformes orthographiques, et Björnson, aussi bien qu'Ibsen, déclara qu'il les adopterait [2]. Et Ibsen s'y tint, en effet, mais en réalité il fut presque le seul, en Norvège et en Danemark, qui resta fidèle à la réforme : « Elle fut à peu près personnellement ibsénienne [3]. »

Conformément aux termes de sa demande de bourse, Ibsen se mit ensuite à visiter les musées et les monuments, et aussi à étudier les méthodes d'enseignement suédoises [4]. Mais il fut bientôt absorbé par des occupations d'un tout autre genre. Son ami Dietrichson était très apprécié dans la société de Stockholm, et surtout, naturellement, parmi les familles qui s'intéressaient aux arts et à la littérature. Il fut heureux de présenter Ibsen partout, et Ibsen fut enchanté d'être si bien accueilli. Pour la première et unique fois de sa vie, on peut dire qu'il mena une existence mondaine. Dietrichson dit :

L'apparition d'Ibsen à Stockholm fut pour beaucoup de gens une surprise. On s'était attendu à voir dans le poète de *Brand* un vieux, grave, sévère ascète, et l'on trouvait un homme élégant, assez jeune, en habit de velours, fin, animé, aimable ; on ne pouvait concilier *Brand* et le poète de *Brand*, et plusieurs personnes lui exprimèrent à lui-même leur étonnement, qui, pour quelques-unes, était positivement une déception ; mais il ne tarda pas à faire la conquête de tout le monde, — surtout des dames [5].

On se rappelle qu'à Rome il déblatérait volontiers contre les Suédois, et qu'il avait pendu — en effigie — leur ministre

[1] *Optegnelser* de K. Knudsen, ms. appartenant à *Bymaalslaget*, à la Bibliothèque de l'Université d'Oslo, 6e cahier, f[t] 21.
[2] *Norsk Folkeblad*, 7 août 1869.
[3] H. Koht, *op. cit.*, II, p. 84.
[4] Compte rendu du 24 février 1872, dans *Breve*, I.
[5] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, p. 350.

Manderström, ce qui avait amené le premier contact entre lui et le poète Snoilsky, cousin du ministre. Il trouva les Suédois charmants. Est-ce là ce qui le rendit plus bienveillant aussi pour le comte Manderström? Il crut à des renseignements favorables au ministre de 1864, et s'empressa de le dire à Snoilsky : leur réconciliation en serait plus complète. Mais le comte Snoilsky répondit en souriant : « Alors nous en sommes toujours entre nous au même point, car en étudiant les documents à fond, je suis parvenu au résultat opposé, et ton jugement d'autrefois est aujourd'hui devenu le mien [1]. »

Le souvenir qu'Ibsen conserva de son séjour en Suède est resté attaché surtout à la famille Limnell et à la maison de campagne où elle passait l'été, sur les bords du Mälar, Lyran, non loin de Stockholm. Dietrichson était un familier de la maison hospitalière, où étaient surtout reçus les écrivains, et y introduisit Ibsen, qui, « tout de suite, gagna tous les cœurs », dit-il [2]. Appréciation un peu sommaire. Ibsen se plut à Lyran, fut très aimable et fort apprécié personnellement. Mais Mme Limnell n'était pas seulement une agréable maîtresse de maison, elle savait observer le caractère des gens et s'intéressait aux idées. Elle a dû beaucoup causer avec lui et chercher à le comprendre. Quatre ans plus tard, elle écrivait à son fils, qui était alors à Dresde, et fréquentait chez Ibsen :

Tu as touché juste en parlant d'Ibsen. Il est difficile à déchiffrer ; la personnalité ne s'est pas éclaircie en lui en une personne. Il est encore demeuré dans l'humain général ; en cela aussi, comme pour tout le reste, il contraste avec Björnson. Mais ce sera diablement amusant de voir *Empereur et Galiléen*. Il a de la pénétration, il a des idées, mais est-il devenu lui-même *une personne?* Car c'est ce qu'il faut pour traiter ce sujet. Mais — on peut toujours poser des questions. Et ça, Ibsen sait le faire comme peu de gens. Il l'a montré dans *Brand*, dans *Peer Gynt*,

[1] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, p. 343.
[2] *Svundne Tider*, I, p. 351.

dans *La Comédie de l'Amour*, etc. Il sait le faire de telle sorte que toute l'époque en a le frisson. Et — on n'est pas plus avancé [1] !

On voit que la sympathie de Mme Limnell comportait quelque critique. Et il est curieux qu'Ibsen, en la remerciant de son hospitalité par un poème, y ait précisément fait valoir l'importance de la personnalité.

Un soir, Ibsen était au « Théâtre dramatique », lorsque Charles XV le fit appeler dans sa loge, et l'invita aussitôt après à venir au château [2]. Le roi était peintre et poète, et il aimait recevoir écrivains et artistes dans des réunions familières d'où l'étiquette était bannie. Même, il invita Ibsen à trinquer avec lui, ce qui signifiait, selon l'usage scandinave, qu'ils devaient désormais se tutoyer. Et Ibsen tutoya le roi, — du moins quand ils étaient en petit comité [3]. Une sorte d'amitié s'établit entre eux, à laquelle Ibsen était, d'avance, tout disposé, parce qu'il considérait Charles XV comme un bon Scandinave, qui aurait voulu venu au secours du Danemark en 1864, et en avait été empêché par ses ministres. C'était vrai, d'ailleurs, bien que la forme spécialement suédoise du scandinavisme du « roi commun » ne fût pas pour plaire aux Norvégiens. Le sujet de la guerre danoise fut sans doute abordé dans les conversations du château, et l'on en trouve l'écho dans le poème « Sans nom » (p. 93) qu'Ibsen composa peu après, sans toutefois l'envoyer au roi. Il le publia seulement dans son recueil de poèmes en 1871.

Le roi le fit chevalier de l'ordre de Wasa. C'était sa première décoration. Il les a, depuis, collectionnées avec joie. Il faut noter ce trait curieux, qui semble si peu compatible avec son farouche besoin d'indépendance. Il était, dans sa jeunesse, ennemi de telles distinctions et avait composé une caricature

[1] Lotten Dahlgren, *Lyran. Interiörar fraan* 1870 *og* 80 *talens konstnärlige och literära Stockholm*, pp. 271-272.
[2] L. Dietrichson, *op. cit.*, I, p. 353
[3] John Paulsen, *Samliv me Ibsen, Nye erindringer og Skitser*, p. 51.

à ce sujet [1]. Plus tard, on a vu qu'il a écarté la proposition de Björnson, qui voulait le persuader de refuser la croix de Saint-Olaf, qu'il était question de leur donner à tous les deux : « Si j'avais une appétence positive pour de tels honneurs, je me serais naturellement gardé de me comporter en « satirique d'État » ; mais si cela venait — pas d'objection [2] ! » Lorsqu'il fut fait commandeur du Medjidié à la suite de son voyage en Égypte, il ajouta vite un post-scriptum à la lettre qu'il venait d'écrire à Hegel, pour l'informer de cette heureuse nouvelle. Son ton est léger, et il sait fort bien qu'il a reçu ce « magnifique objet » à titre de réciprocité, parce qu'il avait été chargé de remettre des décorations suédoises et norvégiennes à des personnages égyptiens, mais sa satisfaction n'en est pas diminuée [3]. Il lui est même arrivé une fois de faire une démarche afin d'obtenir une décoration, le Danebrog danois. Il écrivit à Klubien, qu'il avait connu à Rome, pour le prier d'agir : « Vous n'avez pas l'idée de l'effet que cela produirait en Norvège... Une distinction conférée par le Danemark consoliderait fortement ma position en Norvège. » Mais après avoir écrit cette lettre, il en eut honte, et il en écrivit une seconde pour l'annuler : « J'ai eu le sentiment d'être sorti sans m'être lavé la figure, » dit-il [4]. Le Danebrog lui fut d'ailleurs donné peu après, et il écrivit à Hegel : « Je ne saurais assez remercier les personnes qui sont intervenues pour cela ! Maintenant mes compatriotes vont trouver mon recueil de poèmes bien meilleur [5]. » Il insistait, comme on le voit, sur les avantages pratiques résultant de ces distinctions, et volontiers il en parlait avec quelque ironie. Mais il en éprouvait une satisfaction enfantine, ne manquait

[1] Chr. Due, *Erindringer fra Henrik Ibsens ungdomsaar*, p. 35.
[2] Lettre à Björnson du 28 décembre 1867, *Breve*, I, p. 165.
[3] Lettre du 9 mai 1871, dans L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 312.
[4] Lettres des 9 septembre 1870 et 8 janvier 1871, citées ici d'après A. E. Zucker, *Henrik Ibsen, the masterbuilder*, p. 144.
[5] Lettre du 16 février 1871, *Breve*, I, p. 316.

pas de s'en parer à toute occasion, et l'on trouve même une série de ses croix dessinée par lui sur un de ses brouillons de *Empereur et Galiléen* [1]. Ses longs débuts si pleins de déboires font comprendre qu'il ait eu besoin de « compensation ».

La faveur du roi lui procura un autre agrément inattendu. Le khédive avait envoyé partout des invitations pour l'inauguration du canal de Suez, le roi désigna Ibsen comme délégués de la Norvège, et chargea son étrange favori, l'aventurier arménien Ohan Demirgian, de régler l'affaire [2]. Et c'est à ce Demirgian qu'Ibsen s'adressa plus tard pour rappeler qu'il devait recevoir l'ordre du Medjidié [3]. Un second délégué, Lieblein, en sa qualité d'égyptologue, était, en quelque sorte, membre de droit de l'expédition. Il était aussi fondateur et rédacteur en chef de la revue *Norden*, où il avait publié un compte rendu peu favorable sur *Brand*. Les deux voyageurs paraissent, malgré cela, s'être bien entendus, et les idées précises de Lieblein sur « le devoir et le droit du Nord scandinave » dans la question du Slesvig [4] ont dû intéresser Ibsen, qui était d'ailleurs heureux d'avoir un si bon guide pour visiter l'Égypte. De plus, le cas de ce savant qui s'est fait un nom parmi les orientalistes était curieux. Fils d'artisan, il s'était fait lui-même et n'avait passé son baccalauréat qu'à vingt-huit ans. Il n'était encore, à quarante-deux ans, que « boursier » de l'Université en égyptologie, mais avait déjà étudié à Berlin, Paris, Londres et Turin.

L'inauguration devait avoir lieu le 18 novembre. Mais les invités du khédive étaient d'abord conviés à une visite de l'Égypte, et rendez-vous était donné à ceux du nord et de l'ouest le 9 octobre à Marseille pour s'embarquer sur le *Mœris*. Ibsen ayant été reçu en audience d'adieu par Charles XV le 28 sep-

[1] V. le fac-simile dans H. Koht, *op. cit.*, II, p. 128.
[2] L. Dietrichsen, Svunde Tider, I, p. 352.
[3] Lettre du 23 novembre 1870, *Tyve brev fra Henrik Ibsen nr* 5.
[4] *Norden*, I, p. 319.

tembre [1], quitta Stockholm pour rentrer à Dresde, d'où il partit pour Paris, où il ne put guère rester que deux ou trois jours, et prit le train pour Marseille le 7. Le paquebot chargé de quatre-vingt-six hôtes du khédive fit escale à Bonifacio et à Messine, et arriva le 15 à Alexandrie. *L'Union des Jeunes* venait de paraître à Copenhague au moment même où Ibsen avait quitté Stockholm.

Du 15 octobre au 15 novembre eut lieu la partie la plus intéressante du voyage : d'abord le séjour au Caire, du 16 au 21 octobre, puis la remontée du Nil jusqu'à Assouan et Philæ, et le retour jusqu'à Alexandrie [2]. Quatre bateaux transportaient les voyageurs. Ibsen fut sur le *Ferous*, non le plus grand, mais le plus rapide, qui transportait les dix-sept représentants de l'Allemagne, les plus nombreux après ceux de la France, plus deux norvégiens, un suédois, un suisse et un hollandais [3]. Ibsen est à peine nommé dans les récits de ce voyage. Les articles publiés par Lieblein ne parlent que de l'Égypte, non des voyageurs [4], il note seulement qu'à Siut il a été reçu avec Ibsen par des Arabes qui enseignent le français, et ils ont assisté à une leçon. Ibsen lui-même, dans sa correspondance, ne dit presque rien. A son retour il écrit seulement à Hegel que ce fut « un agréable voyage » : « J'ai eu quelques aventures et fait la connaissance de beaucoup de gens intéressants... En fait de Danois, j'ai rencontré P. Hansen et Robert Watt. Nous avons vécu tous trois sous la tente, dans le désert. Nous y lisions les journaux danois [5]. » Les auteurs de mémoires qui ont noté ses

[1] J. B. Halvorsen, *Norsk Forfatter-Lexikon* III, p. 19.

[2] L'itinéraire détaillé se trouve par exemple, dans les notes prises par Fromentin au cours du voyage.

[3] *Morgenbladet*, 24 novembre 1869.

[4] *Morgenbladet*, 1869, n° 291, 307, 336, 348 et 354.

[5] Lettre du 14 décembre 1869, *Breve*, I, p. 194. En réalité il n'a vu les deux Danois que le jour de l'inauguration et les jours suivants, car ils n'étaient pas du voyage sur le Nil, que R. Watt a fait seulement après l'ouverture du canal (V. le [*dansk*] *Dagblad* du 9 décembre 1869.)

conversations, parlent peu de ses souvenirs d'Orient : même John Paulsen, qui a vécu avec Ibsen et rapporté ses propos, en parle à peine [1]. Pourtant, ce mois passé sur le Nil a été un événement dans sa vie. Il a été, dit-il, « d'une prodigieuse importance pour mon développement, et notamment pour ma libre vue d'ensemble sur la marche de la civilisation [2]. »

Enfin Ibsen fut le 16 novembre à Ismaïlia et à Port-Saïd, où une fête était donnée. C'est ce jour-là qu'il eut la nouvelle du chahut mené, un mois auparavant, à la seconde représentation de *L'Union des Jeunes*, et il écrivit presque aussitôt son poème « A Port-Saïd » (p. 97) [3], mais le publia seulement dans son recueil de 1871. Puis, ce furent l'inauguration, la traversée du canal, la grande pagaye qui suivit, et le retour. C'est sur l'inauguration elle-même qu'on est le mieux renseigné, grâce au récit qu'il en a fait à Nordahl Rolfsen, qui a demandé à Ibsen de lui raconter son voyage d'Égypte, et a écrit, semble-t-il, presque sous sa dictée, ce qu'il a entendu. Voici le texte de Nordahl Rolfsen [4].

Pour l'inauguration du canal de Suez, la nouvelle voie mondiale, Ismaïl, le khédive, vice-roi de l'Égypte, avait lancé des invitations dans tous les pays de l'Europe. J'étais parmi les invités, et je peux témoigner que la magnificence de cette hospitalité fut telle que dans un conte. Nous devions d'abord voir le pays, et dans quatre vaisseaux du Nil, suivis de bateaux-logements, nous avons remonté le célèbre et merveilleux fleuve. Je me rappelle les ruines de la vieille Thèbes, quand, après avoir chevauché jusqu'en haut de Karnak à travers les jardins arabes plantés d'acacias, s'est dressée soudain devant nous comme une immense forêt pétrifiée. C'étaient les vieux temples avec leurs colonnes énormes. Les obélisques à l'entrée, l'allée des sphinx, où chaque sphinx a la hauteur d'une maison d'un étage, les colonnes, qui ont trois mètres de diamètre,

[1] Dans *Mine erindringer*, p. 158, il raconte qu'Ibsen aurait taquiné sa femme en lui annonçant que le khédive lui avait fait cadeau d'une négresse et qu'il aurait ainsi une seconde épouse *(medhustru)* chez lui.

[2] Pétition du 24 février 1872, *Breve*, I, pp. 241-242.

[3] J. B. Halvorsen, *Bibliografiske Ophysninger*, p. 44.

[4] Nordahl Rolfsen, *Læsebog for folkeskolen*, III, 1894, p. 77.

tout est colossal, hors mesure. Pendant deux mille ans on a bâti ces temples, ils sont restés là des milliers d'années. Quelques-unes des énormes colonnes ont vacillé ou se sont penchées, et s'appuient maintenant contre une autre colonne, comme vieillies et lasses.

A l'ouest du fleuve est la nécropole. Il y a là des temples où l'on vénérait les rois après leur mort. Bédouins et Arabes circulent dans les ruines des temples et vendent des morceaux de momies. J'ai acheté une petite main de dame avec un bracelet à scarabée. C'était donc une dame élégante, qui appartenait peut-être à l'une des antiques maisons princières de l'Égypte, et sa main était vendue pour la valeur d'une couronne norvégienne.

Peu après avoir visité les tombes royales égyptiennes, nous avons salué une des impératrices de l'Europe, alors encore dans toute sa splendeur. C'était l'impératrice des Français. Nos vaisseaux l'attendaient à Keneh. Le soleil baissait. Au loin, une colonne de fumée s'éleva du miroir de l'eau, elle s'approcha ; un grand bateau du Nil, magnifique, s'avança vers nous ; l'impératrice devait être là. Mais elle n'y était pas. Loin, beaucoup plus loin, nouvelle colonne de fumée. Un vaisseau blanc, encore plus grand, avec des drapeaux de soie. Ce devait être le sien. Non. Nouveau bateau du Nil, plus grand que les autres, peint en rose. Elle y est assise, vêtue de blanc, exquise comme la Cléopâtre d'Égypte, et le soleil déclinant prodigue son or sur les drapeaux du navire, les tapis et la tente de soie.

Moins d'un an plus tard, elle n'était pas plus puissante que les rois que nous venions de visiter.

Le 16 novembre 1869 des vaisseaux de guerre de tous les pays étaient réunis à la ville du canal, Port-Saïd, où s'ouvre le canal de Suez. C'est là, sur la côte plate de la Méditerranée, où les digues de pierre encore inachevées protégeaient contre la mer, que le canal fut inauguré.

La lumière d'orient
scintillait sur le port ;
tous les drapeaux du monde
brillaient au haut des mâts.
Le son de la musique
accompagnait le chœur ;
des milliers de canons
baptisaient le canal.

Le lendemain les navires y entrèrent. D'abord l'impératrice des Français sur son vaisseau *l'Aigle*, puis l'empereur d'Autriche, le prince de

Prusse, le prince de Hollande, le vice-roi d'Égypte. Notre corvette *Nordstjernen* en était aussi, mais subit divers retards, notamment à cause d'un bateau égyptien qui échoua plusieurs fois et se mit en travers de notre chemin. Pour avancer, nous, les Norvégiens, nous avons quitté l'élégante corvette, et sommes montés sur une prame qui fut remorquée par un tout petit vapeur, nous avons ainsi avancé lentement, ce qui nous a donné tout le temps de regarder les Bédouins sauvages qui avaient campé dans le sable. La nuit était venue. Notre prame se traînait à pas de tortue. Soudain apparaît une multitude de lumières; c'est le lac de Timsah et Ismaïlia qui brillent devant nous. Le Khédive y fait fête, ce soir, à ses hôtes venus de trois parties du monde. C'est comme un conte des Mille et une Nuits. Le port et la ville sont éclatants de lumières et de couleurs, vaisseaux, quais et maisons sont illuminés. Drapeaux et banderoles de tous pays flottent au-dessus. Oui, le Khédive festoie. Mais le nombre des invités a augmenté. Ils ne sont plus 65. Le vice-roi a convoqué de nombreux milliers d'Arabes, et chacun vient avec toute sa famille, femmes et enfants. Palais, hôtels et bâtiments officiels ne peuvent contenir que les hôtes les plus distingués. Partout des tentes sont dressées. Sur le canal d'eau douce qui traverse la ville s'alignent de longues rangées de bateaux du Nil, qui serviront d'auberges. Des foules énormes parcourent les rues. Ce sont des Européens de toutes les nations, sans exception. Ce sont des Turcs, des Persans et des Bédouins; ce sont des Arabes, des Égyptiens, des Coptes et des Nègres. Il y a là des voitures européennes avec des postillons et des porteurs de torches arabes; il y a des ânes avec des âniers qui courent en criant derrière eux. Il y a de la musique de danse européenne et des pipeaux arabes; il y a de grands troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres. Des quantités d'oies et de poules sont réunies et doivent être tuées pour les Arabes. — L'impératrice des Français veut enfin monter sur un chameau, et je me la rappelle encore trottant à la tête de tout un groupe de gens à chameau.

Le soir, il y eut bal dans le magnifique palais du vice-roi. Toutes les nations du monde s'y rencontrèrent et dansèrent pour célébrer joyeusement la suppression d'un mur de séparation entre les peuples.

Mais ce qui reste le plus fortement fixé dans mon souvenir de la fête d'Ismaïlia, c'est ma rencontre avec Abd-el-Kader, le fameux chef arabe. Je me rappelle son visage fin, clair, d'une pâleur de cire, son expression noble, sa dignité d'allure. Je me rappelle qu'il n'avait pas un cheveu gris, bien qu'il fût alors assez âgé. Aucun prince européen ne pouvait avoir une tenue plus distinguée que ce chef arabe dans son costume de laine blanc comme neige. Lorsque Abd-el-Kader eut entendu d'où j'étais, il dit : « J'ai reçu un sabre d'honneur de votre pays, je le connais. » Je

m'inclinai, et murmurai quelques mots, disant que tout le monde, en Norvège, aurait plaisir à lui envoyer un sabre d'honneur, mais que je n'avais pas su qu'on l'avait fait. Il avait évidemment confondu la Norvège avec un autre pays du nord lointain, je ne saurais dire lequel.

Le lac de Timsah est à peu près à mi-chemin entre Port-Saïd et Suez. Le lendemain, nous continuons et traversons les lacs Amers. Dans notre hôtel à Suez, chacun de nous a un domestique hindou qui couche devant sa porte. Encore comme dans un conte! Et de Suez, nous voguons vers la presqu'île du Sinaï. Nous voyons un emplacement avec des palmiers, des acacias et des sources d'eau trouble ; cet endroit s'appelle la source de Moïse. C'est ici, dit la légende, que les Juifs ont fait halte, après leur traversée, pendant que les voitures et les guerriers du Pharaon étaient noyés dans la mer Rouge. Ce serait ici qu'ils auraient chanté le cantique d'actions de grâces qui est encore conservé dans l'*Exode.*

Ce petit endroit paisible, riche de légendes, dans le désert de sable, a été notre dernier souvenir des temps abolis. Nous retournons par le canal à Port-Saïd. Comme un ruban brillant, il coupe le désert, et ce ruban unit l'orient et l'occident. Par ce canal, au cours d'un avenir immensurable, des milliers de navires parcourront la nouvelle voie du monde.

Il a dû arriver à Paris vers le 1er décembre et y rester une dizaine de jours. Il n'avait fait que passer à l'aller, et il n'est jamais revenu en France. Et l'on ne sait rien de ce court séjour. Il n'a probablement vu personne, a visité le Louvre et quelques monuments, a été voir, en particulier, le musée de Cluny, et médité, dans les Thermes, devant une statue que l'on croyait alors être celle de l'empereur Julien, et qui a été enlevée depuis. Et sans doute il est allé au théâtre. On jouait à ce moment au Français *Mademoiselle de La Seiglière* de Sandeau, *les Faux ménages* de Pailleron, *Le Village* et *Le pour et le contre* de Feuillet, *Valérie* de Scribe et Mélesville, *Lions et Renards* d'Émile Augier, et *Il ne faut jurer de rien* de Musset, plus *le Menteur, le Malade imaginaire, Tartuffe* et *le Barbier de Séville.*

Rentré à Dresde et dans sa famille, il croyait y rester longtemps. C'était le moment de se remettre au travail après six mois de voyages et de fêtes. Est-ce Julien qui va sortir? Non,

il n'en est plus question. Ibsen comptait écrire un long récit de son excursion, et s'était entendu à ce sujet avec *Morgenbladet.* Il avait tenu un journal, et s'estimait si bien documenté qu'il promettait à Hegel, dans sa lettre du 14 décembre, de donner aussi un article à une revue danoise. Mais ce genre de travail lui convenait peu. Il s'y attela consciencieusement et ne put aboutir, et finalement tout ce que l'on possède sur ses impressions d'Égypte consiste en un fragment retrouvé dans ses papiers (« Abydos », p. 99), plus un poème (« Lettre par ballon », p. 113) qu'il adressa en 1870 à Mme Limnell. Puis il parle à Hegel d'un nouveau projet de drame moderne en trois actes, mais en avril ce n'est encore qu'une ébauche, et il n'en dira plus rien ensuite [1]. Il relit *Les Prétendants à la Couronne,* dont Hegel va publier une nouvelle édition, et y introduit l'orthographe nouvelle qu'il a contribué à fixer, il songe à publier un volume de poèmes, et il déclare qu'il a en tête « beaucoup de projets littéraires dont aucun n'est mûr » [2]. On a l'impression qu'il est dans une de ces périodes où sa pensée confuse ne parvient à se fixer sur aucun objet, comme s'il n'avait pas lui-même conscience de ce qui se passe en lui.

Et en juillet, la guerre éclate entre la France et l'Allemagne. Il avait pensé à envoyer sa femme et son fils passer les vacances dans une station balnéaire en Bohême, tandis qu'il resterait à Dresde pour travailler. Il croit préférable de quitter provisoirement l'Allemagne, et va s'installer avec sa famille à Copenhague, car remonter jusqu'en Norvège lui paraît toujours impossible. Il resta un peu plus de deux mois à Copenhague, et ce temps d'attente ne fut pas favorable, évidemment, à la mise en train de quelque œuvre nouvelle. Il ne vit pas Brandès, qui était alors en Italie, mais il fit la connaissance personnelle

[1] Lettres des 14 décembre 1869, 25 janvier et 11 avril 1870 *Breve* I, pp. 194 196 et 199.
[2] Lettre du 25 mai 1870, *Breve*, I, p. 203.

de son éditeur Hegel, qui venait de fêter le centenaire de la maison Gyldendal, pour lequel il avait envoyé un poème (p. 112). Hegel lui fit grand accueil et le mit en contact avec beaucoup de gens [1]. Melchior, chez qui habitait alors H. C. Andersen, l'auteur des *Contes*, l'invita, mais le vieil enfant capricieux ne voulut pas venir à table. Ibsen alla dans sa chambre et parvint à le décider [2]. Et un grand dîner fut donné en son honneur par Johanne Luise Heiberg dans sa belle villa de Rosenvænget. Il avait motif de lui être reconnaissant : son insistance avait fait jouer *L'Union des Jeunes*, et à ce moment elle mettait en scène *Les Prétendants à la Couronne* sous la direction d'Ibsen lui-même. Et il se souvenait d'avoir été reçu par elle et son mari, qu'il admirait tant, dix-huit ans plus tôt, lors de son premier séjour à Copenhague en 1852. C'est peut-être parce qu'il était absorbé dans ses souvenirs qu'il fut remarquablement muet toute la soirée [3]. « C'était pénible de rester assise à geler auprès d'un pareil feu, » a dit Mme Heiberg [4]. Il compensa l'impression pénible qu'il avait dû causer en adressant peu après un poème à la grande actrice (p. 140).

[1] Lettre à Hegel du 10 octobre 1870, *Breve*, I, p. 226. V. aussi H. F. Ewald, *Livserindringer*, pp. 168-169.
[2] John Pauls n, *Samliv med Ibsen*, p. p39-04.
[3] Clara Bergsöe, *Johanne Luise Heiberg*, p. 130.
[4] Hans Holm dans *Tilskueren*, 1909, II, p. 389.

CHAPITRE V

LE RECUEIL DE POÈMES

Lorsque la victoire allemande parut un fait acquis, bien que la guerre ne fût pas terminée, Ibsen repartit pour Dresde. Sigurd, qui allait avoir onze ans, commença une nouvelle année scolaire. Mais son père continuait à ne pouvoir aborder sérieusement aucun travail. Il en avait pourtant le désir, et même écrivait à Hegel, dans sa lettre du 10 octobre que sa pièce en trois actes était assez composée dans son esprit pour qu'il pût bientôt en venir à l'écriture. C'est probablement la même pièce dont il avait parlé précédemment, mais c'est la dernière fois qu'il en est question. Déjà, le 9 novembre, il a un autre projet en tête : il a « grande envie » de composer un opéra sur Sigurd Jorsalfar, le roi norvégien qui est allé à la croisade, et il demande le volume de Munch qui en parle [1]. Et en même temps, il revient à Julien l'Apostat, et commence même à l'écrire, tout en achevant sa « Lettre par ballon ».

Brusquement, dans les derniers jours de 1871, lorsqu'il venait de la terminer, Ibsen interrompt l'écriture du premier brouillon de *Empereur et Galiléen*, et, pendant près de quatre mois, il va se consacrer presque entièrement à la préparation de son recueil de poèmes.

[1] *Breve*, I, p. 217.

Il avait projeté plusieurs fois de publier un volume de poèmes, et même avait apporté de Grimstad, en 1850, un choix de ses premiers essais recopiés, et en 1858, il songeait à un recueil de poésies. En 1862, il y songe de nouveau. En 1864, il laisse la plupart de ses papiers à Kristiania en partant, et notamment ses poèmes de jeunesse ; tout cela sera bientôt saisi au nom de ses créanciers ; mais il emporte quelques poèmes plus récents. Il a donc fait un choix, sans doute, avec l'idée de publier un recueil. Et lorsqu'il quitte Rome en 1868, il y laisse une malle avec des manuscrits, mais il garde avec lui les poèmes choisis à Kristiania et ceux qu'il a composés depuis. Cependant cette idée constante ne s'est jamais réalisée, il semble n'y avoir plus pensé en Italie, et c'est Hegel qui a l'initiative du projet au commencement de 1868. Ibsen est alors occupé des comptes rendus de *Peer Gynt* et entrevoit le plan de *L'Union des Jeunes*. Il accepte, bien entendu, la proposition de son éditeur, mais ne se sent pas pressé : les poèmes sont dispersés dans les journaux ; quand il remontera vers le nord, il fera bien « un crochet jusqu'à Kristiania », et les recherchera [1]. Et le temps passe. Lorsque, la guerre déclarée, il fuit vers le Nord jusqu'à Copenhague, il ne fait pas le crochet prévu à Kristiania, bien que sans doute Hegel lui ait renouvelé verbalement sa proposition. Mais, rentré à Dresde, il est en grand désarroi, ne sait quel travail entreprendre, « par ces temps troublés, je ne peux concentrer ma pensée », c'est le moment où il pense à une pièce en trois actes, qu'il abandonnera, puis à un opéra sur Sigurd Jorsalfar [2]. Et alors il écrit à son ami Lökke, au commencement d'octobre, pour le prier de faire prendre copie de ses poèmes [3]. Celui-ci avait déjà spontanément offert de lui rendre ce service [4]. En attendant, Ibsen voit enfin clairement ce que doit être son drame

[1] Lettre du 24 février 1868, *Breve*, I, p. 168.
[2] Lettre à Hegel, du 6 novembre 1870, *Breve*, I, p. 216.
[3] Il le dit à Hegel dans sa lettre du 10 octobre 1870, *Breve*, I, p. 211.
[4] V. Lettre à Hegel du 5 janvier 1870, *Breve*, I, p. 195.

sur l'empereur Julien, et se met à l'écrire, mais lorsqu'il reçoit les copies manuscrites envoyées par Lökke, il lâche Julien et s'absorbe dans les souvenirs évoqués par la collection de ses poèmes.

Elle en comprenait 52, dont 36 pris dans la revue de Botten Hansen ou ses numéros spéciaux du jour de l'an, 8 pris dans *Andhrimner*, 3 dans *Morgenbladet* et 5 dans *Aftenbladet*. A ce premier envoi se sont ajoutés cinq autres poèmes, dont deux pris dans *Christiania-Posten* 1851, le « Chant pour la députation du Rigsdag suédois au couronnement, chanté à Trondhjem le 5 août 1860 » [1], le « Chant pour l'acteur Jörgensen », et la drapa d'Örnulf (des *Guerriers à Helgeland*). Ces trois derniers ont été envoyés à Ibsen sur sa demande expresse adressée soit à Lökke, soit à Hegel [2]. Il paraît avoir tout particulièrement tenu au chant pour la députation du Riksdag suédois, car dans le premier recueil de Lökke, il a noté, sur la page où se trouve un autre poème écrit à propos du couronnement de Charles XV : « N. B. Le chant à Trondhjem ! » — Le premier feuillet de ce recueil a été laissé en blanc par Lökke, et au verso Ibsen a noté à gauche : « P. 42 », ce qui renvoie aux sonnets XIII et XIV de « Au Musée » (Tome III, p. 135 et 136), et à droite :

Sujet. Retour ; toutes les pensées étaient formées, la fête allait commencer.
Le scorpion.
Le moine de l'Épomeo.
A Port-Saïd.

Les deux premières lignes semblent indiquer un projet de poème entièrement nouveau, mais dont le thème est peu défini. Les deux lignes suivantes visent deux poèmes peut-être composés et perdus, ou plutôt simplement projetés, mais dont le

[1] Ce poème devrait se trouver dans le tome V, p. 298 ; on le trouvera dans le présent volume, p. 89, sous le titre : « Salut aux Suédois, » qu'Ibsen lui a donné dans son recueil de 1871.

[2] *Efterladte Skrifter*, III, p. 384. La description des manuscrits se trouve pp. 382-389.

sujet est bien évident : l'un parle du scorpion qu'il avait sur sa table, dans un verre, pendant qu'il écrivait *Brand* :

De temps en temps, l'animal devenait malade ; je lui jetais alors un morceau de fruit tendre sur lequel il se jetait pour y verser son venin ; et il était guéri. N'en va-t-il pas à peu près de même pour nous autres poètes? Les lois naturelles valent aussi dans l'ordre spirituel [1].

Tel devait être le thème du poème. Ce scorpion avait dû causer une bien vive émotion à Ibsen, car il l'avait aperçu tout près de son fils Sigurd, qui avait sept ans, et jouait par terre. Ibsen prit un verre, et le posa renversé sur l'animal [2]. L'autre poème devait parler d'un ermite qui habitait au sommet du volcan de l'île d'Ischia [3], mais qu'Ibsen n'a pas connu, lorsqu'il a fait l'ascension de l'Epomeo, il n'est pas arrivé jusqu'en haut. Enfin la dernière ligne du memento vise le poème dont la traduction est donnée p. 99.

Le recueil des poèmes copiés sous la direction de Lökke était loin d'être complet. Il y manquait le cahier des poèmes de jeunesse (Tome I, pp. 89-155), — trois des poèmes adressés à Clara Ebbell (Tome II, pp. 161-169 et 175-177), « La Voix de la Nature », « A un troubadour », « Prologue pour la soirée de l'Association des Étudiants au bénéfice du Théâtre norvégien de Bergen » (Tome II, pp. 184, 190 et 228), — la plupart des poèmes écrits à Bergen (Tome III), sauf les quatre publiés dans *Illustreret Nyhedsblad* (« Projets de construction », « Fleurs des champs et plantes en pots », « La Chanson du poète » et « Au Musée »), — un bon nombre des poèmes du second séjour à Kristiania (Tome V, pp. 205, 214, 217, 233, 236, 249, 254, 263, 264, 288, 290, 337, 339, 348, 355 et 361), — et tous ceux qu'il avait composés à l'étranger, car il n'avait publié qu'un seul de

[1] Lettre du 28 octobre 1870, *Breve*, I, pp. 214-215.
[2] John Paulsen, *Samliv med Ibsen, nye erindringer og Skizzer*, 1906, pp. 22-23.
[3] V. Bergsöe, *Henrik Ibsen paa Ischia...*, p. 174.

ceux-ci, « L'Assassinat d'Abraham Lincoln », que Lökke avait mentionné sans le copier. En définitive, Ibsen n'eut entre les mains guère plus que la moitié de ses poèmes. Mais s'il en avait eu le recueil complet, il est certain qu'il n'aurait pas beaucoup puisé parmi ceux qui, en fait, lui ont manqué, car ils étaient presque tous ou des poésies de jeunesse ou des vers de circonstance d'un médiocre intérêt. Il voulait faire un choix, et sur les 56 poèmes qu'il a reçus (je ne compte pas la drapa d'Örnulf), il n'en a finalement conservé que 27. Par contre, il a introduit des poèmes extraits de ses œuvres dramatiques, comme la drapa d'Örnulf, spécialement demandée, et d'autres (six en tout), il y a joint deux poèmes, l'un de Bergen, « Mon jeune vin » (Tome III, p. 151), l'autre de Kristiania, « Le pétrel » (Tome V, p. 263), qui n'avaient jamais été publiés, et il a composé quatre poèmes que l'on peut dire nouveaux, par une extrême condensation de poèmes anciens : « Ménétriers », « L'Eider », « Aux survivants », et « Dans la galerie de tableaux ». Il a complété son volume avec tous les poèmes qu'il avait composés depuis son départ de Norvège, augmentés de deux nouveaux écrits tout exprès : « Merci » et « Vaisseaux brûlés ». On ne trouvera dans le présent volume que les poèmes écrits depuis son installation en Allemagne, puisque les poèmes antérieurs figurent dans les volumes déjà parus, avec l'indication des variantes dans les notes. Voici la table des matières à laquelle il est parvenu, avec la date de chaque poème, et sa place dans la présente traduction. Le titre est parfois changé. Pour les poèmes dont plusieurs états successifs sont intégralement traduits, on est renvoyé à la forme définitive.

Ménétriers	1871, IX.
La salle des fêtes du roi Haakon....	1858, V, 211.
Projets de construction............	1854, III, 120.
Fleurs des champs et plantes en pots.	1853, III, 113.
Un chant d'oiseaux	1854, III, 145.
Akershus.........................	1863, V, 345.

L'eider	1871, IX.
Avec un lis d'eau	1863, V, 350.
Oiseau et Oiseleur	1871, IX.
Le mineur	1863, V, 351.
Mon jeune vin	1855, III, 151.
Peur de la lumière	1863, V, 353.
La chanson du poète	de *La Comédie de l'Amour*, VI, 86
La gorge de montagne	1865, VII, 167.
Vie en haute montagne	1860, V, 286.
Chanteurs en promenade	1863, V, 363.
Un cygne	1865, VII, 168.
Éloge de la femme	1859, VII, 241.
Le 4 juillet 1859	1859, V, 244.
Le lycée	1858, V, 231.
Deuil populaire	1859, V, 247.
Aux députés	1860, V, 294.
Salut aux Suédois	1860, IX.
Aux survivants	1860, V, 302.
Au professeur Schweigaard	1860, V, 292.
Berceuse	des *Prétendants*, VI, 430.
Partie !	1864, VII, 161.
Le pétrel	1863, V, 263.
Agnès	de *Brand*, VII, 257.
Vers d'album	1866, VII, 188.
La puissance du souvenir	1864, VII, 164.
Lettre ouverte	1859, V, 257.
A un artiste sur son départ	1863, V, 359.
La drapa d'Örnulf	des *Guerriers à Helgeland*, IV, 516.
Le souvenir de Frédéric VII	1863, V, 368.
Un frère en détresse !	1863, V, 371.
Motif de confiance	1864, VII, 162.
La maison du Storting	1862, V, 319.
Terje Vigen	1862, V, 322.
Complications	1862, V, 342.
Chez moi	1865, VII, 166.
Une église	1865, VII, 169.
Dans la galerie de tableaux	1871, IX.
Chœur des invisibles	de *Brand*, VIII, 505.
Sur les hauteurs	1860, V, 269.
Prière des femmes	des *Prétendants*, VI.
Merci	1871, IX.

L'assassinat d'Abraham Lincoln	1865, VII, 170.
A mon ami l'orateur révolutionnaire.	1869, IX.
Sans nom.......................	1869, IX,
A Port-Saïd	1869, IX.
Lettre par ballon..................	1870, IX.
Lettre en vers à Mme Heiberg.....	1871, IX.
Dans l'album d'un compositeur ...	1866, VII, 182.
Vaisseaux brûlés..................	1871, IX.

Ce n'est pas du premier coup qu'Ibsen est arrivé à établir cette table des matières. Il a beaucoup tâtonné. Peu après avoir reçu les premières copies envoyées par Lökke, sans doute dans les premiers jours de janvier 1871, il a dressé une première liste des poèmes qu'il pensait mettre dans son volume. Pour cela, il a d'abord inscrit de mémoire des poèmes pris dans ses œuvres dramatiques ; puis il a pris dans le recueil de Lökke, et dans l'ordre même où ils s'y présentaient, les poèmes qu'il jugeait bons à choisir ; enfin il a de mémoire ajouté deux poèmes anciens qui avaient échappé à Lökke et trois plus récents. Voici ce premier essai, où la première colonne renvoie aux pages du cahier de Lökke, et la seconde indique un numérotage provisoire des poèmes.

16) Agnès, mon charmant papillon } (de « Brand »)
17) Chœur des invisibles. }
18) *Chants de Solvejg* (de « Peer Gynt »).
14) Berceuse. }
15) Prière des femmes } (des « Prétendants à la Couronne »).
12) Chanson à boire. }
13) *Chœur des étudiants* } (de « La Comédie de l'Amour »).
: *A la mémoire de Carl Johan.*
2) La salle des fêtes du roi Haakon.
3) Projets de construction.
4) Fleurs des champs et plantes en pots.
5) Chanson d'oiseaux.
«25 NB *La salle royale à Bergen.*
«25 A l'inauguration d'un lycée.
NB *Cris de mouettes.*
«29 A une réunion de chanteurs.

«31 Deuil populaire.
Je connais une humeur qui...
12) Au dedans de toi c'est le ruisseau de montagne.
13) *Et ne va pas t'imaginer que le déluge.*
Les jours s'écoulent, et puis les années.
«33 *Comme l'artiste ici, au musée de peinture,*
Peut-on imaginer chose plus ridicule.
Sois bon marin; au moindre vent de l'ironie.
14) *Mon elfe noir me rend visite jour et nuit.*
15) *Dans le jardin sous ma fenêtre je voyais.*
53 10) Vie en haute montagne.
56 Au Storthing.
58 Chant des étudiants pour le professeur Schweigaard.
Pour la délégation suédoise au couronnement.
En péril de mer.
Chant pour l'Université.
78 Complications.
6) Akershus.
8) Avec un lis d'eau.
9) Le Mineur.
87 11) Peur de la lumière.
88 Chanteurs en promenade.
93 Un frère en détresse.
96 Le souvenir de Frédéric VII.
98 Sur les hauteurs.
118 Terje Vigen
1) Autrefois je m'asseyais.
7) Oiseau et Oiseleur.
L'eider.
162 4 juillet 1859.
169 A la mort de J. L. Heiberg.
173 Lettre à l'adresse de H. Ö. Blom.
Prologue (10 octobre 1861).
Chant du Storthing (au couronnement à Trondhjem.)
L'assassinat de Lincoln.
Lettre par ballon.
Moi et mon scorpion.

Parmi les poèmes tirés des œuvres dramatiques, Ibsen ne prendra finalement ni les chants de Solvejg, ni le chœur des étudiants. Par contre, il réclamera la drapa d'Örnulf. Parmi

ses poèmes écrits à l'étranger, il n'en mentionne que trois à la fin, alors qu'il en aura finalement treize, plus deux qu'il écrira au cours de la fabrication de son volume. Ce qui l'occupe surtout, en dressant cette table, c'est le choix à faire dans le recueil de Lökke. *L'Illustreret Nyhedsblad* est à l'honneur : 34 poèmes en proviennent, 3 seulement d'*Andhrimner*, et 3 des journaux. Bizarrement se glisse parmi ceux qui sont pris dans *l'Illustreret Nyhedsblad* l'indication d'un poème inconnu : « Je connais une humeur qui... » Serait-ce une transformation du sonnet I de « Au Musée » (Tome III, p. 127)? Ce long cycle était à rejeter, mais il offrait une mine à exploiter, et Ibsen a marqué d'une croix huit des poèmes qui le composent sur la copie envoyée par Lökke. Mais le sonnet I n'est pas au nombre de ces huit, qui sont les poèmes II, III, XVII, XXVIII et XX à XXIII, tous indiqués par le premier vers à la suite du poème inconnu. Ibsen avait sans doute l'intention de les refaire, et il est curieux qu'il ait noté le sonnet II, qu'il avait déjà refait en Italie, sous le titre : « La gorge de montagne », ainsi que le sonnet XXI, dont il s'était déjà inspiré à Bergen pour « Mon jeune vin ». Ces deux poèmes figurent dans le volume.

Parmi les trois qui sont pris dans *Andhrimner*, le second est désigné par : « Autrefois je m'asseyais. » C'est le premier vers du chant du violoneux dans « Un samedi soir dans le Hardanger » (Tome II, p. 197). Il s'agissait donc d'un extrait, qu'Ibsen se proposait de remanier. Le rythme, en effet, a été changé, les neuf strophes réduites à quatre. Les transformations des poèmes d'Ibsen aboutissent toujours à une condensation. Et ce poème réellement nouveau a été placé n° 1, alors qu'il n'était encore que projeté, sans doute parce qu'Ibsen y voyait le moyen de caractériser le genre de sa poésie. C'était une bonne introduction. Mais, à part cela, on n'aperçoit guère de plan dans le numérotage commencé. L'ordre chronologique n'est pas suivi, la place des poèmes scandinavistes, fort nombreux, n'est pas indiquée, le classement ne paraît être déter-

miné ni par la facture, ni par les idées. Que penser de cette succession : « Chant d'oiseaux », « Akershus », « Oiseau et oiseleur », « Avec un lis d'eau », « Le mineur », « Vie en haute montagne », « Peur de la lumière »? Le désordre est si frappant qu'il semble systématique.

Sur les 53 poèmes de cette première table, 16 ont été finalement éliminés : ce sont ceux qui sont en italiques. Et il en manque 18 du volume, dont la drapa d'Örnulf, « Mon jeune vin », « Le Pétrel », « A un artiste sur son départ », et treize composés à l'étranger.

Dans le courant de février, Ibsen dresse une nouvelle table des matières, où plus rien ne manque des poèmes écrits en Norvège, et qu'il publiera en volume. Les éliminations sont presque toutes faites. Des doutes subsistent au sujet de « A la mémoire du roi Karl Johan », « Aux membres du Rigsdag suédois », « Chant pour la femme », « Chansons de Solvejg », « Dans le jardin sous ma fenêtre je voyais », et « Au péril de la mer ». Et aux poèmes de Rome s'ajoutent : « Motif de confiance », « Vers d'album » et « Sur l'album d'un jeune compositeur ».

Une troisième table des matières est presque identique à celle du volume, sauf qu'il y manque : « Une église », « Merci », « A Port-Saïd », « Lettre en vers à Mme Heiberg », et « Vaisseaux brûlés ». Les deux poèmes : « A la mémoire de Carl Johan » et « Au péril de la mer » y ont figuré, mais ont été biffés. Trois poèmes inconnus y ont été aussi inscrits, puis biffés : « Règlement de comptes », « Scène de famille » (peut-être nouveau titre pour « Chez moi »?), et « Italia unita ».

Enfin, dans une dernière table manque seulement la « Lettre en vers à Mme Heiberg » qu'Ibsen a écrite au dernier moment [1]. Cette liste montre quels sont les poèmes introduits en dernier

[1] « Pendant la semaine de Pâques » (J. B. Halvorsen, *Bibliografiske oplysninger*, p. 45).

lieu : « Une église », « A Port-Saïd », « Merci » et « Vaisseaux brûlés » y ont été ajoutés après coup. Les deux premiers sont de 1865 et 1869, mais les deux autres ont été composés spécialement pour le volume. « Vaisseaux brûlés » a sans doute été conçu comme une sorte d'épilogue. Un poème nouveau est aussi ajouté après coup, mais celui-là est biffé : c'est « Judas » (p. 139 », qui a dû être écrit vers le 27 février, car le brouillon se trouve sur la page 3 d'un double feuillet dont la page 1 contient le brouillon d'une lettre à Brandès. On verra que ce poème est particulièrement important dans l'histoire de la composition d'*Empereur et Galiléen*. Sa date prouve qu'Ibsen, tout en préparant ce recueil, avait l'esprit hanté par son grand drame.

Sur les copies envoyées par Lökke, les poèmes à conserver sont chargés de corrections, tantôt nombreuses, tantôt rares. Et aux projets de table des matières sont joints des brouillons des poèmes plus profondément remaniés ou des poésies nouvelles. Ibsen s'est complètement absorbé dans cette révision de son passé et cette mise au point. Il écrivait à Brandès le 17 février :

> La publication de mon recueil de poèmes m'a occupé presque jour et nuit depuis Noël. Ç'a été un terrible ouvrage que de parcourir tant d'étapes que j'ai depuis longtemps dépassées. L'ensemble forme tout de même un tout [1].

On comprend qu'il ait éprouvé de profondes émotions à revivre ainsi toute sa vie depuis sa première arrivée à Kristiania. L'élément étroitement personnel, toutefois, en est presque absent, bien que Rikke Holst y figure par les poèmes 3, 4 et 5 du recueil définitif. Mais ce n'est pas cela qui compte dans la vie d'Ibsen. Ce qui compte, c'est le scandinavisme, l'amertume contre la Norvège parce qu'elle a failli à son devoir scandinaviste, compensée par l'admiration de certaines vertus

[1] *Breve*, I, p 225.

norvégiennes ; c'est le loyalisme monarchique, allié à l'espoir de l'entrée prochaine dans une ère nouvelle ; c'est l'art, sa place dans le monde, et la façon dont on devient artiste ; et c'est, surtout, un ensemble d'idées générales exprimées par des symboles. Les poèmes composés à l'étranger, placés, la plupart, à la fin du volume, insistent presque tous sur une telle idée générale, toujours la même, qui déjà est essentielle dans *Brand* et *Peer Gynt* : l'individualisme. Il dit même en clair dans la « Lettre par ballon » :

> Car sans personnalité
> . . . .
> toute la splendeur n'est plus
> que chocs secs d'os de squelettes.

Dans ses lettres comme dans ses poèmes son individualisme devient extrême. Il en a l'esprit hanté. Il est curieux d'en suivre le développement. Il est conduit à examiner la notion de liberté, ce qui l'amène, d'une part, à sa distinction entre la liberté, au singulier, et les libertés (politiques), d'où sa fameuse condamnation de l'État, et, d'autre part, à un problème nouveau, qui est d'ordre métaphysique : cette liberté n'est-elle pas elle-même déterminée par une nécessité naturelle? Ce problème nouveau apparaît pour la première fois vers la fin de février dans le poème « Judas », qu'Ibsen, un instant, a pensé introduire dans son recueil. Mais il ne l'y a pas mis, et ainsi le recueil s'arrête au moment où l'individualisme d'Ibsen n'a pas encore subi cette restriction. Il l'a subie au cours de la fabrication du volume, ou peu auparavant, et ce sera le sujet principal de la grande œuvre qu'il vient d'interrompre, *Empereur et Galiléen.*

Le volume porte donc sa date. On y retrouve l'Ibsen de 1850 à 1870, et l'individualisme y apparaît d'autant plus comme un aboutissement que les poèmes qui l'expriment le plus sont groupés à la fin. Les quelques poèmes qu'il y ajoutera dans sa seconde édition n'y modifieront pas l'impression d'ensemble. Ensuite, il n'écrira plus de vers. Ce qui domine, ce sont les

poèmes « à idées ». Par là, le recueil se rapproche surtout des « Destinées » d'Alfred de Vigny, qu'il ne connaissait pas. L'influence de Welhaven, si sensible dans le recueil de 1850, qu'il n'a pas publié, apparaît peu ensuite. Celle de Henri Heine, que Chr. Collin croyait apercevoir surtout parce qu'il considérait Ibsen et Heine comme des esprits apparentés [1], ne m'a pas frappé. La facture et le ton me semblent plutôt présenter parfois quelque ressemblance avec les *Lieder* de Gœthe, qu'il devait connaître, et avec certaines poésies de Musset, qu'il n'avait certainement pas lues, mais où la manière enjouée d'aborder des sujets graves provenait de Byron, et Ibsen était familier avec ce procédé par *La Danseuse* et *Adam Homo* de Paludan Müller, et peut-être aussi par les traductions suédoises de Byron par Strandberg.

Mais ces questions d'influence et de ressemblance sont affaire d'appréciation, le plus souvent, bien arbitraire. Björnson, qui était, à ce moment, fort mal disposé à l'égard d'Ibsen, et qui l'avait toujours considéré, depuis *La Fête à Solhaug* et *Les Guerriers à Helgeland*, comme un très habile imitateur plutôt que comme un écrivain original, écrivit peu de jours après la publication du volume :

Ses poèmes le font bien comprendre, car ce sont des fragments de Welhaven, Wergeland, Heiberg, Baggesen, deux ou trois Allemands, bref, des études d'après d'autres poètes, et le véritable individu Ibsen est bien petit, comparé au reste, et pas du tout aimable ni fécond [2].

Le volume parut enfin le 3 mai. Hegel avait particulièrement soigné cette publication, et Ibsen fut enchanté. Le tirage était de 4 000, et l'exemplaire broché valait 1 rixdale danoise (2 fr. 80 d'alors). Ibsen eut à son compte 1 100 rixdales (3 080 francs d'alors).

Ibsen était connu comme poète, certes, mais jusqu'alors ses

[1] V. *Henrik Ibsen og Norge*, IX, dans *Dagbladet*, 4 janvier 1908.
[2] Lettre du 17 mai 1871, *Brytningsaar*, I, p. 16.

poèmes dispersés n'avaient pas beaucoup fixé l'attention. Son œuvre dramatique était trop prédominante, et il avait trop pris la réputation, à Kristiania, d'être surtout l'auteur de poèmes de circonstance. Un recueil de poèmes choisis, publié en 1868, n'avait donné que deux poésies de lui : « Un frère en détresse » et « Terie Vigen » [1]. Dans les deux autres pays scandinaves, il était plus apprécié en tant que poète, si l'on en juge par l'accueil qui fut fait à Stockholm à sa « Lettre par ballon ». Mme Limnell, à qui la lettre était adressée, lança des invitations pour faire entendre à une nombreuse société la lecture du poème inédit. Et Dietrichson fut convoqué pour se préparer à le lire. Le soir venu, il dut donner lecture de la lettre deux fois [2]. Cependant une autre personne s'est attribué l'honneur d'avoir lu le célèbre poème devant une nombreuse assemblée. Elle a écrit : « Il y avait beaucoup de monde ce soir-là chez Mme Limnell. Je m'y trouvais justement, et comme seule Norvégienne présente, je fus priée de lire à haute voix la lettre par ballon » [3]. Il semble qu'il y ait eu une séance impromptue, à l'arrivée du problème, et quelques jours après, une séance d'apparat, pour laquelle on fit appel à Dietrichsen.

Ibsen n'avait presque plus publié de poèmes depuis sept ans qu'il avait quitté la Norvège, c'est-à-dire depuis le temps où sa situation comme écrivain était loin d'être assise. On avait à peu près oublié, en Norvège, qu'il avait écrit des poèmes. Certes, Ibsen n'était pas prophète en son pays. Sur le petit volume de poèmes parurent plusieurs comptes rendus dans la presse de Copenhague, mais un seul dans la presse norvégienne ; encore celui-là était d'un Danois [4]. Mais la situation littéraire d'Ibsen était désormais bien assise, et la grosse édition fut épuisée en quatre ans et demi, la seconde, un peu augmentée,

[1] H. Lassen, *Tillæg til Ole Vigs Sange og Rim for det norske folk.*
[2] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, p. 352.
[3] Laura Kieler, *Silhouetter*, p. 4.
[4] J.B. Halvorsen, *Forfatter-Lexikon*, III, p. 52.

parut en 1875, et de nombreux poèmes, jusque-là peu connus, devinrent classiques. « Terje Vigen » surtout, fut publié en plusieurs éditions à part.

***

Parmi les poèmes compris dans le présent volume, il en est un qui est postérieur à la publication du recueil : c'est celui qu'Ibsen a écrit « pour la fête du millénaire ». On devait fêter, en effet, le 18 juillet 1872, le millénaire de la grande victoire du roi Harald aux blonds cheveux sur la coalition de ses rivaux, d'où date l'unité du royaume de Norvège, et inaugurer la « colonne de Harald », sorte d'obélisque de granit fruste, de 17 mètres de haut, entourée de 29 petits obélisques représentant les 29 « pays » *(fylker)* réunis par Harald. Le monument était élevé à Haugesund, près de la tombe du vieux roi, sur la côte du sud-ouest, où devait venir le prince héritier Oscar, frère du roi Carl XV. Nul n'était plus désigné qu'Ibsen, l'auteur des *Prétendants à la Couronne*, pour célébrer cette fête de l'unité nationale, et il y pensa dès octobre 1871. Il écrivit même à son ami Birkeland qu'il avait l'intention de venir tout exprès en Norvège l'été suivant. « Ce qui me retiendrait, en cette circonstance, serait uniquement que je pense à nos chiliastes politiques. [1] » On entrait, en effet, dans le grand tournant de la politique norvégienne par le vote (qui ne fut pas sanctionné) d'un amendement à la Constitution pour permettre la présence des ministres aux séances du Storting. A ce moment, Ibsen était vraiment de la « droite ». Mais il était surtout irrité contre le ministère conservateur, à cause de ses complaisances pour la « gauche », à quoi il attribuait le refus de la bourse de voyage qu'il avait demandée [2].

Il était, d'ailleurs, de fort méchante humeur. Une lettre

[1] Lettre à M. Birkeland du 10 octobre 1871, *Breve*, I, pp. 237-238.

[2] V. la lettre à Birkeland du 30 juin 1872, au sujet de Jonas Lie, *Breve*, I, p. 258.

injurieuse et anonyme de collégiens ou d'étudiants lui parut être le résultat indirect de l'influence de Björnson [1]. Et une question de droit d'auteur le tourmentait et l'obligeait à une correspondance ennuyeuse. L'ancien imprimeur de l'*Illustreret Nyhedsblad*, H. J. Jensen, avait publié dans ou pour cet hebdomadaire *Les Guerriers à Helgeland* et *Madame Inger d'Ostraat*, et prétendait en donner une édition nouvelle. Il mit même en vente la seconde édition de la première de ces pièces au moment où Ibsen songeait à en publier une seconde édition chez Hegel. Ibsen écrivit à Jensen une lettre extrêmement insolente : « Il va de soi que je m'oppose de la façon la plus résolue à l'attentat que vous projetez sur ma bourse [2]. » Il avertit le public contre cette piraterie par deux articles dans un journal danois [3], exposa l'affaire à son ami le juriste Bachke, qui était justement en train d'écrire une étude sur le droit de propriété littéraire et artistique. Bachke s'empressa de pnblier dans *Morgenbladet* deux articles anonymes où il donna une consultation sur le point de droit, sans faire allusion à l'affaire qui était l'occasion de leur publication, et où il signala de quelle importance il était « pour l'honneur du pays » d'établir une législation convenable. Il nommait Björnson et Ibsen « qui ont jeté un éclat sur notre peuple, notre patrie et notre temps ». La postérité dira comment « leurs compatriotes les ont mis en mesure de suivre leur vocation ». Ibsen remercia son ami, et ajouta :

Ne pourrait-on pas établir une législation convenable sur les questions littéraires chez nous? La loi protège les saumons dans nos fleuves et le gibier de nos montagnes ; par contre on paraît ranger les écrivains dans la catégorie des bêtes de proie ; on fait de son mieux pour les détruire [4].

[1] Lettres de Birkeland, du 5 avril 1872, et réponse d'Ibsen du 9, dans *Samtiden*, XVII, pp. 5-6 et 8.
[1] Lettre du 17 septembre 1871, *Breve*, I, p. 232.
[2] V. Halvorsen, *Forfatter Lexikon*, III p. 40.
[3] V. l'article de O. A. Bachke, *Morgenbladet*, 17 mars 1928.

Enfin, malgré le conseil de Birkeland et de ses amis, il donna pleins pouvoirs à son beau-frère Thoresen pour entamer un procès, qu'il gagna définitivement en 1876. Six semaines après le jugement, fut présentée la première loi norvégienne sur le droit de propriété littéraire. Pendant toute l'année 1871 et un peu au delà, cette affaire lui fut un souci constant.

Celle des fêtes du millénaire ne se présenta pas de façon à l'apaiser. Birkeland avait entendu dire que Björnson désirait être choisi comme l'orateur de la fête, ce qui lui parut presque choquant, et il voulut l'empêcher.

Avec l'idée que l'unité de l'État était inséparable de sa forme, la monarchie, j'ai trouvé une incompatibilité à prendre comme représentant de l'idée nationale à la fête du millénaire un homme qui déclare que l'abolition de cette forme est le but de son action politique.

S'il parlait à cette occasion, Björnson ne pourrait, à mon avis, que crier hourra pour les gens qui ont combattu Harald[1]...

Birkeland exposa en février ses objections à Joh. Lorange, ingénieur, qui était président du comité de la fête, à Haugesund. Le comité fut d'accord avec Birkeland, et Lorange, sans préciser qu'il écrivait au nom du comité, invita Ibsen à composer une cantate pour la fête. La proposition ainsi formulée parut peu tentante à Ibsen, qui fit une réponse très réservée, en termes froids. Le projet, d'ailleurs, lui plaisait d'autant moins, qu'il en avait un autre, tout différent, qu'il exposa le 9 avril à Birkeland :

J'écrirai à l'occasion de cette journée ; mais ce que j'ai à dire à cette occasion est trop étendu pour prendre place dans un chant. Et le contenu ne sera pas non plus d'un caractère principalement lyrique. J'écrirai à peu près dans la forme de ma « Lettre par ballon », d'un ton grave, digne, sans rien qui puisse heurter la joie fondée de la fête ; mais les vérités qui me tiennent à cœur au sujet des phénomènes

[1] Lettre à M. Birkeland du 28 octobre 1871, *Samtiden*, XVII pp. 1-2.

du moment y ressortiront. Je désire que cela soit lu à un moment convenable de la fête, et je désire en outre que le poème, imprimé à plusieurs milliers d'exemplaires, soit distribué aux assistants.

Lorange fut navré de la réponse qu'il avait reçue d'Ibsen et s'en plaignit à Birkeland. Et celui-ci, placé entre les deux, s'efforça d'assurer Ibsen que Lorange était un homme plein de bonnes intentions, et de persuader Lorange qu'il ne devait pas mal prendre la lettre peu polie de son ami, et qu'il ferait bien de renouveler sa proposition. C'est à ce propos, et pour excuser Ibsen, qu'il écrivit ces lignes :

Ibsen a eu certainement sa large part de l'irritabilité qui a, de tous temps, été attribuée aux poètes. Elle a été sans nul doute aggravée par les circonstances ; je suis porté à croire que sa part de méconnaissance et de soucis, même de misère, a dépassé ce qu'un homme peut bien supporter. Il est vrai que son sort, en ces dernières années, a été beaucoup plus doux qu'auparavant ; mais son humeur — certes, trop susceptible — s'irrite encore de bien des manières qui semblent l'affecter au delà de ce que l'on peut imaginer [1].

Finalement Ibsen s'en remit à Birkeland, écrivit son poème après avoir reçu la Saga de Harald vers la fin d'avril, et l'envoya au comité de Haugesund le 30 juin. La fête eut lieu le 18 juillet à la fois à Haugesund et à Kristiania. Le poème fut distribué en une petite brochure qui contenait en outre un chant d'Andreas Munch et un chant de Jonas Lie. Quant à la lecture, elle n'eut pas lieu du tout à Kristiania, et le poème n'est même pas mentionné dans le compte rendu du *Norsk Folkeblad* de Björnson. Et à Haugesund elle n'eut pas lieu à la cérémonie d'inauguration elle-même, en présence du prince Oscar, mais à la fin du dîner qui suivit. Ibsen semble avoir prévu ce traitement inférieur, car il avait écrit à Birkeland :

[1] Lettre de M. Birkeland à Lorange du 5 avril 1872, dans *Samtiden*, XVII, p. 7. La plupart des faits, et les deux citations qui précèdent sont pris dans le même volume, pp. 3-11.

« Je veux naturellement être compris dans le programme officiel, et non venir à la suite quand tout le monde peut prendre la parole. » Il fut indigné. Ne tenant aucun compte de la lecture faite au banquet, il écrivit à Hegel :

J'ai écrit pour notre fête du millénaire un long poème qui était mis, sur sa demande, à la disposition du comité de la fête, mais ces lâches n'ont pas osé le faire lire. Dignes successeurs du vieux roi héroïque ! [1]

Et le 27 septembre sa colère n'est pas encore apaisée :

On m'invite à écrire un poème, destiné à être lu à Haugesund ; j'écris le poème, on l'omet à la fête, et on le vend comme n'importent quels vers de mirliton, sans que l'on se soit jusqu'ici trouvé en mesure de me fournir la moindre explication de ce mystère. Si la raison de ce rejet est que le poème fait allusion aux gens de notre temps qui fomentent la dispersion [2]...

Suit une longue diatribe moins contre ceux-là que contre les complaisances et l'esprit de compromis des chefs du parti adverse.

Dans le poème, les allusions politiques sont évidentes, mais, en somme, assez discrètes. Il est possible que le comité de Haugesund ait craint d'avoir l'air de prendre parti. Björnson n'y fut pas invité. Jonas Lie le regrettait, tout en le trouvant naturel, « car le roi ne peut reconnaître deux rois dans le pays — lui-même et Björnson — et c'est la position que prend Björnson, je trouve [3]. »

Mais ce qui fut surtout remarqué dans le poème, ce fut la place qu'Ibsen y donne, au commencement, à sa propre personne. L'illustré satirique *Vikingen*, plutôt favorable à Ibsen à ce moment, le représente dans son numéro du 3 août debout devant une glace magique, où sa figure paraît agrandie. Au-

[1] Lettre du 8 août 1872, *Breve*, I, p. 262.
[2] Lettre à J. H. Thoresen, *Breve*, I, p. 263.
[3] Lettre du 29 juillet 1872, *Jonas Lie og hans samtidige, breve i udvalg*, p. 48.

dessous est écrit : « M. Ibsen considère ce que, à son avis, le pays a produit de plus grand depuis mille ans. Quoi d'étonnant s'il écrit un poème sur lui-même, au lieu d'un poème sur la fête du millénaire? » Jonas Lie, ami de Björnson et peu bienveillant, à cette époque, pour Ibsen, mais d'esprit indépendant, trouvait aussi qu'Ibsen s'était dressé « un absurde piédestal » ; seulement il ajoutait que « la fin et le milieu du poème étaient magnifiques et vrais [1] ».

[1] Lettre du 3 décembre 1872, *ibid.*, p. 72.

POÈMES ET PROSES

SALUT AUX SUÉDOIS

Vous avez vu le temple et ses arceaux brisés
dans le chœur élevé ;
vieux et gris, son regard s'étend toujours au loin,
il dit ses souvenirs :
le skalde suédois, crâne, y a chanté jadis
la victoire et le sang ;
et au pied de l'autel qui contenait la châsse
d'Olaf, le fier Suédois attachait son coursier.

Vous avez vu la terre aux étroites vallées,
et vu ses blancs glaciers ;
elle aussi peut parler de maint vieux souvenir
du temps de nos discordes :
le temple dégradé n'abrite plus son faste,
la châsse est en morceaux ;
mais là-haut, sous le blanc linceul des hauts plateaux,
paisiblement dort une armée en rangs serrés.

Frères suédois ! Les fjelds de frontière, aujourd'hui,
ont un chemin frayé.
Et le temple peut dire un conte plus récent :
le conte de l'année.

Ici, où s'allumait la haine ardente en guerre,
on s'assemble en famille ;
la nef, pleine d'affreux souvenirs du passé,
est nef de la promesse, et s'attend au succès.

Si l'église d'Olaf a perdu son trésor,
le peuple vit encore ;
si les guerriers suédois dorment sur les plateaux,
Olaf en a bien d'autres.
Béni soit donc son étendard fameux, avec
notre jeune drapeau ;...
pour la cause du Nord qu'on les déploie ensemble
sous même souverain suivant la même route !

PRIÈRE DES FEMMES

(des *Prétendants à la Couronne*).

Vaincu le serpent !
Humble et prisonnier
voici le pécheur !
Prends-le dans tes bras,
doux et pitoyable
juge de nos vies !

Il cède et y gagne,
s'enfuit vers le trône ;
il monte, vainqueur... ;
il tient la couronne !

AUTRES POÈMES

pour *Les Prétendants à la Couronne*

I

Domine cœli
Dieu du ciel, envoie tes légions
pour faire triompher la cause
de la vérité.
Si elle a menti, que sa chair
soit brûlée comme par l'éclair
du jugement dernier.

Gloria in excelsis deo!
Loué soit le Seigneur au ciel !
Il a manifesté sa puissance ;
le miracle est accompli ;...
loué, loué soit le Seigneur au ciel !

II

Saint Olaf et saint Peder,
levez-vous et armez-vous,

écrasez du talon le serpent !
Saint Halvard et saint Thomas
et tous les saints de Rome,
entourez l'âme de l'évêque !
Le voilà en grand péril.
A l'assaut contre le malin !
Saint Patrick et saint Sveder,
et saint Olaf et saint Peder,
et saint Halvard et saint Thomas,
et tous les saints de Rome !

A MON AMI L'ORATEUR RÉVOLUTIONNAIRE

Vous dites que je suis devenu « conservateur ».
Je suis ce que j'ai été toute ma vie.

Pour déplacer des pions, je n'en suis pas.
Renversez la table ; alors, je suis votre homme.

Je me souviens d'une seule révolution
qui n'a pas été faite à demi, par un bousilleur.

A elle la palme, mieux qu'à toutes les suivantes.
Il est clair que je pense à l'affaire du déluge.

Pourtant, même alors, Lucifer fut dupé ;
car Noé, vous le savez, prit la dictature.

Remettons-nous à l'œuvre, plus radicalement ;
mais il faut pour cela des hommes et des orateurs.

Vous vous chargerez de submerger le monde.
Je mettrai avec plaisir une torpille sous l'arche.

SANS NOM

Au meilleur des preux, j'adresse,
sans le nommer, mon poème.
Je conçois que l'épée brûle
en ses fières mains liées ;
je conçois quelle amertume
couve sous son front penseur.

Vouloir qui aspire à vaincre,...
enchaîné secrètement ;
la main sur les vieux drapeaux,
l'esprit plein de grands projets,...
vol coupé par pins chablis,...
oh, le pauvre oiseau royal !

Le jour point, le cor résonne.
Chasse immense est à prévoir !
Je conçois qu'on peut souffrir
dans la cage, ailes coupées :
je conçois l'ennui cuisant,
quand des nains sont là, qui veillent.

Le jour passe, plus de cor ;
on a déposé les armes.
Par bois et coteaux circulent
des noms que l'on chante en chœur ;...
je conçois la douleur vive
de celui dont le nom manque.

Ame rêvant de beauté,
ardente à créer et voir,...
à l'action suppléent les vers,
les couleurs jouent sur les fleurs ;...
jeu d'oubli, car les regrets
l'ont frappé comme la foudre !

Nierait-on ce qui est peint
sur la voûte de son front?
Trahirait-on l'idéal,
tel l'apôtre qui faiblit
chez Caïphe, et se reprit
seulement au chant du coq !

Torture... et silence ! Nains,
sentez-vous quel sacrifice?
Savez-vous ce qu'est jurer
allégeance à l'étranger,...
rien que pour sauver la peau
à un peuple dévoyé?

Vous direz : ce sont des rêves
seulement qu'on sacrifie.
Soit ; que le bon sens déborde ;

vous en jugez à votre aise,...
n'ayant pas besoin de frein,
car vous ignorez les rêves.

Rêve qui n'a pas pris vie
est plus que la vie, messieurs.
Il ressemble aux vers enclos
dans la cage de mon âme ;
lions furieux, ils frappent, grondent,
veulent que j'ouvre et les lâche.

Vous allez crier la phrase :
Grand qui sait se maîtriser. —
Belle sagesse d'ascètes !
Abri pour maint indolent !
Appel pour les seuls athlètes,
dont le sang bout dans leurs veines.

Clamez moins les « grands devoirs » !
Avez-vous payé son âme,
acheté le fier poète,
pour qu'il lâche l'épopée,
acheté pour qu'il haïsse
ce qu'il a de mieux en lui?

Au plus preux, sans le nommer,
j'envoie mes vers en hommage.
Je conçois que l'épée brûle,
rouillée, en ses mains liées ;
je conçois son amertume ;...
sentez-vous cela, gens sages?

Sur martyr couvert de pourpre,
tourment muet, geôle étroite,
fleurs détruites par l'orage,
fruits tombés avant le temps,
rêve que la vie arrête,
mon poème met la croix.

C'est un monument en vers
sur un exploit étouffé ;
le bon sens peut niaiser,
pour sa faute je le loue,
et dis où mon preux est grand :
trop fort fut en lui le scalde !

A PORT-SAÏD

La lumière d'orient
scintillait sur le port ;
tous les drapeaux du monde
brillaient au haut des mâts.
Le son de la musique
accompagnait le chœur ;
des milliers de canons
baptisaient le canal.

Les vapeurs manœuvraient,
passant sous l'obélisque.
Dans ma langue me fut
chuchotée la nouvelle :
ma comédie, miroir
poli pour hommes-garces,
était souillée chez nous
de taches de sifflets.

La mouche avait piqué ;
Souvenirs d'antan... pouah !
Merci à vous, étoiles,...
chez nous, c'est le passé !

On héla la frégate
du pont de notre barque ;
j'agitai mon chapeau
et saluai le drapeau.

A la fête, à la fête,
malgré venin et griffes.
Je suis hôte de choix,
ici, aux « Lacs amers » !
Sitôt le jour tombé,
je m'endors en rêvant,
où Pharaon périt,
et Moïse passa.

ABYDOS

Le lundi 15 novembre 1869 nous descendions le Nil sur le vapeur *Ferous*. Nous venions de Nubie, et devions avant tout débarquer à Girgeh, pour, de là, visiter l'antique Abydos, que l'inondation exceptionnellement forte de l'année nous avait rendu inatteignable à la montée du fleuve.

A cinq heures du matin nous étions partis de Quenneh. A cet endroit le Nil décrit une vaste courbe ouverte vers le nord-ouest. Le ciel d'Égypte éternellement sans nuages vibrait au-dessus de nous de chaleur et de lumière, ou plutôt il vibrait au-dessus de la tente sous laquelle nous, heureux voyageurs, campions à l'arrière-pont. Quelques Berlinois laborieux écrivaient des « lettres des pyramides » à des journaux de chez eux, et soulignaient, à la manière berlinoise, tout ce qui était drôle, afin que ce fût imprimé en caractères espacés, et pût être compris par les autres Berlinois. Nous autres, nous étions mollement installés sur des nattes et des coussins et fumions le havane du khédive. Les chasse-mouches allaient leur train, de même que les récits des luttes de la nuit contre les moustiques, cette septuple plaie de l'Égypte actuelle.

Sur les paysages de la vallée du Nil règne comme une magie de calme et de silence. Il y a là un peu de la mutité

du sphinx. On ne sentait aucun mouvement de l'air, que celui qui était produit par la marche du bateau. Le fleuve glissait large et plein entre ses deux bordures de palmeraies. Derrière elles, le pays montait, des deux côtés, vers de lointaines chaînes de montagnes, et tout ce que le Nil ne peut atteindre, toute l'étendue jaune, infinie, qui miroite et met une réverbération dans l'air, c'est le désert, — à l'ouest celui de Libye, à l'est le désert arabique.

Sur la berge de limon que l'eau fait apparaître en se retirant, on voit çà et là un marabout isolé, sur deux jambes raides, bec et tête chauve inclinés vers sa poitrine, il a un air étonnamment humain. Des hérons marchent gravement et des pélicans picorent dans la fange, et du champ de dourah des ibis s'essorent comme une troupe de blanches colombes.

Pendant une bonne heure nous avons eu les sveltes minarets de Girgeh devant nous ; mais cela prend du temps d'y arriver, car le fleuve est fort sinueux. Enfin, vers midi, nous tournons et abordons. Les trois autres vapeurs, qui allaient plus lentement, et qui, pour cette raison, étaient partis de Quenneh dès la veille au soir, étaient amarrés hors de la ville avec leurs dahabiers ou barques à la traîne.

C'était un spectacle bigarré qui s'étalait là devant nous. L'Orient et l'Europe en un mélange pittoresque. En face de nous se dressait un minaret flamboyant à la lumière du soleil. Tout à côté nous avions les ruines d'un couvent copte, dont toute la façade était éboulée dans le fleuve. Et puis, des huttes arabes, des monceaux de décombres, des palmiers et des sycomores. Dans les ruines du couvent, s'était installé un cafetier égyptien ; la salle était dehors sous un toit de palmes fanées. Il y a là une grande as-

semblée ; de longues barbes et de longues pipes y dominent ; de longs silences orientaux et de longs bavardages européens aussi. Et on voit çà et là des visages que l'on connaît. Ce bel homme aux yeux bruns, qui à distance ressemble de façon frappante à Abdel Kader, montre un peu de coquetterie dans son élégant koffie de soie et son blanc burnous de bédouin rayé : c'est l'archéologue Lenormant. A côté de lui, aimable et vif, portant un fez rouge et une blouse de flanelle bleu de ciel, est assis le docteur Isambert, le Murray et le Bädeker de l'Égypte en une seule personne. Le petit homme distingué en cheveux blancs, sans parasol, le chapeau de feutre rabattu à la façon de Kilian dans *Ulysse d'Ithaque*, est le chimiste Ballard. Tout en bas de la pente de la berge, le docteur Bertholet, trapu, robuste et jovial, se tient debout, et a mille nouvelles à nous crier à bord. Une dame resplendit, unique exemplaire dans la société ; son costume est dans le goût européen, son volume, dans le goût oriental. C'est, bien entendu, Mme Collet, Parisienne et femme de lettres. Pour l'instant elle est toute à son carnet, où notre arrivée est notée pour passer dans un grand journal français. Une vingtaine de chiens aboyeurs nous adressent le salut habituel des toits des maisons. Dans les portes et les recoins, des femmes arabes nous regardent fixement, sans faire un mouvement, derrière leurs longs voiles noirs, et vers les hauts amas de décombres s'enfuit la population masculine inférieure, les fellahs, poursuivis par les agents de police du pays, qui essayent, à l'aide de longues verges de palmiers, de leur persuader de nous donner un coup de main pour l'amarrage du bateau.

Au cours du voyage sur le Nil, j'ai senti pour la première

fois que cela peut avoir son agrément d'appartenir à une petite nation. Les Européens emportent avec eux leurs querelles n'importe où ils vont ; donc, ici également. Mais Allemands et Français furent assez aimables pour se charger de la besogne nécessaire, et ainsi nous, les autres, n'eûmes à perdre ni notre temps ni notre sérénité. En fait, après deux heures bien employées à des intrigues et contre-intrigues, on aboutit à ceci, que l'excursion d'Abydos fut ajournée au lendemain matin. Seule une minorité factieuse de sept ou huit personnes partit l'après-midi pour passer la nuit dans les ruines.

Aussitôt achevé le déjeuner avec la sieste qui en est le dû complément, j'allai à terre afin de parcourir la ville. Girgeh était autrefois la capitale de la Haute-Égypte, et a encore, dit-on, environ 30 000 habitants. Son nom vient de saint Girgis ou George, à qui était consacré le couvent copte dont j'ai parlé. Il paraît qu'en son temps ce couvent a été prodigieusement riche et qu'il a renfermé plus de deux cents moines. Au demeurant, la très grande majorité de la population, bien entendu, est arabe.

Que l'on se représente un vaste espace ravagé par l'incendie ; tout est gris sur gris ; tout écroulé, sale, sans ordre, enfoui dans les décombres, avec, çà et là, d'étroits sentiers sinueux, on aura un tableau à peu près exact d'une ville de l'Égypte méridionale. Girgeh non plus n'est pas autrement. Je me suis enfoncé dans les bazars, qui étaient ici très pauvrement approvisionnés. Quelques objets de fer et de cuivre, quelques poteries du genre le plus vulgaire, du tabac, du sorgho, des étoffes de coton, c'était à peu près tout. Il n'y avait pas trace non plus de vie familiale ; aucun contact de sociabilité entre un homme et un autre. L'Orien-

tal n'a de rapports qu'avec son supérieur ou son inférieur, jamais avec son égal ; son esprit est comme accablé par cette même immobilité, ce même mutisme qui figent le paysage. Aussi je crois que le café, le tabac, l'opium ne le mettent pas dans un état anormal, mais accentuent seulement celui qui lui est naturel.

S'il en est ainsi, on comprendra facilement quel formidable problème doit résoudre le gouvernement qui a ici à introduire une civilisation entièrement nouvelle. La grande affaire, en effet, n'est pas ici d'introduire des améliorations convenables à ce qui existe déjà ; ce dont il s'agit, c'est nettement de recréer tout l'être spirituel des individus, de détruire des préjugés millénaires, — même, en quelque mesure, de faire violence à l'esprit national. Un gouvernement autocrate résolu est seul capable de cela. Une représentation populaire selon le modèle européen tomberait naturellement dans la molle insipidité des bavardages sur « les droits de l'homme » ; elle déborderait, comme le Nil, en un déluge oratoire, mais ne déposerait son limon fécondant sur aucun autre terrain que celui de la phrase.

Ce qui est intéressant, à circuler dans cette ambiance tellement inconnue, c'est, pour une grande part, une notion à laquelle on parvient peu à peu, la notion que, sous toute cette absurdité apparente de cris, de gestes et d'actes, il y a un certain ordre à la base ; que tout cela exprime tout de même une vie sociale qui a aussi sa loi et sa règle ; et à mesure que cette notion s'éveille, on approche les hommes davantage ; la distance entre ce qui nous est étranger et ce qui est de chez nous diminue de plus en plus ; et en somme, quiconque a beaucoup circulé finira sûrement par faire cette expérience, que les nations, dans leur essence

intime, sont loin de se comporter d'une manière aussi profondément différente que, d'avance, on serait tenté de le croire.

Un Européen excite la curiosité, bien entendu, lorsqu'il se montre ici ; mais la bienséance ne permet pas à l'Arabe de le faire voir, surtout pas de façon choquante. Il est mesuré, digne, aimable à l'occasion, mais sans la moindre platitude. L'indiscrétion se rencontre bien chez quelques gens des classes qui sont le plus en contact avec les voyageurs, comme les âniers et d'autres ; mais c'est une question de savoir à qui la faute ; et en tout cas l'indiscrétion prend ici une forme si naïve qu'elle est amusante plutôt qu'irritante.

Un couple d'enfants de fellah complètement nus m'ont fidèlement suivi dans ma promenade, jamais las de répéter leur « backchiche ». Un « rue » ou un « mafiche » les chassait pour un instant ; mais au coin suivant ils reparaissaient. J'ai marché de plus en plus loin, je suis arrivé dans les champs de maïs derrière la ville, je les ai traversés et suis parvenu en plein désert. Le soleil était sur le point de descendre derrière un groupe de palmiers, dont il projetait vers moi les longues ombres sur la surface de sable jaune. Jamais je n'ai senti la sérénité du soleil couchant comme ici en Égypte. Chez nous il est toujours tombé sur moi avec un pouvoir d'oppression qui altérait mon humeur et me faisait rechercher de la compagnie. Ici, où l'idée de l'ermitage a eu son berceau, c'est une idée que l'on comprend, de même qu'en Italie on apprend à comprendre comment un homme peut aller dans un cloître et y vivre heureux.

A un tournant du chemin, une haute dune de sable s'interposa entre moi et le ciel occidental. Au sommet, des

vautours déchiquetaient le cadavre d'un chameau. Leurs contours nets se détachaient superbement sur le fond lumineux. Plus loin, une femme arabe faisait rentrer sa bufflone ; un veau s'ébattait derrière ; sur le dos de la vache était assis un gamin arabe, et un frère plus jeune était sur l'épaule de la femme.

Puis ce fut le retour vers la rive du Nil, où il y avait animation et gaieté. Les levantins de notre équipage jouaient à saute-mouton, et les indigènes étaient en foule, tout autour, à les regarder ; la gravité, la tenue digne étaient oubliées, et les éclats de rire se succédaient sans cesse. Pendant ce temps la nuit vint et de longues rangées de flambeaux de poix furent allumées en l'honneur de nous, les étrangers. A bord retentit le signal qui annonçait que le dîner était servi.

Merveilleuse fut la nuit qui suivit ; et sa beauté alla croissant. Les étoiles surgissaient pleines et rondes sur le ciel transparent bleu sombre. Une brume s'étala sans s'élever sur la vallée du Nil et transforma le paysage en une immense baie marine, limitée vers le sud par de puissantes chaînes de montagnes. De temps en temps une barque du Nil glissait, suivant le courant. Une lanterne en papier brillait, grande et rouge, à l'avant ; le monotone chant rythmé de l'équipage était porté vers nous en sourdine et se perdait au loin. — Nous, les Scandinaves, nous étions réunis et ne disions rien ; je suis sûr que nos pensées prenaient le chemin du nord. En un pareil moment on souhaite se réconcilier avec tout le monde, et l'on se demande : comment as-tu mérité de voir toute cette splendeur? Il me semblait voir devant moi les nombreuses gens de chez nous qui font, une année après l'autre, leur muette besogne, tous

ceux qui aspirent au dehors, qui ont besoin de s'en aller, et qui pourtant doivent y renoncer et tirer la roue du moulin jusqu'au bout. — Enfin, je ne fus pas long à reconnaître que, nous aussi, nous avions notre croix à porter ; car minuit approchait, et il était temps de descendre dans la chambre de torture avec des moustiques à l'intérieur et des soldats de la police ronflant sur le seuil.

A quatre heures et demie le lendemain matin sonna le signal du réveil à bord. Deux nègres, domestiques de nos domestiques, parcoururent le bateau et organisèrent un formidable vacarme avec des poêles et des pincettes. En un clin d'œil on s'acquitta de la toilette et du déjeuner du matin. Il faisait encore sombre avec une vague lueur de jour à l'est. Sur la berge on percevait une foule tumultueuse d'ânes, de chevaux, de chameaux et d'Arabes, qui étaient convoqués pour nous transporter à Abydos. Chacun se choisit un animal et un guide, et, isolément ou par petits groupes, la société se mit en route. J'avais trouvé un âne bien sellé avec l'Arabe approprié, qui avait appris quelques mots de la lingua franca, et de qui je pouvais ainsi me faire comprendre bien juste à l'aide de l'italien.

On partit vers le sud, avec le Nil à notre gauche, et en quelques minutes nous fûmes hors de la ville. Une plaine de pierraille s'étendait devant nous. On apercevait vaguement des groupes de palmiers dans la buée du matin, et les étoiles pâlissaient peu à peu. Après une course d'une bonne demi-heure, nous arrivâmes à un canal creusé à travers la plaine, et où, sur un bac du genre le plus rudimentaire, prêts à enfoncer et dans la confusion la plus périlleuse, bêtes et gens pêle-mêle furent portés de l'autre côté. Là, nous avons continué notre chemin sur une inter-

minable chaussée, le long d'un autre canal, qui fait un angle droit avec le premier. Le paysage était très monotone. De vastes champs de maïs s'étendaient de l'autre côté de l'eau à perte de vue ; un sycomore isolé ou un bouquet de palmiers se penchaient çà et là sur la berge, et au bord d'un champ une famille fellah avait dressé sa tente de laine brune, où le chien berger aboyait à l'entrée. Sur la pente de la chaussée grimpe un troupeau de chèvres. D'un jaune gris, les têtes et les épaules étroites, les oreilles pendant bas comme des boucles en tire-bouchon, elles ont une ressemblance frappante avec des Anglaises en voyage. Une femme fellah traversait le canal sur un engin curieux, fait de branches tressées, et qui avait l'air d'un grand panier à bouteilles le fond en l'air ; il est plein de cruches de terre vides qui le soulèvent, et on le hale d'un côté ou de l'autre au moyen de deux cordages.

La chaussée sur laquelle était le chemin allait tout droit à perte de vue. Le soleil se leva sur les magnifiques chaînes de montagnes de l'autre côté du Nil. Le monde multiple des oiseaux d'Égypte commençait à s'agiter ; c'était un mouvement perpétuel et des vols dans tous les sens ; mais sans aucun bruit ; pas de cris, ni de chant, ni de gazouillement.

Notre caravane formait une procession imposante. Des kawass, le sabre recourbé tiré, montés sur des chevaux arabes, couraient à bride abattue, en avant, en arrière, comme si un malheur était arrivé. Au milieu du cortège était le président de l'expédition, le célèbre Lepsius, l'égyptologue à la tête de juvénile Jupiter à boucles blanches, monté sur un âne magnifique à selle de velours rouge et entouré de fonctionnaires de Girgeh. « Leps,

Leps ! » chuchotaient les indigènes lorsqu'il passait ; tout le monde le connaissait après ses trois années de séjour ici, comme le monde savant le connaît par son ouvrage en douze volumes sur ses voyages et ses découvertes. Son jeune collègue suisse de très haute taille, M. Naville, avait un air superbe sur un pur sang extraordinairement grand que lui avait envoyé un riche Copte du voisinage. Les bergers fellahs poussaient leurs buffles hors de la chaussée, jusque dans le canal ; d'autres restaient immobiles au bord du chemin, et nous regardaient, appuyés sur leurs longs bâtons de palmier.

Au bout d'une bonne heure de course, nous avons rencontré plusieurs centaines d'indigènes, surtout des enfants, qui avaient été réunis, venus des villages alentour, afin de réparer le chemin, et notamment de rendre praticable pour nous un pont délabré. Il avait l'air assez minable, en effet, tel qu'on le construisait sous nos yeux avec des branches de riz et du limon du Nil, et naturellement sans parapet ; je crois n'avoir pas été le seul à éprouver quelque inquiétude en y passant à dos d'âne. Mais tout alla bien, et nous arrivâmes dans une riche plaine fertile et bien cultivée, avec des allées de plantation récente et de nombreux groupes d'arbres d'une luxuriance exceptionnelle. Un village était agréablement situé à notre main droite, entouré d'un fossé où nageaient des oies et des canards, pendant qu'un groupe d'indigènes étanchaient leur soif et lavaient leurs jambes en se livrant à un amical bavardage du matin. Plus loin dans la plaine se trouve la ville de Bardies, dont les maisons récemment passées à la chaux, à demi tapissées d'une merveilleuse végétation, lui donnaient une certaine ressemblance avec un immense surtout de

fleurs. Que je m'installerais ici avec joie ! Les habitants, qui avaient évidemment reçu des instructions, se tenaient le long des murs des maisons et des murs des jardins, et nous saluèrent poliment à notre passage. A tous les croisements de chemins étaient placés des gardes. Tout indiquait ici un ordre social exceptionnellement développé ; il est vrai que les Coptes sont ici très nombreux.

De nouveau nous arrivâmes à une immense chaussée, et bientôt nous fûmes comme sur un môle au milieu d'une énorme baie. L'inondation était en décroissance, mais encore assez sensible pour nous donner une idée de ce qu'elle peut être lorsqu'elle est dans son plein. Ici, comme ailleurs, on ne s'étonne plus du fait que le Nil, bon an, mal an, jette dans la mer une masse d'eau cinq fois plus considérable que celle du Danube.

Soudain nous vîmes que notre avant-garde avait fait halte, et à mesure que nous avancions nous nous trouvâmes en foule compacte sans pouvoir aller plus loin. La chaussée, en effet, était rompue sur une longueur d'une centaine d'aunes pour permettre à l'inondation de se répandre dans les champs, et il y avait là deux barques du Nil qui faisaient leurs pauvres préparatifs pour nous passer. C'était une indescriptible scène de désordre et de tapage ; tous voulaient être les premiers dans les barques ; les chevaux se cabraient et ruaient quand on les poussait à bord à coups de bâtons ; les ânes, on les y jetait, littéralement ; les Européens juraient et les indigènes criaient comme des fous. Le courant était violent à travers l'interruption de la chaussée, et les barques dansaient, tenues par une faible corde. Même scène au débarquement ; tantôt des ânes et des chevaux avaient été embarqués sans cavaliers, tantôt des cavaliers sans

monture ; pour quelques-uns les guides étaient restés en arrière, — et il n'y avait rien d'autre à faire que de courir nous-mêmes après les bêtes aux longues oreilles, qui tout de suite avaient pris un trot régulier pour continuer le voyage sur la chaussée.

Peu à peu le terrain commençait à s'élever, la terre cultivable cessa, et nous entrâmes dans le désert qui s'étend loin vers les crêtes de montagnes de l'ouest. Une hutte arabe isolée se trouvait dans la mer de sable ; près du mur était une auge ; c'était un ancien sarcophage. Sur le toit se tenait un chien, et un chameau était attaché à quelque distance du mur de la maison, immobile sur ses pattes, le dos au soleil ; ses yeux louchèrent vers nous à notre passage, mais ce fut son seul mouvement.

Le désert n'est pas du tout une surface plate. Çà et là il s'élève en vagues arrondies, et par endroits le sable s'est accumulé, formant des arêtes vives comme la neige chez nous. Là, c'est naturellement impraticable, et il faut faire un détour. Mais ceci est exceptionnel ; car le guide, en général, sent bien comment il doit diriger.

Nous avancions ainsi soit isolés, soit par longues rangées ; soleil et sable dardaient l'un vers l'autre, comme on peut imaginer une mer de métal fondu. Le parasol n'offrait qu'une maigre protection, et peu à peu on confiait un vêtement après l'autre aux soins du guide. Loin vers le sud se dressaient des collines sombres, et c'est là que se portaient les regards de tous ; c'étaient les tertres funéraires qui, pendant deux millénaires, avaient dominé le vieil Abydos.

Dans l'antiquité il y avait, comme on sait, plusieurs villes du nom d'Abydos. Le nom est résulté ici d'une déformation grecque de l'égyptien Ébot ; aujourd'hui les habi-

tants de la région l'appellent Arabat el matfun, ce qui veut dire : « l'enterré ». Il est, en effet, enterré à souhait. Des amas de sable accumulés de 60 à 80 mètres de hauteur recouvrent la ville immense qui est désignée par les auteurs anciens comme la plus puissante d'Égypte après Thèbes ; une fois ramenée au jour, elle sera le Pompéi de l'Égypte.

Abydos paraît avoir été, de même que d'autres villes d'Égypte, une nécropole, une ville de tombes aussi bien qu'une ville pour les vivants. C'est ici que se trouvait notamment la tombe d'Osiris, et du nord et du sud, pendant des millénaires, les riches Égyptiens, à cause de cela, ont fait amener leurs cadavres ici, où ils pouvaient reposer avec leur dieu et leur roi dans la terre qui lui était consacrée. De nombreuses inscriptions funéraires en témoignent encore aujourd'hui, et plusieurs d'entre elles remontent à la XVIe dynastie, ce qui veut dire à 3 700 ans.

Un ruisseau s'était formé à travers le désert au pied de la ville ; là, nous avons avancé le long d'une maigre bande d'herbe sous des sycomores et des acacias. Des tas de décombres s'élevaient de plus en plus, surtout à gauche. Ici, les fellahs travaillaient aux fouilles grandioses sous la direction de Mariette Bey, l'égyptologue en chef du khédive et maître souverain de toutes les antiquités de la vallée du Nil. C'est, pour un profane, une étrange fonction qu'exerce cet homme.

A FREDERIK HEGEL

(à l'occasion du centenaire de la librairie Gyldendal, le 30 *décembre* 1870.*)*

Je vous tends la main de loin,
dis merci en mots sans vie !
Vous savez comme au banquet
avec joie je m'assiérais.

Si des vœux pouvaient le faire,
votre voie serait sans pierres,
aboutirait bellement
à un soir clair et tardif.

Jusqu'alors, soyez vaillant
maçon du château du Nord ;...
Les murs passent les palis ;
déjà monte un peu la tour.

Calme constructeur, taillant
les blocs du foyer commun,...
hardi !... la rangée des bustes
a sa niche aussi pour vous.

LETTRE PAR BALLON

à une dame suédoise.

Dresde, décembre 1870.

Oui, je m'y risque aujourd'hui,
moi qui, par mon long silence,
malgré toutes mes promesses,
crains d'avoir perdu ma cause,...
qui partis de Stockholm lié
par l'extrême gratitude,
vis l'État du Pharaon,
levai le voile d'Isis,...
jusqu'ici j'ai pu faillir
à ce que, de main et bouche,
j'ai promis et bien juré,...
savoir : par un mot d'écrit
acquitter un peu ma dette.

J'ose? En ai-je droit encore?
Bah, qui se soucie de droit?
Aujourd'hui, tout est réglé
par la force, simplement.
Ainsi, en deux mots : je *veux;*
mais non pas à la prussienne ;
je requiers non droit, mais grâce.
Qu'on pardonne à l'exilé !

La vie que je mène ici
est un peu comme à Paris.

De lourds Allemands bravaches,
prêts à culbuter le monde,...
morgue et cris, drapeaux au vent,
« Wacht am Rhein » qu'on dit un chant,...
font blocus autour de moi.
Cercle, croyez-moi, qu'on sent
souvent bien étroit, gênant.
Brasserie politiquante,
voilà mon rôti de chien,
et dans le journal local,
où les vers allemands boitent,
le menu servi me plaît
comme un plat français de rats.

Mais c'est pis quand jusqu'ici
les échos du Nord parviennent ;
quand les canons populaires
font tomber mon bel espoir
de lumière et de printemps ;
quand la barbarie conspue
toutes mines d'avenir
qu'on fait sauter jusqu'au ciel,
et que, désarmé, je reste
sur les ruines d'un vain rêve.

Donc, c'est, pour ne pas mentir,
l'humeur triste qui me pousse
aujourd'hui à vous écrire,...
et je lâche le ballon.
Des pigeons, je n'en ai pas ;
pigeons sont oiseaux d'espoir,

et dans ce tombeau humide,
il n'y a qu'aigle ou corbeau.
Par corbeau ou aigle écrire
à des dames ne sied pas.

Vous savez que l'an dernier,
par ciel gris sur le Mälar,
gel piquant, feuilles jaunies,
je partis pour le Delta.
Là, soleil et plein été.
L'éclat reflété brillait
comme au fjord luit un névé.
Le palmier, le sycomore,
projetaient des ombres glauques.
Le bédouin et sa compagne,
perchés sur les dromadaires,
s'en allaient dans le désert.
Un nordique, à cette vue
nouvelle, étonné, cria :
« Hé, voyez-vous ces autruches? »

Remontant le Nil, du Caire,
Ferous vole comme un trait,
nous voyons la pyramide
où parla Napoléon,
tandis que le Sphinx songeait
comme toujours, et encore.

A Beni Hassan, on entre
à plat ventre dans les tombes
bien abîmées par les siècles ;

leur époque est incertaine ;
tout au plus peut-on penser,
d'après les égyptologues, —
on peut bien s'en fier à eux, —
qu'elles sont d'un temps brumeux
où Pharaon était Dieu
et Putiphar son ministre,
dont le bon ami, Josef
Jakobsen, les a construites.

Un matin, nous avons vu
le colosse de Memnon,
vous savez,... qui chante un air ;
mais le vieux n'a soufflé mot.
C'est un caprice de scalde,
depuis qu'indiscret, Cambyse
s'est mis à l'examiner,
et, s'y prenant mal, peut-être,
a fouillé dans ses entrailles.
Ça vous glace maint chanteur,
et le sot y perd la voix.
Mais le siège où on l'admire
tient lieu de chant au soleil.

Ainsi le vieux Memnon trône,
fameux par ses tons brisés,
il empoche le tribut,
donne, en sa parure antique,
audience aux grands, et aussi,
même à de purs Norvégiens,
tels que moi-même et Peer Gynt.

Mais comment conter un rêve
long de cinq a six semàines?
Je vous prie donc d'accepter
ces rapides traits de plume
sur mon lumineux voyage
au fleuve des crocodiles.

La vie de pacha à bord
des quatre arches de Noé,
c'est folie de la conter ; —
sachez que nous étions quatre,
en plus, deux couples de barques
pour un sexe qu'on dit faible.

Ferous servait de pension
à trois ours du nord antique ;
plus, à onze coqs français ;
quatre étalons — espagnols —
vrais poulains tout feu tout flamme,
très forts pour les cabrioles,
gesticulant et dansant.
En ajoutant l'équipage,
on s'accordait à trouver
plusieurs bêtes du genre « âne ».
Une espèce de bouc suisse,
un amphibie de la race
qui doit vivre « un peu sous l'eau »,...
et, bien sûr, dans les soixante
sangliers vieux-allemands
purs glands, presque apprivoisés,
parmi eux, comme variante,

deux fauves, des militaires ;
un sylvain fort irascible ;
un brésilien, ver de livres,
et un troupeau d'autres bêtes
appelées en bloc des daims ;
item — non, cela suffit !

Imaginez le drogman
menant cette caravane
tantôt ici, tantôt là,
vers des ruines colossales.
Nous volions au désert jaune
comme avec de vives ailes,
bien qu'en fait on s'en allait
sur des ânes, en partie,
et les braves, sur chameaux.
Quels ébats, quels cris d'enfants
turbulents dans notre bande
bigarrée ! Seul, le novice
qui croyait voir des autruches
se plaignit, criant bien fort :
« L'âne est-il une monture
pour un homme de la presse !
Il me faut un vrai coursier ;
ne peut-on trouver ici
un cheval du Nil pur-sang? »

Louqsor, Dendera, Sakkara,
Edfou, Assouan, Philé,
à la course je les passe,

et m'arrête seulement
au croquis du Sahara.
Sûrement on vous l'a dit :
quand la caravane avance
au désert, mer ondulée,
les entassements de sable
poussés par le simoun montrent
ce que recélait le fond,
et l'on voit des ossements.
Ou plutôt, c'est une marche
dans des rues interminables,
où la nature vivante
s'est unie avec la mort,
et pétrifiée peu à peu
en débris d'architecture.
Côtes, vertèbres, phalanges,
saillent comme des colonnes,
et des crânes de chameaux
sont des chapiteaux tombés ;
des rangs de dents cariées jaunes
sont bordures de balcons ;
des doigts qui font signe en l'air
sont des corniches de toits,
et comme étendards rongés
flottent des caftans en loques.
Imaginez ce tableau
vibrant au soleil, muet,
qui s'étend, croît, s'élargit,
se rehausse mille fois ;...
voyez en ce monde mort
une caravane antique

qui s'est pétrifiée soudain,...
c'est l'histoire de l'Égypte.

Oui, c'est bien ça. Un cortège
s'ébranle à l'aube des temps ;
les prêtres en tête avec
leur science en hiéroglyphes ;
les rois-dieux ou les dieux-rois
vont par les déserts des siècles ;...
Iris et Osiris siègent
dans leur splendide silence,
penchés, sur leur haute selle ;
Horus, Hathor, Thmé et Ptah,
Amon Ra et Amon Ré,
s'avançant parmi la foule,
répandent un vif éclat ;
un Apis au front doré
est mené le long du fleuve,
suivi de millions d'esclaves,...
et où le cortège campe,
s'élèvent sphinx et pylônes.
Sur des tombes et victoires
les inscriptions d'obélisques
et de monuments chuchotent ;
mille temples à colonnes
marquent les voies du cortège ;
mille pyramides sont
les tentes qu'il a laissées.

Mais du nord un vent d'orage
sur la mer du désert souffle
et balaie la caravane ;...

prêtres, rois, sont culbutés,
tous les dieux sont abattus,
Pharaon et sa maison
sous le sable d'oubli gîsent.
Où la foule était grouillante,
c'est la mort, muette et morne ;
mille années en sarcophage,
loin de la clarté du jour,
momie gainée dans ses toiles,
une civilisation
quatre fois millénaire a
disparu, frappée à mort.

C'est de cette caravane
que nous, hôtes du khédive,
nous avons vu les débris
jusqu'aux bornes de Nubie.
Nous avons vu les fellahs
vider autour d'Abydos
les flots du désert de sable ;
un peu plus au sud, nous fumes
à Karnak, forêt de socles,
os géants des temps antiques ;
au Rhammesseum, par terre
gîsent tous les chapiteaux
comme des os de chameaux ;
à Louqsor, les cent colonnes
semblent des bras enchaînés
d'esclaves muets, qui attestent
l'instant de l'orage en un
Sic transit gloria mundi!

Cette image m'a suivi
dans tous mes parcours, ensuite ;
et tel l'esprit sur les eaux,
j'y sentais un sens caché.
Dans les courses furieuses
de Noël, Thor prend la tête.
Les dieux déchus de la Grèce
vivent aujourd'hui encore.
Zeus habite au Capitole,
ici « tonans », là « stator ».
Où est Horus? Et Hathor?
Nul souvenir, nulle trace ;
pas une seule légende.

Et l'on comprend bien pourquoi.
Car sans personnalité,
quand la forme en soi ne porte
douleur, bonheur, joie ni haine,
pouls qui bat, sang qui jaillit,
toute la splendeur n'est plus
que chocs secs d'os de squelettes.
Junon n'est-elle pas vraie,
pâle et fière en sa colère,
quand elle surprend son vieux?
Et Mars n'est-il pas un homme...
pris dans le filet doré?

Mais qu'étaient les dieux d'Égypte?
Des nombres dans des cartouches.
Qu'était dans la vie leur rôle?
Rien de plus que d'exister,

de siéger peints, raides, froids,
auprès du feu de l'autel.
L'un portait bec d'épervier,
l'autre des plumes d'autruche ;
l'un dieu du jour, de la nuit,
et l'autre de ci ou ça ;...
nul n'eut pour fonction de vivre,
ni de pécher, d'hésiter,
et d'échapper au péché.
C'est pourquoi la vieille Égypte
gît, quatre fois millénaire,
comme un cadavre anonyme.

Vous voyez, chère madame,
bloqué comme je le suis,
je m'enferme dans ma chambre
pour me replier sur moi.
Dehors, ainsi qu'à l'automne
l'oiseau migrateur s'envole,
la confiance m'abandonne,
mais si mon regard se porte
au dedans de moi, je vois
naître espoir de frondaison.
Par-dessus les caravanes
ensevelies, je construis
les voies de notre avenir.

Car la loi veut que la race,
dans sa marche perpétuelle,
suive un escalier tournant ;

c'est toujours le même cercle
et le même étroit chemin ;
la volonté reste ardente ;...
le niveau seul toujours monte.

Aujourd'hui, nous sommes juste
au-dessus du Pharaon.
Le Dieu-roi est sur son trône,
de nouveau l'individu
se dissout dans une foule
qui se plaint, a des désirs,
brise, bâtit, rêve, pense,
tout autour et au-dessous.
De nouveau la pyramide,
création du temps, se dresse.
De nouveau, veines gonflées,
sang et pleurs coulent à flots,
pour qu'on puisse voir très grand
le mausolée du Dieu-roi.

Caravane de ce temps
avec ses Hathor, Horus,
et surtout avec son chœur
au drapeau prêtant serment.
Quels chefs-d'œuvre se construisent,
longeant la voie triomphale !
Qu'il est fort, l'élan du peuple !
Chacun place, à l'égyptienne,
son moellon au lieu marqué !
Le plan est irréprochable,
tout s'ajuste exactement !

Oui, vraiment, cela est grand,
le monde en est bouche bée ;...
pourtant, dans cette ouverture
de la bouche, tremble un « mais ».
Doucement, le doute énonce :
Est-ce bien si grand que ça?
D'où vient donc qu'une œuvre est grande?...
D'où? Non des grands résultats,
mais de l'être clair et fort
caché dans l'esprit de l'œuvre.

Bien ; que dire alors des hordes
de Germains rués sur Paris?
Qui ressort de l'aventure?
Qui a seul droit au triomphe?
A-t-on vu surgir un homme
que partout dans son pays
chantent des millions de bouches?
Escadrons et régiments,
états-majors — ou espions —
chiens dont la meute est lâchée,
suivent les voies du gibier.

C'est pourquoi la gloire manque...
cette chasse est sans poète ;
et ce qu'un poème exalte
est seul assuré de vivre.

Pensez à Gustav Adolf
en tête de ses Suédois ;
au prisonnier de Bender,...

à Wessel sur sa frégate,
tel l'éclair dans la nuit sombre,...
aux lurons du Bras royal ;...
sur leur mémoire à tous plane
comme un chœur dont on entend
rouler les ondes sonores
aux vivats de mille bouches,
quand on a orné les tentes,
au printemps, pour une fête.

Puis, pensez aux gens du jour,
à ces Fritz, ces Blumenthal,
et messieurs les généraux,
numéro tant, et puis tant !
Les couleurs de mort de Prusse, —
noir et blanc chiffon de deuil —
risquent peu de voir les larves
velues de l'action éclore
comme papillons chanteurs.
Elles peuvent, pour un temps,
filer de la soie, mais elles
finiront par y mourir.

Du triomphe sort la perte.
L'épée même de la Prusse
sera pour la Prusse un fouet.
Jamais calcul combiné
ne soulève un enthousiasme.
L'épopée n'a rien à dire,
du moment que l'élan libre
d'un peuple épris de beauté

est devenu machinisme
d'état-major, bien monté
avec les fers de la science,...
depuis que Moltke a tué
la poésie des combats.

Diabolique est la puissance
qui a le monde à régir :
tout jaloux de sa science,
le sphinx meurt de son énigme.

Succès des chiffres s'expie.
Vent d'un moment peut tourner ;
tel l'ouragan au désert,
il abattra les faux dieux.
Bismarck et les autres vieux,
comme des Memnons tronqués,
sur leur siège qui s'effrite,
seront sans voix devant l'aube.

Or, nous, hôtes du khédive,
revenus de chez les morts,
dans l'éclat et bruit des fêtes
nous avons, drapeaux flottants,
avec chants du chœur mondial,
salué les temps nouveaux,
fêté le canal ouvert,
vu, des rives de Suez,
poindre la terre promise...
Puisse l'esprit, plein d'espoir,
vers les canaux du futur,

avec l'univers en fête,
les chœurs entonnant des hymnes,
dans l'éclat de la beauté,
s'avancer ainsi vers l'aube
et vers la terre promise.

Car l'époque aspire au beau.
Mais cela, Bismarck, avec
toute sa science, l'ignore.

Cette fête, en serons-nous?
Qui sait quand le pigeon porte
l'invitation? On verra.
Jusque-là je me promène
dans ma chambre en gants glacés ;
jusque-là je me tiens clos
et compose sur vélin ;
les bonnes gens blâmeront,
me traiteront de païen ;
mais j'ai l'horreur de la foule,
je veux éviter la boue,
et attendre les temps proches
en parfait habit de noce.

Sur ces paroles, adieu !
Vole, ballon, bon voyage !
L'air appartient au poète ;...
va droit vers le nord, descends
près des rives du Mälar ;
atterrir y est aisé
plus qu'aux fjelds du Telemark !

L'elfe en sa nacelle est fier.
J'apprendrai bientôt, j'espère,
qu'avec son léger bagage,...
vers légers, pensées légères,...
l'ancre à Norrmalm fut jetée !

MÉNÉTRIERS

Vers elle s'en allaient mes pensées
toutes les nuits claires de l'été ;
mais le chemin menait au torrent
par le taillis couvert de rosée.

Dis, connais-tu les chants terrifiants,
Sais-tu enchanter si bien l'aimée
qu'avec toi elle croira entrer
en de hautes salles, nefs d'église !

Du fond j'évoquai l'esprit humide ;
ses chants m'ont bien détourné de Dieu ;...
mais quand je fus devenu son maître,
elle était fiancée à mon frère.

En de hautes salles, nefs d'église,
c'est moi que mes chants ont fait entrer,
la cascade et l'horreur de ses chants
jamais plus n'ont quitté mon esprit.

AU MUSÉE

Femme ravissante
à son chevalet,
elle était assise
dans la galerie,

Elle boit, sans doute,
l'eau de Castalie...,
elle peint la Vierge
d'après Murillo.

Mais l'œil au regard
lointain dit assez
qu'elle érige en rêve
l'empire du beau.

Dix-huit ans plus tard
je suis revenu
saluer les jours
plus purs d'autrefois.

Femme aux traits fanés,
à son chevalet,
elle était assise
dans la galerie.

Mais que signifie... ?
Rien n'est donc changé !
La même copie
d'après Murillo !

Elle est au travail
pour gagner sa vie :
tableaux pour églises,
clinquant pour touristes.

Elle est donc restée
toutes ces années,
désirs refrénés,
cheveux blanchissants.

Mais l'œil au regard
lointain dit assez
qu'en rêve elle bâtit
l'empire du beau.

L'EIDER

L'eider habite la Norvège ;
il s'y tient aux abords du fjord gris de plomb.

Il plume sa poitrine au duvet doux
et se bâtit un nid chaud et moelleux.

Mais le pêcheur du fjord a un cœur d'acier ;
il pille le nid sans laisser un flocon.

Si l'homme est cruel, l'oiseau est plein d'ardeur ;
il plume une seconde fois sa poitrine.

Et, pillé encore, il s'en va de nouveau
tapisser son nid dans un coin bien caché.

Mais s'il est volé de son dernier trésor,...
il prend son essor, une nuit de printemps.

Le poitrail sanglant, alors, il fend la brume ;...
vers le sud, le sud aux rives de soleil !

OISEAU ET OISELEUR

Je taillai, gamin espiègle,
des branchettes pour un piège.
Et je compte à peine dix,
l'oiseau pris y bat des ailes.

Avec une joie cruelle
je l'amène dans ma chambre,
j'effraie le captif par mes
regards, gestes et menaces.

Je me suis bien amusé,
j'ai repu ma cruauté,
puis, le piège sur la table,
j'ouvre doucement la porte.

Oh, l'oiseau a l'aile prompte !
Libre vie lui est offerte ;...
vers le jour vite il s'envole,
mais choit brisé... par la vitre... !

Prisonnier, tu es vengé !
Le gamin est à son tour
pris en cage où il ne peut
que s'agiter follement.

Lui aussi, par le grillage,
un œil effrayant le fixe.
Ce regard trouble son âme ;
il frissonne d'épouvante.

Et s'il croit voir un chemin
s'ouvrir vers la liberté,
il s'affaire, ailes brisées,
quand il heurte l'issue close.

AUX SURVIVANTS

Les bouches de tous le louent aujourd'hui ;...
Il fallait d'abord le sommeil du maître.

Il a fait briller chez vous un flambeau ;
vous l'avez saisi pour brûler son front.

Il vous apprenait à brandir l'épée ;
vous en avez fait l'essai sur son cœur.

Il malmenait fort les trolds de son temps ;
vous l'avez broyé entre boucliers.

Pourtant il vous a laissé l'héritage
d'une splendide étoile de victoire...

Ne la voilez pas, afin que le chef
couronné d'épines dorme apaisé !

JUDAS

Il était à part au milieu des disciples, —
la douzième roue du char, exactement.

Ce qui l'a poussé, la trace en est perdue ;
l'histoire fournit les faits nus, seulement.

On sait qu'assoupi dans sa conscience veule,
il alla donner l'accolade au Sauveur.

Le ciel et l'enfer y ont gagné tous deux.
Mais... et si Judas s'y était refusé?

MERCI

Son souci fut les gênes
qui cahotaient ma route,...
son bonheur, les esprits
qui me portaient plus loin.

Son pays est ici,
dehors, sur les flots libres,
où peut se refléter
la barque du poète.

Sa famille est la file
des figures diverses
qui s'avancent, drapeaux
déployés, dans mes chants.

Son but est d'exciter
l'ardeur de ma vision,
sans que personne sache
d'où l'aide m'est venue.

Et comme elle n'attend
même pas un merci,
je compose et publie
un chant de gratitude.

VAISSEAUX BRULÉS

Il tourna loin du nord
la proue de ses vaisseaux,
chercha les voies riantes
de dieux plus radieux.

Les fanaux du pays
de neige s'éteignirent ;
les faunes de la rive
de soleil le réjouirent.

Il brûla ses vaisseaux ;...
une fumée bleuâtre,
qui forma comme un pont,
s'envola vers le nord...

Des bords ensoleillés
vers le pays de neige,
un cavalier chevauche
toutes les nuits, sans faute.

LETTRE EN VERS

à Madame Heiberg

Dresde, semaine de Pâques 1871.

Si d'un coup j'avais lancé
tous les mots de gratitude
qu'aux nuits blanches de l'hiver
j'avais écrits,
puis déchirés,
tout le tas, nuée de neige
éparse au ciel,
serait tombé,
feuillets, morceaux,
tous barbouillés
d'un merci insuffisant,
comme des flocons de prose,
sur les fleurs de Rosenvæng.

Si d'un seul coup je pouvais
lâcher, libres de la cage
d'écriture et d'impression,
tous oiseaux de la pensée,

je voudrais les introduire
en fraude au séjour tranquille,
sous le toit de Rosenvæng,
où l'esprit, domaine obscur,
où le beau, heureuse énigme,
tendent à être expliqués,
et tels des bourgeons en mai
s'ouvrent merveilleusement...
Mais la paix serait rompue,
au salon où s'abattraient
mes oiseaux ; et les enfants,
comme on suit de loin la chasse
aux bois, prêteraient l'oreille ;...
invisibles, mes oiseaux
égrèneraient en des trilles
des chants de grâce,
entourant de leurs vols d'ailes
le buste du grand voyant.

Pensées éparses,
épîtres sèches,
sont trop peu ; il faut des vers.
Au-dessus du pont banal
je dois hausser
ma vue de la hune au loin.
La prose est pour les idées,
et les vers pour les images.
Les joies et douleurs de l'âme,
deuils qui neigent sur ma tête,
feux de colère,
ardeurs, sont ce que je verse

plus librement
dans les entraves du vers.

Mais si j'envoie aujourd'hui
ce chaud merci,
n'est-ce que pour l'artisan
du grand succès
qu'a eu ma pièce,
que je compose
ces petits bouquets de vers?

Non, un souvenir plus grand,
éclatant, me fait parler...
celui d'un jour solennel
et magnifique,
celui d'une série d'heures,...
passé lointain,...
où je vous vis triompher,
parée, gracieuse et vraie,
au divin pays de l'art.
Là fut contractée ma dette.
C'est pourquoi j'écris ces vers.

L'an dernier, à ma visite,
je fus muet ;
mon tribut à la beauté,
en mon cœur dûment inscrit,
je l'ai gardé.
Les nuits, les jours,
ont accru les intérêts,
et j'ai beau m'y essayer,

je suis un mauvais payeur
qui ne pourra s'acquitter,...

Je vous vois toujours liée
        au Danemark,...
à un jour au bord du Sund,
parmi les superbes hêtres.
Air et mer ensoleillés.
        Les voiliers
tracent des sillons bleuâtres ;
        le doux murmure
        des bois d'été
vibre en haut comme un poème.
C'est dimanche ; gais, des groupes
        chantent et rient ;
        des barques nagent
le long de la côte en pente.
        Des robes claires
        flamboient dessus
le tapis danois que tendent
campanules et violettes.

        Mais tout là-bas,...
loin au nord, où Kronborg trône,
jusqu'au sud, où Trois Couronnes
        borne la vue,...
quelles rangées de beaux cygnes,
        quel mouvement,
quelle armée de blanches voiles !
Les navires s'entre-choquent ;

jeux de soleil dans les voiles,
drapeaux en foule,
voûte céleste,
au miroir profond se mirent.

Svelte, élancée,
une nef, fille rêveuse,
passe auprès de moi, légère,
telle un conte qui tressaille
sous le voile qui la couvre ;
on dirait vision flottante
qui surgit dans
un sentier d'énigme clos.
Des filles-elfes
font signe,
baignées d'écume à l'étrave ;
des elfes suivent
dans le sillage ;
et les plis du drapeau cachent
le nom d' « Agnete ».

Et, tenez,... tableau tout autre !
Quelle danse échevelée !
Folle ardeur, mais gracieuse,
vaut la couronne.
Le gréement est plein de flammes ;
un drapeau salue de terre ;...
mi-native et étrangère,
mi-sirène, enfant des landes
apprivoisée,
« Dina » se balance en rade.

Comme à l'aveugle
poussée par des vents amis,
comme en un rêve
portée par les flots légers,...
c'est la felouque !
L'entrain provençal s'exprime
dans ses bonds et ses plongeons ;
soupirs d'amour,
accords discrets
de cithares, du pont, peignent
le printemps d'âme ;
des madrigaux
parviennent aux gens muets,
assis sur les verts coussins
de la baie, qui sont bercés
par le charme de « Jolanthe ».

Qui peut compter
toute la flotte
qui défile en plein soleil,
fend les flots sous le bon vent !
Vers les embruns
« Ragnhild » se penche,
comme attirée par l'abîme
qui la fascine ;...
tel un lotus au torrent,
voici la belle « Ophélie »
qu'on voit flotter,
et disparaître ;...
hautes frégates,
nombreux clippers,

rentrent chez eux,
les terriens saluent et rient.
Ainsi mon souvenir vous
voit liée au Danemark,...
à un jour au bord du Sund,
parmi les superbes hêtres...

Je me demande parfois :
la race, un jour,
tout absorbée dans ses luttes
et reniements,
noiera-t-elle aux eaux d'oubli
ce trésor dû aux génies?
Un temps perdu dans la brume,
pareil au pirate anglais,
va-t-il prendre au Danemark
cette flotte si puissante?

Pour nous, poètes
des couleurs, formes et mots,
ou architectes,
tous enfin tant que nous sommes,
dont la charge est de construire
nos navires de beauté
en bois un peu plus solide,
nous n'avons pas à nous plaindre
si notre flotte
n'est toujours en belle forme.
Maint clipper et maint voilier,
avec son gréement de chants,
sera un jour

rangé parmi
les bateaux-Jeronimus.
La coque de sons et formes,...
en son temps bien assurée,...
un jour, sur les routes d'eau,
avariée,
est halée dans l'arsenal,
sans agrès et sans canons,
près des autres Magdelones.
Nous pourrons y être heureux
si un caprice
garde en réserve
le chef-d'œuvre des chantiers
pour messieurs les antiquaires.

L'art scénique, à ce qu'on dit,
né pour l'instant,
lié à lui,
doit, vraie bulle de savon,
météore dans la nuit,
briller, s'éteindre
sans nulle trace,
subir le sort
du travail des mains de l'homme.

Prenez vol, comme un oiseau,
loin de ces idées étroites !
Pour cela même
que votre art est aérien,
enfant d'un souffle,

d'un état d'âme,
du rêve et de l'être intime,...
non œuvre de pierre et planches,
non pas idée
imprimée en noir sur blanc,
mais un elfe sur la branche
de la beauté, où toujours
librement il se balance,...
faute, justement, de forme
que la main puisse
saisir, il est à l'abri
de tout ver rongeur de l'âge.

Plus tard, les gens vous verront
toujours liée au Danemark,...
par une nuit sur le Sund,
sous le ciel du souvenir.
Vaste vision du mythe !
Je vois glisser
toute la flotte,
de la frégate
jusqu'à la barque,
dans la pénombre,
longeant l'abri de la côte,
mâts et voiles dans la brume ;
le demi-jour
donne un aspect fantômal
à hune et vergue ;
ce que l'œil voit mal de loin,
on l'imagine ;
femmes, à terre, qui rêvent,

hommes qui jugent
Selon leur propre exigence,
générations qui peuplent
côte et forêts,...
interprètent la vision
et la beauté de sa forme
suivant les besoins qui changent.

Et c'est là justement vivre...
dans la mémoire,
rester dans l'esprit du peuple
sans rouille et mites de l'âge,...
c'est là vivre, se plier,
soi et son trésor d'idées,
à la forme que le peuple
veut pour son propre poème ;
oui, c'est là vivre,...
devenir mythe,
transmuable comme une elfe,
suivre l'ascension du peuple,
l'ordre et les besoins des temps,...
et ce sort vous a été
donné sur terre.

En un temps pauvre en beauté,
j'ai eu plaisir à vous voir
voguant sur les eaux de l'art,
par bon vent et beau soleil,...
et observer la lueur
des nuits fraîches où se tresse
le mythe autour du voyage.

Acceptez, comme merci
pour l'encourageant spectacle
ce cri qu'un voyant profère :
Plus tard, les gens vous verront
toujours liée au Danemark,...
par une nuit sur le Sund
sous le ciel du souvenir !

JUSTIFICATION

Dans le numéro 40 de votre hebdomadaire vous avez inséré une lettre où le poète norvégien soussigné est désigné comme une personne qui a longtemps joui de l'hospitalité allemande à Dresde, et qui pourtant, dans un recueil de poèmes lyriques paru au commencement de cette année, s'est exprimé sur l'Allemagne et le peuple allemand d'une matière tout à fait choquante pour les lecteurs allemands.

En vous adressant mes remerciements très empressés pour les paroles obligeantes que vous avez jointes à la lettre en question, je vous demande la permission de faire observer ce qui suit :

Votre correspondant cite deux passages pour prouver son affirmation. Il cite d'abord quelques vers d'un poème où je décris un voyage sur le Nil, que j'ai eu l'honneur de faire en 1869 comme invité du vice-roi d'Égypte, en compagnie avec de nombreuses personnes appartenant à diverses nationalités européennes. J'ai représenté cette société bigarrée par l'image de l'arche de Noé, et je ne peux comprendre comment mes innocents propos ont pu être blessants pour aucun de mes compagnons de voyage, sinon peut-être pour moi-même, que j'ai désigné comme un ours de la lointaine Thulé.

Le correspondant irrité ne paraît pas, d'ailleurs, attacher grande importance à ce passage, mais d'autant plus à un autre de mes poèmes, où j'aurais appelé l'Allemagne « le pays du mensonge ». Oui, vraiment, s'il en était ainsi, l'indignation serait tout à fait motivée. Mais il n'en est pas du tout ainsi ! Le poème dont il s'agit, écrit à Rome il y a sept ans environ, ne parle pas du tout du peuple allemand, mais seulement d'une politique et d'une diplomatie sur lesquelles ce peuple n'avait alors qu'une influence faible ou même nulle, et qui venait d'infliger à ma patrie scandinave, peu de mois auparavant, une blessure qui saigne encore. Je le répète : ce n'est pas contre le peuple allemand que j'ai tourné ma colère. Un poète ne hait pas les individus. Un poète peut détester des idées, des principes, des systèmes, mais jamais des personnes. Et je dois vous prier de ne pas perdre de vue que je n'ai pas pu violer l'amitié hospitalière que l'on m'a témoignée en 1871 par les termes d'un poème composé en 1865.

J'ai passé en Allemagne trois années de mon exil volontaire. Ma situation me permet de choisir mon lieu de séjour à ma convenance ; j'ai cependant choisi l'Allemagne. Mon propre fils reçoit l'enseignement d'un gymnase allemand. Cela indique-t-il une haine des Allemands? J'ai fait de mon mieux pour répandre la littérature allemande dans mon pays, et mentionnerai seulement les faits les plus immédiats, que les pièces *Die Valentine* et *Graf Waldemar* ont été traduites chez moi, et sous mon contrôle, en sorte qu'elles ont pu être jouées assez souvent sur notre théâtre national, et ont contribué à procurer au poète allemand un nom estimé, aussi dans mon pays. Tout cela peut-il se concilier avec une antipathie aveugle contre la nation

allemande? Pendant la dernière guerre, j'ai contribué de mon mieux, comme d'autres étrangers, à soulager la misère dont s'occupait la bienfaisance générale. Une veuve de cette ville, qui avait ses deux fils sous les drapeaux, a reçu de moi le plus clair de son assistance privée. Après la fin de la guerre, je me suis occupé d'un orphelin, et j'ai payé ses frais d'études, ce que j'espère continuer de faire.

Je ne rapporte pas cela comme très méritoire ; je le trouve tout naturel. Mais en présence d'une fausse interprétation d'un poème vieux de sept ans, je m'estime autorisé à produire des faits actuels.

Que, dans certaines questions internationales encore pendantes, je me place du côté scandinave et non du côté allemand, aucun Allemand libre de préjugé ne me le reprochera. Je rends pleinement hommage à la parole du poète allemand : « Le chanteur doit suivre le roi ! » Mais est-ce que je pourrais, comme fils de ma propre patrie, conserver votre estime, si, dans les questions indiquées, le poète scandinave suivait le roi de Prusse?

J'espère ainsi avoir fourni une explication satisfaisante, non seulement à votre correspondant irrité — je vois avec regret que j'ai blessé en lui un lecteur, d'habitude bienveillant, de mes œuvres — mais aussi à tous les hommes éminents qui m'ont fait ici l'honneur de m'accueillir avec amitié.

POUR LA FÊTE DU MILLÉNAIRE

(le 18 juillet 1872)

Mon peuple qui, par larges coupes, m'as fait boire
le sain breuvage amer où j'ai, comme poète,
pris vigueur, quand j'étais au point de succomber,
pour la lutte parmi les rais brisés du jour, —
mon peuple qui, pour ma carrière, m'as fourni
bâton d'exil, sac de soucis, lestes sandales
de l'angoisse, lourd et austère équipement, —
je t'adresse de loin au pays mon salut !

Je te l'adresse avec merci pour tous les dons,
merci pour chaque instant de douleur qui épure.
Car tout germe poussé aux jardins de mon œuvre,
en somme, a pris racine au sol de ces temps-là ; —
s'il prospère et s'il donne abondance de fleurs,
c'est grâce au vent d'orage déchaîné au loin ;
le soleil épanouit, la brume donne force ;...
merci, mon peuple, tu m'as donné le meilleur.

Oui, là-bas, où la brume autour des cimes danse,
où sur les hauts plateaux court le vent de tempête,
où au dedans comme au dehors tout est sonore,

où, d'une ferme à l'autre, on est dans un désert, —
là je regarde, comme un pilote à la barre.
La nuit et dans mes vers, j'habite mon pays.
Et surtout en ce temps d'opinions indécises,
où la vie de chez nous présente ce contraste :
un peuple divisé, en conflit et discorde —
groupé en souvenir de la pensée d'union.
Mais lorsque j'envisage ces journées de fête,
ma vue se porte à plus de mille ans en arrière.

Dans les brouillards de la saga je vois dressé
cet arbre en fleurs rêvé par la reine Ragnhild.
Je le vois s'élargir du cap de Lindesnæs
jusqu'aux rocs du cap Nord, et à l'est du Glommen.
Je vois son tronc rougeâtre et la verdeur des branches,
et je vois ses rameaux, brillants comme la neige ; —
mais on peut distinguer des gens, sous le feuillage,
qui vivent envieux, chacun pour soi, tout seul,
sur un cap, dans une anse, ou un val écarté.
Un seul homme est serein parmi ces gens épars.
Il jette en se jouant les dés de son destin,
car il a foi et ferme espoir, c'est lui qu'il faut,
car il doit accomplir la volonté du monde,
sur son action s'étend la feuillée des grands rêves.

Et il va de l'avant ! Contre les vieux, le jeune ;
contre la tradition, une vision nouvelle.
Au pays de Trondhjem huit royaumes s'écroulent ;
huit batailles ont lieu, huit rois sont abattus.
De son siège de chef Rollaug est descendu,
et il s'assied aux pieds du jarl, sur l'escabeau ; —

Herlaug remet l'épée au fourreau à Naumdal,
le voilà sous le tertre avec tous ses héros.

Alors les ennemis de l'unité s'unissent ;
les partisans de la dispersion se rassemblent ;
ils mettent à profit l'opinion du roi blond,
qu'on est dix fois plus fort à lutter dos à dos.
Alors Egdiens, Theliens, Hördiens, Rygiens, se groupent ;
Lister voit sur ses bords les voiles déployées ;
aux proues jaillit l'écume, les pavillons flottent,
et quand ils vont doubler les récifs du Jeder,
leurs rauques cris de guerre atteignent jusqu'à terre.
Ils cherchent les bateaux de Harald. On va voir
si l'on peut tailler l'arbre du temps de l'aïeul.
Deux idées sont en armes et vont s'affronter ;
deux époques sont là, se jetant le défi. —
De l'avant, Roald Rygg regarde vers le nord ;
Kötvé sur son écu aiguise son épée.
Encore un peu plus loin ! L'homme attend au Hafsfjord.

Les voyez-vous, les cent nefs goudronnées,
rangées de longs vaisseaux qui sont à l'ancre?
Les rangs armés des hommes du roi blond
remplissent et couvrent
les bancs de nage et les bois des plats-bords.

Vous entendez, au Hafsfjord, quel bruit d'armes !
Hornklove en sa drapa l'a raconté.
Champions du soir et champions de l'aurore ;

champions d'hier et champions du nouveau ; —
vaisseaux et drakars
aux proues élevées
s'abordent et crient
comme oiseaux en chasse.
La nuée des traits obscurcit le fjord.
L'arbre du rêve, ô reine, est en péril !
Egdiens, Theliens, veulent le dénuder !
Rien n'y fera. Les troupes du roi blond
autour du tronc font cercle avec leurs haches,
parent les coups des cognées vivement,
et la saga millénaire est sauvée.

Le jour décline et les ombres s'allongent.
Sote, Roald et Thore sont tombés.
Le soleil se couche.
Et avec lui meurt un temps périmé ; —
L'âge nouveau s'ouvre, —
Le roi Kötvé s'enfuit honteusement, —
il sait qu'au temps il ne peut échapper, —
mais fuit quand même, ainsi que dit Hornklove,
car il veut rentrer
pour manger et boire.

Et Harald, lui, couvre
ses nefs et drakars.
Puis ils se dirigent,
ces guerriers hardis,
vers l'aube naissante.

Et mille ans ont passé. Sévères ou bénignes,
les nornes ont filé le fuseau du destin.
Mais libre a crû l'arbre du rêve national,
avec cime feuillue et des fruits sur les branches.
Or, le peuple s'arrête, et du tournant contemple
la route parcourue. Et la pierre est dressée, —
hymne silencieux du pays de granit.
Prends garde, peuple ! Cesse jeux, fêtes, banquets ; —
Des bruits que l'on entend dans l'ombre nous menacent.

Je le vois, mon pays aux cimes embrumées,
mon pays aux plateaux battus par la tempête,
où, au dedans comme au dehors, tout est sonore,
où c'est la solitude entre une ferme et l'autre. —
Qui vient rôder, le soir, par des voies tortueuses?
Quelle est cette ombre, là? L'ai-je pas vue déjà?
Elle ouvre le loquet du paysan sans bruit,
comme en chaussons va droit à la couche de l'homme ; —
chuchote quelques mots à celui qui sommeille, —
puis va chez le voisin, — discrète, en souriant.

Et cette ombre n'est pas seule ; j'en vois beaucoup.
Et je ne perçois pas seulement des paroles ; —
j'entends comme un bourdonnement de chansons mornes,
une torpeur qui engourdit esprit et sens,
et le beau rêve ancien dans ce ronron s'efface.
Ces ombres, qui sont-elles? Et d'où viennent-elles?
Oui, tout droit du Hafsfjord ! Debout, les gens de l'aube !
Marchons encore pour Harald ! Les morts reviennent !
Oui, à minuit, Roald, Sote, Thore Haklang,
mènent une vie de spectres et revenants ; —

et Rollaug se secoue ; Herlaug, la vieille taupe,
chemine dans les voies de son tertre affaissé.
Voilà ce qui parcourt sournoisement les routes,
et porte le signal de maison en maison ;
voilà ce qui s'assied au lit du paysan,
et convoque le ban de nouveau, instamment. —
Debout, champions de l'aube ! A mort, la gent nocturne !
Qu'on entoure d'un cercle étroit l'arbre du rêve !
Harald aux cheveux blonds veut des actions d'exploit ; —
ce qui, en ce moment, comptera pour haut fait, —
ce qu'il faut enfoncer au sol de la Norvège,
c'est un pieu traversant ceux qu'il a combattus.

Car notre cause est vie, et la mort, est la leur ; —
Ils sont tels que Kötvé, quand notre but est l'aube.
Voyez le monde, et tous les sommets de la terre
éclairés par le jour de Hafsfjord qui se lève.
Le soleil qui bleuit l'eau profonde à Lissa,
qui, à Solférino, incendia la plaine,
qui brunit le sang rouge à la Porta Pia,
et chassa aux caveaux les couards du Vatican, —
le soleil qui brûla les champs de Sadowa,
fut, en ce temps nouveau, le soleil de Hafsfjord ;
c'est le soleil qui a brillé pour le héros,
quand, sur les îlots nus, il créa son royaume, —
soleil qui a changé en rocs les mêmes trolds,
et lavé le poison de la même imposture. —
Norvégien d'aujourd'hui, vois où tu en es, frère !
Tu es d'accord avec le temps ; comprends ses signes.
Aujourd'hui n'est posée qu'une humble fondation

d'un plus grand monument à Ragnhild, notre mère.
Lis donc la loi du temps ! Nul en vain ne la brave.
Cavour, Bismarck, l'ont bien écrite aussi pour nous, —
et plus d'un revenant et d'un spectre a péri
par le rêveur homme d'action de Caprera.

Oui, l'idée de Harald a traversé les siècles,
et la bataille de Hafsfjord a toujours lieu ;
car esprit contre esprit animent le combat, —
l'esprit du roi Harald soutenant l'unité,
contre la dispersion sous son drapeau mesquin.
Mais si tu fuis la cause de l'union, mon peuple,
à bas la pierre, alors, élevée pour ton chef !
Qu'elle ne mente pas en face de la mer,
et ne désigne pas la côte à l'infamie.
Mais si tu as esprit de chef, et *veux* victoire,
alors, sûr et joyeux, je le vois : tu vaincras !
Et, venue après nous, une génération
pourra dresser la vraie colonne d'unité ;
elle doit dominer les luttes journalières,
le dur labeur rural, le tumulte des villes ;
sa place est indiquée : les épaules de Dovre.

Et ce qu'a vu Ragnhild, alors, se produira.
C'est alors, mon pays, que tu seras splendide.
Ton vieux temps de grandeur sera renouvelé,
la prophétie superbement réalisée.
Et, mon peuple hardi à tenir la promesse
faite dans la chaleur des fêtes de l'union,
je te vois suivre alors la voie tracée du temps

vers la réunion d'un Nord libre et puissant ;
je te vois tel qu'après un long sommeil profond,
mais sain et réveillé par un appel sublime,
je te vois plein de foi et de ferme vouloir, —
prêt à plus qu'au labeur dans les champs et le fjord, —
visant par la pensée haut dans le vaste monde,
ta tête sous le toit de feuillée des grands rêves !

LES SIGNAUX DU NORD

On se battait à Vienne entre les diplomates.
Les soldats du Slesvig du Nord furent atteints.

Jamais on ne verra de plus parfaits soldats
que ces foules saignantes, d'hommes et de femmes.

Deux cent mille frappés en plein dans la poitrine ;
deux cent mille qu'étreint une douleur mortelle.

Ils ont dû rester là, luttant avec la mort
pendant huit ans de nuit, sans que l'aube encor luise.

Huit ans de nuit pour la nation dissociée
qui reste là, dehors, et dont nul n'a souci.

Où étaient, tout ce temps, les gars du Danemark?
Ils s'assemblaient autour d'un drapeau rouge et blanc.

Non pas le Danebrog, qui conduit à l'assaut.
Ils se tenaient auprès du drapeau d'ambulance.

Ils n'étaient pas vêtus des armes de la haine.
Main droite sans épée, la gauche grande ouverte.

Mais pas la moindre issue : tout le champ de bataille,
à l'est et l'ouest, était cerné de bayonnettes.

L'insigne à la croix rouge au milieu d'un fond blanc
ne put pas rafraîchir la bouche des blessés.

Rien ne vint apaiser la plaie de mort béante ;...
le signal du salut n'apparut nulle part.

Et cependant, ces gars danois, ils tinrent bon,
patiemment, tout prêts, chacun hors de son lit.

Mais alors retentit un ordre impérieux :
Retraite, demi-tour ; vers le Nord, ambulance !

« Qu'on fourre le drapeau dans le sac d'ordonnance ;
vous dérangez les aigles noires dans leurs vols.

« Laissez les lions bondir et agiter la queue.
Les hommes de faction vont changer les signaux ! »

On ne peut en douter ; c'est un skalde qui parle,
et c'est le vieux Grundtvig et Dieu qui l'ont prescrit.

Eh bien ! Retraite, donc. Le grand pardon ! Le prêtre
du pangermanisme est debout à la tribune.

Camarades nouveaux, le sein contre le sein,
on se tient embrassés et les verres se choquent.

Dans le bruit de la fête et l'éclat des lumières,
le rêve de huit ans discrètement s'efface.

On est bercé par la musique et l'encens brûle.
L'avenir paraît grand et exalte les cœurs.

Qu'est-ce qui a troublé l'orchestre? Un cri de râle.
Qu'y a-t-il dans l'encens? Une odeur de cadavre.

La brise du sud-ouest a soufflé doucement,
amenant à la fois ce cri et cette odeur.

Jouez plus fort, et que la voix soit étouffée !
Pour un mourant, ce qui convient, c'est de dormir.

Son cri cessera bien, si l'on n'y prend pas garde.
Une brise du Nord, l'air sera purifié...

Volte-face bientôt ! Polissez les discours !
Le coq de la girouette a changé les signaux.

L'UNION DES JEUNES

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

Le chambellan BRATSBERG, *propriétaire d'usine à fer.*
ERIK BRATSBERG, *son fils, licencié en droit et négociant.*
THORA, *sa fille.*
SELMA, *femme d'Erik Bratsberg.*
Le docteur FJELDBO, *médecin de l'usine.*
STENSGAARD, *avocat.*
MONSEN, *propriétaire de Storli.*
BASTIAN MONSEN, *son fils.*
RAGNA, *sa fille.*
HELLE, *licencié, précepteur à Storli.*
RINDGAL, *directeur de l'usine.*
ANDERS LUNDESTAD, *agriculteur.*
DANIEL HEJRE.
MADAME RUNDHOLMEN, *veuve d'un épicier de campagne.*
ASLAKSEN, *imprimeur.*
UNE BONNE *chez le chambellan.*
UN GARÇON *de café.*
UNE SERVANTE *chez Mme Rundholmen.*
GENS DU COMMUN, HÔTES DU CHAMBELLAN, etc., etc.

(L'action se passe à l'usine dans le voisinage d'une petite ville de la Norvège méridionale.)

PREMIER ACTE

(Soir de 17 mai. Fête populaire. Un bosquet près de la résidence du chambellan. Musique et danse au fond; des lampions multicolores aux arbres. Au milieu, un peu reculée, une tribune; à droite, entrée dans une grande tente de restaurant; devant celle-ci, une table avec des bancs. De l'autre côté au premier plan, une autre table, ornée de fleurs et entourée de fauteuils.)

Grande foule. L'agriculteur Lundestad, avec le nœud de rubans du comité à sa boutonnière, est à la tribune. Le directeur Ringdal, également avec le nœud du comité, est à la table de gauche.

LUNDESTAD

... Donc, honorés habitants de cette commune, buvons à notre liberté! Telle que nous l'avons reçue en héritage de nos ancêtres, telle nous la conserverons pour nous-mêmes et pour nos fils! Hourra pour ce jour! Hourra pour le 17 mai!

LES AUDITEURS

Hourra, hourra, hourra!

RINGDAL, *pendant que Lundestad descend de la tribune.*

Et maintenant, hourra pour le vieux Lundestad!

QUELQUES VOIX

Chut, chut!

VOIX NOMBREUSES, *couvrant les autres.*

Hourra pour Lundestad ! Vive le vieux Lundestad ! Hourra !

(Les auditeurs se dispersent. Le propriétaire Monsen, son fils Bastian, l'avocat Stensgaard, et l'imprimeur Aslaksen s'avancent à travers la foule.)

MONSEN

Oui, parbleu, il est bien usé maintenant.

ASLAKSEN

C'est pour nos affaires locales qu'il a parlé ! Ho-ho !

MONSEN

C'est un discours qu'il a tenu tous les ans, du plus loin que je m'en souvienne. Tenez, venez ici !...

STENSGAARD

Non, non ! Pas par là, monsieur Monsen. Comme ça nous nous éloignons tout à fait de votre fille.

MONSEN

Oh, Ragna nous retrouvera bien.

BASTIAN

Elle ne craint rien ; le licencié Helle est avec elle.

STENSGAARD

Helle?

MONSEN

Oui, Helle.

(Il lui donne un coup de coude amical...)

Mais je suis avec vous, moi, voyez-vous. Et nous le sommes tous. Allons, venez. Nous serons ici à l'abri de la cohue ; nous pourrons causer, examiner d'un peu plus près ce qui...

(Tout en parlant il s'est assis à la table de gauche.)

RINGDAL *s'avance.*

Pardon, monsieur Monsen,... cette table est retenue...

STENSGAARD

Retenue? Pour qui?

RINGDAL

Pour le chambellan.

STENSGAARD

Ah, baste, le chambellan ! Il n'y a ici personne de chez lui.

RINGDAL

Non, mais on peut les attendre d'un moment à l'autre.

STENSGAARD

Eh bien, qu'ils aillent s'asseoir ailleurs.

(Il prend un siège.)

LUNDESTAD *met la main sur le siège.*

Non, la table restera libre, comme il était convenu.

MONSEN *se lève.*

Venez, monsieur Stensgaard ; on sera aussi bien là-bas.

(Il passe à droite.)

Garçon ! Hm, pas de garçon non plus. Le comité de fête aurait dû veiller à ça. Oh, Aslaksen, entrez donc nous chercher quatre bouteilles de champagne. Demandez le plus cher. Dites que c'est Monsen qui paye !

(Aslaksen entre dans la tente; les trois autres s'asseyent.)

LUNDESTAD *les rejoint tout doucement et se tourne vers Stensgaard.*

N'allez pas prendre en mauvaise part que j'aie...

MONSEN

Non, en mauvaise part !... Parbleu ! Bien loin de là !

LUNDESTAD, *s'adressant toujours à Stensgaard.*

Car ce n'est pas du tout moi personnellement ; c'est le comité de la fête qui a décidé...

MONSEN

Bien entendu. Le comité de la fête n'a qu'à commander et nous devons obéir...

LUNDESTAD, *de même.*

C'est que nous sommes ici sur les terres du chambellan. Il a mis obligeamment à notre disposition le bois et le jardin pour ce soir ; et alors nous avons pensé...

STENSGAARD

Nous sommes tout à fait bien ici, monsieur Lundestad,... pourvu que nous n'y soyons pas dérangés,... par la foule, j'entends.

LUNDESTAD, *aimablement.*

Bon, bon ; alors, tout va bien.

(Il remonte vers le fond.)

ASLAKSEN, *sortant de la tente.*

Le garçon va venir tout de suite apporter le vin.

(Il s'assied.)

MONSEN

Il a sa table à lui ;... sous la garde spéciale du comité de la fête. Et cela, le jour même de la liberté ! Vous pouvez voir par là comment tout va ici : c'est un exemple.

STENSGAARD

Mais, bon Dieu, bonnes gens,... comment acceptez-vous cela ?

MONSEN

Vieille routine héritée, voyez-vous.

ASLAKSEN

Vous êtes nouveau venu dans le patelin, monsieur l'avocat. Mais si vous connaissiez tant soit peu nos affaires locales, vous...

LE GARÇON *apporte le champagne.*

C'est ici qu'on a commandé?...

ASLAKSEN

Mais oui ; allez-y, versez !

LE GARÇON *verse.*

Et c'est bien à votre compte, monsieur Monsen?

MONSEN

Le tout ; soyez tranquille.

(Le garçon sort.)

MONSEN *trinque avec Stensgaard.*

Allons, soyez le bienvenu parmi nous, monsieur l'avocat Stensgaard. Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance ; et je dois dire que c'est un honneur pour le district qu'un homme tel que vous s'installe ici. Nous avons lu les journaux qui ont tant parlé de vous à propos de concours de chant et d'autres assemblées. Monsieur l'avocat Stensgaard, vous avez de grands dons oratoires, et le bien général vous tient à cœur. Puissiez-vous, avec entrain et ardeur, intervenir,... hm, intervenir dans...

ASLAKSEN

Dans les affaires locales.

MONSEN

Heu, oui ; dans les affaires locales. Skaal pour cela !

(Ils boivent.)

STENSGAARD

Entrain et ardeur ne manqueront pas.

MONSEN

Bravo ! Écoutez ! Encore un verre pour cette promesse !

STENSGAARD

Non, arrêtez ; j'ai déjà tout à l'heure...

MONSEN

Ah, baste ! Encore un verre, dis-je ;... ceci est une coupe de promesse !

(Ils trinquent et boivent de nouveau; pendant ce qui suit, Bastian continue à remplir fréquemment les verres.)

D'ailleurs,... puisque nous en sommes venus à ces questions,... je dois dire que ce n'est pas le chambellan qui tient tout sous le joug. Non, celui qui se tient debout derrière et dirige le traîneau, c'est le vieux Lundestad, vous savez !

STENSGAARD

Oui, je l'ai entendu dire de plusieurs côtés. Je ne comprends pas qu'un homme de la liberté, comme lui,...

MONSEN

Lundestad? Vous appelez Anders Lundestad un homme de la liberté? Oui, c'est vrai, il s'est acquis cette réputation-là en sa jeunesse, lorsqu'il s'agissait de parvenir. Et c'est ainsi qu'il a eu la place de député en héritage de son père. Parbleu, tout passe par héritage, ici !

STENSGAARD

Mais on devrait trouver moyen d'en finir avec tous ces abus.

ASLAKSEN

Oui, morbleu, monsieur l'avocat,... mettez-y donc fin !

STENSGAARD

Je ne dis pas que moi, je...

ASLAKSEN

Si, vous, précisément. Vous êtes l'homme. Vous avez la langue bien pendue, comme on dit ; et, qui plus est, vous avez une plume alerte. Mon journal vous est ouvert, vous le savez.

MONSEN

Mais si du nouveau doit se produire, il faudrait que ce fût bientôt. Les élections du premier degré auront lieu un de ces jours.

STENSGAARD

Et vos nombreuses affaires privées ne seraient pas un empêchement, si le choix tombait sur vous?

MONSEN

Mes affaires privées en souffriraient évidemment ; mais si l'on pensait que les intérêts de la commune l'exigent, je me résignerais, naturellement, à écarter toute considération personnelle.

STENSGAARD

Oui, voilà qui est bien. Et vous avez déjà un parti, je m'en suis aperçu.

MONSEN

La majorité de la jeune génération avide d'action est, je m'en flatte,...

ASLAKSEN

Hem, hem ; voilà des limiers en chasse.

DANIEL HEJRE, *sort de la tente, regarde autour de lui en myope et s'approche.*

Oh, puis-je demander d'emprunter un siège libre ; je voudrais bien m'asseoir là-bas.

MONSEN

Il y a ici des bancs fixes, comme vous voyez ; mais ne pouvez-vous pas venir vous asseoir à cette table?

DANIEL HEJRE

Là? A cette table? Oui, volontiers.

(Il s'assied.)

Hé, hé ! Du champagne, je crois.

MONSEN

Oui. Vous boirez peut-être un verre avec nous?

DANIEL HEJRE

Non, merci. Le champagne que sert Mme Rundholmen n'est guère... ; ah, enfin, par égard pour la bonne compagnie, un petit verre pourra bien... ; oui, si seulement on avait un verre.

MONSEN

Bastian, va en chercher un.

BASTIAN

Oh, Aslaksen, va chercher un verre.

(Aslaksen entre dans la tente. Silence.)

DANIEL HEJRE

J'espère que ces messieurs ne se gênent pas pour moi? Je ne voudrais pas... ! Merci, Aslaksen.

(Il salue Stensgaard.)

Une figure étrangère. Un nouveau venu. Probablement l'avocat Stensgaard, si je ne me trompe.

MONSEN

C'est cela même.

(Il présente.)

L'avocat Stensgaard, monsieur Daniel Hejre...

BASTIAN

Capitaliste.

DANIEL HEJRE

Ancien capitaliste, plutôt. Maintenant je me suis défait de tout ; j'ai tout abandonné, on peut dire. Mais, pas en faillite ! N'allez pas croire ça, fichtre !

MONSEN

Buvez, buvez maintenant, pendant que ça mousse.

DANIEL HEJRE

Mais des tours de coquin, voyez-vous ; des manigances *et cætera*,... passons. Enfin, je veux espérer que c'est seulement passager. Quand je serai quitte de mes anciens procès et de quelques autres affaires, on verra bien ce que c'est que le noble maître Renard. Skaal ! Ne buvez-vous pas en l'honneur de ça? Hein?

STENSGAARD

Bon, [ne devrais-je pas] demander d'abord qui est le noble maître Renard?

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; il ne faut pas avoir l'air si confus. Vous ne croyez pas, au moins, que je pense à monsieur Monsen? Monsieur Monsen ne peut tout de même pas être appelé noble, en tout cas. Non, c'est le chambellan Bratsberg, mon cher jeune ami !

STENSGAARD

Comment? Dans les affaires le chambellan doit être un honnête homme.

DANIEL HEJRE

Vous le dites, jeune homme? Hm ; passons !

(Il se rapproche.)

Il y a une vingtaine d'années, je valais un monceau d'or. J'ai eu de mon père une grosse fortune. Vous avez bien entendu parler de mon père? Non? Le vieux Mads Hejre? On l'appelait Mads-Sac d'or. Il était armateur ; avait gagné des sommes formidables à l'époque des autorisations commerciales, fit dorer les montants de ses fenêtres et de

ses portes ; il en avait les moyens ; passons ;... c'est pourquoi on l'appelait Mads-Sac-d'or.

ASLAKSEN

N'a-t-il pas aussi fait dorer ses tuyaux de cheminée?

DANIEL HEJRE

Non, ça, ce n'est qu'un mensonge de la presse ;... il a d'ailleurs été lancé longtemps avant votre temps. Mais il en dépensait de l'argent ; et c'est aussi ce que j'ai fait. Un coûteux voyage à Londres... ; avez-vous entendu parler de mon voyage à Londres? J'ai emmené une vraie cour avec moi,... vous n'en avez vraiment pas entendu parler? Hein? Et que n'ai-je pas gaspillé pour des artistes et pour les sciences? Et combien de jeunes talents n'ai-je pas aidés?

ASLAKSEN *se lève.*

Au revoir, messieurs.

MONSEN

Quoi? Vous nous quittez?

ASLAKSEN

Oui, je veux me donner un peu de mouvement.

(Il sort.)

DANIEL HEJRE, *baissant la voix.*

C'est qu'il est un d'entre eux. Il s'en acquitte comme tous les autres ; hé, hé ! Savez-vous que je l'ai entretenu toute une année de ses études?

STENSGAARD

Vraiment? Aslaksen a-t-il fait des études?

DANIEL HEJRE

Tout comme le jeune Monsen ;... il n'est jamais parvenu à rien ; aussi tout comme... passons,... qu'est-ce que je

disais ; j'ai dû l'abandonner ; j'ai constaté de bonne heure ce goût déplorable pour les spiritueux...

MONSEN

Mais vous avez tout à fait perdu de vue ce que vous vouliez raconter à monsieur Stensgaard sur le chambellan.

DANIEL HEJRE

Oh, c'est une longue histoire. Lorsque mon père était à son point culminant, ça déclinait pour le vieux chambellan,... le père de l'actuel, comprenez-vous ; car celui-là aussi était chambellan...

BASTIAN

Naturellement ; tout va par héritage ici.

DANIEL HEJRE

Y compris toutes les qualités aimables. Passons. La réduction de l'argent,... des imprudences, des difficultés où il s'est empêtré en l'an 1816 et après, l'ont obligé à vendre de son domaine...

STENSGAARD

Et votre père a acheté?

DANIEL HEJRE

Il a acheté et payé. Alors ! Qu'est-ce qui se passe? J'entre en possession de l'héritage ; je fais des améliorations à n'en plus finir...

STENSGAARD

Bien entendu.

DANIEL HEJRE

Skaal !... Des améliorations à n'en plus finir, ai-je dit ; je donne de l'air aux forêts ; une série d'années se passent,... et voilà mon olibrius,... c'est l'actuel que je veux dire,... qui révoque la vente !

STENSGAARD

Oui, mais, cher monsieur Hejre, vous avez dû pouvoir empêcher cela.

DANIEL HEJRE

Pas facilement ! Quelques menues formalités avaient été négligées, affirmait-il. En outre, je me trouvais alors dans un embarras d'argent momentané, qui peu à peu est devenu permanent. Et on ne va pas loin, aujourd'hui, sans capitaux.

MONSEN

Non, parbleu, voilà qui est bien vrai. Oh, à certains égards, on ne va pas loin non plus avec des capitaux. Je m'en suis aperçu. Oui, jusqu'à mes innocents enfants...

BASTIAN *donne un coup sur la table.*

Hou, père,... si j'avais certaines gens ici !

STENSGAARD

Vos enfants, dites-vous?

MONSEN

Mais oui ; voyez Bastian, par exemple. N'a-t-il pas eu peut-être une bonne instruction?

DANIEL HEJRE

Trois fois ! D'abord en se préparant à devenir étudiant ; ensuite en se préparant à être peintre ; et puis en se préparant,... non, c'est vrai,... ingénieur civil, il l'est bien.

BASTIAN

Oui, je le suis, morbleu !

MONSEN

Oui, il l'est ; je peux le prouver tant par mes comptes que par les certificats d'examen ! Mais qui a obtenu les ravaux

communaux? Qui a obtenu la construction des routes ici... surtout ces deux dernières années? Ce sont des étrangers qui l'ont eue... en tout cas des gens qui ne sont pas d'ici,... des gens dont on ne sait rien !

DANIEL HEJRE

Oui, c'est honteux de voir ce qui se passe en général. Au jour de l'an, quand il s'agissait d'avoir un directeur de la caisse d'épargne, on a évincé M. Monsen et on a choisi un individu qui s'entend très bien...

(Il tousse.)

qui s'entend à serrer les cordons de la bourse,... ce qu'évidemment notre superbe amphitryon ne sait pas faire. S'il s'agit d'un poste de confiance dans la commune... de même ! Jamais Monsen ; toujours une personne qui jouit de la confiance... des gens puissants. Bref, *commune sufragium*, comme dit le droit romain ; ça veut dire qu'on fait naufrage dans le domaine communal, voilà ! Pouah, c'est le diable ! Skaal !

MONSEN

Merci ! Mais pour en venir à un autre sujet,... où en sont maintenant vos nombreux procès?

DANIEL HEJRE

Ils sont toujours en préparation ; je ne peux pas dire plus pour l'instant. Oh, quelles chicanes n'ai-je pas à subir à ce propos ! La semaine prochaine, je serai malheureusement obligé de citer tout le conseil municipal devant la commission conciliatrice.

BASTIAN

Est-ce vrai, ce qu'on dit, qu'un jour vous vous êtes cité vous-même devant la commission conciliatrice?

DANIEL HEJRE

Moi-même? Oui ; mais je ne suis pas venu.

MONSEN

Ha, ha ! Alors, pas comparu?

DANIEL HEJRE

J'avais une excuse valable ; je devais traverser Grönsund, et c'était malheureusement l'année où Bastian avait construit le pont ;... plaf ; vous savez qu'il est tombé à l'eau.

BASTIAN

Peuh, il fallait que le diable... !

DANIEL HEJRE

Du calme, jeune homme ! Il y a tant de gens ici qui tendent l'arc à le faire éclater ; l'arc du pont, j'entends ; c'est que tout est héréditaire... ; passons !

MONSEN

Ho-ho-ho ! Passons, oui ! Buvez maintenant, passons !

(A Stensgaard.)

Vous entendez que monsieur Hejre a le privilège de s'exprimer comme il lui plaît.

DANIEL HEJRE

Oui, la liberté d'expression est d'ailleurs le seul droit civique auquel je tienne.

STENSGAARD

C'est dommage seulement que ce droit soit limité par les lois.

DANIEL HEJRE

Hé, hé ! Monsieur l'avocat pense peut-être à un procès en diffamation, et l'eau lui en vient à la bouche? Hein?

N'allez pas mettre le doigt là dedans, cher monsieur. Je m'y connais, moi !

STENSGAARD

En matière de diffamations?

DANIEL HEJRE

Excusez-moi, jeune homme ! La colère que vous éprouvez fait vraiment honneur à votre bon cœur. Je vous prie d'oublier qu'un vieillard est venu ici parler franchement de vos amis absents.

STENSGAARD

Mes amis absents?

DANIEL HEJRE

Le fils est sûrement très honorable ; passons ! La fille également. Et si j'ai jeté en passant une éclaboussure sur le caractère du chambellan...

STENSGAARD

Du chambellan? C'est la famille du chambellan que vous appelez mes amis?

DANIEL HEJRE

Oui, on ne fait pas de visite chez ses ennemis, je pense?

BASTIAN

Des visites?

MONSEN

Qu'est-ce que c'est?

DANIEL HEJRE

Aïe, aïe, aïe ! Voilà que j'ai sûrement révélé un fait qui... !

MONSEN

Vous avez fait des visites chez le chambellan !

STENSGAARD

C'est absurde ! C'est déformer les faits !

DANIEL HEJRE

Vraiment, je suis navré. Mais aussi, comment pouvais-je imaginer que c'était un secret?

(A Monsen.)

D'ailleurs il ne faut pas prendre mes paroles trop à la lettre. Quand je dis visite, je veux dire seulement une démarche formelle ;... en habit et gants jaunes, c'est vrai ; mais enfin... !

STENSGAARD

Et je vous dis que je n'ai pas échangé la moindre parole avec cette famille !

DANIEL HEJRE

Est-il possible? Vous n'avez pas été reçu la seconde fois non plus? Oui, car la première fois on a fait dire qu'on n'était pas là, ça, je le sais.

STENSGAARD, *à Monsen.*

J'avais un mot d'écrit à remettre, d'un tiers à Kristiania ; voilà toute l'histoire.

DANIEL HEJRE *se lève.*

Il y a, pardieu, quelque chose de révoltant là dedans ! Voilà un jeune homme qui arrive confiant, sans expérience de la vie ; qui va trouver chez lui l'homme du monde averti ; qui recourt à cet homme bien nanti, pour lui demander... passons ! L'homme du monde ferme sa porte ; il n'est pas chez lui ;... non, il n'est jamais chez lui quand il faudrait,... passons !

(Éclatant.)

Mais c'est de la plus choquante grossièreté, par-dessus le marché !

STENSGAARD

Oh, ne parlons plus de cette affaire ennuyeuse.

DANIEL HEJRE

Pas chez lui ! Lui qui dit : je suis toujours chez moi pour les braves gens !

STENSGAARD

Il dit cela?

DANIEL HEJRE

Formule courante. Monsieur Monsen n'est jamais reçu non plus. Mais je ne comprends pas pourquoi il vous a témoigné cette haine. Oui, je dis haine ; car savez-vous ce que j'ai entendu hier?

STENSGAARD

Je ne veux pas savoir ce que vous avez entendu hier.

DANIEL HEJRE

Bien. Mettons un point. L'expression ne m'a d'ailleurs pas étonné ;... dans la bouche du chambellan Bratsberg, du moins ! Seulement, je ne comprends pas pourquoi il a ajouté « chevalier d'industrie ».

STENGASARD

Chevalier d'industrie?

DANIEL HEJRE

Puisque vous m'y forcez absolument, je dois avouer que le chambellan vous a appelé un coureur de dot et chevalier d'industrie.

STENSGAARD *bondit.*

Un quoi?

DANIEL HEJRE

Un coureur de dot et chevalier d'industrie,... ou un chevalier d'industrie et coureur de dot, je n'ose affirmer l'ordre des mots.

STENSGAARD

Et vous avez entendu cela?

DANIEL HEJRE

Moi? Si j'avais été présent, monsieur l'avocat Stensgaard, vous auriez certes été défendu comme vous le méritez.

MONSEN

Vous voyez là ce qui résulte de...

STENSGAARD

Comment cet effronté a-t-il eu l'audace...?

DANIEL HEJRE

Allons, allons ! Ne nous emballons pas ! C'était dit au figuré, j'en donne ma tête à couper. Une simple tournure de phrase pour rire, peut-être. Mais demain, vous pourrez demander une explication. Car vous serez, je pense, du grand dîner? Hein?

STENSGAARD

Je ne serai d'aucun dîner.

DANIEL HEJRE

Deux visites et pas même d'invitation... !

STENSGAARD

Chevalier d'industrie et coureur de dot ! A quoi cela ferait-il allusion?

MONSEN

Regardez là-bas. Quand on parle du diable, il n'est pas loin. Viens, Bastian !

(Monsen et Bastian sortent.)

STENSGAARD

Qu'est-ce que cela peut signifier, monsieur Hejre?

DANIEL HEJRE

Je ne peux vraiment pas vous obliger d'une réponse... Vous souffrez? Votre main, jeune homme ! Excusez si ma

franchise vous a blessé. Croyez-moi, vous avez encore àfaire beaucoup d'amères expériences au cours de la vie. Vous êtes jeune ; vous êtes confiant et crédule. C'est gentil ; c'est même touchant : mais, mais,... la crédulité est d'argent ; l'expérience du monde est d'or ;... c'est là un proverbe de mon invention. Dieu soit avec vous !

(Daniel Hejre sort.)

(Le chambellan Bratsberg, sa fille et le docteur Fjeldbo entrent à gauche.)

ANDERS LUNDESTAD, *près de la tribune, impose silence.*

Monsieur le directeur d'usine Ringdal a la parole.

STENSGAARD *crie.*

Monsieur Lundestad, je demande la parole !

LUNDESTAD

Plus tard !

STENSGAARD

Non, maintenant ! Tout de suite !

LUNDESTAD

Vous ne pouvez pas avoir la parole maintenant. M. Ringdal l'a.

RINGDAL, *à la tribune.*

Honorable assemblée ! En cet instant nous avons l'honneur de voir au milieu de nous l'homme au cœur chaud et à la main ouverte,... celui que, pendant une longue suite d'années, nous nous sommes habitués à admirer et regarder comme un père ; celui qui est toujours prêt dans le conseil comme dans l'action ; celui dont la porte n'est jamais fermée à aucun membre estimable de notre société ; celui, celui... ; notre hôte respecté n'aime pas les longs discours, et donc, un skaal et un hourra pour le chambellan Bratsberg et sa famille ! Qu'ils vivent ! Hourra !

LA FOULE

Hourra ! Hourra ! Hourra !

(Joie enthousiaste; on entoure le chambellan, qui remercie et serre les mains les plus proches.)

STENSGAARD

Aurai-je la parole maintenant?

LUNDESTAD

Parfaitement. La tribune est à votre disposition.

STENSGAARD *saute sur la table.*

Je me bâtis ma propre tribune !

LES JEUNES *se pressent autour de lui.*

Hourra !

LE CHAMBELLAN, *au docteur.*

Qui est cet homme fougueux?

FJELDBO

L'avocat Stensgaard.

LE CHAMBELLAN

Ah, lui !

STENSGAARD

Écoutez-moi, frères et sœurs animés par la fête. Écoutez-moi, vous qui avez dans vos cœurs l'enthousiasme et le chant du jour de la liberté, même si elle est enchaînée. Je suis un étranger parmi vous...

ASLAKSEN

Non !

STENSGAARD

Merci pour ce non ! Je le prends comme un témoignage de vos désirs et aspirations. Pourtant, je suis étranger ; mais, c'est juré, je suis ici avec un grand et vif sentiment de vos peines et de vos joies, de vos besoins et de vos succès ;

si seulement j'avais sur eux quelque pouvoir, alors... alors... !

ASLAKSEN

Vous l'avez, monsieur l'avocat !

LUNDESTAD

Pas d'interruptions ! Vous n'avez pas la parole.

STENSGAARD

Vous encore moins ! Je destitue le comité de la fête ! Liberté, le jour de la liberté, les gars !

LES JEUNES

Hourra pour la liberté !

STENSGAARD

On veut vous refuser l'usage de la parole. Vous l'avez entendu. On veut vous rendre muets ! Il ne faut plus de pareille tyrannie ! Je ne veux pas rester ici et tenir un discours à une troupe sans voix. Je veux causer. Et vous causerez aussi. Nous voulons causer en toute franchise.

LA FOULE, *de plus en plus enthousiaste.*

Hourra !

STENSGAARD

Plus de ces stériles réunions de fête endimanchées ! Une moisson dorée, féconde en actes, sortira désormais de nos banquets du 17 mai. Mai ! C'est le temps où tout germe ; c'est le mois virginal de la jeune fécondation. Le 1er juin, il y aura juste deux mois que je me suis fixé parmi vous. Et que n'ai-je pas vu déjà de grandeur et de mesquinerie, de laideur et de beauté ici.

LE CHAMBELLAN

De quoi au juste est-ce qu'il parle, docteur?

FJELDBO

L'imprimeur Aslaksen dit que c'est des affaires locales.

STENSGAARD

J'ai vu des talents luire et briller dans le peuple. J'ai vu aussi l'esprit de perversion qui étouffe les talents et arrête leur essor. Oui, j'ai vu de jeunes cœurs confiants, ardents, prêts à s'élancer,... mais aussi ceux qui fermaient leurs portes.

THORA

Mon Dieu !

LE CHAMBELLAN

Qu'est-ce qu'il veut dire par là?

STENSGAARD

Oui, frères et sœurs intrépides, il y a dans l'air qui nous entoure un pouvoir, un fantôme de temps pourris, qui pèse et obscurcit, là où il devrait y avoir élan et lumière. Que ce fantôme rentre sous terre !

LA FOULE

Hourra ! Hourra pour le 17 mai !

THORA

Viens, père... !

LE CHAMBELLAN

Quel diable de revenant est-ce là? Docteur, de qui parle-t-il?

FJELDBO, *rapidement.*

Oh, c'est de...

(Il chuchote quelques mots.)

LE CHAMBELLAN

Aha ! Non, c'est vrai?

THORA, *à voix basse.*

Merci !

STENSGAARD

Si personne autre ne veut écraser le serpent, je le ferai ! Mais il faut que nous soyons unis, les gars !

VOIX NOMBREUSES

Oui, oui !

STENSGAARD

Nous sommes les jeunes. Nous possédons le temps ; mais le temps nous possède aussi. Notre droit est notre devoir ! Libre champ pour toute force active, pour toute volonté vigoureuse ! Écoutez-moi ! Nous allons fonder une société. Le sac d'argent a cessé de régenter la paroisse !

LE CHAMBELLAN

Bravo !

(Au docteur.)

Il a dit le sac d'argent ; alors, c'est vraiment ça... !

STENSGAARD

Oui, les gars, nous, nous sommes la richesse, pour peu que nous soyons d'un bon métal. Nos volontés, c'est l'argent sonnant qui doit compter entre hommes. Guerre et défaite à quiconque voudra empêcher que nous mettions cette monnaie en valeur !

LA FOULE

Hourra !

STENSGAARD

On m'a jeté ce soir au visage un bravo méprisant...

LE CHAMBELLAN

Non !

STENSGAARD

Peu importe ! Ni merci ni menace ne comptent pour celui qui veut ce qu'il veut. Et maintenant, que Dieu vous garde ! Oui, lui ; car nous sommes ses émissaires dans notre

jeune action confiante. Allons donc au restaurant ;... nous allons tout de suite fonder notre société !

LA FOULE

Hourra ! Portez-le ! Portez-le !

(On le soulève sur les bras.)

DES VOIX

Parlez ! Encore ! Encore !

STENSGAARD

Union, dis-je ! Avec l'union des jeunes est conclu un contrat providentiel. Il dépend de nous de gouverner le monde... ici dans le district !

(On l'emporte dans la tente avec un enthousiasme délirant.)

MADAME RUNDHOLMEN *s'essuie les yeux.*

Oh, non, quelle bouche il a, cet homme ! N'est-ce pas à donner envie de lui donner un baiser, monsieur Hejre?

DANIEL HEJRE

Non, lui donner un baiser, je ne le ferais pas.

MADAME RUNDHOLMEN

Vous, non ! Je pense bien.

DANIEL HEJRE

Voudriez-vous peut-être lui donner un baiser, madame Rundholmen?

MADAME RUNDHOLMEN

Fi, vous êtes vilain !

(Elle entre dans la tente; Daniel Hejre aussi.)

LE CHAMBELLAN

Le fantôme,... et le dragon,... et le sac d'argent ! C'est d'une effroyable insolence. Mais qui tombe bien !

LUNDESTAD *s'approche.*

Je suis vraiment navré, monsieur le chambellan...

LE CHAMBELLAN

Oui, qu'avez-vous fait de votre connaissance des hommes? Enfin,... ça peut arriver à tout le monde. Bonne nuit, monsieur Lundestad, et grand merci pour cette soirée.

(Il se tourne vers Thora et le docteur.)

Mais, que diable, j'ai été insolent envers cet excellent jeune homme!

FJELDBO

Vraiment?

THORA

Tu penses à la visite...?

LE CHAMBELLAN

Deux visites. C'est bien la faute de Lundestad; il me l'avait dépeint comme un coureur de dot et... je ne me rappelle pas quoi. Heureusement, je peux réparer cela.

THORA

Comment...?

LE CHAMBELLAN

Viens, Thora; dès ce soir, nous allons...

FJELDBO

Oh, non, monsieur le chambellan, est-ce la peine maintenant de...

THORA, *à voix basse.*

Chut!

LE CHAMBELLAN

Quand on a fait une faute, il faut la réparer; c'est obligatoire. Bonne nuit, docteur. J'ai tout de même eu un moment agréable. C'est plus que vous ne m'en avez valu aujourd'hui.

FJELDBO

Moi, monsieur le chambellan?

LE CHAMBELLAN

Ah oui, oui ;... vous et d'autres...

FJELDBO

Mais ne puis-je demander ce que je...?

LE CHAMBELLAN

Monsieur le docteur,... n'insistez pas. Je n'insiste jamais. Allons, au nom de Dieu, au demeurant,... bonne nuit !

(Le chambellan et Thora sortent à gauche; Fjeldbo les suit des yeux, songeur.

ASLAKSEN, *de la tente.*

Hé, garçon ! De l'encre et une plume ! Maintenant on se met en quatre, docteur !

FJELDBO

Qui se met en quatre?

ASLAKSEN

Il fonde la société. Elle est presque fondée.

LUNDESTAD *s'est approché, doucement :*

Les inscriptions sont nombreuses?

ASLAKSEN

Nous en avons 37, à peu près, plus des veuves et autres pareilles. Une plume et de l'encre, dis-je ! Pas de garçon ici. C'est la faute des affaires locales.

(Il sort derrière la tente.)

LUNDESTAD

Ouf, la journée a été chaude.

FJELDBO

Je crains fort qu'elle soit suivie de journées plus chaudes.

LUNDESTAD

Croyez-vous que le chambellan soit très fâché?

FJELDBO

Oh, pas du tout, vous l'avez bien vu. Mais que dites-vous de la nouvelle société?

LUNDESTAD

Hm ; je n'en dis rien. Que peut-on en dire?

FJELDBO

Mais c'est le commencement d'une lutte pour le pouvoir, ici, dans le district.

LUNDESTAD

Oui, oui. La lutte est bonne. C'est un homme vraiment doué, ce Stensgaard.

FJELDBO

Et un homme qui veut arriver.

LUNDESTAD

La jeunesse veut toujours arriver. Moi aussi, je voulais arriver, quand j'étais jeune ; il n'y a rien à redire à cela. Mais on pourrait peut-être entrer...

DANIEL HEJRE, *de la tente.*

Eh bien, monsieur Lundestad, allez-vous entrer et interpeller? Hein? Faire de l'opposition? Hé, hé ! Alors il faut vous dépêcher.

LUNDESTAD

Oh, je viendrai assez tôt.

DANIEL HEJRE

Trop tard ! A moins que vous vouliez être le parrain.

(On crie hourra! dans la tente.)

Voilà les sacristains qui crient amen, le baptême est accompli.

LUNDESTAD

On a bien le droit d'écouter ; je me tiendrai coi.

(Il entre.)

DANIEL HEJRE

Il est aussi un des arbres prêts à tomber. Il va en tomber beaucoup maintenant. Tout va prendre l'aspect d'une forêt après l'orage. Oh, c'est charmant !

FJELDBO

Mais dites-moi, monsieur Hejre, en quoi cela peut-il vous intéresser?

DANIEL HEJRE

M'intéresser? Je ne suis pas un homme intéressé, monsieur le docteur. Si je me réjouis, c'est pour le compte de mes concitoyens. Il va y avoir mouvement, discussions, ample matière ! Pour moi personnellement,... parbleu, cela peut m'être assez indifférent ; je dis comme le disait le Grand Turc de l'empereur d'Autriche et du roi de France : Ça m'est égal que le cochon mange le chien ou que le chien mange le cochon.

(Il sort au fond, à droite.)

LA FOULE, *dans la tente.*

Vive l'avocat Stensgaard ! Vive Stensgaard ! Hourra ! Hourra pour l'union des jeunes ! Du vin ! Du punch ! Hé ; hé ! De la bière ! Hourra !

BASTIAN, *sortant de la tente.*

Dieu les bénisse et bénisse tout le monde !

(D'une voix étouffée par les larmes.)

Ah, docteur, comme je me sens fort ce soir. Il faut que je fasse quelque chose !

FJELDBO

Ne vous gênez pas. Mais qu'est-ce que vous ferez?

BASTIAN

Je crois que je vais descendre à la salle de danse et rosser quelques-uns de mes amis.

(Il sort derrière la tente.)

(Stensgaard sort de la tente sans chapeau et très agité.)

STENSGAARD

Cher Fjeldbo, c'est toi?

FJELDBO

A ton service, monsieur le chef populaire ! Car on t'a élu...?

STENSGAARD

Bien entendu ; mais...

FJELDBO

Et qu'est-ce que ça va donner de plus? Quels postes de confiance dans la commune? Un poste de directeur de banque? Ou bien peut-être...?

STENSGAARD

Oh, ne me parle pas de ces choses-là ! Et d'ailleurs, tu n'en penses pas un mot. Tu n'as pas la poitrine aussi plate et le cœur aussi vide que tu voudrais t'en donner l'air.

FJELDBO

Va toujours !

STENSGAARD

Fjeldbo ! Sois-moi un ami, comme autrefois. Un désert s'est étendu entre nous. Il y avait en toi une disposition amère, moquerie et ironie, qui me rebutait. Oh, c'était injuste de ma part !

(Il le prend dans ses bras.)

Oh, par le Dieu éternel, comme je suis heureux !

FJELDBO

Toi aussi ! Moi, de même ; moi, de même !

STENSGAARD

Oui, ne faudrait-il pas que je sois le plus misérable faquin de la terre, pour que tout ce bonheur ne me rende pas bon et généreux? Comment est-ce que j'ai mérité cela, dis? Qu'ai-je fait, moi, triste vaurien, pour être ainsi comblé?

FJELDBO

Voici ma main ! Ce soir, vraiment, tu me plais !

STENSGAARD

Merci ! Sois fidèle et sincère. Je le serai... Oui, n'est-ce pas un indicible bonheur de les entraîner ainsi avec soi, tous ces gens en foule? Ne doit-on pas devenir bon par reconnaissance? Et combien ne doit-on pas aimer tout le monde? Il me semble que je pourrais les presser tous contre ma poitrine, pleurer et leur demander pardon, parce que Dieu m'a fait la faveur de me donner plus qu'à eux.

FJELDBO, *paisible.*

Oui ; c'est prodigieux, ce qu'un individu peut recevoir. Je ne pourrais pas marcher, ce soir, sur un insecte, ni sur une feuille verte.

STENSGAARD

Toi?

FJELDBO

Je m'arrête. Ce n'est pas de cela qu'il est question. Je voulais dire seulement que je te comprends.

STENSGAARD

Quelle nuit délicieuse ! La musique et les cris d'enthousiasme se répandent au loin dans les champs. Là, en bas, c'est le calme... Oui, l'homme qui ne prend pas le baptême offert par une heure pareille ne mérite pas de vivre sur la terre de Dieu.

FJELDBO

Oui, mais dis-moi maintenant,... quelle construction va s'élever... demain, et tous les jours ouvrables?

STENSGAARD

S'élever? Il s'agit d'abord de détruire... Écoute, Fjeldbo, j'ai rêvé une fois,... ou peut-être l'ai-je vu ; non, je l'ai bien rêvé ; mais avec une telle intensité de vie ! Il me semblait que le jour du jugement était venu. Je pouvais voir la rondeur de la terre. Il n'y avait pas de soleil ; rien qu'une jaune lumière d'orage. Une tempête s'éleva ; elle soufflait de l'ouest et emportait tout ; elle entraînait des feuilles fanées, puis ce furent des hommes ;... mais ils se tenaient encore sur leurs jambes. Leurs manteaux étaient collés contre eux, ils fuyaient poussés par l'orage Tout d'abord ils avaient l'air de bourgeois qui courent après leurs chapeaux enlevés par le vent, mais lorsqu'ils furent plus près, c'étaient des empereurs et des rois, et ce qu'ils cherchaient à rattraper, ce qu'ils étaient toujours sur le point d'atteindre et qu'ils n'atteignaient jamais, c'étaient des couronnes et des globes royaux. Il en est venu

des centaines et des centaines de toutes sortes, et aucun ne savait de quoi il s'agissait ; et beaucoup d'entre eux se lamentaient et demandaient : d'où donc est-elle venue, cette effroyable tempête? Et une réponse fut donnée : une voix parla, et cette voix unique retentit si fort que la tempête s'est déchaînée.

FJELDBO

Quand as-tu rêvé ça?

STENSGAARD

Oh, une fois,... je ne me rappelle pas ; il y a plusieurs années.

FJELDBO

Il y a eu révolte quelque part en Europe, et tu as mangé quelque chose de lourd le soir, après quoi tu as lu les journaux.

STENSGAARD

Ce même frisson glacial, cette coulée dans le dos, je les ai sentis ce soir. Oui, je ferai de mon mieux. Je serai la voix...

FJELDBO

Écoute, cher Stensgaard, il faut t'arrêter et bien réfléchir. Tu seras la voix, dis-tu. Bon ! Mais où seras-tu la voix? Ici dans l'arrondissement? Ou bien, tout au plus, dans le département? Et qui sera l'écho qui retentit si haut que l'orage se déchaîne? Oui, des gens comme le propriétaire Monsen et l'imprimeur Aslaksen, et ce génie gros et gras, monsieur Bastian. Et au lieu des empereurs et rois en fuite, nous verrons l'agriculteur Lundestad courir après son tout-pouvoir de député. Que deviendra tout cela? Ce sera, comme il le semblait d'abord dans le rêve,... des bourgeois philistins dans le vent.

STENSGAARD

A regarder de tout près, oui ! Mais nul ne sait jusqu'où s'étend un orage.

FJELDBO

Quels beaux bavards que toi et ton orage ! Et quand à cela s'ajoute qu'aveuglé, circonvenu et séduit comme tu l'es, tu tournes tes armes précisément contre ce qu'il y a parmi nous, en fait d'honorabilité et de capacité...

STENSGAARD

Ce n'est pas vrai !

FJELDBO

C'est vrai ! Monsen de Storli s'est emparé de toi dès ton arrivée dans la commune ; et si tu ne te débarrasses pas de lui, ce sera pour ton malheur. Le chambellan Bratsberg est un homme d'honneur ; tu peux en être sûr. Sais-tu pourquoi monsieur le propriétaire lui a voué sa haine? Oui, c'est parce que...

STENSGAARD

Je ne supporterai pas un mot de plus ! Pas un seul mot qui outrage mes amis !

FJELDBO

Regarde au fond de toi-même, Stensgaard ! Monsieur Monsen est-il vraiment ton ami?

STENSGAARD

Le propriétaire Monsen m'a ouvert sa maison en toute obligeance...

FJELDBO

Il ouvre vainement sa maison aux meilleurs gens d'ici.

STENSGAARD

Oh, qui appelles-tu les meilleurs? Quelques fonctionnaires hautains. Je connais ça. Mais en ce qui me concerne,

j'ai été accueilli à Storli avec tant de prévenance, on m'y a si bien apprécié, que...

FJELDBO

Apprécié ; oui, malheureusement,... nous sommes là au point central.

STENSGAARD

Pas du tout ! Je suis homme à juger sans prévention. Le propriétaire Monsen a des capacités, il a de la lecture, il a le sens des affaires publiques.

FJELDBO

Des capacités? Oui, à sa façon. De la lecture aussi ; il reçoit les journaux, et il y a noté les discours que tu as prononcés et les articles que tu as écrits. Et qu'il ait le sens des affaires publiques, il l'a naturellement manifesté en approuvant tes discours et tes articles.

STENSGAARD

Écoute, Fjeldbo, voilà que reparaît cette lie qui est en toi. Ne pourras-tu jamais te libérer de cette sale façon de former son jugement? Pourquoi toujours supposer des mobiles ou vils ou ridicules? Oh, ce n'est pas ta pensée ! Voilà que tu reprends ton air loyal. Je te dirai ce qu'il y a de mieux, le vrai point central. Connais-tu Ragna?

FJELDBO

Ragna Monsen? Oui, indirectement.

STENSGAARD

Oui, elle va parfois chez le chambellan.

FJELDBO

En cachette. Elle et Mlle Bratsberg sont amies depuis l'époque de leur confirmation.

STENSGAARD

Et que dis-tu d'elle?

FJELDBO

Oui, d'après tout ce que j'ai entendu dire, elle doit être une fille excellente.

STENSGAARD

Oh, si tu la voyais chez elle. Elle n'a de pensée que pour ses deux jeunes frère et sœur. Et quels soins elle a donnés à sa mère, paraît-il ! Tu sais que la mère était folle dans les dernières années de sa vie.

FJELDBO

Oui, je sais. J'ai moi-même été médecin quelque temps chez eux. Mais dis-moi, cher ami, je ne pense tout de même pas que...?

STENSGAARD

Si, Fjeldbo, je l'aime vraiment ; je peux te le dire, à toi. Oui, je comprends ce qui t'étonne. Tu trouves surprenant que, si vite après... Oui, tu sais bien que j'ai été fiancé à Kristiania?

FJELDBO

Oui, on l'a raconté.

STENSGAARD

Toute l'histoire a été une déception. J'ai dû rompre ; c'était ce qui valait le mieux pour tout le monde. Tu peux penser si j'ai souffert de cette affaire ; j'en avais le cœur étreint, torturé... Enfin, Dieu merci, j'en suis sorti ; c'est d'ailleurs la raison qui m'a fait partir.

FJELDBO

Et pour ce qui est de Ragna Monsen tu es tout à fait sûr de toi?

STENSGAARD

Oui, je le suis ! Là, il n'y a pas d'erreur possible.

FJELDBO

Mais alors, au nom de Dieu, décide-toi ! C'est un si grand bonheur ! Oh, je pourrais t'en dire si long...

STENSGAARD

Tu peux, vraiment? A-t-elle dit quelque chose? A mademoiselle Bratsberg, peut-être?

FJELDBO

Tu ne me comprends pas. Mais comment est-il possible qu'au milieu de tout cela tu puisses te vautrer dans les orgies politiques? Que les cancans de la commune trouvent accès dans un esprit qui...

STENSGAARD

Et pourquoi pas? L'homme n'est d'ailleurs pas une machine si simple. Moi, du moins, je ne le suis pas. De plus, c'est précisément par ces luttes et ces démêlés que passe le chemin vers elle.

FJELDBO

C'est une bien vilaine voie.

STENSGAARD

Fjeldbo, je suis ambitieux ; tu le sais. Je veux réussir en ce monde. Quand je pense que j'ai trente ans et que j'en suis encore aux débuts, je me sens mordu par les dents de la conscience.

FJELDBO

Oui, mais ce ne sont pas ses dents de sagesse.

STENSGAARD

Ça ne sert à rien de te parler. Tu n'as jamais éprouvé ce besoin lancinant. Tu t'es laissé aller paresseusement toute

ta vie,... comme étudiant, aux examens, à l'étranger, et ici maintenant...

FJELDBO

Oui, c'est possible ; mais ç'a été charmant, au moins. Et il n'en résulte aucune lassitude, comme celle que l'on ressent en sortant de table, après...

STENSGAARD

Tu peux dire ce que tu voudras ; mais cela, je ne le supporterai, fichtre, pas ! C'est une mauvaise action que tu fais là. Tu me coupes l'élan...

FJELDBO

Oui, mais, écoute ; quand l'élan est aussi hésitant...

STENSGAARD

Peu importe, dis-je ! Quel droit as-tu de t'ingérer dans mon bonheur? Crois-tu peut-être que je ne suis pas loyal?

FJELDBO

Si, par le ciel, je le crois !

STENSGAARD

Eh bien, qu'est-ce qu'il faudrait pour me rendre vide et rebutant et me faire perdre ma confiance en moi?

(Bruit et cris dans la tente.)

Écoute, écoute ! Ils boivent à ma santé ! Ce qui peut émouvoir tant de gens, par le Dieu éternel, cela renferme du vrai.

(Mlle Bratsberg, Mlle Monsen, et le licencié Helle entrent à gauche et traversent la scène au second plan.)

LE LICENCIÉ HELLE, *à Mlle Bratsberg.*

Tenez, mademoiselle ; voici précisément l'avocat Stensgaard.

THORA

Alors, je ne vous accompagne pas plus loin. Bonsoir, Ragna. Bonsoir ; bonsoir !

HELLE et MADEMOISELLE MONSEN

Bonsoir ; bonsoir !

(Ils sortent à droite.)

THORA, *plus près.*

Je suis la fille de M. Bratsberg. J'ai une lettre de mon père pour vous.

STENSGAARD

Pour moi...?

THORA

Tenez ; la voilà.

(Elle va pour sortir.)

FJELDBO

Me permettez-vous de vous accompagner?

THORA

Non, merci ; restez. Bonne nuit !

(Elle sort à gauche.)

STENSGAARD *lit sous un lampion.*

Qu'est-ce que c'est?

FJELDBO

Mais, mon Dieu,... qu'écrit donc le chambellan?

STENSGAARD *éclate de rire.*

Je ne me serais pas attendu à ça !

FJELDBO

Mais dis-moi donc...

STENSGAARD

Le chambellan Bratsberg est un lamentable sire.

FJELDBO

Et tu oses dire...

STENSGAARD

C'est piteux ; piteux ! Répète-le à qui tu voudras. Enfin, laissons ça.

(Il range la lettre.)

Ça reste entre nous !

(L'assemblée sort de la tente.)

MONSEN

Monsieur le président, où est monsieur Stensgaard?

LA FOULE

Le voilà ! Hourra !

LUNDESTAD

Monsieur l'avocat a oublié son chapeau.

(Il le lui tend.)

ASLAKSEN

Tenez ; voilà du punch ! Tout un bol !

STENSGAARD

Merci ; c'est assez.

MONSEN

Et les membres se rappellent que demain nous nous réunissons à Storli pour...

STENSGAARD

Demain? Non, ce n'était pas demain...?

MONSEN

Si fait ; pour adopter la circulaire qui...

STENSGAARD

Non, vraiment, demain je ne peux guère... Je verrai après-demain ou le jour suivant. Allons, bonne nuit, messieurs ; un cordial merci pour cette journée, et hourra pour l'avenir !

LA FOULE

Hourra ! Nous le reconduisons !

STENSGAARD

Merci ; merci ! Mais il ne faut pas...

ASLAKSEN

Nous le reconduisons tous.

STENSGAARD

Soit. Bonne nuit, Fjeldbo ; car tu ne m'accompagnes pas, je pense?

FJELDBO

Non. Mais je tiens à te dire que la façon dont tu as qualifié le chambellan Bratsberg...

STENSGAARD

Chut, chut ; l'expression était excessive. Nous la biffons !... Eh bien, mes bons amis, si vous voulez m'accompagner, venez ; je marche en tête.

MONSEN

Votre bras, Stensgaard.

BASTIAN

Chanteurs, en chœur ! Un air bien patriotique !

LA FOULE

Chant ; chant ! Musique !

(On joue et chante un air populaire. Le cortège sort en mesure au fond à droite.)

FJELDBO, *à Lundestad, qui est resté.*

Superbe cortège.

LUNDESTAD

Oh oui, mais aussi un superbe chef.

FJELDBO

Et où allez-vous maintenant, monsieur Lundestad?

LUNDESTAD

Moi? Je rentre et je me couche.

(Il salue et sort. Le docteur Fjeldbo reste seul.)

(Le rideau tombe).

ACTE II

Salon sur le jardin chez le chambellan. Meubles élégants, piano, fleurs et plantes rares. Porte d'entrée au fond. A gauche, porte de la salle à manger ; à droite, plusieurs portes-fenêtres ouvertes sur le jardin.

L'imprimeur Aslaksen est debout dans la porte d'entrée. Une bonne est en train de porter à gauche deux coupes de fruits.

LA BONNE

Oui, mais vous entendez que l'on est encore à table. Il faut que vous reveniez plus tard.

ASLAKSEN

Non, est-ce que je ne peux pas attendre, plutôt?

LA BONNE

Oui, si vous préférez. Vous pouvez toujours vous asseoir là.

(Elle entre dans la salle à manger. Aslaksen s'assied près de la porte. Pause. Le docteur Fjeldbo arrive par le fond.)

FJELDBO

Tiens, bonjour, Aslaksen ; vous êtes là?

LA BONNE *revient.*

Oh, comme le docteur est en retard !

FJELDBO

J'ai été appelé chez un malade.

LA BONNE

Le chambellan et mademoiselle ont beaucoup demandé après vous.

FJELDBO

Vraiment?

LA BONNE

Alors, le docteur va entrer... ou devrai-je peut-être annoncer que...

FJELDBO

Non, non ; laissez. Je trouverai toujours un morceau à manger plus tard ; je vais attendre ici.

LA BONNE

Oui, ils auront bientôt fini.

(Elle sort par le fond.)

ASLAKSEN, *au bout d'un moment.*

Et vous pouvez laisser échapper un pareil dîner,... avec des gâteaux et des vins fins et toutes les bonnes choses?

FJELDBO

Oui, parbleu, on a plutôt trop de bonnes choses que pas assez dans cette contrée.

ASLAKSEN

Là-dessus je ne peux pas être de votre avis.

FJELDBO

Hm. Et dites-moi,... il y a quelqu'un que vous attendez?

ASLAKSEN

Il y a quelqu'un que j'attends, oui !

FJELDBO

Et chez vous, ça va-t-il à peu près? Votre femme?

ASLAKSEN

Au lit comme d'habitude ; elle tousse et maigrit.

FJELDBO

Et votre cadet?

ASLAKSEN

Oh, il est et restera infirme ; vous le savez bien. C'est ainsi que ça doit être pour nous ;... à quoi diable peut servir de parler de cela?

FJELDBO

Laissez-moi vous regarder, Aslaksen !

ASLAKSEN

Bon ; qu'est-ce que vous voulez voir?

FJELDBO

Vous avez bu aujourd'hui.

ASLAKSEN

Je l'ai fait hier aussi.

FJELDBO

Hier ; oui, ça pouvait passer ; mais aujourd'hui encore...

ASLAKSEN

Eh bien, et ceux qui sont là, dans la salle? Il me semble qu'ils boivent aussi.

FJELDBO

Oui, mon cher Aslaksen, vous avez raison, en un sens ; mais les conditions sont si différentes en ce monde.

ASLAKSEN

Je n'ai pas choisi mes conditions.

FJELDBO

Non, Notre-Seigneur a choisi pour vous.

ASLAKSEN

Non, il ne l'a pas fait. Ce sont les hommes qui ont choisi. Daniel Hejre a choisi, lorsqu'il m'a sorti de l'imprimerie et m'a poussé aux études. Et le chambellan Bratsberg a choisi, lorsqu'il a ruiné Daniel Hejre, et que je suis retourné à l'imprimerie.

FJELDBO

Vous dites cela, et savez bien que ce n'est pas vrai. Le chambellan Bratsberg n'a jamais ruiné Daniel Hejre. Daniel Hejre s'est ruiné lui-même.

ASLAKSEN

Soit ! Mais comment Daniel Hejre a-t-il osé se ruiner lui-même, alors qu'il avait une telle responsabilité envers moi? Il y a aussi de la faute de Notre-Seigneur, bien entendu. Pourquoi m'a-t-il donné des capacités et des dispositions? Enfin, j'aurais pu m'en servir comme honnête artisan ; mais voilà que se présente ce vieux bavard...

FJELDBO

C'est vilain, ce que vous dites là. Daniel Hejre s'est sûrement occupé de vous avec les meilleures intentions.

ASLAKSEN

Oh, ses bonnes intentions ne me profitent guère... Là, dans la salle où l'on trinque et boit des santés, j'ai été, moi aussi ; j'étais comme les autres ; j'étais bien habillé !... Ça me convenait bien,... à moi qui avais étudié, et qui avais eu longtemps un si grand désir de prendre part à tout ce qu'il y a de beau dans le monde. Ah, ouiche ! Combien de temps ai-je été Jeppe au paradis? Crac, et patatras, c'est fini ;... toute la splendeur est tombée en pâte, comme nous disons à l'imprimerie.

FJELDBO

Hé oui ; mais vous n'étiez tout de même pas en si mauvaise posture ; vous aviez le recours de votre métier.

ASLAKSEN

C'est facile à dire, ça. La condition d'un homme, après une pareille histoire, n'est plus sa condition. On m'a enlevé mon point d'appui et on m'a placé sur du verglas,... et il me faut encore entendre des sarcasmes parce que je bronche.

FJELDBO

Enfin, je ne vous blâmerai certes pas sévèrement...

ASLAKSEN

Non, et vous aurez raison... C'est un drôle de tohu-bohu ! Daniel Hejre et la Providence et le chambellan et la destinée et les circonstances... et moi-même aussi ! J'ai parfois songé à débrouiller tout cela et à écrire un livre là-dessus ; mais c'est tellement enchevêtré que...

(Il jette un coup d'œil vers la porte à gauche.)

Tenez ; voilà qu'ils se lèvent de table.

(La société, dames et messieurs, passe, en causant gaiement, de la salle à manger au jardin. Parmi les invités est l'avocat Stensgaard avec Thora à son bras gauche et Selma à son bras droit. Le docteur Fjeldbo et l'imprimeur Aslaksen sont debout près de la porte du fond.

STENSGAARD

Je suis étranger ici ; à vous de dire, mesdames, où je dois vous conduire.

SELMA

Dehors, à l'air libre ; il faut que vous voyiez le jardin.

STENSGAARD

Oh, oui, ce sera charmant !

(Ils sortent par la première porte-fenêtre à droite.)

FJELDBO

Mais, au nom de Dieu, c'est Stensgaard.

ASLAKSEN

Oui, c'est à lui que j'ai affaire. J'ai couru longtemps après lui ; heureusement, j'ai rencontré Daniel Hejre...

(Daniel Hejre et Erik Bratsberg sortent de la salle à manger.)

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; c'était ma foi un excellent sherry ! Je n'en ai pas goûté de pareil depuis que j'ai été à Londres.

ERIK BRATSBERG

Oui, n'est-ce pas? Ça vous remonte un homme.

DANIEL HEJRE

Oui, c'est un vrai plaisir de voir son argent si bien employé.

ERIK BRATSBERG

Comment cela?

(Riant.)

Ah ! Ah oui, parfaitement !

(Ils sortent dans le jardin.)

FJELDBO

Vous avez à parler avec Stensgaard, dites-vous?

ASLAKSEN

C'est cela.

FJELDBO

Parler d'affaires?

ASLAKSEN

Bien entendu ; le compte rendu de la fête dans le journal...

FJELDBO

Eh bien, savez-vous,... il faut que vous attendiez là dehors...

ASLAKSEN

Dans le corridor?

FJELDBO

Oui, dans l'antichambre. Ici, ce n'est ni le lieu ni le moment... ; j'observerai quand Stensgaard sera seul un instant ; vous entendez... !

ASLAKSEN

Parfaitement ; j'attendrai que mon heure soit venue.

(Il sort au fond.)

Le chambellan Bratsberg, l'agriculteur Lundestad, le directeur Ringdal et deux autres messieurs sortent de la salle à manger.)

LE CHAMBELLAN, *causant, à Lundestad.*

Insolent, dites-vous? Oui, je n'insiste pas sur la forme ; mais il contenait des paillettes d'or, ce discours ; je vous assure.

LUNDESTAD

Bien, bien ; du moment que vous êtes satisfait, monsieur le chambellan, je peux l'être aussi.

LE CHAMBELLAN

Je le pense bien. Ah, voilà le docteur ! Et le ventre vide, probablement?

FJELDBO

Ça ne fait rien, monsieur le chambellan ; le garde-manger n'est pas loin ; je me considère un peu comme chez moi dans la maison.

LE CHAMBELLAN

Tiens, tiens ; vraiment? Il ne faudrait tout de même pas le faire avant le moment venu.

FJELDBO

Comment? Vous n'êtes pas fâché de ce que j'ai dit, j'espère? Vous-même m'avez permis...

LE CHAMBELLAN

Ce que je vous ai permis, c'est permis... Allons ; considérez-vous comme chez vous, et cherchez le chemin du garde-manger.

(Il lui donne une légère tape sur l'épaule et se tourne vers Lundestad.)

Tenez, en voilà un ; lui, vous pouvez l'appeler un coureur de dot et... l'autre chose que je ne me rappelle pas.

FJELDBO

Mais, monsieur le chambellan !

LE CHAMBELLAN

Pas de discussions après le repas ; c'est malsain. Maintenant nous allons prendre le café dehors.

(Il sort dans le jardin avec les invités.)

LUNDESTAD, *à Fjeldbo.*

Vous avez entendu comme le chambellan est bizarre aujourd'hui?

FJELDBO

Je l'ai déjà remarqué hier soir.

LUNDESTAD

Songez donc, il veut absolument que j'aie appelé monsieur Stensgaard un coureur de dot et je ne sais quoi.

FJELDBO

Oh, pfut, monsieur Lundestad ; et quand ce serait? Mais excusez ; il faut que j'aille saluer les dames de la maison.

(Il sort à droite.)

LUNDESTAD, *à Ringdal, qui dispose une table de jeu.*

Comment se fait-il que l'avocat Stensgaard vient ici?

RINGDAL

Oui, dites-le-moi. Il n'était pas tout d'abord sur la liste.

LUNDESTAD

Donc ajouté après coup? Après le discours à son adresse que le chambellan a entendu hier...?

RINGDAL

Oui, pouvez-vous comprendre cela?

LUNDESTAD

Comprendre? Mais oui ; mais oui.

RINGDAL, *plus bas.*

Voulez-vous dire que le chambellan a peur de lui?

LUNDESTAD

Je veux dire qu'il est prudent,... oui.

(Ils remontent au fond en causant, puis sortent dans le jardin; en même temps Selma et Stensgaard entrent par la première porte du jardin.)

SELMA

Oui, voyez-vous ; là-bas, au-dessus des cimes des arbres, nous apercevons la tour de l'église et toute la partie haute de la ville.

STENSGAARD

Oui, je ne l'aurais pas cru.

SELMA

Vous ne trouvez pas que la vue est ravissante d'ici?

STENSGAARD

Tout est ravissant ici ; le jardin et la vue, et le soleil, et les gens ! Oh, grand Dieu, comme tout cela est charmant ! Et vous habitez ici tout l'été?

SELMA

Non, pas moi et mon mari ; nous allons et venons. Nous avons une grande maison superbe en ville, bien plus belle que celle-ci ; oui, vous verrez cela.

STENSGAARD

Et votre famille habite peut-être aussi en ville?

SELMA

Famille? Quelle serait cette famille?

STENSGAARD

Ah, je ne savais pas...

SELMA

Nous autres princesses de contes n'avons pas de famille.

STENSGAARD

Princesses de contes?

SELMA

Tout au plus avons-nous une belle-mère méchante.

STENSGAARD

Une sorcière, oui ! Et alors, vous êtes princesse?

SELMA

De tous les châteaux en ruines qui sont hantés la nuit du jeudi. Le docteur Fjeldbo pense que ce doit être un état fort agréable, mais... écoutez, je vais vous dire...

ERIK BRATSBERG, *venant du jardin.*

Ah, on trouve enfin la petite dame !

SELMA

Oui, la dame raconte à M. Stensgaard le cours de sa vie.

ERIK BRATSBERG

Aha ; et quel rôle joue le mari dans la vie de la dame?

SELMA

Il est prince, naturellement.

(A Stensgaard.)

Vous savez qu'il vient toujours un prince qui rompt le pouvoir magique, et alors tout va bien, le monde n'est que joie et congratulations, et c'est la fin du conte.

STENSGAARD

Oh, c'est trop court.

SELMA

Oui, peut-être... en un sens.

ERIK BRATSBERG *lui prend la taille.*

Mais de ce conte en est sorti un autre, où la princesse est devenue reine !

SELMA

Dans les mêmes conditions que les vraies princesses?

ERIK BRATSBERG

Quelles conditions?

SELMA

Elles doivent aller à l'étranger... dans un autre royaume.

ERIK BRATSBERG

Un cigare, monsieur Stensgaard?

STENSGAARD

Merci ; pas maintenant.

(Le docteur Fjeldbo et Thora rentrent du jardin.)

SELMA, *allant au-devant d'eux.*

Chère Thora, te voilà ! Tu n'es pas malade, au moins?

THORA

Moi? Non.

SELMA

Si, si ; tu l'es sûrement ; il me semble que tu as constamment consulté le docteur ces jours derniers.

THORA

Non, je t'assure...

SELMA

Des mots... laisse-moi te toucher ! Tu es brûlante. Cher docteur, croyez-vous que cette chaleur va passer?

FJELDBO

Chaque chose a son temps.

THORA

Geler ne vaut pas mieux...

SELMA

Non,... la bonne chaleur moyenne,... c'est aussi ce que dit mon mari.

LE CHAMBELLAN, *arrive du jardin.*

Toute la famille réunie en groupe intime? Ce n'est pas très poli envers nos invités.

THORA

Cher père, je vais tout de suite...

LE CHAMBELLAN

Aha, c'est à vous que ces dames font la cour, monsieur Stensgaard ! Il faut que je veille à cela.

THORA, *bas à Fjeldbo.*

Restez !

(Elle sort dans le jardin.)

ERIK BRASTBERG *offre le bras à Selma.*

Madame veut bien...?

SELMA

Viens !

(Ils sortent ensemble à droite.)

LE CHAMBELLAN *les suit des yeux.*

Séparer ces deux-là, il n'y a pas à y penser.

FJELDBO

Et ce serait criminel.

LE CHAMBELLAN

Oui, Notre-Seigneur est bien le protecteur des fous !

(Il crie dehors.)

Thora, Thora, fais attention à Selma ! Va lui chercher un châle ; et qu'elle ne coure pas ainsi partout ; elle va se refroidir ! Oui, les gens ont la vue courte, docteur. Connaissez-vous un remède à ce défaut?

FJELDBO

Oui ; l'expérience. On l'inscrit sur ses tablettes, et l'on voit mieux la fois suivante.

LE CHAMBELLAN

Bien, bien ! Merci du conseil. Mais vous, qui vous considérez comme chez vous ici, vous allez aussi vous occuper un peu de ceux qui sont étrangers.

FJELDBO

Très bien ; Stensgaard, nous allons peut-être...?

LE CHAMBELLAN

Non, pas lui,... mais il y a là-bas mon vieil ami Hejre...

FJELDBO

Oui, lui aussi se considère ici comme chez lui.

LE CHAMBELLAN

Ha, ha, ha ! Oui c'est vrai !

FJELDBO

Bon, je vais le rejoindre et nous ferons de notre mieux.

(Il sort dans le jardin.)

STENSGAARD

Monsieur le chambellan a nommé Daniel Hejre. J'avoue que j'ai été surpris de le voir ici.

LE CHAMBELLAN

Vraiment? Monsieur Hejre et moi sommes camarades d'école et amis d'enfance. De plus, nous nous sommes rencontrés en de nombreuses circonstances au cours de la vie...

STENSGAARD

Oui, monsieur Hejre a beaucoup parlé de ces rencontres hier soir.

LE CHAMBELLAN

Hm !

STENSGAARD

Sans lui, je ne me serais certainement pas emballé comme je l'ai fait. Mais il a une manière de dépeindre les gens et les circonstances, qui... ; bref, il a la dent mauvaise.

LE CHAMBELLAN

Mon cher jeune ami,... monsieur Hejre est mon invité ; vous ne devez pas l'oublier. Pleine liberté dans ma maison ; mais avec cette réserve : pas de propos discourtois sur les gens que je fréquente.

STENSGAARD

Je vous fais toutes mes excuses...

LE CHAMBELLAN

Allons, allons ; vous appartenez à la jeune génération, qui n'y regarde pas de si près. En ce qui concerne monsieur Hejre, je doute que vous le connaissiez à fond. Monsieur Hejre, en tout cas, est un homme à qui je suis extrêmement redevable.

STENSGAARD

Oui, c'est ce qu'il affirmait ; mais je ne croyais pas que...

LE CHAMBELLAN

Je lui dois le meilleur de notre bonheur familial, monsieur Stensgaard ! Je lui dois ma belle-fille. Oui, c'est ainsi. Daniel Hejre l'a prise à sa charge quand elle était enfant ; c'était un petit prodige ; à dix ans, elle donnait déjà des concerts ; mais vous avez entendu son nom, sûrement? Selma Sjöblom...?

STENSGAARD

Sjöblom? Oui, certes ; son père était Suédois.

LE CHAMBELLAN

Professeur de musique, oui ! Il est venu ici il y a un certain nombre d'années. La situation d'un musicien, comme vous savez, n'est pas généralement des meilleures ; et sa manière de vivre n'est sans doute pas toujours favorable à... ; bref, monsieur Hejre a toujours été en quête de talents ; il s'est chargé de l'enfant, l'a envoyée à Berlin ; et comme le père était mort, lorsque la situation de fortune de Hejre s'était modifiée, elle revint à Kristiania, où naturellement elle ne tarda pas à être reçue dans la meilleure société. C'est là, voyez-vous, ce qui a rendu possible la rencontre entre elle et mon fils.

STENSGAARD

Oui, c'est ainsi que le vieux Daniel Hejre a été l'instrument...

LE CHAMBELLAN

C'est ainsi que tout s'enchevêtre dans la vie. Instruments, nous le sommes tous ; vous aussi ; c'est-à-dire,... un instrument démolisseur...

STENSGAARD

Oh, monsieur le chambellan, je vous en prie ; je suis vraiment honteux...

LE CHAMBELLAN

Honteux?

STENSGAARD

Oui, c'était de la plus grave inconvenance...

LE CHAMBELLAN

Contre la forme on pourrait peut-être objecter ceci ou cela, mais l'intention était bonne. Et je vous demanderai ceci : lorsque vous aurez encore quelque chose sur le cœur, venez me trouver, parlez-moi ouvertement, franchement et sans détours. Voyez-vous, nous voulons tous le bien, en somme ; c'est donc mon devoir...

STENSGAARD

Et vous permettez que je parle ouvertement avec vous?

LE CHAMBELLAN

Oui, je le veux, Dieu le sait. Ne croyez-vous pas que j'ai vu depuis longtemps que la vie a pris ici dans certains milieux une tendance qui n'est rien moins que désirable? Mais que puis-je y faire? Au temps du feu roi Carl Johan, je vivais la plupart du temps à Stockholm. Aujourd'hui je suis vieux ; d'ailleurs il est contraire à ma nature de lancer des réformes ou de me mêler personnellement à toute cette agitation publique. Vous, au contraire, monsieur Stensgaard, vous avez tout ce qu'il faut pour cela : c'est pourquoi nous nous entendrons.

STENSGAARD

Merci, monsieur le chambellan ! Merci, merci !

(Le directeur Ringdal et Daniel Hejre arrivent du jardin.)

RINGDAL

Et je vous dis qu'il doit y avoir méprise.

DANIEL HEJRE

Vraiment? Ce serait comique ! Mes propres oreilles m'auraient trompé?

LE CHAMBELLAN

Du nouveau, Hejre?

DANIEL HEJRE

Seulement ceci, que Anders Lundestad est en train de passer au parti de Storli.

LE CHAMBELLAN

Oh ; tu plaisantes !

DANIEL HEJRE

Toutes mes excuses, cher monsieur ; je le tiens de sa propre bouche. L'agriculteur Lundestad, en raison de sa santé affaiblie, a l'intention de rentrer dans la vie privée ; et alors on peut deviner le reste.

STENSGAARD

Et vous tenez cela de sa propre bouche?

DANIEL HEJRE

Oui, certes ; il annonçait ce fait important, là-bas, au milieu d'un groupe d'auditeurs ; hé, hé !

LE CHAMBELLAN

Mais, mon bon Ringdal, comment tout cela peut-il s'accorder?

DANIEL HEJRE

Oh, ce n'est pas difficile à deviner.

LE CHAMBELLAN

Si, vraiment. Mais c'est là une grosse affaire pour le district. Venez, Ringdal ; il faut que nous causions avec cet homme.

(Lui et Ringdal sortent dans le jardin.)

FJELDBO, *entrant par la dernière porte du jardin.*

Est-ce que le chambellan est sorti?

DANIEL HEJRE

Chut ; les sages vont tenir conseil ! Grande nouvelle, docteur ! Lundestad résigne son mandat de député.

FJELDBO

Oh, ce n'est pas possible?

STENSGAARD

Oui, peux-tu comprendre cela?

DANIEL HEJRE

Ah, il va y en avoir, du mouvement. C'est l'union des jeunes qui commence à produire son effet, monsieur Stensgaard. Savez-vous comment vous devriez appeler cette association? Bon, je vous dirai ça plus tard.

STENSGAARD

Croyez-vous vraiment que ce soit notre association...?

DANIEL HEJRE

Il n'y a, parbleu, aucun doute là-dessus. Bon, nous allons donc tout de même avoir le plaisir de renvoyer de chez lui monsieur le propriétaire comme député. Oh, que n'est-il déjà parti ;... je lui fournirais volontiers la voiture... ; passons ; hé, hé !

(Il sort dans le jardin.)

STENSGAARD

Dis-moi, Fjeldbo, comment fais-tu rimer tout ça ensemble?

FJELDBO

Il y a d'autres choses qui sont plus difficiles à faire rimer ensemble. Comment viens-tu ici?

STENSGAARD

Moi? Comme les autres, naturellement ; je suis invité.

FJELDBO

Oui, tu l'as été hier soir, me dit-on ;... après ton discours...

STENSGAARD

Alors?

FJELDBO

Mais que tu aies accepté l'invitation... !

STENSGAARD

Oui, que diable pouvais-je faire? Je ne pouvais pas offenser ces gens aimables.

FJELDBO

Vraiment? Tu ne pouvais pas? Tu as pu le faire dans ton discours, pourtant.

STENSGAARD

Bah ! Dans mon discours j'attaquais des principes, non des personnes.

FJELDBO

Et comment expliques-tu maintenant l'invitation du chambellan?

STENSGAARD

Hé, cher ami, il n'y a qu'une manière de l'expliquer.

FJELDBO

Et c'est que le chambellan a peur de toi?

STENSGAARD

Il n'en aura, pardieu, aucun motif. C'est un homme d'honneur.

FJELDBO

Certes.

STENSGAARD

Et n'y a-t-il pas quelque chose de touchant à voir ce vieil homme prendre ainsi la chose? Et comme mademoiselle Bratsberg était charmante quand elle m'a remis la lettre !

FJELDBO

Mais, dis-moi,... la scène d'hier soir, il n'en a pas été question ici?

STENSGAARD

Oh, pas du tout ; ils sont gens trop bien élevés pour toucher à cela. Mais j'en ai la conscience tourmentée ; plus tard, je ferai des excuses...

FJELDBO

Non, je dois t'en dissuader absolument ! Tu ne connais pas le chambellan...

STENSGAARD

Bien, bien ; alors mes actes parleront pour moi.

FJELDBO

Tu ne vas pas rompre avec les gens de Storli?

STENSGAARD

Je ménagerai une réconciliation ; j'ai mon association ; elle est déjà une puissance, comme tu vois.

FJELDBO

Oui, mais il y a ceci, qui me revient ;... ton amour pour mademoiselle Monsen... ; je t'ai conseillé hier de pousser activement cette affaire...

STENSGAARD

Oui, oui, nous pourrons toujours...

FJELDBO

Non, écoute. J'y ai bien réfléchi. Il faut que tu renonces à ce projet.

STENSGAARD

Oui, je crois que tu as raison. Si l'on se marie dans une famille sans éducation, on se marie en quelque sorte avec toute la famille.

FJELDBO

Mais oui ; pour cette raison, et pour d'autres...

STENSGAARD

Monsen est un homme sans éducation, je le vois maintenant.

FJELDBO

Il n'a pas précisément de bonnes manières.

STENSGAARD

Non, fichtre, pour sûr ! Il parle mal des gens qu'il voit dans sa maison. C'est discourtois. A Storli, ça sent le mauvais tabac dans toutes les pièces...

FJELDBO

Mais, voyons,... tu n'avais pas remarqué cette odeur de tabac avant aujourd'hui...?

STENSGAARD

C'est la comparaison qui fait ça. J'ai été mal embarqué ici, dans le district, dès mon arrivée. Je suis tombé dans les griffes de gens de parti qui m'ont abasourdi. Ça doit prendre fin ! Je ne veux pas m'éreinter ici à servir d'instrument à l'égoïsme ou à la grossièreté et la sottise.

FJELDBO

Mais à quoi vas-tu alors employer ton association?

STENSGAARD

L'association reste telle quelle ; elle est fondée sur une base assez large ;... oui, c'est-à-dire, elle a pour but de

combattre les mauvaises influences ;... je vois seulement aujourd'hui de quel côté sont ces mauvaises influences.

FJELDBO

Mais crois-tu que « les jeunes » voient comme toi?

STENSGAARD

Il le faudra bien. Je peux bien exiger que ces gaillards s'en rapportent à mon jugement.

FJELDBO

Mais s'ils ne le veulent pas?

STENSGAARD

Alors, qu'ils suivent leur propre voie. Je n'ai plus besoin d'eux. Et d'ailleurs, crois-tu que je laisserais, par une aveugle obstination, et pour rester stupidement dans la ligne adoptée, mon avenir s'engager dans une fausse voie, et ne jamais atteindre au but?

FJELDBO

Qu'entends-tu par le but?

STENSGAARD

Une vie qui soit en rapport avec mes facultés, et où mes intérêts seraient pleinement satisfaits.

FJELDBO

Pas d'expressions vagues ! Qu'entends-tu par le but?

STENSGAARD

Bah, je peux bien te le dire, à toi. Par le but, j'entends : devenir un jour député ou ministre, et me bien marier dans une famille riche et considérée.

FJELDBO

Ah, oui ; et alors tu penses, à l'aide des relations du chambellan...

STENSGAARD

C'est par mes propres moyens que je pense y arriver ! Ça viendra, il le faut ; mais ça viendra tout seul. Oh, c'est d'ailleurs à longue échéance ;... on verra bien ! En attendant, je jouirai ici de la vie dans la beauté et la lumière...

FJELDBO

Ici?

STENSGAARD

Oui, ici ! On y a de bonnes manières ; l'existence a du charme ; le parquet semble fait ici pour qu'on n'y marche qu'en souliers vernis ; les fauteuils sont profonds, et les dames s'y asseyent joliment ; la conversation est aisée, élégante, un jeu où l'on se renvoie la balle, nulle grossièreté ne s'échappe, qui rend la société muette. Oh, Fjeldbo,... c'est ici que je sens pour la première fois ce que c'est que la distinction. Oui, nous avons tout de même notre aristocratie ; un milieu restreint ; une aristocratie de manières ; et c'est à elle que je veux appartenir. Ne sens-tu pas toi-même qu'on est purifié ici? Que la richesse est ici d'une autre sorte? Quand je pense à la fortune de Monsen, je me la représente sous l'aspect de gros paquets de billets de banque graisseux, de cédules hypothécaires salies par la bière ;... mais ici, c'est du métal, de l'argent qui brille ! Et il en est de même des gens. Le chambellan,... quel superbe vieillard !

FJELDBO

Superbe !

STENSGAARD

Et le fils,... intrépide, franc, capable !

FJELDBO

Certes.

STENSGAARD

Et la belle-fille ! C'est une perle ;... bon Dieu, quelle riche et singulière nature...

FJELDBO

Thora... mademoiselle Bratsberg a aussi une riche nature.

STENSGAARD

Parfaitement ; mais, vois-tu, elle n'a pas la même supériorité.

FJELDBO

Oh, tu ne la connais pas ; tu ne sais pas comme elle est profonde, calme et loyale.

STENSGAARD

Mais la belle-fille ! Si franche, presque sans ménagements ; et elle sait apprécier les gens, et faire leur conquête... !

FJELDBO

Je crois vraiment que tu en es amoureux !

STENSGAARD

Une femme mariée? Tu n'es pas fou, voyons ! A quoi cela mènerait-il? Non, mais je suis en train de devenir amoureux, je le sens bien. Oui, c'est vrai, elle est profonde, calme et loyale.

FJELDBO

Qui?

STENSGAARD

Mademoiselle Bratsberg, naturellement.

FJELDBO

Comment? Tu ne penses tout de même pas à...?

STENSGAARD

Si fait, pardieu, j'y pense !

FJELDBO

Non, mais je t'assure que c'est tout à fait impossible.

STENSGAARD

Ho, ho ! La volonté a grande puissance, tu sais ! On verra que c'est possible.

FJELDBO

Mais c'est d'une inconstance inouïe ! Hier c'était mademoiselle Monsen...

STENSGAARD

Oui, ça, c'était une étourderie ; mais toi-même tu m'as dissuadé...

FJELDBO

Je te déconseille de la façon la plus nette de penser à aucune des deux.

STENSGAARD

Vraiment? Tu as peut-être l'intention de te déclarer à l'une des deux?

FJELDBO

Moi? Non, je t'assure...

STENSGAARD

Oui, cela ne m'aurait d'ailleurs pas retenu, si cela était. Quand on se met en travers de mon chemin, quand on me barre l'avenir, je ne ménage rien.

FJELDBO

Méfie-toi que j'en dise autant.

STENSGAARD

Toi ! Quel droit as-tu à te faire le tuteur de la famille Bratsberg et à la protéger?

FJELDBO

J'ai au moins le droit d'un ami.

STENSGAARD

Pfut ; tu ne m'attraperas pas avec des mots. Tu as le droit de l'égoïsme, voilà ! Ta petite vanité est satisfaite de faire la pluie et le beau temps dans cette maison ; c'est pourquoi il faut m'en écarter.

FJELDBO

Oui, ce serait le mieux qui pût t'arriver. Tu es ici sur un terrain creux.

STENSGAARD

Ah bah? Grand merci ! Je saurai construire des piliers sous ce terrain.

FJELDBO

Essaye ; mais je te prédis qu'il s'effondrera auparavant.

STENSGAARD

Ho, ho ! Tu as en réserve des tours de renard. C'est bon à savoir. Je te connais maintenant ; tu es mon ennemi, le seul que j'aie ici.

FJELDBO

Non, je ne le suis pas !

STENSGAARD

Tu l'es ; tu l'as toujours été ; dès le lycée. Regarde ici autour de toi, comme tout le monde m'apprécie, bien que j'y sois étranger. Toi, au contraire, toi qui me connais, tu ne m'as jamais apprécié. C'est là surtout ce qu'il y a de mesquin en toi, que tu ne peux reconnaître les mérites de personne ; tu as circulé à Kristiania dans des salons où l'on servait le thé, et tu as passé ton temps à lancer de menus traits d'esprit. Cela n'est pas sans danger, sais-tu? Le sens de ce qui a de la valeur dans la vie,... de ce qui donne élévation, élan,... s'émousse, et l'on reste là, bon à rien.

FJELDBO

Ne suis-je bon à rien !

STENSGAARD

As-tu jamais été capable de m'apprécier?

FJELDBO

Qu'est-ce que j'aurais dû apprécier?

STENSGAARD

Ma volonté, à défaut d'autre chose. Tous les autres la reconnaissent... les petites gens à la fête d'hier, le chambellan Bratsberg et sa famille...

FJELDBO

Le propriétaire Monsen et les siens, le... ; sacrebleu, c'est vrai,... il y a là un homme qui t'attend...

STENSGAARD

Qui est-ce?

FJELDBO, *allant vers le fond.*

Un qui t'apprécie.

(Il ouvre la porte et appelle.)

Aslaksen, entrez !

STENSGAARD

Aslaksen?

ASLAKSEN *entre.*

Ah, enfin !

FJELDBO

Au revoir ; je ne dérangerai pas les amis.

(Il sort dans le jardin.)

STENSGAARD

Et que diable venez-vous faire ici?

ASLAKSEN

Il faut absolument que je vous parle. Vous m'avez promis hier un compte rendu de la fondation de l'association, et...

STENSGAARD

Il ne peut pas paraître... ; nous devons attendre une autre fois.

ASLAKSEN

Impossible, monsieur Stensgaard ; le journal paraît demain matin...

STENSGAARD

Tatata ! Il faut tout changer. L'affaire est entrée dans une nouvelle phase ; des circonstances nouvelles sont intervenues. Ce que j'ai dit au sujet du chambellan Bratsberg doit être entièrement récrit, et ne peut servir tel quel.

ASLAKSEN

Non, ce qui touche au chambellan est déjà imprimé.

STENSGAARD

Eh bien, enlevez-le !

ASLAKSEN

L'enlever?

STENSGAARD

Oui, je ne veux pas l'avoir comme ça. Vous me regardez? Croyez-vous que je ne sache pas mener les affaires de la société, peut-être?

ASLAKSEN

Si, bien sûr ; mais je dois seulement vous dire que...

STENSGAARD

Pas d'objections, Aslaksen ; je ne les admets pas.

ASLAKSEN

Monsieur l'avocat Stensgaard, savez-vous que vous mettez en jeu le morceau de pain que j'ai? Le savez-vous?

STENSGAARD

Non, je ne le sais pas du tout.

ASLAKSEN

Oui, c'est comme ça. Cet hiver, avant votre arrivée, mon journal était en progrès. Je le dirigeais moi-même, je vous dirai ; et je le dirigeais selon un principe.

STENSGAARD

Vous?

ASLAKSEN

Oui, moi ! Je me disais : c'est le grand public qui doit faire vivre un journal ; mais le grand public, c'est le mauvais public,... oui, ceci tient aux conditions locales ; et le mauvais public veut avoir un mauvais journal. Alors, j'ai dirigé le journal pour le faire...

STENSGAARD

Mauvais ! Oui, c'est incontestable.

ASLAKSEN

Oui, et j'y ai tenu ferme. Mais vous êtes arrivé et avez introduit des idées dans le district ; et alors, le journal a pris une couleur, aussi tous les amis de Lundestad se sont désabonnés ; ceux qui restent payent mal...

STENSGAARD

Oui, mais le journal est devenu bon.

ASLAKSEN

Je ne peux pas vivre d'un bon journal. Il fallait maintenant susciter un mouvement ; il fallait en finir, comme vous l'avez promis hier ; les grands devaient être mis au pilori ; on devait publier des faits que tout le monde serait obligé de lire,... et voilà que vous renoncez...

STENSGAARD

Ho, ho ! Selon vous, je devrais me mettre au service de vous et du scandale? Non, merci, mon bonhomme !

ASLAKSEN

Monsieur l'avocat Stensgaard, il ne faut pas me pousser à bout, sinon, ça ira mal.

STENSGAARD

Qu'entendez-vous par là?

ASLAKSEN

Je veux dire qu'en ce cas il faudra que je tire bénéfice du journal par un autre moyen. Dieu sait que je ne le ferai pas volontiers. Avant votre arrivée, je subsistais honnêtement avec des sinistres, des suicides et autres nouvelles banales, qui parfois n'avaient même pas eu lieu. Mais maintenant vous avez renversé tout cela ; il faut aujourd'hui une autre matière...

STENSGAARD

Bon, je n'ai que ceci à vous dire ; si vous agissez à votre guise, si vous vous écartez le moindrement de mes ordres et faites du mouvement, ici, un moyen au profit de votre sale intérêt personnel, j'irai trouver l'imprimeur Alm et fonderai un nouveau journal. Nous avons de l'argent, nous, voyez-vous ! Et votre feuille de chou tombera en quinze jours.

ASLAKSEN, *pâle.*

Vous ne ferez pas cela !

STENSGAARD

Si, je le ferai ; et je saurai diriger le journal de façon qu'il ait pour lui le grand public.

ASLAKSEN

Alors je vais tout de suite trouver le chambellan Bratsberg...

STENSGAARD

Vous? Qu'est-ce que vous ferez là?

ASLAKSEN

Qu'est-ce que vous faites ici? Croyez-vous que je ne comprends pas pourquoi le chambellan vous a invité? C'est parce qu'il a peur de vous et de ce que vous voulez faire ; et vous en profitez. Mais s'il a peur de ce que vous ferez, il aura bien aussi peur de ce que je compte imprimer ; et de cela, moi, je profiterai !

STENSGAARD

Vous oseriez cela? Vous ! Un faquin pareil... !

ASLAKSEN

Oui, vous le verrez. Si votre discours doit être supprimé du journal, il faut que le chambellan me paye pour le supprimer.

STENSGAARD

Osez-le ; oui, osez-le ! Vous êtes ivre, l'homme... !

ASLAKSEN

Oh, rien qu'un peu. Mais je suis un lion quand on veut m'enlever mon pauvre morceau de pain. Vous ne pouvez pas vous imaginer comment c'est chez moi ; une femme au lit, un enfant infirme...

STENSGAARD

Allez-vous-en ! Voulez-vous me faire tremper dans votre abjection? Que m'importent vos femmes impotentes et vos enfants mal bâtis? Si vous osez vous mettre en travers de ma route, si vous vous permettez de gêner mes plans en quoi que ce soit, vous serez réduit à l'assistance publique avant la fin de l'année !

ASLAKSEN

J'attendrai un jour...

STENSGAARD

Allons ; vous commencez à retrouver l'usage de la raison.

ASLAKSEN

Je vais informer les abonnés dans un numéro exceptionnel que, par suite d'une indisposition du directeur, causée par le banquet de la fête...

STENSGAARD

Oui, oui ; faites cela ; il pourrait se faire, plus tard, que nous nous entendions bien ensemble.

ASLAKSEN

Ah, je le voudrais bien... Monsieur l'avocat Stensgaard, rappelez-vous... que ce journal, c'est mon unique agneau.

(Il sort au fond.)

LUNDESTAD, *à la première porte du jardin.*

Eh bien, monsieur l'avocat Stensgaard?

STENSGAARD

Eh bien, monsieur l'agriculteur Lundestad?

LUNDESTAD

Vous êtes là tout seul? Si cela vous convient, je causerais volontiers un peu avec vous.

STENSGAARD

Avec plaisir.

LUNDESTAD

Je dois d'abord vous dire que si l'on vous a rapporté des paroles défavorables de moi sur votre compte, il ne faut pas y croire.

STENSGAARD

Sur mon compte? Qu'auriez-vous dit?

LUNDESTAD

Rien ; je vous l'assure. Mais il se trouve ici tant de gens désœuvrés, qui n'ont rien de mieux à faire qu'à semer la brouille.

STENSGAARD

Oui, en définitive,... nous sommes malheureusement dans une situation un peu équivoque vis-à-vis l'un de l'autre.

LUNDESTAD

C'est une situation toute naturelle, monsieur Stensgaard. C'est la situation de ce qui est ancien à l'égard du nouveau. Il en va toujours ainsi.

STENSGAARD

Oh, voyons, monsieur Lundestad, vous n'êtes pas si vieux que ça.

LUNDESTAD

Mais si, mais si, je vieillis. J'ai siégé au Storting depuis 1839. Il me semble que le temps de la relève est venu.

STENSGAARD

La relève?

LUNDESTAD

Les temps changent, voyez-vous. De nouvelles questions prennent de l'importance ; et pour les résoudre, des hommes nouveaux sont nécessaires.

STENSGAARD

Sincèrement, monsieur Lundestad,... voulez-vous vraiment céder la place à Monsen?

LUNDESTAD

A Monsen? Non, à Monsen je ne la céderai pas.

STENSGAARD

Mais alors, je ne comprends pas...?

LUNDESTAD

Supposez que je me retire devant Monsen ; croyez-vous qu'il aurait des chances d'être élu?

STENSGAARD

Heu, c'est difficile à dire. Il est vrai que les élections du premier degré auront déjà lieu après-demain, et les esprits n'ont pas encore été assez préparés ; mais...

LUNDESTAD

Je ne crois pas que cela réussirait. Mon parti, celui du chambellan, ne votera pas pour lui. « Mon parti », c'est une façon de parler ; je veux dire les propriétaires, les vieilles familles fixées sur leurs terres, et qui sont bien d'ici. Elles ne veulent pas entendre parler de Monsen. Monsen est un immigré ; personne n'est bien exactement informé au sujet de Monsen et de ses affaires. Et puis, il lui a fallu faire des coupes sérieuses pour se faire place ; des coupes dans les forêts et dans les familles, on peut dire.

STENSGAARD

Oui, mais si vous pensez qu'il n'y a aucune chance...

LUNDESTAD

Hm ! Ce sont des dons rares que vous avez, en somme, monsieur Stensgaard. Notre-Seigneur vous a richement équipé. Mais il y a une petite chose qu'il aurait dû vous donner par-dessus le marché.

STENSGAARD

Et qu'est-ce que ce serait?

LUNDESTAD

Dites-moi,... pourquoi ne pensez-vous jamais à vous-même? Pourquoi n'avez-vous aucune ambition?

STENSGAARD

De l'ambition? Moi?

LUNDESTAD

Pourquoi gaspillez-vous ici vos forces en faveur d'autres? Bref,... pourquoi ne voulez-vous pas entrer vous-même au Storting?

STENSGAARD

Moi? Ce n'est pas sérieux!

LUNDESTAD

Vous vous êtes procuré le droit de vote, me dit-on. Mais si vous ne profitez pas de l'occasion cette fois, un autre arrivera, et il sera peut-être si bien en selle qu'il ne sera pas facile à déloger.

STENSGAARD

Mais, pour l'amour de Dieu, est-ce bien votre idée, ce que vous dites là, monsieur Lundestad?

LUNDESTAD

Mais cela ne mène à rien; du moment que vous ne voulez pas...

STENSGAARD

Vouloir? Vouloir? Je dois vous avouer sincèrement que je ne suis pas aussi complètement dénué d'ambition que vous le croyez. Mais croyez-vous vraiment que ça puisse se faire?

LUNDESTAD

Ça pourrait bien arriver. Je ferais de mon mieux. Le chambellan agirait sûrement aussi; il connaît votre talent de parole. Vous avez les jeunes pour vous, et...

STENSGAARD

Monsieur Lundestad, vous êtes, pardieu, mon véritable ami !

LUNDESTAD

Oh, vous ne dites pas grand'chose par là. Si j'étais votre ami, vous ôteriez ce fardeau de mes épaules ; les vôtres sont jeunes ; elles pourraient le porter aisément.

STENSGAARD

Disposez de moi à cet égard ; je ne ferai pas défaut.

LUNDESTAD

Alors, vous ne refuseriez pas...?

STENSGAARD

Voici ma main.

LUNDESTAD

Merci ! Croyez-moi, monsieur Stensgaard, vous ne le regretterez pas. Mais il nous faut maintenant procéder avec précaution. Il nous faut veiller à devenir tous deux électeurs,... moi pour vous proposer comme mon successeur et vous interroger un peu dans l'assemblée, et vous, pour rendre compte de vos opinions...

STENSGAARD

Oh, quand nous en serons là, nous aurons gagné. Dans l'assemblée des électeurs du second degré, vous êtes tout-puissant.

LUNDESTAD

La toute-puissance est précaire ;... il faut naturellement vous servir de votre don de parole ; vous aurez soin, par des explications, d'arrondir ce qu'il peut y avoir de plus anguleux et choquant dans...

STENSGAARD

Vous ne voulez tout de même pas que je rompe avec mon parti?

LUNDESTAD

Considérez donc posément la question. Qu'est-ce que cela veut dire, qu'il y a ici deux partis? Cela veut dire qu'il y a d'un côté un certain nombre d'hommes ou de familles qui sont en possession des avantages bourgeois généraux,... j'entends la propriété, l'indépendance, la part au pouvoir. C'est le parti auquel j'appartiens. Et de l'autre côté, se trouvent ici de nombreux concitoyens plus jeunes, qui voudraient acquérir ces biens sociaux. Ça, c'est votre parti. Mais ce parti-là, vous en sortirez naturellement, et tout simplement, puisque vous allez maintenant avoir part au pouvoir, et, de plus, vous procurer ici une situation de vrai propriétaire établi ;... oui, car ceci est nécessaire, monsieur Stensgaard !

STENSGAARD

Oui, je le crois aussi. Mais le temps est court ; une pareille situation ne s'acquiert pas en un tournemain.

LUNDESTAD

Non, sans doute, ça ne va pas si vite ; mais peut-être vous contenteriez-vous de l'avoir en perspective...

STENSGAARD

En perspective?

LUNDESTAD

Cela vous déplairait-il tellement, monsieur Stensgaard, d'envisager un bon mariage? Il y a de riches héritières dans le district. Un homme comme vous, qui a l'avenir pour lui,... un homme qui peut compter qu'il arrivera aux

plus hauts postes,... croyez-moi, personne ne le rebutera, si vous jouez votre carte avec adresse.

STENSGAARD

Alors, aidez-moi à la jouer ! Pour l'amour de Dieu... ! Vous m'ouvrez des espaces ; de larges vues ! Tout mon espoir, mes aspirations... ; marcher à la tête du peuple comme un libérateur ;... tous mes rêves lointains se rapprochent et prennent vie !

LUNDESTAD

Oui, nous devons avoir les yeux grands ouverts, monsieur Stensgaard. Votre ambition s'est déjà éveillée, je vois. C'est bien. Le reste viendra tout seul... Allons, merci, en attendant. Je n'oublierai jamais que vous avez bien voulu décharger du fardeau du pouvoir mes vieilles épaules.

(Invités et gens de la maison entrent peu à peu, venant du jardin. Deux bonnes apportent des lumières et offrent des rafraîchissements pendant ce qui suit.)

SELMA *monte vers le piano à gauche au fond.*

Monsieur Stensgaard, vous devez en être ; on va jouer aux gages.

STENSGAARD

Avec plaisir : je suis tout à fait en train !

(Remonte aussi au fond, se concerte avec elle, met des sièges en place, etc.)

ERIK BRATSBERG, *baissant la voix.*

Que diable est-ce que père raconte, monsieur Hejre? Qu'est-ce que c'est que ce discours que l'avocat Stensgaard aurait prononcé là-haut hier?

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; on ne sait pas ça?

ERIK BRATSBERG

Non ; nous autres, gens de la ville, nous avons été dîner et danser au club. Mais père dit que monsieur Stensgaard a complètement rompu avec les gens de Storli, qu'il a été effroyablement grossier envers Monsen...

DANIEL HEJRE

Envers Monsen? Non, là, vous avez sûrement mal entendu, mon cher...

ERIK BRATSBERG

Oui, c'est vrai qu'il y avait tant de gens réunis que je n'ai pas bien compris ; mais j'ai entendu nettement que...

DANIEL HEJRE

Passons ; attendez à demain, vous aurez alors toute l'histoire dans le journal d'Aslaksen à déjeuner.

(Il le quitte,)

LE CHAMBELLAN

Eh bien, mon cher Lundestad, vous obstinez-vous encore à ce caprice?

LUNDESTAD

Ce n'est pas un caprice, monsieur le chambellan ; quand un homme est menacé d'être renvoyé, il doit se désister volontairement.

LE CHAMBELLAN

Façons de parler ! Qui songe à vous renvoyer?

LUNDESTAD

Hm ; j'ai une vieille habitude de pressentir le temps. L'air annonce le changement. Enfin, j'ai déjà le remplaçant. L'avocat Stensgaard veut bien...

LE CHAMBELLAN

L'avocat Stensgaard?

LUNDESTAD

Oui, n'était-ce pas votre avis, monsieur le chambellan? J'ai pris vos paroles comme une indication, quand vous avez dit qu'il fallait soutenir cet homme, qu'il fallait s'unir à lui.

LE CHAMBELLAN

Oui, je voulais dire dans son action contre l'affreuse friponnerie qui se pratique à Storli.

LUNDESTAD

Mais comment avez-vous pu être si sûr, monsieur le chambellan, que Stensgaard romprait avec ces gens-là?

LE CHAMBELLAN

Voyons, cela est apparu hier soir.

LUNDESTAD

Hier soir?

LE CHAMBALLAN

Oui, lorsqu'il a parlé de l'influence pernicieuse de Monsen dans la commune.

LUNDESTAD, *bouche bée.*

L'influence de Monsen...?

LE CHAMBELLAN

Mais oui ; sur la table...

LUNDESTAD

Debout sur la table?

LE CHAMBELLAN

Il a été d'une insolence effroyable ; il l'appelait sac d'argent, et basilic, ou dragon, ou quelque chose comme cela. Ha, ha, c'était vraiment amusant à entendre.

LUNDESTAD

C'était amusant à entendre?

LE CHAMBELLAN

Oui, je ne nierai pas que ça me plaît de voir ces gens ainsi traités. Et maintenant nous devons soutenir Stensgaard ; car après une attaque si violente...

LUNDESTAD

Comme celle d'hier, oui?

LE CHAMBELLAN

Mais oui.

LUNDESTAD

Celle sur la table?

LE CHAMBELLAN

Oui, sur la table.

LUNDESTAD

Contre Monsen?

LE CHAMBELLAN

Oui, contre Monsen et sa séquelle. Eux vont naturellement chercher à se venger ; et à cela il n'y a rien à redire...

LUNDESTAD, *d'un ton résolu.*

Il faut appuyer l'avocat Stensgaard,... c'est évident !

THORA

Cher père, il faut que tu prennes part au jeu.

LE CHAMBELLAN

Non, laisse donc, enfant...

THORA

Mais si ; viens ; Selma y tient.

LE CHAMBELLAN

Ah oui, alors il faut me soumettre.

(A voix basse en marchant avec elle.)

C'est tout de même triste ; Lundestad commence vraiment à baisser ; songe donc, il n'a pas du tout compris ce que Stensgaard...

THORA

Oh, viens, viens ; il s'agit de jouer maintenant !

(Elle l'entraîne dans le cercle où le jeu des jeunes bat son plein.)

ERIK BRATSBERG *crie de sa place.*

Monsieur Hejre, vous êtes nommé juge des gages !

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; c'est bien la première fois qu'on me nomme à un poste.

STENSGAARD, *aussi dans le cercle.*

A cause de vos relations avec la justice, monsieur Hejre !

DANIEL HEJRE

Oh, mes charmants jeunes amis, que j'aurais plaisir à vous condamner tous... ; passons !

STENSGAARD *se faufile près de Lundestad, qui est debout au premier plan, à gauche.*

Vous avez causé avec le chambellan. Sur quoi? A-t-il été question de moi?

LUNDESTAD

Malheureusement ; c'était sur l'histoire d'hier soir...

STENSGAARD *se tord les mains.*

Sacrebleu !

LUNDESTAD

Il trouvait que vous avez été d'une insolence effroyable, ce sont ses mots.

STENSGAARD

Vous pensez bien que j'en suis tourmenté...

LUNDESTAD

Vous pourriez réparer cela maintenant.

ERIK BRATSBERG *crie.*

Monsieur Stensgaard, c'est à votre tour !

STENSGAARD

J'arrive !

(Vite, à Lundestad.)

Comment le réparer?

LUNDESTAD

Si vous en trouvez l'occasion, faites des excuses au chambellan.

STENSGAARD

Je le ferai, pardieu !

SELMA

Dépêchez-vous ; dépêchez-vous !

STENSGAARD

J'arrive, madame ! Me voici !

(Le jeu continue au milieu des rires. Quelques vieux messieurs jouent aux cartes à droite. Lundestad s'assied à gauche. Daniel Hejre est près de lui.)

DANIEL HEJRE

Ce polisson dit que j'ai eu affaire à la justice.

LUNDESTAD

Il a un peu mauvaise langue, c'est indéniable.

DANIEL HEJRE

Aussi, toute la famille le cajole ici. Hé, hé ; c'est pitoyable de voir comme ils ont peur de lui.

LUNDESTAD

Non là, vous voyez mal, monsieur Hejre. Le chambellan n'a pas peur.

DANIEL HEJRE

Non? Me croyez-vous aveugle, cher monsieur?

LUNDESTAD

Non, mais... ; voyons, vous saurez bien vous taire? Bon ; je vais vous dire ce qu'il en est. Le chambellan croit que c'était Monsen qui était visé hier.

DANIEL HEJRE

Monsen? Peuh, absurde !

LUNDESTAD

Je vous assure, monsieur Hejre. Ringdal ou mademoiselle Bratsberg lui ont sans doute suggéré l'idée...

DANIEL HEJRE

Et alors, il va l'inviter à un grand dîner ! Non, pardieu, c'est admirable ! Non ; vous savez, ça, je ne peux pas le garder pour moi.

LUNDESTAD

Chut, chut ! Rappelez-vous votre promesse. Le chambellan est votre vieux camarade de lycée ; et bien qu'il vous ait traité un peu durement...

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; je le lui ferai payer avec intérêts...

LUNDESTAD

Gardez-vous-en ; le chambellan est puissant. Ne jouez pas avec des lions.

DANIEL HEJRE

Bratsberg un lion? Pfuh ; il est bête, mon cher ; je ne le suis pas. Oh quelles jolies chicanes, quels sarcasmes, quels brocards je tirerai de cette histoire, quand, un jour, notre grand procès sera en train !

SELMA *crie du cercle.*

Monsieur le juge, que devra faire le possesseur de ce gage?

ERIK BRATSBERG, *discrètement, à Daniel Hejre.*

C'est celui de Stensgaard ! Trouvez quelque chose d'amusant.

DANIEL HEJRE

Ce gage-là? Hé, hé, voyons un peu ; il pourrait, par exemple,... passons. Il prononcera un discours !

SELMA

C'est le gage de monsieur Stensgaard.

ERIK BRATSBERG

Monsieur Stensgaard va prononcer un discours !

STENSGAARD

Oh non ; épargnez-moi ça ; je m'en suis trop mal tiré hier.

LE CHAMBELLAN

Excellemment, monsieur Stensgaard ; je m'y entends aussi un peu à l'éloquence.

LUNDESTAD, *à Daniel Hejre.*

Mordieu ; pourvu qu'il ne s'embrouille pas maintenant.

DANIEL HEJRE

S'embrouiller? Hé, hé. Vous êtes subtil, vous ! Bienheureuse trouvaille !

(A mi-voix à Stensgaard.)

Si vous vous en êtes mal tiré hier, vous pouvez rattraper vos paroles aujourd'hui.

STENSGAARD, *pris d'une idée soudaine.*

Lundestad, voilà l'occasion !

LUNDESTAD, *évasif.*

Jouez votre carte avec adresse.

(Il cherche son chapeau et se faufile tout doucement vers la porte.)

STENSGAARD

Oui, je vais prononcer un discours !

LES JEUNES DAMES

Bravo ! Bravo !

STENSGAARD

Prenez vos verres, mesdames et messieurs ! Je prononce un discours qui commence par un conte ; car je me sens pénétré du souffle de belle humeur des contes en ce milieu.

ERIK BRATSBERG, *aux dames.*

Écoutez ! Écoutez !

(Le chambellan prend son verre sur la table à jeu à droite et reste là debout. Ringdal, le docteur Fjeldbo et deux autres messieurs entrent, venant du jardin.)

STENSGAARD

C'était au printemps. Un jeune coucou volait et arriva sur la colline. Le coucou est un oiseau de bonheur ; et il y avait grand banquet d'oiseaux dans le champ plat au-dessous de lui, et la gent ailée, sauvage et domestique, s'y assemblait. Elle venait des poulaillers en trottinant, des mares aux oies en se dandinant ; de Storli un lourd tétras descendit d'un vol bas, à grand bruit, s'installa et agita ses plumes, étendit ses ailes, et se fit encore plus large qu'il était ; et tout le temps il chantait : krak, krak, krak, ce qui veut dire à peu près : je suis le maître de Storli, moi !

LE CHAMBELLAN

Excellent ! Écoutez !

STENSGAARD

Et il y avait un vieux pic. Le long des troncs d'arbres il courait, montant, descendant, et enfonçait son bec pointu, absorbait des vers et tout ce qui donne de la bile,

et à droite et à gauche on entendait : prik, prik, prik ;... c'était le pic...

ERIK BRATSBERG

Non, pardon, n'était-ce pas une cigogne, ou un...

DANIEL HEJRE

Passons !

STENSGAARD

C'était le vieux pic. Mais un mouvement se produisit dans la compagnie ; car on trouva quelqu'un sur qui faire de méchants caquets ; et ils s'attroupèrent et caquetèrent en chœur, longtemps, si bien que le jeune coucou se mit à caqueter avec eux...

FJELDBO, *discrètement.*

Au nom de Dieu, tais-toi !

STENSGAARD

Et celui dont il s'agissait était un aigle, perché tranquille et solitaire sur un roc escarpé. Sur lui, tout le monde était d'accord : « C'est un épouvantail pour le district, » dit un corbeau à la voix enrouée. Mais l'aigle fendit l'air d'un vol oblique, saisit le coucou, et l'emporta sur la hauteur... Ce fut la conquête d'un cœur ! Et de là-haut, l'oiseau de bonheur contempla au loin le bas pays avec ravissement ; dans le silence et la lumière du soleil, il apprit à juger le troupeau des poulaillers et des coteaux sans culture...

FJELDBO, *à voix haute.*

Ça suffit ; ça suffit ! Musique !

LE CHAMBELLAN

Chut, ne le dérangez pas.

STENSGAARD

Monsieur le chambellan Bratsberg,... j'arrête ici mon conte, et je me tourne vers vous devant une nombreuse assistance, et vous demande pardon pour hier.

LE CHAMBELLAN, *reculant d'un pas.*

A moi...?

STENSGAARD

Merci pour la manière dont vous vous êtes vengé de mes expressions inconsidérées. Vous avez en moi désormais un champion armé. Et donc, mesdames et messieurs, un skaal pour l'aigle sur la cime du fjeld ; un skaal pour monsieur le chambellan Bratsberg !

LE CHAMBELLAN, *dont les mains cherchent la table.*

Merci, monsieur l'avocat.

LES INVITÉS, *la plupart avec un embarras pénible.*

Monsieur le chambellan ! Monsieur le chambellan Bratsberg !

LE CHAMBELLAN

Mesdames ! Messieurs !

(A voix basse.)

Thora !

THORA

Père !

LE CHAMBELLAN

Ah, docteur, docteur, qu'avez-vous fait !

STENSGAARD, *son verre en main, et rayonnant.*

Et maintenant, en place de nouveau ! Hé, Fjeldbo, viens-y,... dans l'union des jeunes ! Le jeu va continuer !

DANIEL HEJRE, *au premier plan à gauche.*

Oui, ma foi, le jeu va continuer !

(Lundestad disparaît dans la porte du fond.)

(Le rideau tombe.)

ACTE III

(Élégante antichambre avec entrée au fond. A gauche, porte du bureau du chambellan ; plus loin, porte du salon. A droite, porte des bureaux du directeur de l'usine ; plus près, du même côté, une fenêtre.)

Thora est assise, pleurant, sur le canapé à gauche. Le chambellan arpente la pièce avec agitation.

LE CHAMBELLAN

Oui, voilà l'épilogue maintenant. Pleurs et gémissements...

THORA

Oh, plût à Dieu qu'on n'eût jamais vu cet homme !

LE CHAMBELLAN

Quel homme?

THORA

L'affreux avocat Stensgaard, naturellement.

LE CHAMBELLAN

Tu devrais plutôt dire : Plût à Dieu qu'on n'eût jamais vu l'affreux docteur !

THORA

Fjeldbo?

LE CHAMBELLAN

Oui, Fjeldbo ; Fjeldbo, oui ! N'est-ce pas lui qui m'a fait ce gros mensonge?

THORA

Non, cher père béni, c'était moi.

LE CHAMBELLAN

Toi? Tous les deux, alors? De compagnie ; derrière mon dos. Charmant !

THORA

Oh, père, si tu savais...

LE CHAMBELLAN

Oh, j'en sais assez ; plus qu'assez ; beaucoup plus !

(Le docteur Fjeldbo arrive du fond.)

FJELDBO

Bonjour, monsieur le chambellan. Bonjour, mademoiselle.

LE CHAMBELLAN *continue à marcher.*

Ah, vous voilà,... vous, oiseau de malheur...

FJELDBO

Oui, c'était une histoire extrêmement désagréable.

LE CHAMBELLAN *regarde par la fenêtre.*

Vous trouvez, tout de même?

FJELDBO

Je crois que vous avez dû remarquer combien j'ai tenu Stensgaard à l'œil, tout le temps. Par malheur, lorsque j'ai entendu qu'on allait jouer aux gages, j'ai cru qu'il n'y avait pas de danger...

LE CHAMBELLAN *trépigne.*

Être mis au pilori par un charlatan pareil ! Et qu'est-ce que mes invités ont dû croire de moi? Que j'étais assez misérable, pour vouloir acheter cet individu, ce... ce... comme Lundestad l'appelle !

FJELDBO

Oui, mais...

THORA, *sans que son père la voie.*

Ne parlez pas !

LE CHAMBELLAN, *après un court silence, se tourne vers Fjeldbo.*

Dites-moi sincèrement, docteur,... suis-je vraiment plus bête que la plupart des autres personnes?

FJELDBO

Comment pouvez-vous poser la question, monsieur le chambellan?

LE CHAMBELLAN

Mais comment a-t-il pu se faire que j'aie été probablement le seul, lorsque cela s'est passé, qui n'ait pas compris que ce damné discours était à mon adresse?

FJELDBO

Faut-il vous le dire?

LE CHAMBELLAN

Certainement, il faut le dire.

FJELDBO

C'est parce que vous-même regardez votre situation ici avec d'autres yeux que le reste de la population.

LE CHAMBELLAN

Je vois ma situation comme la voyait feu mon père. Jamais on n'aurait osé faire rien de pareil à feu mon père.

FJELDBO

Mais feu votre père est mort vers 1830.

LE CHAMBELLAN

Oui, oui ; depuis lors il s'est produit une grande perturbation. Et c'est d'ailleurs ma faute. Je me suis trop mêlé

aux bonnes gens. C'est pourquoi je dois accepter d'être mis de pair avec l'agriculteur Lundestad.

FJELDBO

Oui, franchement, je ne vois pas que cela vous diminue.

LE CHAMBELLAN

Oh, vous me comprenez fort bien. Je ne me targue pas, bien entendu, d'aucune sorte de distinction ou de titres *et cætera*. Mais ce que je respecte, et ce que je tiens à voir respecté par les autres, c'est la probité transmise dans toutes les générations de notre famille. Ce que je veux dire, c'est que lorsqu'on intervient dans la vie publique, comme Lundestad, on ne peut pas conserver son caractère et sa conduite absolument sans tache. C'est pourquoi Lundestad doit accepter qu'on le salisse. Mais il faut qu'on me laisse tranquille ; je suis en dehors des partis.

FJELDBO

Pas tant que ça, monsieur le chambellan. Vous étiez, en tout cas, très content de l'attaque, tant que vous avez cru qu'elle concernait Monsen.

LE CHAMBELLAN

Ne nommez pas cet individu ! C'est lui qui a débilité le sens moral dans le district. Malheureusement il a aussi fait perdre l'équilibre à monsieur mon fils.

THORA

Erik?

FJELDBO

Votre fils?

LE CHAMBELLAN

Oui ; pourquoi se fourrer dans ces opérations commerciales? Cela ne peut mener à rien.

FJELDBO

Mais, cher monsieur le chambellan, il faut bien qu'il vive et...

LE CHAMBELLAN

Oh, avec de l'économie, il pourrait bien vivre de l'héritage de sa mère.

FJELDBO

Oui, peut-être pourrait-il en vivre ; mais il lui faut vivre *pour* quelque chose.

LE CHAMBELLAN

Pour? Bah, s'il avait absolument besoin de vivre pour quelque chose, il est licencié en droit ; il pourrait vivre pour sa science.

FJELDBO

Non, il ne le pourrait pas ; car c'est contraire à sa nature. Il ne pourrait pas penser non plus à devenir tout de suite fonctionnaire ; la gérance de vos propriétés, vous vous l'êtes réservée ; votre fils n'a pas d'enfants à élever. Et dans ces conditions, lorsqu'il voit des exemples tentants,... lorsqu'il voit des gens partis de rien, qui sont en train d'atteindre le demi-million...

LE CHAMBELLAN

Le demi-million? Oh, vous savez, restons-en à la centaine de mille. Mais on n'amasse pas le demi-million ni les cent mille avec des mains bien propres ;... je ne veux pas dire à l'égard du monde ; Dieu m'en garde ; on peut encore se conformer rigoureusement aux lois ; mais à l'égard de sa propre conscience. Mon fils, bien entendu, ne peut pas se prêter à cela. Aussi pouvez-vous être bien tranquille ; la profession du négociant Bratsberg ne rapporte pas le demi-million.

(Selma, en toilette de promenade, entre par le fond.)

SELMA

Bonjour. Mon mari n'est pas là?

LE CHAMBELLAN

Bonjour, enfant. Tu cherches ton mari?

SELMA

Oui, il a dit qu'il serait ici. Le propriétaire Monsen est venu le voir ce matin de bonne heure, et puis...

LE CHAMBELLAN

Monsen? Est-ce que Monsen vient chez vous?

SELMA

Parfois ; c'est surtout pour des affaires. Mais, chère Thora, qu'est-ce qu'il y a? Tu as pleuré?

THORA

Oh, ce n'est rien.

SELMA

Mais si ! Chez nous, Erik était soucieux, et ici... ; je le vois sur toutes vos figures ; il y a quelque chose qui cloche. Qu'est-ce que c'est?

LE CHAMBELLAN

Allons, allons ; en tout cas, ce n'est pas quelque chose pour toi. Tu es trop délicate pour porter des fardeaux, ma petite Selma. Allez toutes les deux dans le salon en attendant. Si Erik a dit qu'il viendrait, il viendra bien.

SELMA

Allons nous-en ;... et garde-moi bien des courants d'air !

(Elle la prend dans ses bras.)

Oh, je pourrais t'écraser, ma douce Thora !

(Elles entrent à gauche.)

LE CHAMBELLAN

Ils se sont donc alliés, ces deux spéculateurs. Ils devraient former une société. Monsen et Bratsberg,... ça sonnerait bien !

(On frappe au fond.)

Entrez !

(L'avocat Stensgaard entre.)

LE CHAMBELLAN *recule d'un pas.*

Comment !

STENSGAARD

Oui, me voici de nouveau, monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN

Je le vois.

FJELDBO

Es-tu fou, voyons?

STENSGAARD

Vous vous êtes retiré de bonne heure hier soir. Lorsque Fjeldbo m'eut expliqué l'enchaînement des faits, vous étiez déjà...

LE CHAMBELLAN

Je vous en prie,... toute explication sera inutile...

STENSGAARD

Certainement ; ne croyez pas, d'ailleurs, que ce soit pour cela que je viens.

LE CHAMBELLAN

Non, et alors?

STENSGAARD

Je sais que je vous ai diffamé.

LE CHAMBELLAN

Je le sais aussi ; et avant que je vous fasse mettre à la porte, voulez-vous peut-être me dire pourquoi vous venez?

STENSGAARD

Parce que j'aime votre fille, monsieur le chambellan.

FJELDBO

Quoi... !

LE CHAMBELLAN

Qu'est-ce qu'il dit, docteur?

STENSGAARD

Oui, vous ne pouvez pas comprendre cela, monsieur le chambellan. Vous êtes un homme âgé ; vous n'avez pas à lutter pour un but...

LE CHAMBELLAN

Oh, vous avez l'audace... !

STENSGAARD

Je viens vous demander la main de votre fille, monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN

Vous,... vous...? Ne voulez-vous pas vous asseoir?

STENSGAARD

Merci ; je reste debout.

LE CHAMBELLAN

Qu'est-ce que vous dites de ça, docteur?

STENSGAARD

Oh, Fjeldbo n'a que du bien à dire ; il est mon ami ; le seul véritable ami que j'aie.

FJELDBO

Non, non ; jamais de la vie, si tu...

LE CHAMBELLAN

Est-ce pour cela que le médecin de l'usine l'a introduit dans notre maison?

STENSGAARD

Vous ne me connaissez que par ma conduite d'avant-hier et d'hier. Et cela ne suffit pas. Je ne suis pas, d'ailleurs, le même qu'auparavant. A me trouver avec vous et les vôtres, j'ai senti comme une pluie de printemps qui tombait sur moi. En une seule nuit des bourgeons ont poussé ! Il ne faut pas me repousser dans la vie désolée. Jamais, jusqu'ici, je n'ai connu le charme de la vie ; des oiseaux sur le toit ne m'étaient pas plus inaccessibles...

LE CHAMBELLAN

Et ma fille?

STENSGAARD

Oh, je la gagnerai.

LE CHAMBELLAN

Vraiment? Hm !

STENSGAARD

Oui, parce que je le veux. Rappelez-vous ce que vous m'avez conté hier. Vous étiez aussi mécontent du mariage de votre fils ;... et tout a tourné au mieux. C'est une expérience dont vous devriez tirer profit, comme le disait Fjeldbo...

LE CHAMBELLAN

Était-ce pris dans ce sens?

FJELDBO

Pas du tout ! Cher monsieur le chambellan, permettez que je lui parle en tête à tête...

STENSGAARD

Tatata ; je n'ai pas à causer avec toi. Écoutez, monsieur le chambellan. Soyez bon et raisonnable. Une famille comme la vôtre a besoin d'alliances nouvelles, sans quoi la race s'abêtit...

LE CHAMBELLAN

Non, c'est trop !

STENSGAARD

Chut, chut ; ne vous emportez pas ! Mettons de côté ces ennuyeuses lubies de distinction ;... que diable, ce ne sont tout de même pas des extravagances, au fond. Vous verrez comme vous me prendrez en affection quand vous me connaîtrez. Oui, oui ; vous me prendrez en affection, vous et votre fille ! Je la forcerai...

LE CHAMBELLAN

Qu'en pensez-vous, monsieur le docteur?

FJELDBO

Je pense que c'est de la folie !

STENSGAARD

Oui, pour toi ce serait de la folie ; mais moi, vois-tu, j'ai une œuvre à faire ici, sur la belle terre de Dieu ;... je ne me laisse pas effrayer par les radotages et les préjugés !

LE CHAMBELLAN

Monsieur l'avocat, voilà la porte.

STENSGAARD

Vous me montrez...?

LE CHAMBELLAN

La porte.

STENSGAARD

Ne faites pas cela !

LE CHAMBELLAN

Sortez ! Vous êtes un coureur de dot et un... un... ; je ne trouve plus, c'est ennuyeux ! Vous êtes...

STENSGAARD

Qu'est-ce que je suis?

LE CHAMBELLAN

Vous êtes l'autre chose... ce que j'ai sur la langue ; voilà ce que vous êtes !

STENSGAARD

Si vous me barrez ma route, méfiez-vous !

LE CHAMBELLAN

De quoi?

STENSGAARD

Oui, car alors je vous poursuivrai, j'écrirai contre vous dans les journaux, je médirai de vous, je saperai votre honneur, si je peux. Vous crierez sous les coups de fouet. Vous croirez apercevoir dans les nuages des esprits qui se précipitent sur vous, la terreur vous courbera, vous tiendrez vos bras repliés sur votre tête pour parer les coups,... vous ramperez à la recherche d'un abri contre moi...

LE CHAMBELLAN

Rampez vous-même vers l'abri... de l'asile d'aliénés : c'est votre place !

STENSGAARD

Ha, ha ; c'est un conseil qui ne vaut pas cher ; mais vous ne comprenez rien, monsieur Bratsberg ! Je vais vous dire ; la colère de Dieu est en moi. C'est à sa volonté que vous vous opposez. Il a eu sur moi les vues les plus brillantes. N'y faites pas ombre !... Enfin, je vois bien que je n'aboutirai à rien avec vous aujourd'hui ; mais ça ne fait rien. Je demande seulement que vous parliez à votre fille. Préparez-la ; donnez-lui l'occasion de choisir ! Réfléchissez, et regardez ici autour de vous. Où pouvez-vous espérer trouver un gendre parmi ces niais et ces rustres? Fjeldbo dit qu'elle est profonde, calme et ferme. Bon, maintenant vous savez tout. Adieu, monsieur le chambel-

lan ;... vous pourrez m'avoir tel que vous le voudrez, comme ami ou comme ennemi. Adieu.

(Il sort au fond.)

LE CHAMBELLAN

C'en est venu jusque-là ! Voilà ce qu'on ose me dire dans ma propre maison !

FJELDBO

Stensgaard l'ose ; et nul autre.

LE CHMABELLAN

Lui aujourd'hui ; d'autres demain.

FJELDBO

Qu'ils viennent ; j'amortirai le coup ; je traverserais l'eau et le feu pour vous... !

LE CHAMBELLAN

Oui, vous, qui êtes la cause de tout !... Hm ; ce Stensgaard est tout de même le plus éhonté gredin que j'aie connu ! Et pourtant, tout de même,... d'où diable vient cela? Il y a en lui quelque chose qui me plaît.

FJELDBO

Il y a des possibilités en lui.

LE CHAMBELLAN

Il y a de la franchise en lui, monsieur le docteur. Il ne manigance pas derrière le dos des gens, comme tant d'autres, lui... lui... !

FJELDBO

Cela ne vaut pas la peine de disputer là-dessus. Il faut être ferme, monsieur le chambellan ; non, et encore non à Stensgaard...

LE CHAMBELLAN

Oh, gardez pour vous vos conseils ! Vous pouvez compter que ni lui ni aucun autre...

LE DIRECTEUR RINGDAL *entre par la porte à droite.*

Permettez, monsieur le chambellan ; un mot...

(Il chuchote.)

LE CHAMBELLAN

Comment? Chez vous?

RINGDAL

Il est entré par la porte de derrière et demande instamment à vous parler.

LE CHAMBELLAN

Hm... Oh, docteur, entrez un instant près de ces dames ; il y a quelqu'un là, un qui... ; mais ne dites rien à Selma de Stensgaard et de sa visite. Il faut la tenir à l'écart de cette histoire. Quant à ma fille, j'aimerais aussi que vous puissiez vous taire ; mais... Oh, je ne peux pas... ! Enfin, veuillez entrer.

(Fjeldbo entre dans le salon. Ringdal, cependant, est rentré dans son bureau. Au bout d'un instant, le propriétaire Monsen en sort.)

MONSEN, *dans la porte.*

Je demande bien pardon à monsieur le chambellan...

LE CHAMBELLAN

Allons, entrez ; entrez !

MONSEN

J'espère que votre famille va bien?

LE CHAMBELLAN

Merci. Y a-t-il quelque chose que vous désirez?

MONSEN

Je ne peux pas dire cela. Je suis, Dieu merci, l'homme qui a tout ce qu'il désire, à peu près.

LE CHAMBELLAN

Oh, voilà qui est beaucoup dire.

MONSEN

Mais aussi, j'ai travaillé, monsieur le chambellan. Oui, je sais, vous ne voyez pas d'un bon œil mes affaires.

LE CHAMBELLAN

Cela n'a sûrement aucune influence sur vos affaires, de quel œil je les vois.

MONSEN

Hé, qui sait? En tout cas je pense un peu, aujourd'hui, à m'en retirer.

LE CHAMBELLAN

Vous allez vraiment faire cela?

MONSEN

J'ai eu de la chance, je vous dirai. Je suis parvenu aussi loin que je me soucie d'arriver ; et c'est pourquoi je pense qu'il serait temps de liquider peu à peu et...

LE CHAMBELLAN

Eh bien, j'en félicite et vous-même et beaucoup d'autres aussi.

MONSEN

Et si je pouvais tout de suite, monsieur le chambellan, vous rendre un service...

LE CHAMBELLAN

A moi?

MONSEN

Il y a cinq ans, les bois de Langerud sont venus aux enchères, vous avez fait une offre...

LE CHAMBELLAN

Oui, mais après l'enchère, vous avez fait une surenchère, et les bois vous ont été adjugés.

MONSEN

Vous pouvez les avoir maintenant avec la scierie et tous les droits...

LE CHAMBELLAN

Après l'abominable coupe qu'ils ont subie...?

MONSEN

Oh, ils ont encore une grosse valeur ; et avec votre mode d'exploitation ils auront au bout de quelques années...

LE CHAMBELLAN

Merci ; je ne peux malheureusement pas m'engager dans cette affaire.

MONSEN

Mais il y avait là beaucoup à gagner, monsieur le chambellan. Et pour ce qui me concerne... ; je vais vous dire, j'ai une grosse spéculation en train ; le risque est assez grand ; je pense qu'il y a beaucoup à gagner ; dans les cent mille.

LE CHAMBELLAN

Cent mille? Ce n'est pas une petite somme, en vérité.

MONSEN

Hahaha ! Très joli à empocher et ajouter au reste. Mais pour frapper d'aussi grands coups, on a besoin de troupes auxiliaires, comme on dit. Il n'y a pas ici beaucoup d'argent comptant ; les noms qui ont quelque valeur sont très usagés....

LE CHAMBELLAN

Oui, certaines gens y ont pris soin.

MONSEN

Une main lave l'autre. Eh bien, monsieur le chambellan, concluons-nous un petit marché? Vous aurez les bois pour un prix dérisoire...

LE CHAMBELLAN

Je ne veux les avoir à aucun prix, monsieur Monsen.

MONSEN

Mais une bonne offre en mérite une autre. Monsieur le chambellan, voulez-vous m'aider?

LE CHAMBELLAN

Que voulez-vous dire?

MONSEN

Je donne des gages, bien entendu. J'ai assez de propriétés pour cela. Vous allez voir. Ces papiers... ; vous me permettez de vous mettre au courant de ma situation?

LE CHAMBELLAN *repousse les papiers.*

Est-ce une aide en argent que vous...?

MONSEN

Pas d'argent liquide ; loin de là. Mais votre appui, monsieur le chambellan... avec rémunération, naturellement ;... et avec garantie, et...

LE CHAMBELLAN

Et c'est pour me demander cela que vous venez me trouver?

MONSEN

Oui, vous, précisément. Je sais que vous avez souvent oublié vos rancunes, quand les gens ont été vraiment dans l'embarras.

LE CHAMBELLAN

Enfin, je dois en un sens vous remercier de cette bonne pensée,... surtout en un temps comme celui-ci ; mais quand même...

MONSEN

Monsieur le chambellan, ne voulez-vous pas me dire ce que vous avez contre moi?

LE CHAMBELLAN

Oh, à quoi bon?

MONSEN

Cela peut servir à corriger la situation entre nous. Je ne me rappelle pas vous avoir jamais mis des bâtons dans les roues.

LE CHAMBELLAN

Non? Alors je vous citerai un fait où vous avez gêné mon action. J'ai fondé la caisse de prêts de l'usine au bénéfice de mon personnel et d'autres. Mais alors vous avez entrepris des opérations bancaires ; les gens vous apportent leurs épargnes...

MONSEN

Ça se comprend, monsieur le chambellan ; car je donne un intérêt plus élevé.

LE CHAMBELLAN

Oui, mais vous prenez aussi un intérêt plus élevé sur les prêts.

MONSEN

Mais je ne fais pas autant de difficultés pour les garanties et le reste.

LE CHAMBELLAN

Malheureusement ; c'est pourquoi l'on voit passer des marchés de dix à vingt mille speciedaler sans qu'acheteur ni vendeur possèdent un skilling danois. Oui, c'est cela,

monsieur Monsen, que j'ai contre vous. Et aussi une chose qui me touche de plus près encore. Croyez-vous que ce soit avec mon assentiment que mon fils s'est lancé dans toutes ces entreprises désordonnées.

MONSEN

Mais ça, je n'y peux rien !

LE CHAMBELLAN

C'est votre exemple qui l'a gagné, comme les autres. Pourquoi n'avez-vous pas continué votre métier?

MONSEN

Convoyeur de bois, comme mon père?

LE CHAMBELLAN

Était-ce peut-être une honte d'être à mon service? Votre père a vécu honnêtement et il était estimé dans son métier.

MONSEN

Oui, et à force de travail il s'est abîmé la santé, et finalement il a plongé dans la cascade avec ses bois. Connaissez-vous rien à la vie dans ce métier, monsieur le chambellan? Avez-vous une seule fois éprouvé ce que doivent endurer les gens qui triment pour vous dans les districts forestiers et le long des rivières, tandis que vous êtes dans votre salon confortable et jouissez des profits. Pouvez-vous reprocher à un homme comme ceux-là de vouloir s'élever? J'avais acquis un peu plus d'instruction que mon père ; peut-être aussi étais-je un peu mieux doué...

LE CHAMBELLAN

Soit. Mais par quels moyens vous êtes-vous élevé? Vous avez commencé par la vente des spiritueux. Puis, vous avez acheté des créances douteuses ; vous les avez fait

rentrer impitoyablement ;... et vous avez ainsi avancé. Combien de gens n'avez-vous pas ruinés pour arriver?

MONSEN

Ainsi va le commerce ; l'un monte et l'autre décline.

LE CHAMBELLAN

Mais la manière et les moyens? Il y a ici des familles honorables qui sont à la charge de l'assistance publique à cause de vous.

MONSEN

Daniel Hejre n'est pas loin non plus d'être assisté.

LE CHAMBELLAN

Je vous comprends. Mais je peux défendre ma conduite devant Dieu et devant les hommes ! Lorsque le pays, après la séparation d'avec le Danemark, a été dans la misère, feu mon père a donné des secours au delà de ses moyens. C'est ainsi qu'une partie de nos biens a passé à la famille Hejre. Quel a été le résultat? Des êtres vivaient sur ces propriétés ; et ils souffraient sous l'administration détestable de Daniel Hejre. Il coupait les forêts au grand dommage, oui, je peux bien dire pour le malheur du district. N'était-ce pas positivement mon devoir d'empêcher cela, si je le pouvais? Et je le pouvais ; j'avais la loi pour moi ; j'étais dans mon bon droit, lorsque j'ai repris mes propriétés en alleu.

MONSEN

Je n'ai pas failli à la loi non plus.

LE CHAMBELLAN

Mais vous avez failli à votre conscience, car j'espère que vous en avez un peu. Et combien n'avez-vous pas troublé tout bon ordre ici? Combien n'avez-vous pas af-

faibli la considération que devrait donner la richesse? On ne demande plus comment une fortune a été acquise, ou depuis combien de temps elle est dans une famille ; on demande seulement : combien vaut celui-ci ou celui-là? Et c'est d'après cela qu'on le juge. De tout cela je souffre, moi aussi ; nous sommes devenus, tous les deux, une sorte de camarades ; on nous nomme ensemble parce que nous sommes les deux plus grands propriétaires terriens ici. Je ne supporte pas cela ! Je vous le dis une fois pour toutes : c'est cela que j'ai contre vous.

MONSEN

Ça va cesser, monsieur le chambellan ; je vais liquider mes affaires, vous céder la place entièrement ; mais je vous en prie, je vous supplie, venez à mon aide !

LE CHAMBELLAN

Je n'en ferai rien !

MONSEN

Je suis prêt à payer n'importe quoi...

LE CHAMBELLAN

Payer ! Et c'est cela que vous osez...

MONSEN

Sinon pour moi, au moins pour votre fils !

LE CHAMBELLAN

Pour mon fils?

MONSEN

Oui, il est dans l'affaire ; je pense que sa part peut aller à une vingtaine de milliers de daler.

LE CHAMBELLAN

Qu'il gagne?

MONSEN

Oui !

LE CHAMBELLAN

Mais, bon Dieu, qui perd cet argent?

MONSEN

Comment?

LE CHAMBELLAN

Si mon fils le gagne, quelqu'un doit le perdre!

MONSEN

Un marché avantageux, je n'ai pas le droit d'en dire plus. Mais j'ai besoin d'un nom respecté; rien que votre signature...

LE CHAMBELLAN

Signature! Sur des actes...

MONSEN

Pour dix à quinze mille daler seulement.

LE CHAMBELLAN

Et vous avez pu croire un seul instant que...? Mon nom! Dans une affaire pareille. Mon nom? Comme garant, alors?

MONSEN

Simplement pour la forme...

LE CHAMBELLAN

Infamie! Mon nom! A aucun prix! Je n'ai jamais écrit mon nom sur des papiers étrangers.

MONSEN

Jamais? C'est là une exagération, monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN

Littéralement; comme je vous le dis.

MONSEN

Non, pas littéralement. Je l'ai vu moi-même.

LE CHAMBELLAN

Qu'avez-vous vu?

MONSEN

Votre nom, monsieur le chambellan,... au moins sur *une* traite.

LE CHAMBELLAN

Ce n'est pas vrai, vous dis-je ! Vous ne l'avez jamais vu.

MONSEN

Si fait ! Sur une traite de deux mille daler. Voyons, réfléchissez un peu !

LE CHAMBELLAN

Sur mon honneur, jamais !

MONSEN

Alors, c'est un faux !

LE CHAMBELLAN

Un faux?

MONSEN

Oui, un faux ; car je l'ai vu.

LE CHAMBELLAN

Un faux? Un faux ! Où l'avez-vous vu? Chez qui?

MONSEN

Je ne le dirai pas.

LE CHAMBELLAN

Haha ; j'arriverai bien à le savoir !

MONSEN

Écoutez-moi... !

LE CHAMBELLAN

Taisez-vous ! On en est venu là ! Un faux ! Me mêler à ces saletés ! Oui, ce n'est pas étonnant, alors, si l'on me range avec les autres. Mais maintenant je vais leur montrer ce que je sais faire !

MONSEN

Monsieur le chambellan,... dans votre intérêt et celui de beaucoup d'autres...

LE CHAMBELLAN

Arrière ! Allez-vous-en ! C'est vous le promoteur... ! Mais oui ! Malheur à celui de qui vient le scandale. C'est une mauvaise vie que l'on mène dans votre maison. Et quelle compagnie vous recherchez ! Des gens de Kristiania et d'ailleurs qui ne songent qu'à bien boire et manger, et qui ne regardent pas de trop près à la société qui entoure la table. Taisez-vous ! J'ai vu moi-même vos nobles invités de Noël courir les routes comme un troupeau de loups hurleurs ! Et il y a pis. Vous avez fait scandale avec vos bonnes. Votre femme est devenue folle de vos excès et de vos brutalités.

MONSEN

Non ; c'est trop ! Vous regretterez ces paroles !

LE CHAMBELLAN

Oh, que le diable emporte vos menaces. Que pouvez-vous me faire? A moi? Vous m'avez demandé ce que j'avais contre vous. Vous voilà renseigné. Vous savez pourquoi je vous ai tenu à l'écart de la bonne société.

MONSEN

Oui, mais maintenant je vais avilir la bonne société...

LE CHAMBELLAN

Voilà le chemin !

MONSEN

Je le connais, monsieur le chambellan.

(Il sort au fond.)

LE CHAMBELLAN *va ouvrir la porte à droite et appelle.*

Ringdal ; Ringdal ;... venez donc !

RINGDAL

Monsieur le chambellan?

LE CHAMBELLAN *appelle dans le salon.*

Monsieur le docteur; voulez-vous venir...! Eh bien, Ringdal, voilà que mes prédictions s'accomplissent.

FJELDBO

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur le chambellan?

RINGDAL

Quelles prédictions, monsieur le chambellan?

LE CHAMBELLAN

Qu'en dites-vous, docteur? Vous avez toujours trouvé que j'exagérais, lorsque j'affirmais que Monsen corrompait la population, ici.

FJELDBO

Eh bien; qu'y a-t-il?

LE CHAMBELLAN

On fait de beaux progrès, je vous assure. Que dites-vous de ça? Il y a de fausses traites en circulation.

RINGDAL

De fausses traites?

LE CHAMBELLAN

De fausses traites, oui! Et à quel nom, croyez-vous? Au mien!

FJELDBO

Mais, au nom de Dieu, qui a fait cela?

LE CHAMBELLAN

Comment puis-je le savoir? Est-ce que je connais tous ces chenapans? Mais ils apparaîtront... Docteur, rendez-moi un service. Les traites doivent être déposées ou bien

à la caisse d'épargne, ou bien à la caisse de prêts de l'usine. Prenez une voiture et allez chez Lundestad ; il est celui des administrateurs de la banque qui est le mieux au courant de tout. Informez-vous s'il y a quelque papier de cette sorte...

FJELDBO

Tout de suite ; tout de suite !

RINGDAL

Lundestad est à l'usine aujourd'hui ; il siège à la commission de l'école.

LE CHAMBELLAN

Tant mieux. Allez le trouver ; amenez-le ici.

FJELDBO

Sur-le-champ ; ce ne sera pas long.

(Il sort au fond.)

LE CHAMBELLAN

Et vous, Ringdal, vous allez vous renseigner à la caisse de prêt. Aussitôt que nous serons fixés, plainte au bailli. Aucune pitié pour les escrocs !

RINGDAL

Bien, monsieur le chambellan. Ah, par exemple ; je n'aurais pas cru cela.

(Il entre à droite.)

(Le chambellan arpente deux fois la pièce, puis se dirige vers son bureau. A ce moment, Erik Bratsberg entre par le fond.)

ERIK BRATSBERG

Cher père... !

LE CHAMBELLAN

Ah, te voilà?

ERIK BRATSBERG

Il faut absolument que je te parle.

LE CHAMBELLAN

Hm ; je ne suis vraiment pas d'humeur à causer avec qui que ce soit. Que veux-tu?

ERIK BRATSBERG

Tu sais, père, que je ne t'ai jamais entretenu de mes affaires jusqu'ici.

LE CHAMBELLAN

Non, et je m'y serais tout à fait refusé.

ERIK BRATSBERG

Mais aujourd'hui je suis obligé...

LE CHAMBELLAN

A quoi es-tu obligé?

ERIK BRATSBERG

Père, il faut que tu m'aides !

LE CHAMBELLAN

De l'argent ! Oh, tu peux être sûr que... !

ERIK BRATSBERG

Rien que cette unique fois ! Je te jure que jamais plus... ; je vais te dire, je suis en relation avec Monsen de Storli...

LE CHAMBELLAN

Je le sais. Vous avez une belle spéculation en train.

ERIK BRATSBERG

Une spéculation? Nous? Non. Qui a dit cela?

LE CHAMBELLAN

C'est Monsen lui-même.

ERIK BRATSBERG

Monsen a été ici?

LE CHAMBELLAN

Oui, il y a un instant ; et je lui ai montré la porte.

ERIK BRATSBERG

Père, si tu ne m'aides pas, je suis perdu.

LE CHAMBELLAN

Toi?

ERIK BRATSBERG

Oui ; Monsen m'a prêté de l'argent, qui m'a coûté horriblement cher, et qui, de plus, a disparu...

LE CHAMBELLAN

Voilà ! Qu'est-ce que j'avais dit?

ERIK BRATSBERG

Oui, oui ; c'est trop tard pour parler de cela...

LE CHAMBELLAN

Perdu ! Au bout de deux ans ! Oui, comment pouvais-tu t'attendre à autre chose? Qu'allais-tu faire parmi ces escamoteurs qui éblouissent les gens avec des fortunes qui n'ont jamais existé? Ce n'était pas là une société pour toi ;... avec ces gens-là, il faut ruser ; autrement on a le dessous ; tu le vois maintenant.

ERIK BRATSBERG

Père, veux-tu me sauver ou non?

LE CHAMBELLAN

Non ; pour la dernière fois, non ; je ne veux pas.

ERIK BRATSBERG

Mon honneur est en jeu...

LE CHAMBELLAN

Ah, non, pas de déclamation ! Être heureux en affaires n'est pas du tout une question d'honneur ; au contraire,

pourrai-je presque dire. Rentre chez toi et règle tes comptes ; donne à chacun ce qui lui revient, et que ce soit fini le plus tôt possible.

ERIK BRATSBERG

Oh, tu ne sais pas... !

(Selma et Thora entrent, venant du salon.)

SELMA

Est-ce Erik qui parle?... Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe?

LE CHAMBELLAN

Rien. Rentrez dans le salon.

SELMA

Non, je n'y vais pas. Je veux savoir. Erik, qu'est-ce qu'il y a?

ERIK BRATSBERG

Il y a que je suis perdu.

THORA

Perdu !

LE CHAMBELLAN

Voilà !

SELMA

Qu'est-ce qui est perdu?

ERIK BRATSBERG

Tout.

SELMA

Veux-tu dire ton argent?

ERIK BRATSBERG

Argent, maison, héritage,... tout !

SELMA

Oui, c'est tout pour toi.

ERIK BRATSBERG

Allons-nous-en, Selma. Tu es maintenant tout ce qui me reste. Nous supporterons le malheur ensemble.

SELMA

Le malheur? Supporter ensemble?

(Avec un cri.)

Je suis assez bonne pour ça !

LE CHAMBELLAN

Au nom de Dieu... !

ERIK BRATSBERG

Que veux-tu dire?

THORA

Voyons, calme-toi !

SELMA

Non ! Je ne veux pas ! Je ne peux plus me taire et feindre et mentir ! Maintenant vous le saurez. Je ne supporterai rien !

ERIK BRATSBERG

Selma !

LE CHAMBELLAN

Enfant, que dis-tu?

SELMA

Oh que vous vous êtes mal conduit envers moi ! Indignement, tous ! Je devais toujours recevoir ; jamais donner. J'ai été la pauvre parmi vous. Jamais vous n'êtes venus me demander aucun sacrifice ; je n'étais pas assez bonne pour rien supporter. Je vous déteste ! J'ai horreur de vous !

ERIK BRATSBERG

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE CHAMBELLAN

Elle est malade ; elle divague !

SELMA

Combien j'ai eu soif d'une goutte de vos chagrins ! Mais si je la demandais, vous n'aviez rien de mieux qu'un joli badinage pour m'écarter. Vous m'avez habillée en poupée ; vous avez joué avec moi comme on joue avec un enfant. Oh, quelle joie j'aurais éprouvée à supporter des peines ; j'étais sérieuse et j'aspirais à tout ce qui agite, élève, exalte. Maintenant, je suis assez bonne ; maintenant qu'Erik n'a rien. Mais je ne veux pas être celle à qui l'on recourt en dernier lieu. Maintenant je ne veux rien avoir de tes chagrins. Je veux te quitter ! Plutôt jouer et chanter dans les rues... ! Laisse-moi ; laisse-moi !

(Elle sort en courant au fond.)

LE CHAMBELLAN

Thora ; y a-t-il un sens à tout cela, ou bien...?

THORA

Oh oui ; je le vois maintenant ; cela avait un sens.

(Elle sort au fond.)

ERIK BRATSBERG

Non ! Tout le reste ; mais pas elle ! Selma !

(Il sort par la porte du fond.)

RINGDAL *entre par la droite.*

Monsieur le chambellan...

LE CHAMBELLAN

Que voulez-vous?

RINGDAL

J'arrive de la caisse de prêts...

LE CHAMBELLAN

De la caisse de prêts? Ah oui, la traite...

RINGDAL

Tout est en règle ; il n'y a jamais eu de traite à votre nom.

(Le docteur Fjeldbo et l'agriculteur Lundestad entrent par le fond.)

FJELDBO

Fausse alerte, monsieur le chambellan !

LE CHAMBELLAN

Vraiment? A la caisse d'épargne non plus?

LUNDESTAD

Pas du tout. Pendant toutes les années que j'ai dirigé la banque, je n'ai pas même vu votre nom ;... c'est-à-dire, naturellement : sauf sur la traite de votre fils.

LE CHAMBELLAN

La traite de mon fils?

LUNDESTAD

Oui, la traite du commencement du printemps, que vous avez acceptée pour lui.

LE CHAMBELLAN

Mon fils? Mon fils ! Et vous prétendez...?

LUNDESTAD

Mais sapristi, réfléchissez un peu : la traite de votre fils, de deux mille daler...

LE CHAMBELLAN *cherche un siège où s'appuyer.*

Oh, Dieu miséricordieux... !

FJELDBO

Au nom de Jésus !

RINGDAL

Il n'est tout de même pas possible... !

LE CHAMBELLAN, *qui s'est affalé sur un siège.*

Du calme ; du calme ! La traite de mon fils? Acceptée par moi? De deux mille daler?

FJELDBO, *à Lundestad.*

Et cette traite, elle est à la caisse d'épargne?

LUNDESTAD

Plus maintenant ; la semaine dernière elle a été dégagée par Monsen.

LE CHAMBELLAN

Par Monsen !

RINGDAL

Monsen est peut-être encore dans l'usine ; je vais tout de suite...

LE CHAMBELLAN

Restez !

DANIEL HEJRE *entre par le fond.*

Bonjour, messieurs ; bonjour, très honoré ; merci pour l'agréable soirée d'hier. Et maintenant vous allez entendre des histoires...

RINGDAL

Excusez ; nous sommes occupés...

DANIEL HEJRE

Il y en a d'autres aussi, qui sont occupés, le propriétaire de Storli, par exemple...

LE CHAMBELLAN

Monsen?

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; c'est une fort belle histoire ! Les intrigues électorales vont leur train. Sais-tu à quoi l'on pense? On veut te corrompre, mon cher !

LUNDESTAD

Corrompre, dites-vous?

LE CHAMBELLAN

Par le fruit on juge de l'arbre.

DANIEL HEJRE

Oui, morbleu, jamais je n'ai entendu histoire aussi corsée. J'entre chez Mme Rundholmen pour prendre un amer. Le propriétaire Monsen et l'avocat Stensgaard sont assis à boire du porto ; très mauvais ; pouah, je n'en voudrais pas dans ma bouche ; enfin, ils ne m'ont d'ailleurs rien offert, il ne faut pas mentir. Et alors Monsen dit : Combien pariez-vous que le chambellan Bratsberg va s'allier à notre parti, demain, aux élections du premier degré? Vraiment, dis-je, comment ça se produirait-il? Oh, dit-il, grâce à cette traite...

FJELDBO et RINGDAL

Traite?

LUNDESTAD

Aux élections?

LE CHAMBELLAN

Eh bien ! Et après?

DANIEL HEJRE

Oh, je n'en sais pas plus long. C'était une traite, à ce que j'ai entendu,... de deux mille daler. Voilà le prix où l'on taxe des gens de qualité. Oh, c'est honteux, vraiment.

LE CHAMBELLAN

Une traite de deux mille daler?

RINGDAL

Et c'est Monsen qui l'a?

DANIEL HEJRE

Non, il l'a passée à l'avocat Stensgaard.

LUNDESTAD

Vraiment.

FJELDBO

A Stensgaard?

LE CHAMBELLAN

Tu en es sûr?

DANIEL HEJRE

Oui, certes, j'en suis sûr. Vous pouvez vous en servir de votre mieux, à votre volonté, a-t-il dit. Mais je ne comprends pas...

LUNDESTAD

Écoutez un peu, monsieur Hejre ;... vous aussi, Ringdal...

(Tous les trois parlent ensemble à voix basse dans le fond.)

FJELDBO

Monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN

Oui.

FJELDBO

La traite de votre fils est authentique, naturellement.

LE CHAMBELLAN

Il le semble.

FJELDBO

Naturellement. Mais si la traite fausse vient au jour...?

LE CHAMBELLAN

Je ne dénoncerai rien au bailli.

FJELDBO

Bien entendu ;... mais vous devez faire plus.

LE CHAMBELLAN *se lève.*

Je ne peux pas faire plus.

FJELDBO

Si, si, au nom de Dieu ; vous pouvez et devez. Il faut sauver ce malheureux...

LE CHAMBELLAN

Et par quel moyen?

FJELDBO

Très simplement ; reconnaissez la signature.

LE CHAMBELLAN

Vous pensez, monsieur, que dans notre famille on peut faire un peu de tout?

FJELDBO

Je pense pour le mieux, monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN

Et vous avez pu, un seul instant, me croire capable d'un mensonge? De jouer sous main avec des faussaires?

FJELDBO

Et savez-vous, sans cela, quelles sont les conséquences?

LE CHAMBELLAN

C'est une affaire entre le coupable et la loi pénale.

(Il entre à gauche.)

(Le rideau tombe.)

ACTE IV

Salle du public chez Mme Rundholmen. Porte d'entrée au fond; portes plus petites des deux côtés. A droite, une fenêtre; devant celle-ci, une table avec de quoi écrire; une autre table, un peu reculée, au milieu de la salle.

MADAME RUNDHOLMEN, *à voix haute, à l'intérieur, à gauche.*

Oui, je m'en fiche ! Tu peux leur dire qu'ils sont venus ici pour voter, pas pour boire. S'ils ne veulent pas attendre, qu'ils aillent se promener.

L'AVOCAT STENSGAARD *entre par le fond.*

Bonjour ! Hm ; hm ! Madame Rundholmen !

(Il va frapper à la porte à gauche.)

Bonjour, madame Rundholmen !

MADAME RUNDHOLMEN

Allons, qui est-ce?

STENSGAARD

C'est moi,... Stensgaard. Puis-je entrer?

MADAME RUNDHOLMEN

Non, il ne faut pas, non ! Je ne suis pas habillée.

STENSGAARD

Comment? Vous vous levez si tard aujourd'hui?

MADAME RUNDHOLMEN

Oh, j'ai bien été debout avant que le diable ait été chaussé ; mais il faut avoir un air convenable, n'est-ce pas.

(Elle se montre avec un fichu sur la tête par la porte entr'ouverte)

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? Non, il ne faut pas me regarder, monsieur Stensgaard... Aïe, voilà encore quelqu'un !

(Elle ferme la porte brusquement.)

ASLAKSEN, *avec un paquet de journaux, venant du fond.*

Bonjour, monsieur Stensgaard.

STENSGAARD

Ah, vous voilà?

ASLAKSEN

Oui, me voilà. Regardez : « La célébration du jour d'Ejdsvold »,... par notre correspondant spécial. Ici, en seconde page, vient la fondation de la société ; votre discours est là-haut ; j'ai composé toutes les insolences en italiques.

STENSGAARD

Il me semble que tout est en italiques.

ASLAKSEN

Mais oui, c'est presque tout.

STENSGAARD

Et le numéro exceptionnel a été distribué hier, naturellement?

ASLAKSEN

Bien entendu, dans toute la paroisse, aux abonnés et aux autres. Vous voulez voir?

(Il lui tend un exemplaire.)

STENSGAARD *parcourt la feuille.*

... « L'honorable Anders Lundestad a l'intention de renoncer à son mandat au Storling »... « long et loyal service »... « comme le dit le poète : repose-toi, citoyen, tu l'as mérité ! » Hm ;... « l'association fondée le jour de la liberté : l'union des jeunes »... « l'avocat Stensgaard, pensée directrice de l'association »... « des réformes opportunes, des facilités pour obtenir des prêts »... Oui, oui, c'est fort bien écrit. Les opérations électorales ont-elles commencé?

ASLAKSEN

Elles sont en train. Toute notre association est venue ; tant ceux qui ont droit de vote que les autres.

STENSGAARD

Oh, au diable les autres,... heu, entre nous soit dit. Eh bien, maintenant, allez causer avec ceux que vous tenez pour douteux...

ASLAKSEN

Mais oui, mais oui !

STENSGAARD

Vous pouvez leur dire que nous sommes à peu près d'accord, Lundestad et moi...

ASLAKSEN

Comptez sur moi ; je connais les affaires locales.

STENSGAARD

Et puis, ceci encore. Soyez gentil, Aslaksen ; ne buvez pas aujourd'hui...

ASLAKSEN

Oh, qu'est-ce que... !

STENSGAARD

Ensuite, nous nous donnerons une soirée gaie ; mais rappelez-vous combien c'est important, pour vous aussi ;

votre journal... ; oui, voyons, montrez-moi que vous savez...

ASLAKSEN

Oh, non, je ne veux pas en entendre davantage ; à chacun de veiller sur soi.

(Il sort à droite.)

MADAME RUNDHOLMEN, *parée, entre à gauche.*

Eh bien, monsieur Stensgaard ; me voilà. Y avait-il quelque chose d'important...?

STENSGAARD

Non, je voulais seulement vous prier de me prévenir lorsque le propriétaire Monsen arrivera.

MADAME RUNDHOLMEN

Il ne viendra sûrement pas aujourd'hui.

STENSGAARD

Il ne viendra pas?

MADAME RUNDHOLMEN

Non, il est parti ce matin en voiture à quatre heures ; il est toujours par voies et par chemins. Et il est entré ici et m'a prise au lit, comme on dit. Il voulait m'emprunter de l'argent, ma foi.

STENSGAARD

Monsen voulait...?

MADAME RUNDHOLMEN

Oui, ce qu'il en dépense, de l'argent. Pourvu que ça marche bien pour lui. Et je vous le souhaite, à vous aussi ; car il y a un homme qui dit que vous allez être élu au Storting.

STENSGAARD

Moi? Des chansons. Qui dit cela?

MADAME RUNDHOLMEN

Oh, c'était quelqu'un du parti de Lundestad.

DANIEL HEJRE, *entrant au fond.*

Héhé ! Bonjour. Je ne dérange pas?

MADAME RUNDHOLMEN

Non, certes !

DANIEL HEJRE

Morbleu, quelle toilette ! Ce n'est sûrement pas pour moi que vous vous êtes faite si pimpante?

MADAME RUNDHOLMEN

Mais si, c'est pour vous. C'est pour les célibataires qu'on fait des frais, je pense.

DANIEL HEJRE

Pour les prétendants, madame Rundholmen ; pour les prétendants ! Malheureusement, mes procès me prennent tout mon temps...

MADAME RUNDHOLMEN

Oh, pfutt ; pour se marier on trouve toujours le temps.

DANIEL HEJRE

Non, pas toujours, non ! Se marier, c'est une affaire qui exige son homme. Bon, qu'est-ce que je voulais dire? Si vous ne pouvez pas m'avoir, vous pouvez bien en avoir un autre. Car vous marier, c'est ce que vous devriez faire.

MADAME RUNDHOLMEN

Oui, savez-vous... j'y pense quelquefois.

DANIEL HEJRE

Ça se comprend ; quand on a éprouvé une fois les béatitudes du mariage... ; feu Rundholmen était un modèle..,

MADAME RUNDHOLMEN

Oh, je ne dirai pas ça ; il était grossier, et il buvait, aussi ; mais un homme est tout de même un homme.

DANIEL HEJRE

Voilà qui est bien vrai, madame Rundholmen ; un homme est un homme, et une veuve est une veuve...

MADAME RUNDHOLMEN

Et les affaires sont les affaires. Oh, j'en ai presque le vertige, quand je pense à tout l'ouvrage que j'ai. Tout le monde veut acheter ; mais quand vient le jour de payer, il faut citation, saisie et rançon. Je crois qu'il va falloir bientôt me procurer un avoué permanent...

DANIEL HEJRE

Oui, écoutez donc, madame Rundholmen,... vous pourriez, ma foi, vous procurer l'avocat Stensgaard ; il est disponible...

MADAME RUNDHOLMEN

Fi, c'est affreux, comme vous parlez ; je ne veux plus vous écouter.

(Elle sort à droite.)

DANIEL HEJRE

Une femme sérieuse, vous savez ! Active et capable ; pas d'enfants jusqu'ici ; de l'argent placé. Elle a aussi de la culture ; elle a beaucoup lu, même !

STENSGAARD

Elle a beaucoup lu ; vraiment?

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; je pense bien ; elle est restée deux ans au cabinet de lecture de l'imprimeur Alm. Oui, mais aujourd'hui vous avez de tout autres idées en tête, je suppose.

STENSGAARD

Pas du tout ; je ne dépose même pas mon bulletin. Mais pour qui allez-vous voter, monsieur Hejre?

DANIEL HEJRE

Je ne suis pas électeur, mon cher. Il n'y avait ici qu'une niche de chien immatriculée à vendre, et vous l'avez eue.

STENSGAARD

Si vous êtes un jour sans feu ni lieu, je vous la céderai.

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; vous êtes enjoué ;... ah oui, la chère jeunesse, elle a une humeur charmante. Mais maintenant je vais sortir pour regarder cette ménagerie. Toute votre association a comparu, à ce que j'ai entendu dire.

(Il voit le docteur Fjeldbo, qui entre au fond.)

Voilà aussi le docteur ! Oui, c'est bien au nom de la science que vous venez?

FJELDBO

De la science?

DANIEL HEJRE

Oui, à cause de l'épidémie ; une maligne *rabies agitatoria* s'est répandue ici. Notre-Seigneur soit avec vous, mes chers jeunes amis !

(Il sort à droite.)

STENSGAARD

Écoute ; dis-moi vite, as-tu vu le chambellan aujourd'hui?

FJELDBO

Oui.

STENSGAARD

Et qu'a-t-il dit?

FJELDBO

Ce qu'il a dit?

STENSGAARD

Mais oui ; je lui ai écrit.

FJELDBO

Vraiment? Qu'as-tu écrit?

STENSGAARD

Que je conserve le ferme espoir d'avoir sa fille ; que je veux lui parler de cette affaire et que je viendrai le voir pour cela demain.

FJELDBO

Tu devrais au moins ajourner la visite. Demain, c'est l'anniversaire du chambellan ; il viendra beaucoup de monde...

STENSGAARD

Précisément ; plus il y en aura, mieux cela vaudra. J'ai de belles cartes en main, tu sais.

FJELDBO

Et ces cartes, tu en as sans doute un peu parlé?

STENSGAARD

Comment?

FJELDBO

Je veux dire que tu as peut-être agrémenté ta déclaration d'amour de quelques petites menaces?

STENSGAARD

Fjeldbo, tu as vu la lettre !

FJELDBO

Non, je t'assure...

STENSGAARD

Eh bien oui, franchement,... je l'ai menacé.

FJELDBO

Oui, alors, j'ai en quelque sorte une réponse pour toi.

STENSGAARD

Une réponse? Donne-la donc !

FJELDBO *lui montre un papier cacheté.*

Regarde. Le bulletin de vote du chambellan.

STENSGAARD

Et pour qui vote-t-il?

FJELDBO

En tout cas, il ne vote pas pour toi.

STENSGAARD

Pour qui, alors? Pour qui, je demande?

FJELDBO

Pour le préfet et le doyen.

STENSGAARD

Comment? Pas même pour Lundestad?

FJELDBO

Non. Et sais-tu pourquoi? Parce que Lundestad te présentera comme son successeur.

STENSGAARD

Il ose pousser les choses à ce point !

FJELDBO

Oui, il ose. Et il a ajouté : si vous rencontrez Stensgaard, dites-lui comment je vote ; il sera fixé sur mes dispositions à son égard.

STENSGAARD

Bien ; il sera servi comme il l'aura voulu.

FJELDBO

Réfléchis bien ; c'est dangereux d'abattre une vieille tour,... on peut être soi-même écrasé.

STENSGAARD

Oh, je suis devenu malin depuis deux jours.

FJELDBO

Vraiment? Pas si malin, puisque tu continues à laisser le vieux Lundestad te manœuvrer.

STENSGAARD

Tu crois que je n'ai pas deviné Lundestad? Tu crois que je ne comprends pas qu'il a eu recours à moi parce qu'il croyait que j'avais gagné la faveur du chambellan et parce qu'il voulait disloquer notre association et en écarter Monsen?

FJELDBO

Mais maintenant qu'il sait que tu n'as pas gagné la faveur du chambellan...

STENSGAARD

Il a été trop loin pour pouvoir reculer; et j'ai mis le temps à profit, envoyé des journaux; la plupart de ses partisans ne viennent pas; tous les miens sont ici...

FJELDBO

D'électeur du second degré à député, le saut est grand.

STENSGAARD

Lundestad sait très bien que s'il me lâche à l'assemblée des électeurs du second degré, je suis capable de créer un mouvement pour l'éliminer de l'administration municipale.

FJELDBO

Ce n'est pas mal calculé. Et pour que tout cela réussisse, tu sens bien qu'il faut que tu sois attaché ici par des racines plus solides que maintenant.

STENSGAARD

Oui, ces gens veulent toujours avoir une garantie matérielle, une similitude d'intérêts...

FJELDBO

Justement ; et c'est pourquoi mademoiselle Bratsberg doit être sacrifiée.

STENSGAARD

Sacrifiée? Alors je serais une canaille, tout simplement. Mais je sens si bien que ce sera pour son bonheur. Eh bien, quoi? Fjeldbo, qu'est-ce que tu as? Toi aussi, tu as une idée derrière la tête...

FJELDBO

Moi?

STENSGAARD

Oui, c'est sûr ! Tu travailles secrètement contre moi. Pourquoi? Sois franc... ! Veux-tu?

FJELDBO

Sincèrement, non. Tu es trop dangereux, tu manques trop de scrupules,... allons, allons, d'égards, en tout cas, pour que l'on ose être franc avec toi. Ce que tu sais, tu t'en sers sans hésiter. Mais aussi vrai que je suis ton ami, je te donne ce conseil : ne pense plus à mademoiselle Bratsberg.

STENSGAARD

Je ne peux pas. Il faut que je me délivre de toute la bassesse où je suis plongé. Je ne peux plus vivre dans cette turpitude. Je dois ici me laisser prendre sous le bras par Ole Peersen et Peer Olsen, je dois chuchoter avec eux dans les coins, boire la goutte avec eux, rire de leurs plaisanteries qui ont un goût de bière de Bavière, tutoyer des séminaristes et autres butors à demi instruits. Comment

puis-je conserver pur mon amour du peuple au milieu de tout cela? La parole qui éclaire semble m'échapper. Je manque d'espace pour me remuer ; d'air pur à respirer. Oh, je suis parfois pris d'un désir de femmes élégantes. Je veux quelque chose où il y ait de la beauté ! Je suis là, comme dans une baie bourbeuse, et les claires eaux bleues passent loin de moi ;... oh, qu'est-ce que tu comprends à cela !

L'AGRICULTEUR LUNDESTAD *entre par le fond.*

On rencontre ici de bonnes gens. Bonjour.

STENSGAARD

Vous allez entendre du nouveau, monsieur Lundestad. Savez-vous pour qui vote le chambellan?

FJELDBO

Tais-toi ! C'est malhonnête de ta part !

STENSGAARD

Ça m'est égal ! Il vote pour le préfet et le doyen.

LUNDESTAD

Oh oui, nous devions nous y attendre. Vous avez gâté l'affaire avec lui ; ... je vous avais prié de jouer votre carte finement.

STENSGAARD

Je jouerai aussi finement... désormais.

FJELDBO

Méfie-toi que d'autres en fassent autant.

(Il sort à droite.)

STENSGAARD

Il a comme un dard pour vous piquer, cet homme. Pouvez-vous comprendre d'où cela vient?

LUNDESTAD

Non, je ne peux pas. Mais, c'est vrai,... je vois que vous avez été au journal.

STENSGAARD

Moi?

LUNDESTAD

Oui, avec une belle oraison funèbre sur moi.

STENSGAARD

C'est Aslaksen, naturellement, l'imbécile...

LUNDESTAD

Votre sortie contre le chambellan y est aussi.

STENSGAARD

Je ne sais rien de tout cela. Si j'en veux au chambellan, j'ai des armes mieux aiguisées.

LUNDESTAD

Ah oui?

STENSGAARD

Connaissez-vous cette traite? Regardez-la. Est-elle bonne?

LUNDESTAD

Si elle est bonne? Cette traite?

STENSGAARD

Oui ; regardez-la bien.

DANIEL HEJRE *entre par la droite.*

Mais, par les cornes du diable, qu'est-ce qu'il y a donc...? Oh, ce tableau ! Non, je vous en prie, messieurs, ne bougez pas ! Savez-vous à quoi vous m'avez fait penser? Vous m'avez fait penser à une nuit d'été dans l'extrême nord.

LUNDESTAD

C'est une singulière comparaison.

DANIEL HEJRE

Une comparaison toute simple. Le soleil qui monte et celui qui descend tendrement associés. Oh, c'était charmant ! Mais, à propos, qu'est-ce qui ne va pas, là-bas? Les citoyens sont en rumeur comme des poules effrayées, ils jacassent et caquettent, et ne savent où donner de la tête.

STENSGAARD

C'est que c'est un jour d'importance.

DANIEL HEJRE

Oh, vous, avec votre importance... Non, c'est tout autre chose, mes chers amis ! On parle à voix basse d'une grande ruine ; une banqueroute,... oh, pas politique, monsieur Lundestad ; non, pas du tout !

STENSGAARD

Banqueroute?

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; voilà que l'avocat s'anime. Oui, une banqueroute ; quelqu'un va s'écrouler ; la hache est à la racine de l'arbre ;... passons ; il paraît que deux messieurs étrangers ont passé en voiture ; mais où vont-ils? Qui cela concerne-t-il? Savez-vous quelque chose, monsieur Lundestad?

LUNDESTAD

Je sais me taire, monsieur Hejre.

DANIEL HEJRE

Naturellement ; vous êtes un personnage politique, un homme d'État, hé, hé ! Mais je m'en vais pour voir clair dans cette affaire. C'est si amusant, avec ces chevaliers de la traite ; ils sont comme des perles enfilées ; dès que l'une tombe du cordon, elles tombent toutes.

(Il sort au fond.)

STENSGAARD

Y a-t-il du vrai dans ce bavardage?

LUNDESTAD

Vous m'avez montré une traite. Il me semble y avoir vu le nom du négociant Bratsberg?

STENSGAARD

Celui du chambellan aussi.

LUNDESTAD

Et vous m'avez demandé si elle était bonne?

STENSGAARD

Oui ; regardez-la.

LUNDESTAD

Elle n'est pas très bonne.

STENSGAARD

Vous le voyez donc.

LUNDESTAD

Quoi?

STENSGAARD

Qu'elle est fausse.

LUNDESTAD

Fausse? Les fausses traites sont souvent les plus sûres ; on les dégage les premières.

STENSGAARD

Mais qu'en dites-vous? N'est-elle pas fausse?

LUNDESTAD

Ce n'est pas trop bien fait.

STENSGAARD

Comment?

LUNDESTAD

Je crains qu'il y en ait trop de cette sorte.

STENSGAARD

Quoi? Il n'est tout de même pas possible que...

LUNDESTAD

Si le négociant Bratsberg tombe du cordon, ceux-là tomberont aussi, qui lui tiennent de plus près.

STENSGAARD *lui saisit le bras.*

De plus près... qu'entendez-vous par là?

LUNDESTAD

Est-il rien de plus proche que père et fils?

STENSGAARD

Mais, bon Dieu... !

LUNDESTAD

Ce n'est pas de moi que cela vient ! Souvenez-vous que c'est Daniel Hejre qui a parlé de banqueroute, de ruine et...

STENSGAARD

C'est comme un coup de tonnerre qui tombe sur moi.

LUNDESTAD

Oh, il ne manque pas de gens à leur aise qui font la culbute. L'un est trop bon, donne sa caution ; l'argent comptant n'est pas toujours facile à trouver ; et si les propriétés viennent aux enchères, elles sont vendues pour rien...

STENSGAARD

Et tout cela, bien entendu... atteint aussi les enfants !

LUNDESTAD

Oui, ça me fait vraiment de la peine pour la fille. Elle n'a pas grand'chose de l'héritage de sa mère ; et Dieu sait si le peu qu'elle a est garanti.

STENSGAARD

Oh, je comprends maintenant le conseil de Fjeldbo ; il est tout de même le vieil ami sincère !

LUNDESTAD

Qu'est-ce qu'a dit le docteur Fjeldbo?

STENSGAARD

Il est trop sincère pour rien dire ; mais je le comprends tout de même. Et je vous comprends maintenant, monsieur Lundestad.

LUNDESTAD

Est-ce que vous ne m'avez pas compris auparavant?

STENSGAARD

Pas à fond ; j'oubliais l'histoire des rats qui fuient quand la maison brûle.

LUNDESTAD

Ce n'était guère bien dit. Mais qu'est-ce que vous avez? Vous avez si mauvaise mine. Morbleu, est-ce que j'aurais fait un malheur?

STENSGAARD

Un malheur? Comment cela?

LUNDESTAD

Si, si ; je le vois. Oh, vieille bête que je suis ! Cher monsieur Stensgaard, si vraiment vous aimez la jeune fille, qu'est-ce que ça fait qu'elle soit riche ou pauvre?

STENSGAARD

Qu'est-ce que ça fait? Non, évidemment...

LUNDESTAD

Parbleu, un heureux mariage ne se fonde pas sur l'argent, je pense.

STENSGAARD

Naturellement.

LUNDESTAD

Et avec de l'ardeur au travail vous finirez bien par vous en tirer. Qu'une condition modeste ne vous effraie pas. Je sais ce que c'est que l'amour. J'ai beaucoup étudié ce chapitre-là en ma jeunesse. Le bonheur dans la maison ; une femme fidèle... ; oui, mon cher, conduisez-vous de façon à n'avoir rien à regretter plus tard.

STENSGAARD

Mais, et vous, comment ça irait-il?

LUNDESTAD

Ça ira comme ça pourra. Croyez-vous que j'exigerais de vous un pareil sacrifice du cœur?

STENSGAARD

Mais je ferai le sacrifice. Oui, je vous montrerai que j'en ai la force. Il y a là-bas un peuple ardent ; ces gens m'appellent comme par une plainte muette. Oh, comment pourrais-je hésiter !

LUNDESTAD

Oui, mais le propriétaire...?

STENSGAARD

Je saurai donner satisfaction à mes concitoyens à cet égard, monsieur Lundestad. Je vois mon chemin, un chemin nouveau ; et je le suis. Je renonce au bonheur de travailler dans l'abnégation pour celle que j'aime. Je dis à mon peuple : me voici,... prends-moi !

LUNDESTAD *le regarde avec une muette admiration et lui serre la main.*

Vraiment, vous avez des dons superbes, monsieur Stensgaard !

(Il sort à droite.)

(Stensgaard marche de long en large; tantôt il s'arrête devant la fenêtre, tantôt il s'arrache les cheveux. Un peu après, Bastian Monsen entre par le fond.)

BASTIAN

Et me voilà, dis donc !

STENSGAARD

D'où viens-tu?

BASTIAN

De la nation.

STENSGAARD

La nation? Qu'est-ce que ça signifie?

BASTIAN

Tu ne sais pas ce que signifie la nation? Ça signifie le peuple : le menu peuple ; ceux qui n'ont rien et ne sont rien ; ceux qui sont enchaînés...

STENSGAARD

Pourquoi diable ces singeries?

BASTIAN

Quoi?

STENSGAARD

J'ai remarqué depuis quelque temps que tu veux m'imiter ; jusqu'à mon costume et mon écriture, que tu contrefais. Il faut cesser cela.

BASTIAN

Eh bien, quoi? Ne sommes-nous pas du même parti?

STENSGAARD

Oui, mais je ne tolère pas cela ;... tu te rends ridicule...

BASTIAN

Est-ce que je me rends ridicule en te ressemblant?

STENSGAARD

Oui, en me singeant. Sois gentil, Monsen, et laisse cela ; c'est vilain à voir. Mais écoute, dis-moi un peu,... quand ton père revient-il?

BASTIAN

Je n'en sais rien du tout. Il est parti pour Kristiania, je crois ; peut-être ne reviendra-t-il pas avant une huitaine de jours.

STENSGAARD

Non? Ce serait ennuyeux. Et il a une grande affaire en train, dit-on?

BASTIAN

J'ai aussi une affaire. Écoute, Stensgaard, il faut que tu me rendes un service.

STENSGAARD

Volontiers ; de quoi s'agit-il?

BASTIAN

Je me sens si fort. C'est à toi que je le dois ; tu m'as stimulé ;... il faut que je fasse quelque chose ;... je veux me marier.

STENSGAARD

Te marier? Avec qui !

BASTIAN

Chut ! Ici, dans la maison.

STENSGAARD

Madame Rundholmen?

BASTIAN

Chut ! Oui, c'est elle. Dis-lui un mot en ma faveur, hein ! Il me faut quelque chose comme ça. Il y a beaucoup de mouvement autour d'elle ; avec le chambellan elle est

en bons termes depuis que sa sœur a été gouvernante chez lui. Si je l'épouse, j'obtiendrai peut-être aussi les travaux communaux. Bref, je l'aime, sacrebleu !

STENSGAARD

Oh, aimer, aimer ! Laisse donc cette hypocrisie dégoûtante.

BASTIAN

Hypocrisie !

STENSGAARD

Oui ; tu te mens à toi-même, en tout cas. Tu parles tout d'un trait de travaux de voirie et d'amour. Appelle donc les choses de leur vrai nom. Il y a quelque chose de sale là dedans ; je ne veux pas me mêler de ça...

BASTIAN

Mais voyons, écoute... !

STENSGAARD

Laisse-moi en dehors de ça, te dis-je !

(Au docteur Fjeldbo, qui entre par la droite.)

Eh bien, comment va le vote?

FJELDBO

Pour toi, ça va sûrement tout à fait bien. Je viens d'en parler avec Lundestad ; il disait que tu auras presque toutes les voix.

STENSGAARD

Non, vraiment !

FJELDBO

Mais à quoi diable cela servira-t-il? Du moment que tu n'es pas propriétaire suffisant...

STENSGAARD, *trépignant.*

Ah, malédiction !

FJELDBO

Enfin, on ne peut pas tirer deux lièvres à la fois. Si l'on veut gagner d'un côté, il faut se résigner à perdre de l'autre. Adieu.

(Il sort par le fond.)

BASTIAN

Qu'est-ce qu'il voulait dire avec gagner et perdre?

STENSGAARD

Je t'expliquerai ça plus tard. Mais écoute, mon cher Monsen,... pour revenir à ce dont nous parlions ; je t'ai promis de dire un mot en ta faveur...

BASTIAN

Tu m'as promis? Il m'a semblé que tu disais, au contraire...?

STENSGAARD

Tatata ; tu ne m'as pas laissé parler. Je voulais dire qu'il y a quelque chose de vilain dans cette façon d'entremêler son amour et les travaux de voirie ou autres ; c'est pécher contre ce qu'on a de meilleur en sa poitrine ;... et c'est pourquoi, cher ami, du moment que tu aimes vraiment cette fille...

BASTIAN

Cette veuve.

STENSGAARD

Ah, oui, oui ; c'est la même chose. Je voulais dire que, lorsqu'on aime vraiment une femme, il y a ceci, qui doit être décisif...

BASTIAN

Oui, je le trouve aussi. Et alors, tu parleras pour moi?

STENSGAARD

Oui, avec grand plaisir. Mais à une condition.

BASTIAN

C'est...?

STENSGAARD

Donnant, donnant, cher Bastian ; à ton tour tu parleras pour moi.

BASTIAN

Moi? A qui?

STENSGAARD

Tu n'as vraiment rien remarqué? C'est pourtant facile à voir.

BASTIAN

Ce n'est pas tout de même...?

STENSGAARD

Ragna, ta sœur, oui ! C'est elle. Oh, tu ne sais pas comme cela m'a touché de la voir modestement s'occuper du ménage...

BASTIAN

Non, serait-ce possible?

STENSGAARD

Dire qu'avec ta pénétration, tu n'as pas su voir ça?

BASTIAN

Si, au commencement, il m'a bien semblé... ; mais maintenant, on dit tellement que tu t'es mis à fréquenter chez le chambellan...

STENSGAARD

Ah, baste, le chambellan ! Oui, Monsen, je vais te dire franchement, il y a eu un moment où j'ai comme hésité ; mais, Dieu merci, c'est passé ; maintenant je vois clair en moi-même et sais quel chemin je dois suivre.

BASTIAN

Voici ma main. Je parlerai, tu le penses bien. Et quant

à Ragna,... elle n'osera pas faire autrement que nous le voulons, père et moi.

STENSGAARD

Oui, mais ton père,... c'était là justement ce que je voulais dire...

BASTIAN

Chut ; sapristi, voilà que j'entends Madame Rundholmen ; parle donc pour moi, si elle n'est pas trop occupée ; car en ce cas elle ne veut rien entendre. Oui, mon cher, fais de ton mieux ; j'agirai moi-même pour le reste. Tu n'as pas vu ici l'imprimeur Aslaksen?

STENSGAARD

Il est sûrement à la salle de vote.

(Bastian sort au fond; en même temps Mme Rundholmen entre par la droite.)

MADAME RUNDHOLMEN

Ça va comme sur une planche savonnée, monsieur Stensgaard ; tout le monde vote pour vous.

STENSGAARD

C'est curieux.

MADAME RUNDHOLMEN

Oui ; Dieu sait ce que Monsen de Storli en pensera.

STENSGAARD

Écoutez ; un mot, madame Rundholmen.

MADAME RUNDHOLMEN

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

STENSGAARD

Vous voulez bien m'écouter?

MADAME RUNDHOLMEN

Certes, bien volontiers.

STENSGAARD

Bon. Vous avez parlé récemment de votre vie solitaire...

MADAME RUNDHOLMEN

Oh, c'était ce vilain vieux Hejre...

STENSGAARD

Vous vous plaigniez de la tristesse d'être veuve...

MADAME RUNDHOLMEN

Oui, Dieu, si seulement vous connaissiez ça, monsieur Stensgaard !

STENSGAARD

Mais si un alerte jeune homme venait maintenant...

MADAME RUNDHOLMEN

Un alerte jeune homme?

STENSGAARD

Qui depuis longtemps aurait eu en secret de l'affection pour vous...

MADAME RUNDHOLMEN

Non, vous savez, je ne veux plus vous écouter.

STENSGAARD

Il le faut ! Un jeune homme qui trouve pénible aussi de rester seul.

MADAME RUNDHOLMEN

Oui, et alors? Je ne vous comprends pas du tout.

STENSGAARD

Si vous pouviez faire le bonheur de deux personnes, madame Rundholmen,... le vôtre et...

MADAME RUNDHOLMEN

Et celui d'un alerte jeune homme?

STENSGAARD

Parfaitement ; répondez-moi...

MADAME RUNDHOLMEN

Oh, non, Stensgaard, vous ne parlez pas sérieusement?

STENSGAARD

Comment pouvez-vous croire que je veux vous tromper? Ne seriez-vous pas disposée alors...?

MADAME RUNDHOLMEN

Si, Notre-Seigneur sait que je le suis ! Cher ami...

STENSGAARD, *reculant.*

Quoi?

MADAME RUNDHOLMEN

Aïe, voilà quelqu'un !

(Mlle Monsen, agitée, entre vite par le fond.)

RAGNA

Permettez, père n'est pas ici?

MADAME RUNDHOLMEN

Votre père? Oui ; non ;... je ne sais pas ;... excusez...

RAGNA

Où est-il?

MADAME RUNDHOLMEN

Votre père? Heu ; non, il est parti en voiture...

STENSGAARD

Il est parti pour Kristiania.

RAGNA

Non, c'est impossible...

MADAME RUNDHOLMEN

Oui, il est parti en voiture, je le sais. Oh mais, mademoiselle Monsen, vous ne pouvez pas vous imaginer comme je suis contente ! Attendez un peu, pendant que je vais à la cave chercher une bouteille du vrai.

(Elle sort à gauche.)

STENSGAARD

Dites-moi, mademoiselle,... est-ce vraiment votre père que vous cherchez.

RAGNA

Oui, vous l'avez entendu.

STENSGAARD

Et vous n'avez pas su qu'il était parti de chez lui?

RAGNA

Oh, que sais-je? On ne me dit rien. Mais à Kristiania? C'est impossible ; ils auraient dû le rencontrer. Adieu !

STENSGAARD *lui barre le chemin.*

Ragna ! Écoutez ! Pourquoi êtes-vous si changée à mon égard?

RAGNA

Moi? Laissez-moi passer ! Je veux m'en aller !

STENSGAARD

Non, vous ne vous en irez pas ! Je considère comme providentiel que vous soyez venue en cet instant. Oh, n'ayez pas cet air craintif ; avant, c'était autrement.

RAGNA

Oui, c'est passé, Dieu soit loué !

STENSGAARD

Mais pourquoi...?

RAGNA

J'ai appris à vous mieux connaître ;... il est heureux que je l'aie appris à temps.

STENSGAARD

Ah oui? On a menti sur mon compte? Oui, peut-être y a-t-il aussi de ma faute ; j'ai été comme égaré. C'est fini

maintenant ! Oh, quand je vous vois, je deviens meilleur. C'est à vous que va mon affection profonde et vraie ; c'est vous que j'aime, Ragna,... vous, et nulle autre !

RAGNA

Laissez-moi passer ! J'ai peur de vous...

STENSGAARD

Oh, mais demain, Ragna,... puis-je aller vous parler?

RAGNA

Oui, oui, au nom de Dieu, seulement pas aujourd'hui.

STENSGAARD

Seulement pas aujourd'hui? Hourra ! Tout va bien ; je suis heureux !

MADAME RUNDHOLMEN, *entrant par la gauche avec du vin et des gâteaux.*

Voilà, nous allons boire un verre à la santé et prospérité...

STENSGAARD

Au bonheur en amour ! Un skaal pour l'amour et le bonheur ! Hourra pour demain !

(Il boit.)

LE LICENCIÉ HELLE, *entre par la droite à Ragna.*

L'avez-vous trouvé?

RAGNA

Non, il n'est pas ici. Venez, venez !

MADAME RUNDHOLMEN

Mais sapristi, qu'est-ce qu'il y a?

LE LICENCIÉ HELLE

Rien ; il est seulement venu des étrangers à Storli, et...

RAGNA

Merci de votre amabilité, madame Rundholmen, mais...

MADAME RUNDHOLMEN

Oh, il vous est encore tombé sur le dos des étrangers?

RAGNA

Oui, oui ; excusez ; il faut que je rentre. Adieu !

STENSGAARD

Adieu,... à demain !

(Le licencié Helle et Mlle Monsen sortent par le fond.)

DANIEL HEJRE, *entrant par la droite.*

Ha, ha ; maintenant ça va comme une baguette contre les rais d'une roue. Stensgaard, Stensgaard, Stensgaard, chantent-ils tous ; c'est lui qu'ils élisent tous. Vous devriez l'élire aussi, madame Rundholmen.

MADAME RUNDHOLMEN

Hi ; vous parlez. Mais ils votent tous pour lui?

DANIEL HEJRE

Oui, tous, sûrement ; monsieur Stensgaard jouit de la confiance du peuple, comme on dit. Le vieux Lundestad circule avec une figure de concombre confit dans le sucre. Oh, c'est un vrai plaisir de voir ça.

MADAME RUNDHOLMEN

Ils ne l'auront pas élu pour rien. Si je ne peux pas voter, je peux régaler.

(Elle sort à gauche.)

DANIEL HEJRE

Vous êtes un vrai Jens pour veuves, vous, monsieur Stensgaard ! Oui, savez-vous,... vous devriez y mordre sérieusement, vous seriez en sûreté.

STENSGAARD

A Madame Rundholmen?

DANIEL HEJRE

Oui, justement ; c'est une femme qui est sérieuse à tous égards ; elle sera la première poule du panier, aussitôt que la bâtisse de Storli sera effondrée.

STENSGAARD

Il n'y a rien qui cloche à Storli?

DANIEL HEJRE

Rien? Vous avez peu de mémoire, mon cher. Ne parle-t-on pas de ruine, de banqueroute et...

STENSGAARD

Oui, oui, et alors?

DANIEL HEJRE

Alors? Oui, dites-le-moi. On est venu demander Monsen ; deux messieurs sont arrivés à Storli...

STENSGAARD

Deux hôtes, oui, je sais...

DANIEL HEJRE

Deux hôtes non invités, mon cher jeune ami ; on chuchote, on parle de police et de créanciers hargneux... les papiers ne sont pas en règle, vous savez ! Oui, à propos,... qu'est-ce que c'était que ce papier que Monsen vous a remis hier?

STENSGAARD

Oh, c'était un papier. Des papiers pas en règle, dites-vous? Écoutez ; vous connaissez la signature du chambellan Bratsberg?

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; je pense bien.

STENSGAARD *sort la traite.*

Tenez, regardez ceci.

DANIEL HEJRE

Voyons ;... je suis un peu myope, c'est vrai, mais...

(Après avoir vu.)

Ça, mon cher? Ça n'a jamais été l'écriture du chambellan.

STENSGAARD

Jamais? Alors, donc... !

DANIEL HEJRE

Et elle est émise par le propriétaire Monsen?

STENSGAARD

Non, par le négociant Bratsberg.

DANIEL HEJRE

Allons donc ! Montrez.

(Il regarde et la rend.)

Vous pouvez vous en servir pour allumer votre cigare.

STENSGAARD

Comment? Le nom de l'émetteur aussi...?

DANIEL HEJRE

Contrefait, jeune homme ; contrefait, aussi vrai que je m'appelle Daniel. On n'a qu'à le regarder avec l'œil aigu de la méfiance...

STENSGAARD

Mais comment est-ce possible...? Il faut que Monsen n'ait pas su...

DANIEL HEJRE

Monsen? Non, ce gaillard n'est au fait ni de ses propres papiers ni de ceux des autres. Mais il est bon que cela prenne

fin, monsieur Stensgaard ! C'est une satisfaction pour le sentiment moral. Ah, je me suis souvent senti enflammé d'une noble colère, si j'ose le dire moi-même, à être ici obligé d'être témoin... ; passons. Mais le plus amusant de l'histoire, c'est que si Monsen aujourd'hui dégringole, il entraînera tout d'abord le négociant Bratsberg avec lui ; le négociant entraînera le chambellan...

STENSGAARD

Oui, c'est ce que disait aussi Lundestad.

DANIEL HEJRE

Mais, bien entendu, la banqueroute procède avec méthode. Attention ; je suis un vieux faiseur d'horoscope : Monsen ira aux travaux forcés, le négociant aura un concordat, et le chambellan sera mis en tutelle ; ce qui veut dire que ses créanciers lui offriront quelque deux mille daler de pension annuelle. Ainsi vont les choses, monsieur Stensgaard ! Je m'y connais ; je m'y connais. Que dit l'auteur classique? *Fiat justitia, pereat mundus;* ça veut dire : Fi, quelle justice en ce monde corrompu !

STENSGAARD, *arpentant la salle.*

L'une comme l'autre ! Les deux voies barrées !

DANIEL HEJRE

Que diable...?

STENSGAARD

Et cela en ce moment ! Juste maintenant... !

L'IMPRIMEUR ASLAKSEN *entre par la droite.*

Félicitations ; félicitations, monsieur l'électeur !

STENSGAARD

Élu?

ASLAKSEN

Par cent dix-sept voix,... et Lundestad par cinquante-trois. Les autres sont dispersées.

DANIEL HEJRE

Eh bien, voilà votre premier pas dans la carrière de l'honneur, monsieur Stensgaard !

ASLAKSEN

Et ça va coûter un bol de punch.

DANIEL HEJRE

Oui, c'est le premier pas qui coûte, dit-on.

ASLAKSEN *entre à gauche, criant.*

Du punch sur la table, madame Rundholmen ! C'est le nouvel électeur qui l'offre.

(L'agriculteur Lundestad et plusieurs électeurs du premier degré entrent peu à peu par la droite.)

DANIEL HEJRE, *compatissant, à Lundestad.*

Cinquante-trois ! Voilà la récompense du citoyen blanchi par l'âge !

LUNDESTAD *chuchote à Stensgaard.*

Vous tenez toujours bon, pour ce qui...

STENSGAARD

A quoi sert de tenir bon, quand tout s'écroule?

LUNDESTAD

Voulez-vous dire que la partie est perdue?

ASLAKSEN, *rentrant de la gauche.*

C'est madame Rundholmen elle-même qui paye le punch ;... c'est surtout son affaire, dit-elle.

STENSGAARD, *saisi par une idée.*

Madame Rundholmen ! Son affaire... !

LUNDESTAD

Quoi?

STENSGAARD

La partie n'est pas perdue, monsieur Lundestad.

(Il s'assied et écrit sur la table à droite.)

LUNDESTAD, *baissant la voix.*

Écoutez, Aslaksen ; puis-je mettre une note dans le journal d'après-demain?

ASLAKSEN

Oui, parbleu, vous pouvez ; est-ce raide?

LUNDESTAD

Non, certes, ce n'est pas raide.

ASLAKSEN

Oui, ça ne fait rien, je le prends tout de même.

LUNDESTAD

C'est mon testament politique ; je l'écrirai ce soir.

(Il remonte.)

UNE SERVANTE, *venant de gauche.*

Voilà du punch de la part de madame.

ASLAKSEN

Hourra ; les affaires locales prennent de l'animation !

(Il pose le bol sur la table du milieu, verse du punch aux autres et boit assidûment pendant ce qui suit. Bastian Monsen est entré par la droite.)

BASTIAN, *à voix basse.*

Oui, vous pensez à ma lettre?

ASLAKSEN

Soyez tranquille.

(Il se frappe la poitrine.)

Je l'ai là.

BASTIAN

Et vous la donnerez le plus tôt possible ;... quand vous verrez qu'elle a un moment, vous comprenez.

ASLAKSEN

Compris ; compris !

(Criant.)

Arrivez, maintenant, les verres sont pleins !

BASTIAN

Et, que diable, vous n'aurez pas fait ça pour rien.

ASLAKSEN

Bon, bon.

(A la servante.)

Un citron, Karen ;... vivement !

(Bastian s'éloigne.)

STENSGAARD

Un mot, Aslaksen ; passerez-vous par ici demain soir?

ASLAKSEN

Demain soir? Oui, je le ferai volontiers.

STENSGAARD

Bon ; alors vous entrerez et remettrez à madame Rundholmen cette lettre.

ASLAKSEN

De vous?

STENSGAARD

Oui. Mettez-la dans votre poche. C'est cela. Demain soir, n'est-ce pas.

ASLAKSEN

Exactement. Soyez tranquille.

(La servante apporte ce qu'il a demandé Stensgaard se dirige vers la fenêtre.)

BASTIAN

Dis donc,... as-tu parlé à madame Rundholmen?

STENSGAARD

Parlé? Oh oui ; j'ai parlé un peu...

BASTIAN

Et que penses-tu?

STENSGAARD

Oui,... heu ; nous avons été interrompus ; je ne peux rien te dire de net.

BASTIAN

J'essaye tout de même. Elle se plaint beaucoup de son état de veuvage. Dans une heure j'aurai la décision.

STENSGAARD

Dans une heure?

BASTIAN *voit Mme Rundholmen entrer par la gauche.*

Chut ; que personne ne voie rien !

(Il remonte.)

STENSGAARD, *s'approche d'Aslaksen, à voix basse.*

Rendez-moi la lettre.

ASLAKSEN

Vous la voulez?

STENSGAARD

Oui, vite ; je m'en chargerai moi-même.

ASLAKSEN

Tenez ; la voilà.

(Stensgaard met la lettre dans sa poche et se mêle aux autres.)

MADAME RUNDHOLMEN, *à Bastian.*

Et que dites-vous du vote, Monsen?

BASTIAN

C'est très bien ; moi et Stensgaard, nous sommes très amis, je vous dirai. Ça ne m'étonnerait pas s'il arrivait au Storting.

MADAME RUNDHOLMEN

Mais votre père n'en serait sans doute pas enchanté.

BASTIAN

Oh, père a tant d'affaires en train. D'ailleurs, si l'on élit Stensgaard, l'honneur en restera aussi bien dans la famille, je crois.

MADAME RUNDHOLMEN

Comment ça?

BASTIAN

Il veut se fiancer...

MADAME RUNDHOLMEN

Par exemple ; il a dit quelque chose?

BASTIAN

Oui ; et je lui ai promis de parler pour lui ; ça ira ; je crois que Ragna le regarde sûrement d'un bon œil.

MADAME RUNDHOLMEN

Ragna?

LUNDESTAD *s'approche.*

Eh bien ; de quoi parlez-vous avec tant d'animation, madame Rundholmen?

MADAME RUNDHOLMEN

Songez donc, il dit que Stensgaard veut se fiancer...

LUNDESTAD

Parfaitement ; mais le chambellan n'est pas facile à fléchir...

BASTIAN

Le chambellan?

LUNDESTAD

Il pense qu'elle mérite mieux qu'un simple avocat...

MADAME RUNDHOLMEN

Qui ; qui?

LUNDESTAD

Sa fille, naturellement.

BASTIAN

Il ne demande tout de même pas la main de mademoiselle Bratsberg, que je sache?

LUNDESTAD

Si fait, il la demande.

MADAME RUNDHOLMEN

Et vous le jurez?

BASTIAN

Et à moi, il a dit... ! Écoutez, que je vous parle !

(Lundestad et Bastian vont vers le fond.)

MADAME RUNDHOLMEN *s'approche de Stensgaard.*

Il faut veiller au grain, Stensgaard !

STENSGAARD

Contre qui?

MADAME RUNDHOLMEN

Contre de vilaines gens ; il y en a ici qui médisent de vous.

STENSGAARD

Qu'ils médisent,... pourvu qu'ils ne le fassent pas auprès d'une seule personne.

MADAME RUNDHOLMEN

Qui est celle-là?

STENSGAARD *lui remet la lettre en cachette.*

Tenez ; lisez cela, quand vous serez seule.

MADAME RUNDHOLMEN

Ah, je savais bien !

(Elle entre à gauche.)

LE DIRECTEUR RINGDAL, *entrant par la droite.*

Eh bien, j'entends dire que vous avez remporté la victoire, monsieur l'avocat.

STENSGAARD

Mais oui, monsieur le directeur, et cela malgré les efforts de votre patron.

RINGDAL

A quoi s'est-il efforcé?

STENSGAARD

A me faire échouer.

RINGDAL

Il se sert de sa liberté de vote comme un autre.

STENSGAARD

C'est seulement dommage qu'il ne s'en servira plus.

RINGDAL

Qu'est-ce que cela veut dre?

STENSGAARD

Je veux dire, puisque tel est l'état où sont les papiers...

RINGDAL

Les papiers! Quels papiers? De quoi vous mêlez-vous?

STENSGAARD

Oh, vous n'avez pas besoin de faire comme si vous ne compreniez rien. N'y a-t-il pas un orage qui menace? Une faillite en grand?

RINGDAL

Oui, je l'entends dire de tous les côtés.

STENSGAARD

Et le chambellan et le négociant n'en sont peut-être pas?

RINGDAL

Êtes-vous fou?

STENSGAARD

Oui, il est naturel que vous cherchiez à le cacher.

RINGDAL

A quoi cela servirait-il? Peut-on cacher des faits de ce genre?

STENSGAARD

N'est-ce donc pas vrai?

RINGDAL

Pas un mot, en ce qui concerne le chambellan. Mais comment avez-vous pu croire à cela? Qui vous l'a fait accroire?

STENSGAARD

Ça, je ne le dis pas pour le moment.

RINGDAL

Peu importe. Mais qui que ce soit qui l'ait fait, il y a là-dessous une intention.

STENSGAARD

Une intention... !

RINGDAL

Oui, réfléchissez bien ; n'y a-t-il personne qui verrait son avantage à vous tenir éloigné du chambellan...?

STENSGAARD

Sur mon âme, oui, oui ; quelqu'un !

RINDGAL

Le chambellan a beaucoup d'affection pour vous, au fond...

STENSGAARD

Vraiment?

RINGDAL

Oui, et c'est ce que l'on veut miner ;... on profite de votre ignorance des situations ici, de votre caractère fougueux et crédule, de..

STENSGAARD

Oh, les vipères ! Et madame Rundholmen, qui a ma lettre !

RINGDAL

Quelle lettre?

STENSGAARD

Oh, rien. Mais il n'est pas trop tard encore ! Cher monsieur Ringdal, verrez-vous le chambellan ce soir?

RINGDAL

Je le verrai certainement.

STENSGAARD

Dites-lui donc que les menaces qu'il connaît bien sont absurdes ; dites-lui que je viendrai moi-même lui expliquer tout demain.

RINGDAL

Vous viendrez?

STENSGAARD

Oui, pour lui prouver... ah, prouver ! Tenez, monsieur Ringdal ; donnez au chambellan cette traite de ma part.

RINGDAL

La traite... !

STENSGAARD

Oui, oui ; c'est quelque chose que vous ne comprenez pas ; mais vous n'avez qu'à lui donner...

RINGDAL

En vérité, monsieur Stensgaard...

STENSGAARD

Et vous pourrez seulement ajouter ces simples mots de ma part : c'est ainsi que j'agis envers les gens qui veulent me faire échouer aux élections.

RINGDAL

Vous pouvez y compter.

(Il sort au fond.)

STENSGAARD

Écoutez, monsieur Hejre,... comment avez-vous pu me donner à croire cette histoire sur le chambellan?

DANIEL HEJRE

Comment j'ai pu vous donner à croire...?

STENSGAARD

Mais oui ; c'est un abominable mensonge...

DANIEL HEJRE

Hé ; tiens, tiens ; j'en suis enchanté ! Songez donc, monsieur Lundestad, c'est un mensonge, cette histoire sur le chambellan.

LUNDESTAD

Chut ; mauvaise piste ; ça doit être plus près.

STENSGAARD

Comment, plus près?

LUNDESTAD

Je ne sais rien ; mais on parle de madame Rundholmen...

STENSGAARD

Hein !

DANIEL HEJRE

Oui, ne l'ai-je pas prédit ! Ces relations avec le propriétaire de Storli...

LUNDESTAD

Il est parti de chez lui en voiture ce matin, avant le jour...

DANIEL HEJRE

Et la famille est à sa recherche...

LUNDESTAD

Et le fils est fort occupé à bien établir sa sœur...

STENSGAARD

L'établir ! Elle a dit : « Demain ; » et son inquiétude pour son père.. !

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; vous verrez qu'il est allé se pendre !

ASLAKSEN

Il y a quelqu'un qui s'est pendu?

LUNDESTAD

Monsieur Hejre dit que Monsen de Storli...

LE PROPRIÉTAIRE MONSEN, *entrant par le fond.*

Du champagne !

ASLAKSEN ET PLUSIEURS AUTRES

Monsen !

MONSEN

Oui, Monsen, oui ! Monsen au champagne ! Monsen le richard ! Du vin, par les cornes du diable !

DANIEL HEJRE

Mais, cher monsieur... !

STENSGAARD

Vous ! D'où venez-vous?

MONSEN

De faire des affaires ! Gagné cent mille ! Hé, demain, je donne un dîner monstre à Storli. Tout le monde est invité. Allons, du champagne ! Compliments, Stensgaard,. vous voilà électeur du second degré.

STENSGAARD

Oui, je vais vous expliquer...

MONSEN

Pfut ; que voulez-vous que ça me fasse? Du vin ! Où est Madame Rundholmen?

(Il veut entrer à gauche.)

LA SERVANTE, *qui vient de sortir.*

Personne ne doit entrer ; Madame lit une lettre...

BASTIAN

Ah, sacrebleu !

(Il sort au fond.)

STENSGAARD

Elle lit une lettre?

LA SERVANTE

Oui, et elle est dans tous ses états.

STENSGAARD

Adieu, monsieur Monsen ; à demain, au dîner de Storli...

MONSEN

Adieu ; à demain !

STENSGAARD, *à voix basse.*

Monsieur Hejre, voulez-vous-me rendre un service?

DANIEL HEJRE

Mais, certainement.

STENSGAARD

Peignez-moi donc un peu en noir à madame Rundholmen ; parlez de moi de façon un peu équivoque ;... vous faites ça si bien.

DANIEL HEJRE

Que diable est-ce que ça signifie?

STENSGAARD

J'ai mes raisons ; c'est une plaisanterie, je vous dirai,... un pari avec... avec une personne contre qui vous avez une dent.

DANIEL HEJRE

Aha, je comprends... ; passons !

STENSGAARD

Alors, ne gâtez rien ; faites-la seulement un peu hésiter dans son jugement sur moi ; rendez-la un peu incertaine jusqu'à nouvel ordre, vous comprenez.

DANIEL HEJRE

Soyez tranquille ; ce sera pour moi un vrai plaisir...

STENSGAARD

Merci ; merci d'avance !

(Il s'approche de la table.)

Monsieur Lundestad, nous causerons demain matin chez le chambellan.

LUNDESTAD

Avez-vous de l'espoir?

STENSGAARD

Triple espoir !

LUNDESTAD

Triple? Mais je ne comprends pas...

STENSGAARD

Ce n'est pas nécessaire ; désormais j'agirai par moi-même.

(Il sort au fond.)

MONSEN, *près du bol de punch.*

Un plein verre encore, Aslaksen ! Où est Bastian?

ASLAKSEN

Il a filé. Mais j'ai une lettre qu'il m'a chargé de remettre.

MONSEN

Vraiment?

ASLAKSEN

A madame Rundholmen.

MONSEN

Ah, enfin !

ASLAKSEN

Mais pas avant demain soir, il a dit ; ni avant, ni après ; à l'heure dite ! Skaal !

DANIEL HEJRE, *à Lundestad.*

Quelle diable de manigance y a-t-il entre ce monsieur Stensgaard et madame Rundholmen?

LUNDESTAD, *plus bas.*

Il lui demande sa main.

DANIEL HEJRE

C'est bien ce que je pensais. Mais il m'a prié de le noircir un peu, de le rendre suspect... ; passons...

LUNDESTAD

Et vous l'avez promis?

DANIEL HEJRE

Oui, naturellement.

LUNDESTAD

Il paraît qu'il a dit de vous que ce que vous promettez à l'est, vous le tenez à l'ouest.

DANIEL HEJRE

Hé, hé ; la chère âme,... alors il se sera bien trompé cette fois.

MADAME RUNDHOLMEN, *dans la porte de gauche, tenant une lettre ouverte.*

Où est l'avocat Stensgaard?

DANIEL HEJRE

Il a embrassé votre servante et il est parti, madame Rundholmen.

(Le rideau tombe.)

ACTE V

Grand salon chez le chambellan. Entrée au fond; portes à droite et à gauche Le directeur Ringdal est debout devant une table et feuillette des papiers

(On frappe.)

RINGDAL

Entrez !

LE DOCTEUR FJELDBO, *entrant par le fond.*

Bonjour.

RINGDAL

Bonjour, monsieur le docteur.

FJELDBO

Allons ; tout va bien?

RINGDAL

Oui, merci ; assez bien ici ; mais...

FJELDBO

Mais?

RINGDAL

Oui, vous avez entendu sûrement la grande nouvelle?

FJELDBO

Non. Qu'est-ce qu'il y a?

RINGDAL

Quoi? N'avez-vous pas appris ce qui s'est passé à Storli?

FJELDBO

Non !

RINGDAL

Monsen s'est enfui cette nuit.

FJELDBO

Enfui? Monsen?

RINGDAL

Enfui.

FJELDBO

Mais, grand dieu...?

RINGDAL

Des bruits singuliers ont déjà circulé hier ; mais Monsen est revenu ; il a dû savoir dissimuler...

FJELDBO

Mais la raison? La raison?

RINGDAL

Des pertes énormes dans le commerce des bois, dit-on ; il paraît que deux maisons de Kristiania liquideraient, et alors...

FJELDBO

Et alors il s'est enfui !

RINGDAL

Vers la Suède, probablement. Ce matin les autorités sont venues à Storli ; on prend des notes, on met les scellés...

FJELDBO

Et la malheureuse famille...?

RINGDAL

Le fils a dû toujours se tenir en dehors... ; en tout cas, il ne fait semblant de rien, à ce que j'entends dire.

FJELDBO

Bon ; et la fille, alors?

RINGDAL

Chut ; la fille est ici.

FJELDBO

Ici?

RINGDAL

Le précepteur l'a amenée ici avec les petits ce matin ; mademoiselle Bratsberg s'est chargée d'eux sans rien dire.

FJELDBO

Et comment supporte-t-elle cela?

RINGDAL

Oh, passablement, je suppose. Vous savez, après les traitements qu'elle a subis chez elle... ; et d'ailleurs, je peux vous dire qu'elle... Chut ; voilà le chambellan.

LE CHAMBELLAN, *entrant par la gauche.*

Tiens, vous êtes là, cher docteur?

FJELDBO

Oui, je suis sorti d'assez bonne heure. Puis-je vous présenter mes vœux de bonheur en ce jour d'anniversaire, monsieur le chambellan?

LE CHAMBELLAN

Oh, Dieu ait pitié de nous... pour le bonheur qu'il apporte, mais je vous remercie ; je sais que vous les présentez de bon cœur.

FJELDBO

Et puis-je vous demander, monsieur le chambellan...

LE CHAMBELLAN

Un mot, d'abord ; vous laisserez ce titre de côté désormais.

FJELDBO

Que signifie...?

LE CHAMBELLAN

Je suis propriétaire d'usine, simplement.

FJELDBO

Oh, mais qu'est-ce que c'est que ces extravagances?

LE CHAMBELLAN

Je me suis désisté du titre et de la fonction. Ma lettre à Sa Majesté partira dès aujourd'hui.

FJELDBO

Vous devriez laisser passer une nuit là-dessus.

LE CHAMBELLAN

Lorsque mon roi m'a fait la faveur de m'accueillir dans son entourage immédiat, ce fut à cause d'une considération que ma famille avait su conserver pendant de nombreuses générations.

FJELDBO

Oui, et après?

LE CHAMBELLAN

Ma famille est déshonorée, aussi complètement que celle du propriétaire Monsen. Oui, vous avez bien entendu parler de Monsen?

FJELDBO

Oui, je sais.

LE CHAMBELLAN, *à Ringdal.*

On ne sait rien de plus?

RINGDAL

Rien, sinon qu'il entraîne avec lui un bon nombre des jeunes cultivateurs.

LE CHAMBELLAN

Et mon fils?

RINGDAL

Votre fils m'a envoyé un bilan. Il peut régler le compte de tout le monde ; mais il ne restera rien.

LE CHAMBELLAN

Hm. Bien, voulez-vous faire copier ma supplique?

RINGDAL

J'y vais.

(Il sort par la première porte à droite.)

FJELDBO

Mais avez-vous bien réfléchi? Tout cela peut s'arranger discrètement.

LE CHAMBELLAN

Oui? Puis-je m'enlever la connaissance de ce qui est arrivé?

FJELDBO

Oh, qu'est-ce qui est arrivé, en somme? Il vous a écrit, a avoué son acte inconsidéré, a imploré son pardon ; c'est la seule fois qu'il ait commis pareille faute ; alors, qu'y a-t-il, je vous demande?

LE CHAMBELLAN

Agiriez-vous comme l'a fait mon fils?

FJELDBO

Il ne recommencera pas ; c'est l'essentiel.

LE CHAMBELLAN

Et comment savez-vous qu'il ne recommencera pas?

FJELDBO

A défaut d'autre indice, je le sais par la scène que vous-même m'avez racontée ; la scène avec votre belle-fille. Quelle qu'en soit la suite, il a du moins été secoué de sorte à devenir sérieux.

LE CHAMBELLAN, *arpentant la pièce.*

Ma pauvre Selma ! Notre vie calme et notre bonheur perdus !

FJELDBO

Ce n'est pas là le plus important. Ce bonheur a été une apparence. Oui, je vous le dirai : en cela, comme en beau-

coup d'autres choses, vous avez bâti sur un terrain peu solide ; vous avez été orgueilleux et aveuglé, monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN *s'arrête.*

Moi?

FJELDBO

Oui, vous ! Vous vous êtes targué de la probité de votre famille ; mais quand cette probité a-t-elle été mise à l'épreuve? Savez-vous si elle aurait résisté à la tentation?

LE CHAMBELLAN

Vous pouvez vous dispenser de tout sermon, monsieur le docteur ; les événements de ces jours derniers ne m'ont pas atteint sans laisser de traces.

FJELDBO

Je le crois aussi ; mais que cela se montre dans une plus grande indulgence et un jugement plus serein. Vous blâmez votre fils, mais qu'avez-vous fait pour votre fils? Vous avez pris soin de développer ses facultés, mais non de lui former un caractère. Vous avez tenu des discours sur ce qu'il devait à sa très honorable famille ; mais vous ne l'avez pas dirigé, modelé, formé de façon que cela devînt pour lui une inconsciente nécessité de se conduire honorablement.

LE CHAMBELLAN

Vous croyez?

FJELDBO

Je le crois et je le sais. Mais c'est si général ici ; on croit que la grande affaire est d'apprendre, et non d'être. Et nous voyons où cela mène ; nous le voyons par les centaines de gens doués qui circulent comme inachevés, et dont les sentiments et les tendances d'esprit vont dans un sens,

mais le travail et la manière d'agir dans un sens tout différent. Vous n'avez qu'à voir Stensgaard...

LE CHAMBELLAN

Stensgaard, oui ! Qu'est-ce que vous dites de Stensgaard?

FJELDBO

Pièces et morceaux. Je l'ai connu depuis son enfance. Son père était un triste sire, une loque, rien du tout ; il tenait un petit commerce de regrattier et en même temps prêtait sur gages ; ou plutôt, c'était la femme qui menait tout. C'était une femme mal embouchée, la moins féminine que j'aie connue. Elle a fait interdire son mari ; pas trace de cœur en elle. Et c'est dans cette maison que Stensgaard a grandi. Et en même temps il allait au lycée. « Il fera des études, disait la mère ; il deviendra un habile caissier. » Bassesse à la maison ; élévation au lycée ; esprit, caractère, volonté, facultés,... tout cela prenait des voies diverses. A quoi cela pouvait-il conduire, sinon à une dispersion de la personnalité?

LE CHAMBELLAN

Je ne sais à quoi cela pouvait conduire. Mais je voudrais savoir ce qui est assez bon pour vous. De Stensgaard il n'y a rien à attendre ; de mon fils non plus ; mais de vous, naturellement ; de vous... !

FJELDBO

Oui, de moi ; précisément de moi. Oh, il ne faut pas sourire ; je n'en tire pas vanité ; mais j'ai reçu ce qui fonde l'équilibre, et qui donne la sécurité. J'ai grandi dans le calme et l'harmonie, dans une famille simple de condition moyenne. Ma mère est complètement femme. Jamais chez

nous on n'a rien désiré au delà de ses forces ; aucune prétention n'a échoué sur l'écueil des circonstances ; aucune mort n'est venue troubler le groupe et y laisser le vide et les regrets. On y avait l'amour de la beauté ; mais il résidait dans la façon de considérer la vie, et n'était pas un goût à part et à côté ; il n'y avait pas de ces excès de l'intelligence ni du sentiment...

LE CHAMBELLAN

Oui ; oui ; et c'est pourquoi vous êtes un homme extrêmement complet.

FJELDBO

Je suis loin de le croire. Je dis seulement que les conditions de la vie ont été infiniment favorables pour moi ; et j'en éprouve un sentiment de responsabilité.

LE CHAMBELLAN

Soit ; mais si Stensgaard n'a pas une telle responsabilité, il a d'autant plus de mérite à faire, malgré cela...

FJELDBO

Quoi? Qu'y a-t-il?

LE CHAMBELLAN

Vous le jugez mal, mon cher docteur. Regardez. Que dites-vous de ça?

FJELDBO

La traite de votre fils?

LE CHAMBELLAN

Oui, il me l'a renvoyée.

FJELDBO

Spontanément?

LE CHAMBELLAN

Spontanément et sans conditions. C'est bien ; c'est noble ;... aussi ma maison lui est-elle désormais ouverte.

FJELDBO

Réfléchissez bien ! Pour vous-même, pour votre fille...

LE CHAMBELLAN

Oh, laissez-moi tranquille ! Il a beaucoup d'avantages sur vous ; il est ouvert, au moins, tandis que vous agissez en cachette.

FJELDBO

Moi?

LE CHAMBELLAN

Oui, vous ! C'est vous maintenant qui dirigez la maison ; vous fourrez votre nez partout ; je vous demande conseil pour tout,... et tout de même...

FJELDBO

Bien, bien ; et tout de même...?

LE CHAMBELLAN

Tout de même, vous avez je ne sais quoi de furtif... de terriblement... de... une haute allure que je déteste !

FJELDBO

Mais expliquez-vous, au moins !

LE CHAMBELLAN

Moi? Non, c'est à vous de vous expliquer ! Mais maintenant, à vous de subir les conséquences.

FJELDBO

Monsieur le chambellan, nous ne nous comprenons pas, nous deux. Je n'ai aucune traite à vous renvoyer ; mais il se pourrait que j'aie fait un sacrifice encore plus grand.

LE CHAMBELLAN

Bah ! Comment cela?

FJELDBO

En me taisant.

LE CHAMBELLAN

En vous taisant? Savez-vous de quoi j'aurais envie? De devenir grossier, de sacrer, d'entrer dans l'union des jeunes ! Vous êtes un prodigieux entêté, monsieur le docteur ;... et cela ne convient pas dans notre société libre. Voyez Stensgaard ; il n'est rien de pareil ; et c'est pourquoi il pourra venir dans cette maison ; il viendra... ; il viendra... ! Oh, par mon âme et mon salut, je ne veux pas... !

L'AGRICULTEUR LUNDESTAD, *entrant par le fond.*

Bon anniversaire, monsieur le chambellan ! Et je vous souhaite bonheur et prospérité !

LE CHAMBELLAN

Oh, le diable les emporte,... allais-je dire. Tout ça, c'est des bêtises, mon cher Lundestad. Il n'y a rien qui, à l'épreuve, tienne à fond en ce monde.

LUNDESTAD

C'est ce que disent aussi les créanciers du propriétaire Monsen.

LE CHAMBELLAN

Oui, cette histoire de Monsen ! N'est-elle pas tombée sur vous comme un coup de tonnerre?

LUNDESTAD

Oh, vous l'aviez prédit depuis si longtemps, monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN

Hm, hm ; je l'ai prédit, c'est vrai ; il n'y a pas si longtemps, c'est avant-hier ; il est venu me harceler...

FJELDBO

Peut-être pour être sauvé.

LUNDESTAD

C'était impossible ; il en avait par-dessus les épaules ;... et ce qui arrive, c'est encore ce qu'il y a de mieux.

LE CHAMBELLAN

Charmant ! Trouvez-vous aussi que ce soit pour le mieux, que vous ayez été battu aux élections d'hier?

LUNDESTAD

Je n'ai pas été battu ; tout s'est passé comme je l'ai voulu. On ne va pas affronter un Stensgaard ; il a ce que nous autres pouvons nous mordre les doigts de ne pas avoir.

LE CHAMBELLAN

Oui, je ne comprends pas très bien cette expression...?

LUNDESTAD

Il a le talent d'entraîner la foule. Et il a cette chance de n'être gêné ni par son caractère, ni par ses convictions, ni par sa situation sociale, en sorte qu'il lui est facile d'être libéral.

LE CHAMBELLAN

Je croyais en vérité que, nous aussi, nous sommes libéraux.

LUNDESTAD

Oui, certes, nous sommes libéraux, monsieur le chambellan ; aucun doute là-dessus. Mais il y a ceci, que nous sommes libéraux en notre propre nom ; mais Stensgaard arrive, et il est libéral aussi au nom des autres. C'est là ce qu'il y a de nouveau.

LE CHAMBELLAN

Et vous voulez favoriser ce bouleversement?

LUNDESTAD

J'ai lu dans de vieux livres d'histoire qu'il y avait autrefois des gens qui savaient évoquer des fantômes ; mais ils ne savaient pas les renvoyer ensuite.

LE CHAMBELLAN

Mais, mon cher Lundestad, comment pouvez-vous, vous qui êtes instruit...?

LUNDESTAD

Je sais bien que c'est de la superstition papiste, monsieur le chambellan ; mais il en est des idées nouvelles comme des fantômes ; on ne peut pas les exorciser ; et c'est pourquoi il faut s'en accommoder le mieux que l'on peut.

LE CHAMBELLAN

Oui, mais maintenant que Monsen est tombé, et probablement toute cette séquelle de perturbateurs avec lui...

LUNDESTAD

Si Monsen était tombé deux ou trois jours plus tôt, bien des choses auraient été autrement.

LE CHAMBELLAN

Malheureusement, vous avez été trop prompt...

LUNDESTAD

J'avais aussi égard à vous, monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN

A moi?

LUNDESTAD

Notre parti doit conserver son honorabilité aux yeux des gens. Nous représentons la vieille loyauté norvégienne bien assise. Si j'avais lâché Stensgaard, vous savez qu'il a un papier...

LE CHAMBELLAN

Plus maintenant.

LUNDESTAD

Quoi?

LE CHAMBELLAN

Le voici.

LUNDESTAD

Vous l'a-t-il renvoyé?

LE CHAMBELLAN

Oui. Personnellement, il est homme d'honneur. Je dois lui rendre ce témoignage.

LUNDESTAD, *songeur.*

L'avocat Stensgaard a des dons remarquables.

L'AVOCAT STENSGAARD *entre par le fond et s'arrête à la porte.*

M'est-il permis de m'approcher?

LE CHAMBELLAN, *allant à lui.*

Certes, vous le pouvez.

STENSGAARD

Et vous accepterez mes vœux de bonheur?

LE CHAMBELLAN

Parfaitement.

STENSGAARD

Recevez-les donc chaleureux et sincères ! Et rayez toutes les sottises que j'ai écrites...

LE CHAMBELLAN

Je m'en tiens aux actes, monsieur Stensgaard.

STENSGAARD

Oh, Dieu vous bénisse !

LE CHAMBELLAN

Et à partir d'aujourd'hui,... puisque vous le désirez... vous serez ici comme chez vous.

STENSGAARD

Je peux? Je peux?

(On frappe.)

LE CHAMBELLAN

Entrez !

(Plusieurs gens de la commune, conseillers municipaux, etc. Le chambellan va au-devant d'eux, reçoit leurs vœux, et cause avec eux.)

THORA, *qui est entrée par la dernière porte à gauche.*

Monsieur Stensgaard, puis-je vous adresser mon discret remerciement.

STENSGAARD

Vous, mademoiselle !

THORA

Père m'a dit comme vous avez bien agi.

STENSGAARD

Mais...?

THORA

Oh, comme nous vous avons méconnu !

STENSGAARD

Vous m'avez...?

THORA

C'était aussi de votre faute ;... non, non, c'était la nôtre. Oh, comme je voudrais réparer cela.

STENSGAARD

Vous voudriez? Vous-même? Vous voudriez vraiment...?

THORA

Nous tous ; si nous pouvions...

LE CHAMBELLAN

Des rafraîchissements pour ces messieurs, mon enfant !

THORA

Ils vont venir.

(Elle remonte vers la porte, par où la bonne entre aussitôt avec du vin et des pâtisseries, qui sont offerts pendant ce qui suit.)

STENSGAARD

Cher, excellent Lundestad ; je me sens comme un dieu vainqueur !

LUNDESTAD

Vous deviez vous sentir ainsi déjà hier.

STENSGAARD

Pfuh ; aujourd'hui c'est tout différent ; c'est le meilleur ; le couronnement ! L'auréole, la splendeur de la vie !

LUNDESTAD

Oho ; des idées amoureuses?

STENSGAARD

Pas des idées ! Le bonheur ! Le bonheur... bonheur d'amour !

LUNDESTAD

Alors, le beau-frère Bastian vous a donc apporté la réponse?

STENSGAARD

Bastian...?

LUNDESTAD

Oui, il a fait une allusion hier ; il avait promis de parler pour vous à une jeune fille.

STENSGAARD

Oh, tatata...

LUNDESTAD

Ne craignez rien de moi. Si vous ne le savez pas encore, je peux vous le dire : vous avez gagné, monsieur Stensgaard ; je le tiens de Ringdal.

STENSGAARD

Qu'est-ce que vous tenez de Ringdal?

LUNDESTAD

Mademoiselle Monsen accepte.

STENSGAARD

Que dites-vous?

LUNDESTAD

Elle accepte, oui.

STENSGAARD

Oui? Oui? Et le père s'est enfui !

LUNDESTAD

Mais pas la fille.

STENSGAARD

Elle accepte ! Au milieu d'un pareil scandale de famille ! Comme c'est peu féminin ! C'est à rebuter un homme aux sentiments délicats. Mais toute cette histoire est un malentendu. Je n'ai jamais invité Bastian à... ; comment a-t-il pu, l'imbécile...? Peu importe, ça ne me regarde pas ; ce qu'il a fait, à lui d'en répondre.

DANIEL HEJRE, *entrant au fond.*

Hé, hé ; grande assemblée ; oui, naturellement ; on fait sa cour, on est aux petits soins, comme on dit. Peut-être pourrai-je aussi...

LE CHAMBELLAN

Merci, mon vieil ami !

DANIEL HEJRE

Sapristi, mon cher ; ne fais donc pas tant le modeste.

(De nouveaux visiteurs entrent.)

Tiens, voilà les aides de la justice ;... le pouvoir exécutif... ; passons !

(Il s'approche de Stensgaard.)

Ah, mon cher, heureux jeune homme ; vous voilà? Votre main ! Recevez l'assurance du sincère plaisir qu'éprouve un vieillard...

STENSGAARD

A quel propos?

DANIEL HEJRE

Vous m'avez prié hier de parler de vous de façon un peu équivoque à... vous savez bien...

STENSGAARD

Ah oui, oui ; et alors?

DANIEL HEJRE

J'ai pris un vrai plaisir à satisfaire votre désir...

STENSGAARD

Et alors ; et alors, je vous demande? Comment a-t-elle pris ça?

DANIEL HEJRE

Comme une femme amoureuse, naturellement ; elle s'est mise à pleurer ; elle s'est enfermée à clef ; elle ne voulait ni répondre ni se montrer...

STENSGAARD

Ah, Dieu merci !

DANIEL HEJRE

Vous êtes barbare ! Soumettre un cœur de veuve à une pareille épreuve ; se réjouir des tourments de la jalousie... ! Mais l'amour a des yeux de chat ; passons ; car aujourd'hui, lorsque je suis passé, madame Rundholmen était fraîche et florissante et se peignait, la fenêtre ouverte ; elle avait

l'air d'une ondine, avec votre permission ;... oh, c'est une femme capable !

STENSGAARD

Bon? Et puis?

DANIEL HEJRE

Et puis, elle a ri comme une possédée ; ensuite elle a brandi une lettre et a crié : Une demande en mariage, monsieur Hejre ; je suis fiancée d'hier !

STENSGAARD

Quoi? Fiancée?

DANIEL HEJRE

Cordiales félicitations, jeune homme ; je suis enchanté d'avoir été le premier à vous annoncer...

STENSGAARD

Sornettes ! Chansons !

DANIEL HEJRE

Qu'est-ce qui est chansons?

STENSGAARD

Vous ne l'avez pas comprise ; ou bien elle n'a pas compris... ; fiancée ! Êtes-vous fou? Oui, maintenant que Monsen est tombé, il est probable qu'elle aussi...

DANIEL HEJRE

Oh, non, elle ne l'est pas ! Madame Rundholmen a une situation bien assise.

STENSGAARD

Peu importe. Mes intentions vont dans une tout autre direction. Cette histoire de la lettre n'était qu'une plaisanterie, un pari, comme je vous l'ai dit. Cher monsieur Hejre, rendez-moi le service de ne pas souffler mot de cette sotte histoire.

DANIEL HEJRE

Je comprends ; je comprends ! Il faut garder ça secret ; c'est ce qu'on appelle du romantisme. Ah oui ; cette jeunesse, il faut toujours qu'elle soit poétique !

STENSGAARD

Oui, oui, taisez-vous seulement ; je vous revaudrai ça,... je mènerai vos procès... ; chut, je compte sur vous.

(Il s'éloigne.)

LE CHAMBELLAN, *qui, pendant ce temps, causait avec Lundestad.*

Non, Lundestad, ça, je ne peux pas le croire.

LUNDESTAD

J'ai envie de jurer, monsieur le chambellan. Je le tiens de la propre bouche de Daniel Hejre.

DANIEL HEJRE

Que tenez-vous de ma bouche, s'il vous plaît?

LE CHAMBELLAN

Dis-moi... l'avocat Stensgaard t'a-t-il montré une traite hier?

DANIEL HEJRE

Oui, morbleu, c'est vrai ! Où ça en est-il?

LE CHAMBELLAN

Je te le raconterai plus tard. Mais tu lui as bien dit...

LUNDESTAD

Vous lui avez bien fait croire qu'elle était fausse?

DANIEL HEJRE

Baste ; une innocente plaisanterie, pour lui rabattre son caquet dans son ivresse de victoire.

LUNDESTAD

Mais vous avez bien dit que les deux signatures étaient fausses?

DANIEL HEJRE

Oui, que diable, pourquoi pas les deux, aussi bien qu'une seule?

LE CHAMBELLAN

Alors, tout de même !

LUNDESTAD, *au chambellan.*

Et lorsqu'il eut entendu cela...

LE CHAMBELLAN

C'est alors qu'il a donné la traite à Ringdal !

LUNDESTAD

La traite dont il ne pouvait plus se servir pour menacer.

LE CHAMBELLAN

Il joue à l'homme généreux ; il me dupe de nouveau ;... se donne accès chez moi ; m'oblige à le remercier,... ce, ce... ! Et cet individu... !

DANIEL HEJRE

Mais qu'est-ce que c'est que ces drôles de gestes, mon cher?

LE CHAMBELLAN

Plus tard ; plus tard, cher ami !

(Il prend Lundestad à part.)

Et c'est cet individu que vous protégez, que vous mettez en avant, que vous aidez à se lancer !

LUNDESTAD

Eh bien, et vous?

LE CHAMBELLAN

Oh, j'aurais envie... !

LUNDESTAD *désigne Stensgaard, qui cause avec Thora.*

Regardez là-bas. Quelles idées croyez-vous que se font les gens...?

LE CHAMBELLAN

Je leur ôterai ces idées-là.

LUNDESTAD

Trop tard, monsieur le chambellan ; il se pousse avec des projets et des apparences et des probabilités...

LE CHAMBELLAN

Je sais aussi manœuvrer, monsieur Lundestad !

LUNDESTAD

Que ferez-vous?

LE CHAMBELLAN

Vous allez voir !

(Il va trouver Fjeldbo.)

Monsieur le docteur,... voulez-vous me rendre un service?

FJELDBO

Avec plaisir !

LE CHAMBELLAN

Chassez-moi ce gaillard, là-bas.

FJELDBO

Stensgaard?

LE CHAMBELLAN

Oui, je ne veux pas entendre son nom. Chassez-le !

FJELDBO

Mais comment puis-je...?

LE CHAMBELLAN

C'est votre affaire ; je vous donne carte blanche...

FJELDBO

Carte blanche ! Vous la donnez? Pour tout?

LE CHAMBELLAN

Oui, que diable ; oui !

FJELDBO

Votre main, monsieur le chambellan !

LE CHAMBELLAN

La voici !

FJELDBO

Eh bien, au nom de Dieu ; maintenant ou jamais !

(A voix haute.)

Puis-je requérir un instant l'attention des personnes présentes?

LE CHAMBELLAN

Le docteur Fjeldbo a la parole.

FJELDBO

J'ai le plaisir, avec l'assentiment du chambellan Bratsberg, de vous annoncer mes fiançailles avec sa fille.

(Exclamations de surprise. Thora pousse un léger cri; le chambellan est sur le point de prendre la parole, mais se contient. Bruit et félicitations.)

STENSGAARD

Fiançailles ! *Tes* fiançailles !

DANIEL HEJRE

Avec la fille du chambellan ! Avec ta... ! Avec... avec... !

LUNDESTAD

Est-ce que le docteur perd la tête?

STENSGAARD

Mais, monsieur le chambellan...?

LE CHAMBELLAN

Que puis-je faire? Je suis libéral. Je me rallie à l'union des jeunes !

FJELDBO

Merci, merci,... et pardon !

LE CHAMBELLAN

Nous sommes à l'époque des associations, monsieur l'avocat ; vive la libre concurrence !

THORA

Oh, mon bon père !

LUNDESTAD

Oui, nous sommes aussi à l'époque des fiançailles ; je peux en annoncer d'autres...

STENSGAARD

C'est un conte en l'air !

LUNDESTAD

Certainement pas ; les fiançailles de mademoiselle Monsen....

STENSGAARD

C'est faux ; c'est faux, vous dis-je.

THORA

Mais non, c'est vrai ; ils sont là, tous les deux.

LE CHAMBELLAN

Qui? Où?

THORA

Ragna et le licencié Helle. Là...

(Elle se dirige vers la dernière porte à droite.)

LUNDESTAD

Le licencié Helle? Ah, c'est lui... !

LE CHAMBELLAN

Et ici ; chez moi !

(Il remonte vers la porte.)

Venez, chers enfants !

RAGNA *recule, confuse.*

Oh non, non ; il y a tant de monde !

LE CHAMBELLAN

N'ayez pas honte ; que pouvez-vous à ce qui est arrivé?

LE LICENCIÉ HELLE

Monsieur le chambellan, elle est sans asile maintenant.

RAGNA

Oh, protégez-nous !

LE CHAMBELLAN

Je le ferai. Et je vous remercie cordialement d'avoir recouru à moi.

DANIEL HEJRE

Oui, ma foi, nous vivons à l'époque des fiançailles ; je peux sûrement compléter la liste...

LE CHAMBELLAN

Comment? Toi? A ton âge ;... quelle légèreté !

DANIEL HEJRE

Oh... ! Passons.

LUNDESTAD

La partie est perdue, monsieur Stensgaard.

STENSGAARD

Vraiment?

(Élevant la voix.)

Non, c'est moi qui vais compléter la liste, monsieur Daniel Hejre ! Une communication, messieurs ; moi aussi j'ai atteint un port.

LE CHAMBELLAN

Comment cela?

STENSGAARD

On joue double jeu ; on cache ses véritables intentions, quand il le faut. Je considère cela comme licite, lorsqu'on

le fait au service du bien général. L'œuvre de ma vie est tracée devant moi ; et pour moi elle prime tout. Mon action est vouée à ce district ; il y a ici une fermentation d'idées où il faut apporter de la clarté. Mais c'est un travail dont un coureur de dot est incapable. Les gens de la paroisse doivent se ranger autour d'un des leurs. C'est pourquoi je me suis lié indissolublement aux intérêts de cet endroit,... lié par les liens du cœur. Si j'ai excité la méfiance de quelqu'un, il faut qu'on me le pardonne. Moi aussi, je suis fiancé.

LE CHAMBELLAN

Vous?

FJELDBO

Fiancé !

DANIEL HEJRE

Je confirme.

LE CHAMBELLAN

Mais comment...?

FJELDBO

Fiancé? Avec qui?

LUNDESTAD

Ce n'est pourtant pas...?

STENSGAARD

Un résultat des délibérations du cœur et de la raison. Oui, je suis fiancé avec madame veuve Rundholmen.

FJELDBO

Avec madame Rundholmen?

LE CHAMBELLAN

La veuve du mercier?

LUNDESTAD

Hm. Ah, vraiment?

LE CHAMBELLAN

Mais je m'embrouille dans tout cela. Comment avez-vous pu...?

. STENSGAARD

Manœuvres, monsieur le propriétaire d'usine !

LUNDESTAD

Il est vraiment doué.

L'IMPRIMEUR ASLAKSEN *ouvre la porte du fond et regarde.*

Je fais toutes mes excuses...

LE CHAMBELLAN

Entrez donc, Aslaksen. Voulez-vous aussi présenter vos compliments?

ASLAKSEN

Non, Dieu m'en garde, je ne suis pas si malappris. Mais il est tout à fait nécessaire que je parle à monsieur Stensgaard.

STENSGAARD

Plus tard ; vous pouvez attendre dehors.

ASLAKSEN

Non, morbleu, il faut que je vous dise...

STENSGAARD

Taisez-vous ! En voilà une indiscrétion... Oui, messieurs, les voies du destin sont singulières. Le district et moi, nous avions besoin d'un lien durable entre nous ; j'ai rencontré une femme mûre, qui pouvait me fonder un foyer. Maintenant j'ai rejeté le masque du coureur de dot, et vous m'avez parmi vous comme simple homme du peuple. Prenez-moi. Je suis prêt à tenir ou à tomber en tout poste où votre confiance m'appellerait.

LUNDESTAD

Il a gagné.

LE CHAMBELLAN

En vérité, je dois dire...

(A la bonne qui est venue de la porte au fond, et s'est approchée de lui.)

Eh bien, qu'y a-t-il? De quoi ris-tu?

LA BONNE

Madame Rundholmen...

CEUX QUI SONT AUTOUR

Madame Rundholmen?

LE CHAMBELLAN

Quoi, madame Rundholmen?

LA BONNE

Madame Rundholmen est là avec son fiancé...

LA PLUPART DES GENS, *entre eux.*

Fiancé? madame Rundholmen? Mais comment...?

STENSGAARD

Des bêtises !

ASLAKSEN

Mais oui, je vous ai dit...

LE CHAMBELLAN, *à la porte.*

Entrez ; entrez !

(Bastian Monsen, avec Mme Rundholmen à son bras, entre par le fond; mouvement général.)

MADAME RUNDHOLMEN

Oui, monsieur le chambellan, ne vous fâchez pas...

LE CHAMBELLAN

Pas du tout ; pas du tout !

MADAME RUNDHOLMEN

Mais, à vous et à mademoiselle, je voulais montrer mon fiancé.

LE CHAMBELLAN

Oui, oui,... vous êtes fiancée ; mais...

THORA

Mais nous ne savions pas...

STENSGAARD, *à Aslaksen.*

Mais comment se fait-il...?

ASLAKSEN

J'avais la tête si pleine hier ; j'avais tant à penser, je veux dire...

STENSGAARD

Mais elle a reçu ma lettre, et...

ASLAKSEN

Non, elle a reçu celle de Bastian Monsen ; voici la vôtre.

STENSGAARD

Celle de Bastian? Et ici...?

(Il jette un coup d'œil sur l'enveloppe, froisse la lettre et la met dans sa poche.)

Oh, maudit oiseau de malheur !

MADAME RUNDHOLMEN

Bien sûr, que j'ai accepté ! Il faut se méfier des hommes fourbes ; mais quand on est assuré noir sur blanc qu'un homme agit de bonne foi... Non, tiens ; l'avocat Stensgaard est là aussi ! Oui, monsieur Stensgaard, vous allez certainement me féliciter?

DANIEL HEJRE, *à Lundestad.*

Avec quelle fureur elle le regarde, hein !

LE CHAMBELLAN

Il le fera sûrement, madame Rundholmen ; mais ne voulez-vous pas féliciter votre future belle-sœur?

MADAME RUNDHOLMEN

Qui?

THORA

Ragna ; elle aussi est fiancée.

BASTIAN

Toi, Ragna?

MADAME RUNDHOLMEN

Vraiment? Oui, mon fiancé m'a bien dit que certaine personne voulait se fiancer. Bonne chance à tous deux ; et soyez le bienvenu dans la famille, monsieur Stensgaard !

FJELDBO

Non, non ; pas lui !

LE CHAMBELLAN

Non, le licencié Helle ; un excellent choix. Et il faut aussi féliciter ma fille.

MADAME RUNDHOLMEN

Mademoiselle ! Alors Lundestad avait tout de même raison ! Mes compliments, mademoiselle ; mes compliments, monsieur l'avocat.

FJELDBO

Docteur, il faut dire.

MADAME RUNDHOLMEN

Quoi?

FJELDBO

Docteur ; c'est moi.

MADAME RUNDHOLMEN

Non, je n'y comprends plus rien !

LE CHAMBELLAN

Mais moi, je comprends tout maintenant !

STENSGAARD

Excusez-moi ; une affaire indispensable...

LE CHAMBELLAN, *à voix basse.*

Lundestad, quel était donc l'autre mot?

LUNDESTAD

Quel mot?

LE CHAMBELLAN

Pas coureur de dot, mais l'autre.

LUNDESTAD

Chevalier d'industrie.

STENSGAARD

J'ai l'honneur... !

LE CHAMBELLAN

Un mot, qui en vaut dix, monsieur l'avocat Stensgaard ! Un mot,... un mot que j'ai eu longtemps sur le cœur...

STENSGAARD, *gagnant la sortie.*

Pardon, je suis pressé.

LE CHAMBELLAN, *le suivant.*

Chevalier d'industrie !

STENSGAARD

Adieu ! Adieu !

(Il sort par le fond.)

LE CHAMBELLAN *redescend.*

Maintenant, l'air est pur, mes amis !

BASTIAN

Et vous ne m'imputez pas ce qui s'est passé chez nous, monsieur le chambellan?

LE CHAMBELLAN

A chacun son affaire.

BASTIAN

Je n'y ai d'ailleurs aucune part.

SELMA, *qui, pendant ce qui précède, à la dernière porte à droite, a écouté.*

Père ! Tu es content maintenant ;... peut-il entrer?

LE CHAMBELLAN

Selma ! Toi ! Tu intercèdes pour lui? Toi qui, avant-hier...

SELMA

Pfut, il y a longtemps depuis avant-hier. Tout va bien. Maintenant, je sais qu'il peut faire des sottises...

LE CHAMBELLAN

Et c'est ça qui te plaît?

SELMA

Oui, qu'il le puisse ; mais on ne le laissera pas faire.

LE CHAMBELLAN

Qu'il entre.

(Selma ressort à droite.)

LE DIRECTEUR RINGDAL, *entrant par la première porte à droite.*

Voilà la lettre de démission.

LE CHAMBELLAN

Merci ; mais déchirez-la.

RINGDAL

La déchirer?

LE CHAMBELLAN

Oui, Ringdal ; ce n'est pas de cette façon-là. Je peux réparer tout de même ; avec du sérieux et du travail...

ERIK BRATSBERG, *entrant à droite avec Selma.*

Me pardonneras-tu?

LE CHAMBELLAN *lui tend la traite.*

Je n'ose pas être plus impitoyable que le destin.

ERIK BRATSBERG

Père, dès aujourd'hui je cesse de m'occuper d'affaires qui te déplaisent tant.

LE CHAMBELLAN

Non, merci ; maintenant tu vas continuer. Pas de lâcheté ! Il ne faut pas échapper à la tentation par la fuite ! Mais je suis à ton côté !

(A voix haute.)

Oui, savez-vous la nouvelle, messieurs? Je suis entré dans la firme de mon fils.

QUELQUES PERSONNES

Quoi? Vous, monsieur le chambellan?

DANIEL HEJRE

Toi, mon cher?

LE CHAMBELLAN

Oui, c'est une honorable et bienheureuse profession. Ou elle *peut* l'être, du moins. Et je n'ai plus de raison de me tenir à l'écart.

LUNDESTAD

Oui, savez-vous, monsieur le chambellan Bratsberg,... si vous vous y mettez pour l'avantage du district, ce serait vraiment honteux de ma part, à moi, vieux serf de labeur, si je quittais le service.

LE CHAMBELLAN

Vous ! Vraiment?

LUNDESTAD

Il le faut bien. Après le chagrin d'amour qui a frappé aujourd'hui l'avocat Stensgaard... ; Dieu me garde d'im-

poser à cet homme des affaires d'État. Il a besoin de se remettre ; il faut qu'il voyage, et je tâcherai de l'y aider. Et c'est pourquoi, mes concitoyens, si vous voulez de moi, prenez-moi.

LES CONCITOYENS, *avec émotion et poignées de main.*

Merci, Lundestad ! A la bonne heure ! Vous ne lâchez pas !

LE CHAMBELLAN

Eh bien, voilà qui est comme il faut ; tout reprend son vrai cours. Mais qui est, au fond, cause de tout cela?

FJELDBO

Oui, vous, Aslaksen, vous devez pouvoir rendre compte...?

ASLAKSEN, *effrayé.*

Moi, monsieur le docteur ! Je suis aussi innocent que l'enfant dans le sein de sa mère !

FJELDBO

Mais la lettre que...

ASLAKSEN

Ce n'est pas moi, je vous dis ! C'est l'élection, et Bastian, et le sort, le hasard, et le punch de madame Rundholmen ;... il manquait de citron, et j'avais justement le presse-citron en main...

LE CHAMBELLAN, *s'approchant.*

Comment? Quoi? Quoi?

ASLAKSEN

Le presse...

LE CHAMBELLAN

La presse ! Voilà ! N'est-ce pas ce que j'ai toujours dit, que la presse a un pouvoir énorme de notre temps?

ASLAKSEN

Non, mais, monsieur le chambellan...

LE CHAMBELLAN

Pas de modestie superflue, monsieur l'imprimeur Aslaksen. Je n'ai pas lu jusqu'ici votre journal ; je le lirai désormais. Je vous en demande dix exemplaires.

ASLAKSEN

Je vous en enverrai volontiers vingt, monsieur le chambellan !

LE CHAMBELLAN

Eh bien, merci ; envoyez-en vingt. Et si vous avez besoin d'argent, venez me trouver ; je veux aider la presse ; mais je vous préviens,... je n'écrirai rien dans le journal.

RINGDAL

Non, mais qu'est-ce que j'entends dire ! Votre fille fiancée !

LE CHAMBELLAN

Oui, qu'est-ce que vous en dites?

RINGDAL

Je dis que c'est parfait ! Mais quand s'est-elle fiancée?

FJELDBO, *vite.*

Oh, je dirai plus tard...

LE CHAMBELLAN

Elle s'est fiancée le dix-sept mai dernier.

FJELDBO

Comment...?

LE CHAMBELLAN

Le même jour que la petite demoiselle Ragna...

THORA

Père, père ; tu as su...?

LE CHAMBELLAN

Oui, ma chère ; je l'ai su tout le temps.

FJELDBO

Oh, monsieur le chambellan... !

THORA

Mais qui a...?

LE CHAMBELLAN

Une autre fois les jeunes filles devront causer un peu moins haut quand je suis assis dans l'angle en tourelle à somnoler...

THORA

Oh, Dieu, tu étais caché par les rideaux?

FJELDBO

Alors, je comprends votre conduite...

LE CHAMBELLAN

Oui, vous, qui saviez vous taire.

FJELDBO

Cela aurait-il servi, de parler avant aujourd'hui?

LE CHAMBELLAN

Vous avez raison, Fjeldbo ; il fallait ce qui s'est passé dans l'intervalle.

THORA, *bas à Fjeldbo.*

Oui, tu sais te taire. Toute cette histoire de Stensgaard ;... pourquoi est-ce que je n'ai rien su?

FJELDBO

Quand un épervier tournoie au-dessus de la volière, on veille et défend sa petite colombe,... mais on n'est pas inquiet.

(Ils sont interrompus par Mme Rundholmen.)

DANIEL HEJRE, *au chambellan.*

Écoute ; il faut que tu m'excuses ; mais nous ajournerons nos affaires litigieuses pour un temps indéterminé.

LE CHAMBELLAN

Vraiment? Bien, bien !

DANIEL HEJRE

Je te dirai que j'ai pris une situation de reporter dans le journal d'Aslaksen.

LE CHAMBELLAN

J'en suis heureux.

DANIEL HEJRE

Et tu comprends bien,... les nombreuses affaires locales...

LE CHAMBELLAN

Oui, oui, mon vieil ami ; je peux bien attendre.

MADAME RUNDHOLMEN, *à Thora.*

Oui, j'ai versé de chaudes larmes pour ce vilain homme. Mais maintenant je remercie Notre-Seigneur de m'avoir donné Bastian. L'autre est faux comme l'écume sur l'eau ; et il est si rustre pour ce qui est du tabac, mademoiselle ; et puis, il ne veut que des bons morceaux tous les jours ; c'est un vrai goinfre.

LA BONNE, *venant de gauche.*

Monsieur le chambellan est servi.

LE CHAMBELLAN

Eh bien, vous allez tous dîner, je pense. Monsieur l'agriculteur Lundestad, vous serez à côté de moi ; et vous aussi, monsieur le typographe Aslaksen.

RINGDAL

Et les motifs de skaals ne manqueront pas !

DANIEL HEJRE

Non ; et il ne sera pas indiscret de la part d'un vieillard, j'espère, de se réserver le skaal pour les absents.

LUNDESTAD

Un certain absent reviendra, monsieur Hejre.

DANIEL HEJRE

L'avocat?

LUNDESTAD

Prenez-y garde, messieurs ! Dans dix ou quinze ans, Stensgaard siégera dans le conseil du peuple ou celui du roi,... peut-être dans les deux à la fois.

FJELDBO

Dans dix ou quinze ans? Bon, mais alors il ne pourra pas être à la tête de l'union des jeunes.

DANIEL HEJRE

Et pourquoi pas?

FJELDBO

Non, car il serait alors d'un âge assez douteux.

DANIEL HEJRE

Mais il peut alors être à la tête des gens douteux, hein ! Et c'est bien ce que veut dire Lundestad. Il dit, à peu près comme Napoléon : les gens douteux, c'est l'étoffe dont on fait les politiciens ; hé, hé !

FJELDBO

Oui, quoi qu'il en soit,... notre société à nous subsistera au cours des jours de jeunesse et des jours douteux. Et elle sera toujours l'union des jeunes. Lorsque Stensgaard a fondé son association, et a été porté sur les épaules du peuple dans l'enthousiasme et l'ivresse du jour de la liberté, il a dit : avec l'union des jeunes est conclu un

contrat providentiel ! En ce qui nous concerne, je pense que même un théologien acceptera cette parole.

LE CHAMBELLAN

Je le pense aussi, mes amis ; car, en vérité,... nous nous sommes follement agités à tâtons ; mais de bons anges étaient là.

LUNDESTAD

Oh, Dieu ait pitié de nous ; les anges, ils ont été couci-couça.

ASLAKSEN

Oui, cela tient aux situations locales, monsieur Lundestad.

(Le rideau tombe.)

ÉBAUCHES ET VARIANTES

MANUSCRITS

On a trois manuscrits de L'Union des Jeunes. *Le manuscrit I est une ébauche. Le manuscrit II a le caractère d'une mise au net au commencement de chaque acte, mais devient une ébauche pour quelques scènes. Le troisième manuscrit est celui qui a servi à l'impression. La description détaillée de ces manuscrits est donnée dans* Efterladte Skrifter, *III, pp.* 420 *et suiv.*

On trouvera ici la plupart des variantes résultant des deux premiers, dans la mesure où une traduction peut en rendre compte, d'après l'édition du centenaire VI, pp. 493-616. *Les dates placées au commencement et à la fin de chaque acte du ms I ont été indiquées p.* 22 *et ne seront pas répétées ici; ne seront pas indiquées non plus, parmi les variantes du second manuscrit, celles où son texte est identique au texte du premier; enfin, on a le plus souvent négligé de signaler l'absence fréquente des indications scéniques dans les deux premiers manuscrits.*

Les pages et lignes renvoient à la traduction de la comédie. Le passage considéré de cette traduction est ensuite précisé par ses premiers et ses derniers mots, séparés par le signe — —, et il est clos par le signe], *après lequel est placé le texte antérieur. Lorsque ce texte antérieur correspond exactement à une ou plusieurs lignes du texte définitif, celui-ci n'est précisé que par l'indication des pages et des lignes. Et lorsque, dans ce texte antérieur, des parties ont été ajoutées après coup sur le manuscrit, elles sont placées entre crochets. Tous renseignements qui ne sont pas du texte d'Ibsen sont en italiques, et pour éviter toute confusion,*

les indications scéniques sont en caractères romains, mais placées entre parenthèses.

P. *166.* — P. *175*, l. 28.

PERSONNAGES

Le chambellan BRATTSBERG, propriétaire d'usine.
ERIK BRATTSBERG, licencié en droit et négociant, son fils.
MARGRETE, femme du négociant.
Mlle THORA BRATTSBERG, fille du chambellan.
Le docteur FJELDBO, médecin de l'usine.
STENBORG, avocat.
MONSEN de Storli, propriétaire.
RAGNA, sa fille.
BASTIAN, son fils, ingénieur civil.
HELLE, licencié, précepteur à Storli.
RINGDAL, chef de bureau à la préfecture.
ANDERS LUNDESTAD, agriculteur.
DANIEL HEJRE.
Mme BAGHOLMEN, veuve d'un épicier de campagne.
ASLAKSEN, imprimeur.
Gens de la campagne, invités, domestiques, etc.

L'action se passe dans la Norvège méridionale, tantôt dans l'usine, tantôt dans les environs.

Premier acte

Soir de 17 mai. Fête populaire. Bois de bouleaux près de la résidence du chambellan. Musique et danse au fond. Au premier plan, plusieurs tables servies.

Au milieu, un peu reculée, une tribune.

Foule populaire en mouvement. Au premier plan à gauche, le COMITÉ DE LA FÊTE, comprenant RINGDAL et ANDERS LUN-

DESTAD. STENBORG, MONSEN, son fils BASTIAN et ASLAKSEN sortent de la foule.

[STENBORG. — Mais voilà que nous nous éloignons de votre fille.

MONSEN. — Oh, Ragna nous retrouvera bien...

BASTIAN. — D'ailleurs le licencié Helle est avec elle.

STENBORG. — Helle?

MONSEN. — Voyons, avocat,... vous n'allez pas vous fâcher pour ça ; je suis avec vous, moi, voyez-vous, et alors...

STENBORG. — Vous l'êtes?

MONSEN. — Nous le sommes tous, je pense...]

STENBORG, *allant à gauche.* — Tenez, voilà une table libre ; nous pourrons ici...

[MONSEN. — Oui, nous serions peut-être ici à l'abri de la cohue, nous pourrions causer, examiner de plus près ce qui...] (appelant). Hé, garçon !

RINGDAL. — Pardon, cette table est retenue...

MONSEN. — Retenue? Pour qui?

RINGDAL. — Pour le chambellan.

STENBORG. — Ah, baste, le chambellan ! Il pourra s'asseoir ailleurs. Et puis, il n'y a ici personne de chez lui.

DANIEL HEJRE (qui passe). — Si, le domestique et le cocher. On veut faire grand.

Dieu ait pitié de nous !

[LUNDESTAD. — Il ne faut pas vous offusquer de cela ; mais nous sommes ici sur les terres du chambellan... il a mis tout le bois à notre disposition, rien n'est donc plus juste que de...]

MONSEN (passant à droite). — Venez, monsieur Stenborg ; nous serons aussi bien ici.

[LUNDESTAD. — Oui, la table restera libre, comme il était convenu.]

[Garçon ! Quatre bouteilles de champagne à mon compte ! Je suis Monsen !]

STENBORG *s'assied* — Vraiment, je dois dire que ceci m'a

étonné... *(corrigé en :* Sa table à lui ! Sous la garde spéciale du comité de la fête ! Et cela, le jour même de la liberté ! Et vous, bonnes gens, d'ailleurs si charmants,... vous acceptez cela?).

ASLAKSEN. — Oh, monsieur Stenborg, vous êtes encore nouveau dans le patelin.

STENBORG. — Un pareil esprit de caste...

ASLAKSEN. — Il est empreint dans toutes nos affaires locales.

STENBORG. — Et *(corrigé en :* Oui, mais) qu'un homme comme le vieux Lundestad, un homme de la liberté, comme lui...

MONSEN. — Lundestad? Vous l'appelez homme de la liberté? [Oui, lorsqu'il s'agissait de parvenir,... de pousser sa pointe... quand son père vieillissait... car tout passe par héritage, ici...] Non, maintenant il est trop ferme en selle...

STENBORG. — Trop ferme? Oh, il doit bien y avoir moyen de le faire basculer. (*Écrit après coup, puis effacé :* Oui, on va bien voir...)

ASLAKSEN. — C'est bien, ça. Faites-le basculer !

[MONSEN. — Mais si du nouveau doit se produire, il faudrait que ce fût bientôt. Les élections vont avoir lieu...]

STENBORG. — Je ne dis pas que moi, je...

ASLAKSEN. — Si, vous, précisément. Vous êtes l'homme. Vous êtes jeune et indépendant. [Vous avez la langue bien pendue, comme on dit... mon journal est à votre disposition...] Vous avez vigueur d'action, talent... ; (*effacé :* oui, je pourrai vous donner une jolie liste d'affaires où il faudrait fouiller. Attendez seulement qu'on vous ait mis au courant des affaires locales...)

[MONSEN. — Oui, comme on a bien su m'évincer de partout ! S'il y a un poste de confiance à donner, un poste de directeur de banque, par exemple, on le donne à des gens qui, qui

ASLAKSEN. — Qui ont la confiance, ...oui...

MONSEN. — Oui, qui ont la confiance du parti...

MONSEN. — Jusqu'à mes enfants doivent en pâtir... Bastian... je peux dire que je lui ai donné une triple éducation... d'abord

il s'est presque préparé à devenir étudiant..., puis il s'est essayé comme peintre... et enfin comme ingénieur civil...

N. B. Daniel Hejre].

DANIEL HEJRE. — Oh, puis-je demander un peu de feu pour mon cigare? (il cherche dans ses poches.) Eh bien? Est-ce que j'ai oublié mes cigares chez moi?

MONSEN. — Tenez ; voulez-vous essayer un des miens?

DANIEL HEJRE. — Merci ; soit.

MONSEN. — Et un verre de champagne?

DANIEL HEJRE. — Non, merci ; le champagne que l'on a ici,... enfin, oui, par égard pour la bonne campagnie, un petit verre pourra bien... [Oh, Aslaksen, allez me chercher un verre !] (il salue Stenborg.) Une figure étrangère. Un nouveau venu. Probablement l'avocat Stenborg, si je ne me trompe.

MONSEN. — Parfaitement, l'avocat Stenborg, monsieur Daniel Hejre...

ASLAKSEN. — Propriétaire de forêts.

DANIEL HEJRE. — Ancien propriétaire, plutôt. Maintenant je me suis défait de tout ; j'ai tout abandonné, on peut dire ;... sans faillite ; ... n'allez pas croire ça, fichtre !

STENBORG. — Non, Dieu m'en garde... *(Cette réplique est corrigée en :* MONSEN. — Buvez, buvez pendant que ça mousse, cher monsieur).

DANIEL HEJRE. — Mais des tours de coquin, voyez-vous ; des manigancesc *et cætera,* passons... enfin, je veux espérer que c'est seulement passager. Quand je serai quitte de mes vieux procès et de quelques autres affaires, on verra ce que c'est que mon bon chambellan Brattsberg. Skaal !

STENBORG. — Comment? Le chambellan vous aurait dépouillé? *(corrigé en :* Le chambellan ne dépouille pas les gens !

MONSEN. — Hm !

ASLAKSEN. — Ho !

DANIEL HEJRE. — Oui, je m'en suis aperçu ! (*corrigé en :* Vous dites cela, jeune homme... Vous êtes jeune, chaleureux,

crédule, à la façon des jeunes gens ; c'est gentil, mais, passons (il se rapproche). La crédulité est d'argent, mais l'expérience du monde est d'or, c'est un proverbe de mon invention.) J'ai été un homme à l'aise jusqu'il y a une vingtaine d'années. J'ai eu de mon père une grande fortune. Vous avez bien entendu parler de mon père? Non? Le vieux Thor Hejre? On l'appelait Thor Sac d'or. Il était armateur ; avait

P. *176*, l. 2. — Mads] Thor.

l. 6. — ça — — presse] ce n'est qu'une légende. [Un mensonge de journal,... d'avant votre temps, d'ailleurs.]

l. 9-10. — avez-vous — — Londres?] *Manque.*

l. 10-11. — emmené — — parler?] *Ajouté après coup.*

l. 28. — P. *177*, l. 2. — *Écrit d'abord :* n'est parvenu à rien ;... ai dû l'abandonner ; j'observais déjà ce goût des spiritueux

P. *177*, l. 7-17. *Les deux répliques de Hejre n'en faisaient d'abord qu'une. L'interruption de Bastian (d'abord attribuée à Monsen) a été ajoutée après coup, ainsi que la réflexion de Hejre à son sujet.*

l. 24-27. — STENSGAARD — — ai-je dit] *Manque.*

P. *178*, l. 5-6. — Quelques — — négligées] *Ajouté après coup.* affirmait-il] *Manque.*

l. 11. — P. *181*, l. 11. — Non, pardieu, c'est bien sûr.

DANIEL HEJRE. — Ça veut dire sans capitaux disponibles, ... c'est cela qui me manquait, et qui me fait encore défaut jusqu'à ce qu'un ou plusieurs de mes procès et les autres affaires...

[*Biffé :* STENBORG. — Mais le chambellan n'a tout de même commis rien d'illégal...

DANIEL HEJRE. — Non? Il est peut-être légal de soustraire à quelqu'un sa propriété...

STENBORG. — Oui, mais le droit d'alleu... ; pourquoi n'avez-vous pas pris soin à temps de...

DANIEL HEJRE.]

STENBORG. — Oui, mais, monsieur Hejre, votre exposé doit certainement être teinté...

DANIEL HEJRE. — Dites-le donc en termes clairs, monsieur l'avocat... je mens? N'allez pas...

STENBORG. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire...

DANIEL HEJRE — J'ai des témoins, je pourrais vous citer devant la commission conciliatrice, vous mettre sur le dos un procès en diffamation...

STENBORG. — Mais ce ne serait pas prudent...

DANIEL HEJRE. — Très juste ; mais ce n'est pas prudent non plus de ma part de rester ici à parler ouvertement de vos amis...

STENBORG. — Amis...?

Ce texte correspond à p. 178, l. 11 — p. 181, l. 11 a ensuite été biffé, et modifié par des additions. Après la première réplique de Hejre il y a :

MONSEN. — Et que n'ai-je eu à endurer... oui, jusqu'à mes innocents enfants. *et la suite*, p. *178*, l. *14* — *P. 179, l. 4, sauf que la fin est écrite en abrégé (je néglige deux modifications légères).*

Après la réplique de Hejre sur la commission conciliatrice est inséré un passage correspondant à p. 179, l. 19 — p. *181*, l. *9*, *avec quelques variantes sans importance.*

P. *181*, l. *29*. — Visite? Avez-vous rendu visite au chambellan?

P. *182*, l. 5-8. — C'est vrai! *(Ajouté après coup :* Avez-vous la mémoire si courte, cher monsieur?) Pas une, mais deux visites. Je suis assez au courant de ce qui se passe dans le canton ; mes affaires me le permettent...

l. 14-15. — Oui — — pas là.] Que vous n'avez pas été admis la première fois,

l. 20. P. *186*, l. 8. — DANIEL HEJRE. — Pas introduit ;... mais alors il a été envers vous d'une grossièreté choquante ; il a coutume de dire... je suis toujours chez moi pour les braves gens...

STENBORG. — Il dit cela...

[DANIEL HEJRE. — C'est pourquoi il ne reçoit jamais Monsen...]

DANIEL HEJRE. — Il est vrai qu'il vous a appelé un coureur de dot et un chevalier d'industrie...

STENBORG. — Coureur de dot et chevalier d'industrie? A quoi cela ferait-il allusion?

DANIEL HEJRE. — Ah, c'est à vous de vous le demander. Mais ne me mêlez pas à vos querelles... [J'ai une sorte de vieux privilège d'être franc...] *(Il sort.)*

STENBORG. — Demander? Non, je ferai mieux que ça...

ANDERS LUNDEGAARD. — Monsieur Rindgal a demandé la parole.

STENBORG. — Non, je demande la parole...

ANDERS LUNDEGAARD. — Vous l'aurez ensuite.

RINGDAL. — Honorable assemblée, en cet instant nous voyons au milieu de nous...

STENBORG. — Je veux parler ; ici, groupez-vous autour de moi...

LUNDEGAARD. — Vous n'avez pas la parole, monsieur l'avocat...

STENBORG. — Non, mais je la prends...

LUNDEGAARD. — Nous sommes le comité de la fête ! Nous vous refusons la tribune...

P. *186*, l. 11 et 13. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 26. P. *187*, l. 17. — MONSEN ET D'AUTRES. — Non.

STENBORG. — Merci de ce que vous m'admettez... je suis tout de même étranger ; mais, c'est juré, je suis ici avec un chaleureux et vif sentiment de vos peines et de vos joies... pour votre bien, si j'avais pouvoir d'y contribuer...

ASLAKSEN. — Vous l'avez, monsieur l'avocat?

STENBORG. — Alors je saurai le montrer en actes et non en paroles...

LUNDEGAARD. — Encore une fois ; vous n'avez pas la parloe...

STENBORG. — Le comité de la fête est destitué ; il faut qu'il soit destitué... Liberté, le jour de la liberté... Hein, les gars...

LA FOULE. — Hourra pour la liberté...

STENBORG. — Je n'ai pas le droit de parler, dit-on... non, je ne veux pas non plus tenir un discours à un cercle réduit au silence ; je veux causer, et vous causerez aussi ; nous causerons en toute franchise...

P, *188*, l. 6. — *Après* Oui]. J'ai vu le talent qui va de l'avant, mais aussi le pouvoir qui ferme les barrières et les ponts ;

l. 14-15. — dans — — entoure] au-dessus de nous et contre nous.

l. 20-21. — *Manque.*

l. 26. — De Monsen de Storli...

P. *189*, l. 8-10. — Notre — — vigoureuse] Droit et devoir, ici, ne font qu'un ! Liberté pour tout effort légitime ! Libre champ à toute force active... qui est saine !

l. 14-15. — Comme ça, Monsen, tout de même...

l. 29. — P. *191*, l. 26. — STENBORG. — Si... Mais ni merci ni menace ne comptent pour celui qui veut ce qu'il veut. Et maintenant que Dieu vous garde... oui, à lui d'agir, car nous sommes ses émissaires dans notre jeune action ! Vive l'association des jeunes... Notre Seigneur est avec nous... Si nous voulons, nous pouvons tout ; pas d'inquiétude, surtout, quand nous pouvons porter le front haut... Entrons dans la tente... nous allons tout de suite fonder notre association...

LA FOULE. — Hourra ! Portez-le ! Portez-le ! (On l'enlève.)

D'AUTRES. — Parlez ! Encore ! Hourra !

STENBORG. — Union, rien qu'union ! Il dépend de nous de gouverner notre petit monde... Hourra pour Notre Seigneur et Compagnie ! (On l'emporte dans la tente avec un enthousiasme délirant.)

LE CHAMBELLAN. — Je n'aurais jamais cru ça... !

[LUNDESTAD. — Je suis profondément peiné...]

LE DOCTEUR. — Quoi, monsieur le chambellan...?

LE CHAMBELLAN. — Et c'est lui qu'on a dépeint comme, comme... je veux espérer maintenant que ce monsieur Monsen... et sa séquelle se verront assignés à leurs vraies limites...

LE DOCTEUR. — Mais monsieur Monsen est déjà très borné...

LE CHAMBELLAN. — Oh, vous n'êtes jamais sérieux en rien... je dis, en rien... mais, que diable, j'ai été insolent envers cet excellent jeune homme...

LE DOCTEUR. — Vraiment...

THORA. — La visite?

LE CHAMBELLAN. — Deux visites... il est vrai qu'on l'avait dépeint... enfin, je peux réparer cela, heureusement...

THORA. — Comment...

LE CHAMBELLAN. — Viens, Thora... je lui dois mon remerciement...

LE DOCTEUR. — Oui, mais, monsieur le chambellan...

THORA. — Chut!

P. *192*, l. 19. — *Après* fondée.] ... Encre et plumes, ai-je dit. [*Biffé :* c'est nous, les jeunes, qui commandons (il sort)] pas de garçon ici ;... c'est la faute des affaires locales.

P. *193*, l. 4-7. — Vraiment?

LE DOCTEUR. — Oui, n'avez-vous pas entendu l'annonce de la nouvelle société?

LUNDESTAD. — Non! Si, j'ai bien entendu un peu...

LE DOCTEUR. — Et qu'est-ce que vous en dites...

l. 21. — *Après cette ligne, il y a :*

LE DOCTEUR. — Vous n'allez pas vous y inscrire, je pense?

LUNDESTAD. — Oh non ; à quoi pourrais-je leur servir, moi, pauvre vieux...

P. *194*, l. 2. — Trop tard! Les statuts sont déjà adoptés.

P. 116, l. 4. — Oh! c'est charmant *manque.*

l. 22-28. — *Écrit après avoir écrit et biffé les l.* 1-2 *de la p. suivante.*

P. *195*, l. 13-17. LE DOCTEUR FJELDBO. — Aha ; voilà Notre Seigneur junior.

STENBORG. — Cher Fjeldbo, c'est toi?

FJELDBO. — Car je suppose qu'on t'a nommé?

STENBORG. — Nommé? Quoi?

FJELDBO. — Le seigneur de la société,... le président, je veux dire...

l. 21. — banque. Ou bien peut-être une élection au Storting?

P. *196*, l. 2-3. — comme — — nous] jamais nous n'avons eu affaire ensemble jusqu'ici.

l. 6. — *Manque.*

l. 27. — FJELDBO. — Je suis comme toi!

P. *197*, l. 16. — S'élever? — — détruire] Il n'y aura pas de jours ouvrables, je veux que ce soit une fête.

l. 20. — *Après* terre] comme un immense désert sombre.

P. *198*, l. 13. — Il y a — — Europe] *Écrit d'abord :* Pendant le dernier soulèvement de la Pologne, peut-être.

l. 18. — Oui, je ferai de mon mieux *manque.*

l. 25-26. — le propriétaire Monsen] Daniel Hejre.

l. 28-29. — l'agriculteur — — député] le maître de forges Bratsberg courir après son influence dans les affaires municipales perdue, et l'agriculteur Lundestad en peine de son tout-pouvoir de député...

P. *199*, l. 2-3. — Ça... tu peux compter que je m'en souviendrai!

l. 5. — *La première phrase manque.*

l. 12-17. — C'est vrai... [Monsen de Storli t'a conté des histoires... Brattsberg est un homme d'honneur, et si Monsen lui a voué sa haine, c'est que...]

l. 18. P. *203*, l. 24. — STENBORG. — Je ne veux plus entendre un mot!... Fjeldbo, tu as commis une mauvaise action ce soir.

FJELDBO. — Non, je n'ai pas...

STENBORG. — Tu m'as ravi la joie et l'élan... il ne me reste plus que la nausée...

FJELDBO. — Non, mais, cher Stenborg...

STENBORG. — Laisse-moi tranquille... ; c'est que tu es dessé-

ché... que peux-tu avoir à m'offrir d'autre que des railleries...

FJELDBO. — Voilà que tu veux écarter la vérité par le raisonnement ; c'est déloyal envers toi-même...

STENBORG. — Laisse-moi tranquille, te dis-je ; quel droit avais-tu de pénétrer dans mon bonheur... C'est verbiage et mensonge, ce que tu dis... oui, si je pensais à en rester aux premiers pas... [*noté ici par un renvoi au bas de la page :* N. B. développement intime]... Écoute, écoute ! Ils boivent à ma santé. Ce qui peut émouvoir tant de gens,... par le Dieu éternel, cela renferme du vrai.

ST. — Dis-moi, ai-je du talent?

FJELDBO. — Attache-toi fermement à elle ! C'est un grand bonheur ! Oh, je pourrais t'en dire long...

STENBORG. — Vraiment? Peux-tu... car elle va chez mademoiselle Brattsberg... qu'as-tu entendu?

FJELDBO. — Tu ne me comprends pas.

P. *204*, l. 31. — Qu'est-ce que tu dis là...

P. *205*, l. 11-13. — *Manque.*

l. 15. — Et voilà du punch.

l. 30. — P. *206*, l. 28. — D'AUTRES *(corrigé en* DANIEL HEJRE, *puis en* ANDERS LUNDESTAD.) — Où habite-t-il?

DANIEL HEJRE. — Chez Madame Bagholmen...

STENBORG. — Bonsoir, Fjeldbo.

FJELDBO. — Bonsoir,... et si je t'ai dépité, oublie-le.

STENBORG. — C'est oublié...

FJELDBO. — Mais ce que tu as dit du chambellan...

STENBORG. — Chut, chut, l'expression était excessive... Eh bien, jeunes et vieux, si vous voulez m'accompagner, venez ! Je marche en tête !

LA FOULE. — Chant... chant, musique !

(On joue l'air national.)

FJELDBO. — Je veux voir la suite ; vous ne venez pas?

ANDERS LUNDESTAD. — Oh non, je suis vieux ! Le mieux, pour moi, est de rentrer et de me coucher.

P. *210*, l. 25-26. — étudié — — par à] tant lu sur.

P. *211*, l. 1-10. — *Aslaksen continue :* Oh, ce n'est pas grave pour lui, disaient les autres ; il a son métier... oui c'est facile à dire ; après une pareille histoire, la condition d'un homme n'est plus sa condition... ; je me suis marié dans ma condition et me suis donc marié au-dessous de ma condition... la condition des gens distingués, c'était ma condition ; mais je n'étais pas distingué et ce n'était donc pas ma condition... on m'a enlevé mon point d'appui et on m'a placé sur du verglas... et alors il me faut entendre des sarcasmes parce que je bronche.

l. 16. — *Après* aussi *est ajouté après coup :* ils peuvent appeler ça Notre Seigneur et Compagnie.

P. *212*, l. 8. — Heureusement — — Hejre] d'abord à Storli ; il n'y était pas ; puis chez lui ; personne ne savait rien ; si je n'avais pas rencontré Daniel Hejre, qui...

l. 15-18. — *Après* homme :] mais il a coûté cher.

DANIEL HEJRE. — Ça ne signifie rien ; Dieu fasse que mon argent soit toujours aussi bien employé.

[ERIK BRATTSBERG. — Votre? Ah oui, parfaitement !]

P. *213*, l. 17-19. — LE CHAMBELLAN. — Poli, dites-vous? Non, il est vraiment beaucoup plus que poli. *(Biffé :* Il est)

P. *214*, l. 26. — *Après cette ligne, il y a :*

FJELDBO. — Ah, vraiment !

LUNDESTAD. — N'en croyez rien, je vous prie. J'ai peut-être parlé de coureur de dot et de chevalier d'industrie en général ; mais cité le nom de l'avocat Stenborg, non, Dieu m'en garde !

P. *215*, l. 19-22. — MARGRETE. — Oui, n'est-ce pas? La vue, là-haut, du pavillon, est ravissante?

P. *216* et l. 12 et 14. — de contes] des fjelds.

l. 15-18. — *Manque.*

l. 20-22. — MARGRETE. — Princesse des fjelds de lutins et des monts de sorcières, et des collines où l'on joue la nuit du jeudi.

P. *217*, l. 2-3. — Prince. (à Stensgaard) Le mari joue au prince, naturellement.

l. 8-23. — La fin? Oh, c'est dommage! Il est trop court.

MARGRETE. — Trop court; oui, peut-être, en un sens...; mais en réalité ne croyez pas que ce soit fini. N'est-ce pas, Erik; je suis devenue reine,...

ERIK BRATTSBERG. — Oui, comme la plupart des princesses...

MARGRETE. — A l'étranger, oui, dans un autre royaume, toutes les princesses le deviennent. La reine a la préséance; mon mari a de belles statues et de beaux tableaux... mais savez-vous ce qu'il trouve de plus beau...

ERIK BRATTSBERG. — C'est toi, sorcière!

MARGRETE. — Et puis, il aime la musique; il a des pianos, droits et à queue, et des boîtes à musique... mais qui croyez-vous qu'il préfère entendre.

ERIK BRATTSBERG. — Faut-il que je flatte encore...

MARGRETE. — C'est le privilège d'une reine...

P. *218*, l. 24-28. — *Manque.*

P. *219*, l. 5-8. — (il crie — — refroidir] Sur nous tous se répandent lumière et vie lorsqu'elle paraît; elle est vraiment une bénédiction pour Erik;

l. 20. — *Après* là-bas, *il y a, biffé :* le préfet,

P. *220*, l. 6-7. — nous sommes — — vie] avons eu beaucoup d'affaires ensemble... [LE CHAMBELLAN. — Le domaine... repris par droit d'alleu...]

l. 9-16. — STENBORG. — Oui, j'ai beaucoup entendu parler de ces affaires par Daniel Hejre lui-même, mais je dois avouer qu'il en a parlé de façon peu amicale...

l. 21. — absents.

l. 26. — P. *221*, l. 28. — qui n'y regarde pas de si près. Monsieur Hejre est un homme que je remercierai et louerai toute ma vie. Oui, c'est à lui que mon fils est redevable de son bonheur domestique...

STENBORG. — Monsieur Hejre?

LE CHAMBELLAN. — Ma belle-fille, Margrete, mon enfant gâtée... a été, comme enfant, à sa charge. Elle est fille du pro-

fesseur de musique Sjöblom... [qui a quitté la Suède pour s'établir ici...] mort depuis longtemps... La situation d'un professeur de musique n'est pas des meilleures... il était étranger à la ville..., sa conduite n'était pas toujours à l'avantage de la famille... ce fut Daniel Hejre qui a fait développer les merveilleuses dispositions musicales de l'enfant... c'est ainsi que mon fils l'a connue...

STENBORG. — Ah oui, de sorte qu'il est en effet un instrument...

LE CHAMBELLAN. — Nous le sommes tous ; vous aussi ; c'est-à-dire un instrument démolisseur...

P. *222*, l. 6-13. — Sur la forme nous ne... disputerons pas ; l'intention était bonne ; et je vous demanderai ceci : s'il y a quelque chose, venez me trouver ; parlez-moi ouvertement.. franchement et sans détours ; voyez-vous, nous voulons le bien... c'est mon devoir...

STENBORG. — Et vous me permettez...

l. 16-19. — vu depuis longtemps qu'il y a ici bien des choses qui ne sont pas comme elles devraient être, que la vie a pris ici dans certains milieux une tendance qui n'est rien moins que désirable. Mais

l. 21-22. — ou — — publique] *Manque.*

l. 27. — *Écrit d'abord :* (le docteur Fjeldbo, Anders Lundestad et Daniel Hejre arrivent du jardin).

l. 28. — P. *224*, l. 23. — RINGDAL *(écrit d'abord :* FJELDBO). — Bon, nous pouvons le demander au chambellan.

LE CHAMBELLAN. — Qu'est-ce que vous voulez me demander ?

RINGDAL. — Oh, c'est Lundestad qui a des lubies sur ses vieux jours. Les élections du premier degré auront lieu vendredi, et voilà qu'il parle de renoncer à son mandat.

LE CHAMBELLAN. — Qu'est-ce que c'est...

LUNDESTAD. — Oh oui, je me fais vieux... c'est peut-être le mieux que des forces neuves entrent au Storting...

RINGDAL. — Oui, monsieur le chambellan, il croit que vous désirez...

LE CHAMBELLAN. — Moi, cher vieil ami, comment pouvez-vous croire...

LUNDESTAD. — Mais oui, c'est bien naturel ; quand surgissent de nouveaux lutteurs.

LE CHAMBELLAN. — Non, mais, qu'est-ce qu'il y a? Vous n'allez tout de même pas, en un moment de dépression... c'est là une grosse affaire pour le district...

LUNDESTAD. — Oui, monsieur le chambellan, si je peux vous exposer mes raisons...

LE CHAMBELLAN. — Venez... viens aussi, Hejre...

DANIEL HEJRE. — Moi, ah non, mon cher... qu'est-ce que tu me veux, je n'ai pas de voix dans les affaires d'État...

LE CHAMBELLAN. — Sornettes ; viens donc...

DANIEL HEJRE. — N'insiste pas, mon cher... que ferais-je là ; toi seul sais ce qui est à ton avantage et à celui du district...

LE CHAMBELLAN. — Reste donc, entêté... mais venez, vous, Ringdal... il faut que nous entendions les raisons...

Lui, L. et R. entrent à gauche; Fjeldbo vient du jardin.

FJELDBO. — Le chambellan est-il sorti?

D. H. — Chut, les sages tiennent conseil! Grande nouvelle, docteur... Lundestad se désiste de son mandat...

STENBORG. — Oui, peux-tu comprendre ça.

FJELDBO. — Oh, ce n'est pas possible!

DANIEL HEJRE. — Oui, on va s'agiter... c'est votre association qui commence à produire son effet. Savez-vous comment vous devriez appeler cette association, monsieur l'avocat? Vous devriez l'appeler sel anglais, voilà...

STENBORG. — Croyez-vous vraiment que ce soit notre association...

D. H. — Oui, ma foi, il n'y a aucun doute ; oui, nous aurons

donc au moins la joie d'envoyer promener monsieur Monsen comme député... que n'est-il déjà parti... mais il aura les mains liées... monsieur Stenborg... liées derrière le dos, si je peux dire...

STENBORG. — Comment cela...

D. H. — Ne croyez-vous pas que le vieux Lundestad posera ses conditions, se tiendra derrière, les guides en mains...

FJELDBO. — Oui, sûrement...

D. H. — Et s'il prend ses garanties, il les prend absolues... Hé, hé... je me rappelle une histoire sur lui, qui est superbe... j'en ai l'âme épanouie chaque fois que j'y pense... vous savez qu'il a un fils...

FJELDBO. — Il en a trois.

D. H. — Oui, mais un surtout, c'est le plus jeune,... un fainéant, un benêt, un âne... suffit, c'est le favori de son père. Pendant la guerre danoise il s'est enfui de la maison pour aller là-bas comme volontaire... on l'a rattrapé, Dieu merci, mais depuis ce temps-là le vieux Lundestad a eu le cœur dans ses culottes, révérence parler, et a réfléchi au moyen de garantir Lars Peter contre tout dommage de guerre... savez-vous ce qu'il a imaginé...?

FJELDBO. — Non, comment puis-je savoir... il ne lui a tout de même pas coupé un doigt?

D. H. — Bêtises... c'était autrefois, ça... non, devinez mieux.

FJELDBO. — Alors il l'a peut-être rendu myope ou l'a fait loucher.

D. H. — A quoi bon? N'y a-t-il pas bien des militaires qui vont au combat avec un regard louche?... non, autre chose. Il l'a garanti complètement, mais comment, comment...?

FJELDBO. — Non, je ne peux pas deviner.

DANIEL HEJRE. — Il l'a fait engager dans l'armée, voilà... ; suffit ; héhé!

il sort dans le jardin.

P. *228*, l. 2-3. — elle est fondée — — c'est-à-dire] *Manque.*

l. 9. — Il le faudra bien ; si j'ai pu les animer, je peux bien

aussi les conduire. Je peux bien exiger que ces gaillards.

l. 25. — Pas d'expressions vagues ; elles n'expliquent rien.

l. 28-29. — un jour — — et] ministre

P. *229*, l. 12-13. — Oui — — charme ;] A l'aide de? A l'aide de? Encore des saletés. C'est par mes propres moyens que je pense y arriver. Ça viendra, il le faut ; mais ça viendra tout seul. Je jouirai ici de la vie dans la beauté et la lumière... il y a ici de bonnes manières, la vie a du charme ;

l. 18-19. — c'est — — distinction] je sens ici pour la première fois ce qui est beauté dans la vie, ce que c'est que la distinction. Notre vie d'étudiants est grossière, vois-tu ; jusque dans les fêtes. Jamais jusqu'ici je n'avais pris part à rien qui puisse être comparé à ceci. Et quelles gens !

l. 27. — *Après* gens] Ici le vrai métal ; là, la monnaie de papier...

l. 32. — Et le fils... intrépide, franc, capable... mais probe...

P. *230*, l. 4-10. — Et la fille... et la belle-fille... elle est la plus fascinante... bon Dieu, quelle riche et singulière nature...

FJELDBO. — La fille a aussi une singulière nature.

STENBORG. — Certes, mais pas autant...

l. 15-17. — Qui?

FJELDBO. — Thora. Mademoiselle Brattsberg.

STENBORG. — Oui, mais la belle-fille ! Et pas de pruderie... ouverte... franche... séduisante...

l. 28. — Thora. Mademoiselle Brattsberg, naturellement.

P. *231*, l. 27. — Bien, mais méfie-toi que j'en dise autant.

P. *232*, 28-29. salons — — thé] cafés.

P. *233*, l. 11-14. — les —— famille.] la foule populaire d'hier... le chambellan Brattsberg... le vieux Lundestad...

FJELDBO. — Daniel Hejre et monsieur Bastian Monsen... et le... sacrebleu, c'est

P. *234*, l. 8-10. — L'affaire — — intervenues] *Manque.*

l. 23. — mais — — que...] *Manque.*

P. *235*, l. 12. — le journal pour le faire mauvais...

l. 14. — Mauvais !] *Manque.*

l. 16-19. — Oui, et j'y ai tenu ferme. Mais le propriétaire Monsen est venu me trouver et a inséré des articles sur vous et vous êtes venu et avez publié des articles sur Monsen... et beaucoup d'autres sont venus, tous comme ça, en sous main, et le journal a pris ainsi une couleur... et tous les partisans du chambellan Brattsberg et d'Anders Lundestad se sont désabonnés, —... et ceux qui restent payent mal...

l. 24-25. — comme — — hier] *Manque.*

P. *237*, l. 19-22. — J'ai faim, plus que je ne suis ivre.... et chez moi j'ai une femme et un enfant au lit..., il ne faut pas me lâcher.

l. 26-29. — vos enfants mal bâtis? Si vous vous mettez en travers de ma route, je vous écraserai, vous et les vôtres ; vous serez réduit à l'assistance publique avant la fin de l'année... je n'ai dé'gard à rien quand on gêne mes projets...

P. *238*, l. 4-8. — *Manque.*

P. *239*, l. 8-27. — STENBORG. — Daniel Hejre, par exemple.

LUNDESTAD. — Je ne nomme personne. Dieu garde ma langue. Il y a d'ailleurs des gens qui sont pires que Daniel Hejre. Mais je ne vous demande pas de me croire sur parole. Je préfère être cru sur mes actes...

STENBORG. — Cela me serait très agréable ; mais puis-je d'abord vous poser une question. Vous avez parlé avec le chambellan. Était-ce au sujet de ma conduite d'hier...

LUNDESTAD. — Non, cela ne pouvait me venir à l'esprit ; puisque le chambellan vous a invité ici aujourd'hui, il est assez probable qu'il désire passer un trait sur ce qui peut avoir été dit dans une fête joyeuse et à l'improviste. Non, mais je me fais vieux, comme vous le voyez ; j'ai siégé au Storting depuis 1839, et il me semble que le temps de la relève est venu...

STENBORG. — La relève?

LUNDESTAD. — Les temps changent, voyez-vous. D'autres

hommes veulent se produire ; et pourquoi ne le voudraient-ils pas?

P. *240*, l. 7-21. — STENBORG. — Heu, c'est difficile à dire.

LUNDESTAD. — J'ai tendance à croire que non. Il a peut-être pour lui votre association ; mais c'est sans doute à cause de vous. Et si je me retirais maintenant? Mon parti... et celui du chambellan ne passerait pas à lui pour cela. Oui, « mon parti », c'est une façon de parler ; je veux dire les propriétaires, les vieilles familles fixées sur leurs terres, qui sont bien d'ici. Or, ce n'est pas le cas de Monsen. Il est un immigré, son père était chef d'équipe de flottage quelque part dans la campagne... personne n'est bien exactement informé au sujet de Monsen et de ses affaires, et il a dû frapper à grands coups autour de lui pour se faire place... à grands coups dans les forêts et les familles, on peut dire...

STENBORG. — Oui, mais puisqu'il n'y a aucune chance...

LUNDESTAD. — Hm ; lorsque vous vous êtes jeté si ardemment dans les affaires politiques ici, vous avez eu naturellement en vue exclusivement l'intérêt général...

STENBORG. — Oui certes ; bien entendu...

LUNDESTAD. — C'est de la cause, non des personnes, qu'il s'agissait...

STENBORG. — Oui, c'est évident...

P. *241*, l. 13. — Vous avez l'âge, autant que je sache. Vous venez d'avoir trente ans... voilà l'occasion ; si elle manque, un autre passera, trois ans passeront...et l'autre sera peut-être bien en selle et difficile à déloger...

l. 21-28. — Vouloir? Vouloir? La question est de savoir si c'est possible.

LUNDESTAD. — Ça pourrait bien arriver. Je ferais de mon mieux. Le chambellan agirait [depuis hier lorsqu'il a entendu votre talent de parole]... vous avez les jeunes pour vous... dans les autres groupes d'électeurs il ne peut être question d'un nouveau...

P. *242*, l. 17. — P. 165, l. 5. — mais — — question]. Je ne peux pas, naturellement, passer de votre côté ; car ce serait rompre avec tous les gens qui aideront à l'affaire autour de moi...

STENBORG. — Oui, mais vos partisans vous suivront.

LUNDESTAD. — Non, non, non... monsieur Stenborg... ça ne va pas du tout ;... mais vous passerez de notre côté...

STENBORG. — Passer? C'est une drôle d'expression ; n'allez pas croire...

LUNDESTAD. — Vous ne me comprenez pas. Qu'est-ce que cela veut dire.

P. *244*, l. 5-12. — Vous — — seul.] Alors, aidez-moi à la jouer ! Pour l'amour de Dieu... ! un vaste horizon s'ouvre... tout ce que j'ai rêvé me paraît si proche...

LUNDESTAD. — Oui, oui, il ne faut plus rêver. Il faut avoir les yeux grands ouverts. Déjà votre ambition est éveillée, je vois. C'est bien. Le reste ira tout seul, comme un mécanisme ; une roue s'engrènera dans l'autre...

l. 21-24. — *Manque.*

l. 26-28. — ERIK BRATTSBERG, *à Daniel Hejre.* — Que diable est-ce que l'on chuchote, monsieur Hejre? Qu'est-ce que c'est que ce discours qu'aurait prononcé Stenborg hier?

P. *245*, l. 2-11. — Non, nous autres gens de la ville avons tous dîné au club...

l. 24. — Façons de parler] Oh !

P. *246*, l. 10. — être si sûr] savoir.

P. *247*, l. 16-17 — *La seconde phrase est ajoutée après coup. Puis, il y a :* grand Dieu, je m'imagine, si j'avais été exposé à quelque chose de pareil...

l. 25. — Selma y tient] *Manque.*

P. *248*, l. 10. — ERIK BRATTSBERG *(sans doute par un lapsus)*

l. 14-24. — STENBORG, *à Lundestad.* — Oh, prêtez-moi votre anneau à cacheter, je n'ai rien à donner en gage... C'était un prétexte... Qu'a dit le chambellan?... a-t-il parlé de moi?

LUNDESTAD. — Tout va bien ; il m'a grondé parce que je suis

allé le chercher un jour où il voulait sortir et aller vous voir...

STENBORG. — Comment...

LUNDESTAD. — La seule chose qui l'ennuie est l'affaire d'hier...

P. *250*, l. 8. — Rindgal ou *manque.*

l. 19. — *Ajouté après coup à la fin :* non, c'est merveilleux ; oui, je comprends maintenant les sornettes que débitait tout à l'heure le futur chambellan par succession.

l. 28. — SELMA.] *Écrit d'abord :* ERIK B.

l. 25-27. — Oh — — en train ! *est ajouté après coup.*

P. *251*. l. 1-3. — *Manque.*

l. 5-6. — il pourrait — — passons] *Ajouté après coup.*

l. 15-16. — Non, non... tout à fait bien, monsieur Stenborg...

l. 20. — S'embrouiller? *et* Vous êtes subtil, vous ! *manquent.*

P. *252*, l. 6. — Prenez — — messieurs.] *Manque.*

l. 15. P. 175, l. 25. — Un jeune oiseau sauvage [c'était un coucou] arriva en volant, il voulait essayer ses ailes pour la première fois. Et lorsqu'il toucha terre, il y avait grande fête d'oiseaux dans un bois frais, et là étaient réunis des corbeaux, des pies et des hérons...

ERIK BRATTSBERG. — Des hérons aussi?

STENBORG. — Oui, du moins un exemplaire... et déjà ils caquetaient à bec que veux-tu, ... ils caquetaient des médisances les uns sur les autres, mais surtout contre un vieil aigle qui avait son nid tout en haut du fjeld... sur lui, tous étaient d'accord ; il était un épouvantail pour le pays à la ronde. Et ils excitèrent si bien le petit oiseau étranger... qu'il se mit à jacasser plus haut que tous les autres sur le vieil aigle... Et l'aigle était là-haut et l'entendit, et il vola en bas et emporta le jeune oiseau... comme une proie... l'enlèvement d'un cœur... et là-haut l'oiseau contempla au loin le bas pays avec ravissement... là c'était le calme et la lumière du soleil... c'est là qu'il apprit à juger la foule des poulaillers... [*biffé :* Monsieur le chambellan...]

l. 28-29. — *Manque.*

P. *254*, l. 13-21. — Le chambellan. — Merci, monsieur. Thora.

l. 28. — dans l'union des jeunes] *Manque.*

P. *255*, l 15. — *Ici commence l'emploi du nom de Stensgaard.*

P. *256*, l. 20-30. — Mais je peux vous assurer que j'ai fait de mon mieux pour empêcher cela... je crois que vous avez dû remarquer combien je me suis tenu tout le temps près de Stensgaard pour le surveiller... malheureusement j'ai entendu qu'on allait jouer aux gages, et alors j'ai pensé qu'il n'y avait pas de danger...

[*Biffé :* Le chambellan. — Oui, on aurait pu se dispenser de me mystifier.

Fjeldbo. — Eût-ce été mieux si vous aviez eu l'explication séance tenante ; si j'avais pu en décider, vous ne l'auriez jamais eue... mais la fâcheuse idée de l'inviter...

Le chambellan. — N'était-ce pas tout à fait naturel? n'avais-je pas été impoli envers lui? Sa visite non rendue... Et lorsqu'il a parlé comme il l'a fait... et contre Monsen, à ce que je pensais, n'ai-je pas dû croire que c'était pour se justifier à mes yeux...

Fjeldbo. — Certes, monsieur le chambellan, c'était votre loyauté...

Le chambellan. — Je suis extrêmement dépité; j'ai envoyé l'invitation par ma propre fille simplement pour que les domestiques n'aillent pas fourrer le nez dans...

Fjeldbo. — Si j'avais pu soupçonner... mais d'après ce qu'il m'a dit je me suis imaginé que ce n'était qu'une excuse ou...]

P. *258-259*, l. 6. — P. 181, l. 31. — Non... en un certain sens, tout de même... Lundestad est en plein dans le mouvement, il est personnage public... il doit accepter qu'on le salisse.

Fjeldbo. — [*Biffé :* Vous exprimez pourtant votre opinion sur des personnes et des partis, et Stensgaard n'a pas fait autre

chose lorsqu'il a prononcé son discours et fondé son association...]

Mais vous n'êtes pas non plus en dehors ou au-dessus des partis... vous vous êtes réjoui, tant que vous avez cru que l'attaque de Stensgaard concernait Monsen...

Le chambellan. — Ne nommez pas ces gens-là ! Quels outrages n'ai-je pas subis ; d'abord à la fête ; être là comme mis au pilori, entendre les gens de ma paroisse crier hourra parce qu'ils m'entendent insulter ; puis être la risée de mes propres invités ; qu'a-t-on pensé? Oui, que j'étais assez misérable pour acheter ce chenapan et que l'on ait pu croire cela de moi, c'est là l'insulte... tout le monde m'a insulté ici... mais c'est la faute d'Erik.

Thora. — D'Erik?

Fjeldbo. — De votre fils...

Le chambellan. — Oui ; depuis qu'il s'est jeté dans les affaires commerciales, tout a pris une autre tournure ; c'est ce qui a rabaissé notre famille...

Fjeldbo. — Mais qu'aurait-il dû faire...

Le chambellan. — Faire, faire... il n'avait pas besoin de faire quelque chose... c'est ce que j'ai fait dans ma jeunesse...

Fjeldbo. — Cela ne sied pas aujourd'hui, chaque époque a sa figure...

Le chambellan. — Alors il pouvait voyager à l'étranger...

Fjeldbo. — Il l'a fait... vivre pour sa science, il n'en a pas le goût... il ne peut penser à être fonctionnaire... la gérance de vos propriétés, vous vous l'êtes réservée, il n'a pas d'enfants à élever... et lorsqu'il voit autour de lui des exemples tentants... des gens partis de rien qui sont en train de devenir millionnaires.

P. *260*, l. 25. — Oui, viens ; garde-moi bien des courants d'air, surtout ; ... oh, comme [*biffé :* tout est insupportable] vous êtes bons...

P. *261*, l. 30-31. — Je le sais aussi.

Stensgaard. — C'est ce gredin de Daniel Hejre et ce vieux renard de Lundestad qui m'ont induit en erreur hier; mais, Dieu merci, maintenant je connais mes gens...

Le chambellan. — Oui, je connais aussi mes gens maintenant, monsieur l'avocat; et avant que j'use de mon droit domiciliaire, et vous fasse jeter à la porte, voulez-vous me dire pourquoi vous venez ici?

P. *262*, l. 26. — jamais de la vie] *Manque.*

P. *263*, l. 7-9. — Il ne faut pas me repousser; je sens que je peux me livrer à quelque action mauvaise si vous me renvoyez à la vie désolée. Jamais, jusqu'ici, je n'ai connu le charme de la vie. Vous êtes responsable devant Dieu, monsieur le chambellan; il ne faut pas me fermer la porte.

l. 15. — Hm! *Manque.*

l. 17-31. — Rappelez-vous — — s'abêtit...] *Ajouté après coup.*

P. *264*, l. 1-9. — *Manque.*

l. 15-17. — mais moi — — préjugés] *Manque.*

P. *265*, l. 9-10. — Oui — — journaux] Autrement je vous poursuivrai; je vous ferai du mal; je vous ferai du tort; j'écrirai contre vous, je parlerai contre vous.

l. 17-27 . — Vous êtes fou!

Stensgaard. — Non, c'est la colère de Dieu qui est en moi... c'est à sa volonté que vous vous opposez. Il a eu sur moi les vues les plus brillantes, mais vous, vous y faites ombre... Enfin, je vois bien que je n'aboutirai à rien avec vous aujourd'hui; mais ça ne fait rien; je vous demanderai pourtant ceci : prévenez votre fille; donnez-lui du moins la faculté de choisir;

l. 31. — maintenant — — tout] elle l'est sûrement; n'allez donc pas jeter des perles aux amis de votre entourage... il n'y en a pas un qui vaille.

P. *266*, l. 7-10. — *Dans la marge est écrit :* Quand on bavarde tant, on ne le fait pas.

l. 12-13. — Qu'i s viennent; disposez de moi; je me jetterai au feu pour vous.

l. 15-18. — Hm — — plaît] *Manque; à la place est écrit en marge :* sur les histoires de Stensgaard.

l. 30-31. — Oh, laissez-moi tranquille avec vos conseils; croyez-vous que j'ai peur? Que pourraient me faire de pareilles gens? Non, ce qui m'irrite et m'indigne, c'est que l'on croit que je me laisse effrayer ; on me met sur le même plan que les autres ; on croit pouvoir trouver, chez moi aussi, quelque endroit pourri, ha, ha, on verra combien on s'est trompé... !

P. *267*, l. 11-12. — de Stensgaard et de sa visite] *Manque.*

l. 24. — J'espère que vous allez bien?

l. 28. — P. *268*, l. 5. — C'est quelque chose comme ça... ; je sais, monsieur le chambellan, que vous ne voyez pas d'un bon œil mes affaires...

l. 10-11. — Je pense d'ailleurs m'en retirer bientôt

l. 15-17. — J'en suis venu à 'ce point, Dieu merci, que je n'ai plus besoin de... je pense que je vais liquider peu à peu...

l. 22. — P. *270*, l. 9. — Mais il dépend de vous, monsieur le chambellan, que cela ait lieu plus ou moins vite...

Le chambellan. — De moi? Je ne suis pas homme d'affaires dans ce sens-là.

Monsen. — J'ai une grosse spéculation en train... ; le risque est assez grand... je pense qu'il y a beaucoup à gagner... dans les cent mille...

Le chambellan. — Oho, ce n'est pas une petite somme.

Monsen. — Mais j'ai besoin d'aide. Il n'y a pas ici beaucoup d'argent comptant ; les noms qui ont quelque valeur sont très usagés...

Le chambellan. — Oui, vous y avez pris soin.

Monsen. — Moi et d'autres... Monsieur le chambellan, voulez-vous m'aider?

P. *270*, l. 14-15. — Vous allez. — — situation?] j'ai ici... vous allez voir.

l. 16-17. — Quoi?... Est-ce de l'argent que vous voulez dire?

l. 26. — Oui, vous ; je sais que vous n'êtes pas comme les autres...

P. *271*, l. 15.-P. *272*, l. 4. — Non ; croyez-vous que ce soit avec mon assentiment que mon fils s'est mis dans les affaires...

P. *272*, l. 16.-P. *273*, l. 2. — Pouvez-vous reprocher à un homme de vouloir s'élever... J'avais un peu plus d'instruction que mon père, je l'avais acquise moi-même ...peut-être aussi étais-je un peu mieux doué.

Le chambellan. — On peut utiliser ses dons dans toutes les conditions. Et par quels moyens vous êtes parvenu... vous avez commencé par du petit commerce ; acheté des créances incertaines, que vous avez poursuivies inexorablement ; dans ce temps-là vous étiez méprisé comme un écorcheur ; et vous avez continué sans arrêt ; combien de gens n'avez-vous pas ruinés pour parvenir.

l. 20. — oui — — district] *Manque.*

l. 22-231. — si — — droit] et j'étais dans mon droit.

l. 28. — P. *274*, l. 6. — Mais à votre conscience... si vous en avez... et combien n'avez-vous pas affaibli la considération que la richesse devrait donner... on demande seulement combien chacun possède,... non comment son bien a été acquis, ni depuis quand il a été dans la famille... de tout cela je souffre, moi aussi ... nous sommes devenus une sorte

P. *274*, l. 12-13. — je vais — — mais] *Manque.*

l. 18. — n'importe quoi] *manque.*

l. 20. — Et vous osez...

l. 26. — P. *275*, l. 6. — Oui, il est dans l'affaire ; je veux dire dans le bénéfice... on peut gagner beaucoup, dans les vingt mille pour sa part...

Le chambellan. — Pour la part de mon fils... comment est-ce possible...

P. *275*, l. 8. — je n'ai — — plus] *Manque.*

l. 12. — Mon nom !

l. 16-22. — Et vous osez me demander cela... Mon nom... mon nom... jamais... comme garant, alors?

MONSEN. — Oui...

LE CHAMBELLAN. — Je n'ai jamais mis mon nom sur aucun papier... c'est une infamie... si je ne peux pas aider argent comptant, mon nom, mon nom sur des papiers... je n'ai jamais écrit mon nom sur aucun papier.

P. *276*, l. 7. — Ce n'est pas vrai, vous dis-je ! Vous ne l'avez jamais vu... Sur mon honneur et ma parole la plus sacrée, jamais !

l. 20. — Un faux ! Un faux ! Où? Chez qui?

P. *277*, l. 5-26. — Arrière ; Allez-vous-en... tout cela, c'est de votre faute... vous êtes un malhonnête homme... dans votre vie publique aussi bien que privée... vous êtes débauché... votre femme est devenue folle de vos excès... je le sais... [Malheur à celui de qui vient le scandale ! Il a une grande responsabilité, l'homme qui est placé de façon que les gens le regardent... C'est une vie coupable que l'on mène chez vous... C'est cela que l'on appelle vie de société !]

MONSEN. — Non, c'est trop...

LE CHAMBELLAN. — Et vous avez voulu pénétrer dans la bonne société ici et

MONSEN. — Oui, et vous m'avez tenu en dehors de la bonne société ...mais maintenant, la bonne société, je vais l'avilir...

LE CHAMBELLAN. — A la porte... c'est par là !

P. *278*, l. 18-19. — [On a fait des progrès sous la conduite de Monsen...] On va jusqu'à faire des faux

P. *279*, l. 12. — Tant mieux ; il a tout dans la tête... allez le chercher...

l. 19. — Aucune pitié pour les escrocs !] *Écrit d'abord :* RINGDAL.

P. *280*, l 16-17. — Que veux-tu dire?

ERIK BRATTSBERG. — Il faut que tu m'aides... avec de l'argent ou avec ton nom...

Le chambellan. — Mon nom ! Mon nom ! Ah, tu peux être certain que...

l. 19. — je suis — — avec] j'ai certains engagements envers

l. 23 — Une grande spéculation... Qui a dit cela?

P. *281*, l. 2. — Tout à l'heure... Mais pas un mot de plus là-dessus...

l. 15-18. — pouvais-tu — — existé] pouvait-on s'attendre à autre chose ; tout est duperie là dedans ; on achète et on vend pour dix, vingt, cent mille daler sans que l'acheteur ni le vendeur possèdent un skilling ;.. que voulais-tu faire là?

l. 22 — Père, oui ou non, veux-tu m'aider?

l. 28. — P. *282*, l. 3. — Possible. Mais mon honneur ne sera pas en jeu... je ne veux pas avoir mon nom mêlé à vos sales affaires de papier... va, va... règle tes comptes... donne à chacun ce qui lui revient, dans la mesure de ce qui reste... que ce soit fini... le plus tôt possible...

P. *282*, l. 4-5. — *Manque.*

l. 13. — je n'y vais pas.] *Manque.*

P. *283*, l. 8-9 et 12-13. — *Manquent.*

l. 15-17. — Non ! Vous le saurez tous maintenant... Je ne supporterai rien !

l. 24-26. — Je devais — — sacrifice] *Manque.*

l. 28-29. — *Manque.*

l. 31. — Elle est malade] *Manque.*

P. *284*, l. 2-7. — Mais — — tout.] Mais vous m'avez tout refusé... vous m'avez habillée comme une poupée... vous avez joué avec moi comme avec une enfant... vous m'avez parée de fleurs... placée sur un piédestal ... et vous vous êtes amusés du spectacle... jamais je n'ai pris part à

l. 13-21. — Le chambellan. Mais qu'est-ce que c'est que cela...

Thora. — Oh, il y a du vrai là dedans...

Erik Br. — Elle aussi ! Tout ce qui me restait ! [*Biffé :* Eh

bien, père, tu vas entendre le dernier fait...] Mais non, non... Selma... Selma...

(Il sort au fond avec Thora).

P. *285*, l. 4-6. — FJELDBO (entrant par le fond).

Toutes les répliques de Lundestad, dans la scène qui suit, sont dites par Fjeldbo.

l. 10-13. — FJELDBO. — Pas du tout ; Lundestad affirme qu'il n'a jamais vu votre nom, sauf sur la traite de votre fils.

l. 17. — du commencement du printemps] *Manque.*

l. 22. — LUNDESTAD — — peu] FJELDBO. — Au nom de Dieu... rappelez-vous...

l. 24 et P. *286*, l. 1. — *Les indications scéniques manquent.*

P. *286*, l. 3-8. — par moi? De deux mille daler...? Et cette traite est à la caisse d'épargne?

FJELDBO. — Non, pas maintenant. Monsen l'a dégagée.

P. *287*, l. 1-4. — LE CHAMBELLAN. — Me corrompre... ah oui... par le fruit on juge l'arbre...

FJELDBO. — Corrompre, dites-vous?

l. 7-8. — Rundholmen : *ce nom est ainsi écrit pour la première fois.* — pour prendre un amer *manque.*

l. 18-19. — *Manque.*

P. *288*, l. 3-16. — RINGDAL. — A l'avocat Stensgaard... écoutez, dites-moi monsieur Hejre (il lui parle à voix basse.)

l. 22-24. — Vous reconnaissez la traite, naturellement...

LE CH. — Je ferai cela?

l. 28. — LE CH. — La traite fausse ; oui...

P. *289*, l. 7. — Très simplement] *Manque.*

l. 9-15. — La fausse signature ; [vous pensez que dans notre famille on peut faire un peu de tout !] Moi ; moi qui ai jugé si sévèrement les autres... un menteur ; jouer sous main avec des faussaires...

l. 18-19. — LE CHAMBELLAN (se lève.)

P. *290*, l. 6-10. — *Biffé :* (Mme Rundholmen range la salle. L'avocat Stensgaard arrive par le fond.

L'AVOCAT STENSGAARD.. — Bonjour, madame Rundholmen.

MADAME RUNDHOLMEN. — Oh, bonjour,... bonjour, monsieur Stensgaard. Aïe, c'est vous... il ne faut pas me regarder...]

Suit ce texte nouveau :

MADAME RUNDHOLMEN (grondant à l'intérieur, à gauche). — Voilà ! C'est juste ! Casser, vous savez le faire ;... mais je vous apprendrai,... attendez un peu...

P. *291*, l. 6-11. — *Manque.*

l. 17-20. — La célébration — — là-haut] *Manque.*

l. 22-25. — *Manque.*

l. 30. — P. *292*, l. 9 — ASLAKSEN. — Bien entendu... voulez-vous voir...

STENSGAARD. — L'agriculteur Lundestad renonce au mandat de député... longs et loyaux services... a besoin de reposer sa vieille tête... ne doit pas manquer dans le comité du second degré... son jugement et son expérience... l'avocat Stensgaard comme représentant d'un grand parti... d'après cela l'élection du propriétaire Monsen peut être considérée comme assurée... heu, oui... c'est bien... tout cela va... les opérations électorales ont commencé?

P. *292*, l. 14-16. — Oh, les autres, je les envoie promener,... heu, entre nous soit dit,... bon... distribuez le journal... donnez lecture...

l. 17-21 et l. 24. — P. *293*, l. 4. — *Manquent.*

P. *293*, l. 6-8. — MADAME RUNDHOLMEN (entre à gauche). — Eh bien, monsieur Stensgaard, vous vouliez quelque chose?

l. 17-27. — Il est parti en voiture ce matin de bonne heure... ; il est entré ici... m'a prise au lit, dirai-je... m'a emprunté dix-huit cents daler...

STENSGAARD. — Monsen...?

MADAME RUNDHOLMEN. — Oui, il a une grande spéculation en train... pourvu que ça réussisse... mais il a déposé

son bulletin de vote... il vote pour vous, naturellement...

STENSGAARD. — Et moi pour lui ; Monsen sera élu...

MAD. R. — Oui, croyez-vous ; il y a quelqu'un qui dit que vous désirez vous-même être élu.

P. *294*, l. 20-23. — Non, pas toujours, non, mais si vous ne pouvez m'avoir, il y en a d'autres... car vous marier, c'est ce que vous devriez faire..

P. *295*, l. 9.-P. *296*, l. 23. — vertige... oui, s'il n'y avait pas Monsen, je ne sais pas comment j'en sortirais... mais il donne de bons intérêts, je dois dire... mais c'est difficile de rattraper son capital... et les hypothèques sont bien incertaines ...les propriétés sont en baisse... oh, je n'ose pas y penser...

(Elle sort à droite.)

STENSGAARD. — Eh bien, n'allez-vous pas voter?

l. 14-22. — *Manque.*

l. 24-26.

(Le docteur Fjeldbo entre au fond.)

STENSGAARD. — Ah, te voilà? As-tu vu le chambellan aujourd'hui?

P. *297*, l. 6-8. — Que je conserve le ferme espoir d'avoir Thora ; que je réclame une prompte réponse ; que je viendrai demain la chercher...

l. 14-17. — Précisément ; demain ma venue causera une sensation d'autant plus grande...

FJELDBO. — Et n'as-tu pas ajouté ce que tu comptais faire en cas de refus...

l. 21-22 — Des petites menaces de ce genre, je pense que...

P. *298*, l. 6-14. — Donne-le-moi... laisse-moi voir... comment... il vote pour le préfet et pour le pasteur Lund !

FJELDBO. — Oui ; en tout cas il ne vote pas pour toi...

STENSGAARD. — Et pas même pour Lundestad..

l. 22. — dites — — vote], montrez-lui mon bulletin de vote.

P. *299*, l. 7-14. — Oh, je suis devenu malin depuis deux

jours... Crois-tu que je n'ai pas deviné Lundestad,... que je n'ai pas compris qu'il a eu recours à moi parce qu'il croyait que j'avais gagné la faveur du chambellan et des nombreuses gens qui marchent avec lui... et parce qu'il veut diviser notre parti et tenir Monsen à l'écart...

FJELDBO. — Oui, c'est certain, mais maintenant qu'il est mieux renseigné...

l. 22. — P. *300*, l. 13. — Je sais très bien que Lundestad est tout-puissant dans le comité des électeurs du second degré... ; mais Lundestad sait très bien que s'il m'y lâche, je suis capable de l'éliminer des affaires municipales...

FJELDBO. — Ce n'est pas mal calculé... pour l'opposition tu as la parole insinuante, et pour gagner les autres il te faut des liens de famille..., c'est mademoiselle Brattsberg qui doit être sacrifiée...

STENSGAARD. — Sacrifiée? Alors je serais une canaille. Mais je suis homme à la rendre heureuse... Fjeldbo, tu as aussi une idée derrière la tête...

FJELDBO. — Moi?

STENSGAARD. — Oui, c'est sûr ;... veux-tu être loyal envers moi...

l. 17-18. — ce que tu sais, tu t'en sers] ce que je te dirais, tu t'en servirais

l. 27. — P. *301*, l. 7. — Comment — — à cela] il y a de la beauté dans ces relations avec des femmes distinguées, c'est élégant et harmonieux ; je sens comme un courant de beauté qui passe... tout près de moi... je veux y pénétrer... sortir des laideurs...

P. *302*, l. 7.-P. *308*, l. 1. — Oui, n'est-ce pas vous?

STENSGAARD. — Non, je vous assure.

LUNDESTAD. — Tout votre discours contre le chambellan y est...

STENSGAARD. — Pfuh, si j'en veux au chambellan, j'ai des armes meilleures.

LUNDESTAD. — Vraiment?

STENSGAARD. — Connaissez-vous cette traite? Regardez-la. Est-elle bonne?

LUNDESTAD. — Non, elle n'est fichtre pas très bonne!

STENSGAARD. — Vous le voyez donc?

LUNDESTAD. — Quoi.?

STENSGAARD. — Qu'elle est fausse...

LUNDESTAD. — Fausse? Si elle était fausse, elle serait assez bonne ; les fausses traites sont souvent les plus sûres, on les dégage...

STENSGAARD. — Mais qu'en pensez-vous? N'est-elle pas fausse?

LUNDESTAD. — Non, malheureusement ; mais il y en a trop de cette sorte...

[N. B. Daniel Hejre entre ; renseignements par lui.]

STENSGAARD. — Mais il n'est tout de même pas possible que...

LUNDESTAD. — Quand le négociant Brattsberg tombera de son perchoir, le chambellan tombera aussi... ne répétez pas ce que je dis... ça va mal...

STENSGAARD. — Mais, bon Dieu...

LUNDESTAD. — Vous en jugerez vous-même si je vous dis que l'héritage maternel de mademoiselle Brattsberg y a passé....

STENSGAARD. — Mademoiselle Brattsberg... Thora...

LUNDESTAD. — Oui, justement!

[STENSGAARD. — Je comprends Fjeldbo maintenant... c'était pour cela!] Le chambellan ne vote pas pour moi ; aussi je ne l'épargnerai pas... la fille a été trop bonne, elle aurait dû avoir un baron ou un comte... maintenant, je pense qu'on la laissera pour compte... mais vous pâlissez... sapristi, est-ce que j'aurais causé un malheur!

STENSGAARD. — Quelle sorte de malheur?

LUNDESTAD. — Si, si, je le vois... cher monsieur Stensgaard... si vous aimez la fille... qu'est-ce que ça fait qu'elle soit riche ou pauvre...

Stensgaard. — Qu'est-ce que ça fait? Non, certainement...

Lundestad. — Grand Dieu, un heureux ménage... ça ne se fonde pas sur l'argent...

Stensgaard. — Naturellement...

Lundestad. — Et avec du travail et de l'économie... c'est vrai, il ne faut plus penser au mandat de député... car du moment que vous n'êtes pas propriétaire... mais qu'est-ce que ce mandat, au fond? Beaucoup de peine et de fatigue, et de l'ingratitude par-dessus le marché...

Stensgaard. — Vraiment? Vous me conseillez de me retirer...

Lundestad. — Loin de là ; je dis seulement ce qui arrivera... croyez-moi, c'est pour votre propre bien... si vous l'aimez, tenez bon ; ne vous laissez pas effrayer par une condition médiocre... le bonheur domestique, une femme fidèle,... mon cher, agissez de façon à ne pas le regretter ensuite...

Stensgaard — Et vous?

Lundegaard [*lapsus pour* Lundestad]. — Ne vous inquiétez pas de moi ...je trouverai bien un remplaçant ; croyez-vous que j'exigerais de vous un pareil sacrifice du cœur...

Stensgaard. — Mais je ferai, ce sacrifice ; je vous montrerai que j'en ai la force... il y a ici un peuple dans l'attente... ; ces gens me demandent. Croyez-vous que je me refuse?

Lundestad. — Pouvez-vous !

Stensgaard. — Demain je vais trouver le chambellan ; si ce que vous présumez est vrai, il est trop fier pour le nier...

Lundestad. — Et alors?

Stensgaard — Alors je renonce à travailler au bonheur de celle que j'aime ; je dis à mon peuple : me voilà...

Lundestad. — Du jugement et du cœur. Vous avez de beaux dons, monsieur Stensgaard.

P. *308*, l. 5-9. — peu après, Bastian Monsen entre, se met à marcher de long en large, etc.

Stensgaard. — Tiens, d'où venez-vous? [*Il dit vous dans toute la scène.*]

l. 16-17. — le menu peuple *et* ne sont rien *manquent.*

l. 24-25. — jusqu'à — — contrefais] *Manque.*

P. *309*, l. 2-14. — Oui, en me singeant. Ne pouvez-vous pas laisser cela... dites-moi,... quand votre père revient-il?

BASTIAN. — Je ne sais pas ; il est parti pour Kristiania... ne reviendra pas avant huit jours.

STENSGAARD. — Non? Mais s'il est élu.

BASTIAN. — Pfut, il a autre chose à penser... une grosse affaire... Mais écoutez, monsieur Stensgaard... il faut que vous me rendiez un service...

l. 29-30. — Il y a — — d'elle] Elle a une bonne position.

P. *310*, l. 4-5. — dégoûtante] *Manque.*

l. 9-16. — Oui, vous vous mentez à vous-même ; [*Biffé :* mais peu importe... un service en vaut un autre... si vous voulez à votre tour parler pour moi...

BASTIAN. — Moi, à qui serait-ce...

STENSGAARD. — Vous ne vous en êtes pas aperçu?] Appelez tout de son vrai nom... il y a quelque chose de sale là dedans...

l. 20-21. — Je viens — — que] *Manque.*

P. *311*, l. 1. — P. *313*, l. 11. — Enfin,. on ne peut pas courir deux lièvres... peut-être as-tu raison d'agir comme tu fais...

STENSGAARD. — Ah, malédiction...

BASTIAN. — Quoi? Chut, voilà madame Rundholmen... je n'ose pas lui parler maintenant, elle vous rembarre si bien, quand l'ouvrage la presse...

STENSGAARD. — C'est entendu ; je parlerai pour vous, mais vous parlerez pour moi à votre tour...

BASTIAN. — Moi... à qui...

ST. — Ne vous êtes-vous aperçu de rien? Ragna...

BASTIAN. — Serait-il possible?

ST. — Oui, ne l'avez-vous pas vu...

B. — Si, avant ; mais je croyais que c'était passé...

ST. — Oh, alors vous ne me connaissez pas...

B. — Morbleu, voilà madame Rundholmen... parlez pour

moi... le reste, je m'en charge... N'avez-vous pas vu l'imprimeur Aslaksen?

P. *314*, l. 2. — MAD . R. — Oui, j'en parle souvent...

l. 11-14. — Un jeune homme?

ST. — Qui vous aime...

l. 23. — P. 230, l. 13. — ST. — Si vous pouviez faire le bonheur de deux personnes, madame Rundholmen, le vôtre et celui d'un autre,... répondez-moi...

MD. R. — Oh non, ... ce n'est pas sérieux?

ST. — Je vous jure... ne l'écouteriez-vous pas...

MD. RUND — Si, Dieu le sait que je.. me voilà; prenez-moi. *(dans ses bras.)*

ST. — Morbleu... que pensez-vous...

MAD. R. — Oui, oui! Aïe, voilà quelqu'un..

MADEMOISELLE MONSEN, (entrant par le fond.)

l. 16. — je ne sais pas ;...] *Manque.*

l. 26-29. — MD. R. — Si, c'est tout à fait sûr... Oh, mademoiselle, je suis si contente... je vais déboucher une bouteille de vrai Porto.

P. *316*, l. 2-7. — Mademoiselle, que cherchez-vous ici...

R — Mon père, vous l'avez entendu...

ST. — Et vous ne saviez pas qu'il était parti pour Kr...

l. 10. — C'est impossible ; il y a deux messieurs à la maison... ils en viennent... ils auraient dû le rencontrer...

l. 17-19. — Non. Nous avons peu de temps... écoutez... avant, c'était autrement...

l. 29. P. *317*, l. 7. — j'ai été — — Ragna] Oh, mais quand vous êtes près de moi, je deviens meilleur... oui, peut-être ai-je été égaré... c'est bien fini... Ragna, je vous aime, ... vous et nulle autre.

RAGNA. — Laissez-moi.

ST. — Vous êtes inquiète... demain j'irai chercher votre réponse...

l. 11-12. — Tout — — heureux!] *Manque.*

l. 18. — Hourra pour demain !] *Manque.*

P. *318*, l. 2-8. — R. — Rien... excusez... je... je dois rentrer... Adieu...

STENSGAARD. — Adieu... A demain !...

l. 18-19. — Monsieur — — on dit] *Manque.*

l. 27. — veuves] filles.

P. *319*, l. 4-24. — Oui, justement ; c'est une femme qui a du bien solide...

ST. — Md. Rundholmen? [Mais dites-moi, qu'est-ce qui ne va pas à Storli...]

D. H. — [*Biffé :* Parfaitement... mais que d'] Oui, dites-le-moi... on est venu demander Monsen... je jurerais que les papiers ne sont pas en règle... hé... que diable était-ce que ce papier que vous avez reçu hier?

P. *320*, 8. — Alors, donc !] *Manque.*

l. 18-P. *321*, l. 27. — Comment?

D. H. — Faux... on n'a qu'à le regarder avec l'œil aigu de la méfiance.

ST. — En est-il ainsi... oh, c'est à devenir fou... l'un ruiné, et l'autre déshonoré...

D. H. — Qu'est-ce que...

ST. — Les deux voies barrées... maintenant, si près du but...

L'IMPRIMEUR ASLAKSEN, entrant à droite. — Félicitations, monsieur l'électeur !

P. *322*, l. 5.-P. *325*, l. 17. — C'est la récompense du citoyen blanchi par l'âge.

ASLAKSEN. — Du punch, Mad. Rundholmen, l'avocat Stensgaard régale...

L'AGRIC. L. (entre à dr.). — Compliments... L'autel est prêt, mais où est la victime?

ST. — La victime.?

LUNDESTAD. — Le riche mariage... sans quoi je ne peux rien faire.

ASLAKSEN. — Où diable est Mad. Rundholmen...

St. — Mad Rundholmen... Oui, oui... ; attendez, monsieur Lundestad.

(il s'assied à la table et écrit.)

D. H. — C'est fâcheux de passer de la cendre dans le feu.

Lundestad. — Comment cela...

D. H. — Vous vouliez vous débarrasser de Monsen et vous avez Stensgaard sur le dos...

Aslaksen. — Voilà le punch,... mad. R. est comme endiablée...

Bastian. — Oui, alors, vous vous chargez de ma lettre...

Aslaksen. — Soyez tranquille...

Bastian. — [Le plus tôt possible.] Que diable, vous ne ferez pas ça pour rien.

(il sort au fond.)

Aslaksen. — Allons, buvez... voilà que s'animent les affaires locales...

Stensgaard. — Écoutez, Aslaksen... passez-vous par ici demain soir?

Aslaksen. — Oui, je peux bien le faire...

Stensgaard. — Alors vous donnerez cette lettre à Mme R...

Asl. — De votre part...

St. — Oui. Mettez-le dans votre poche... Demain soir, vous comprenez...

Asl. — Oui, oui... Voici du punch...

Bastian. — Eh bien, avez-vous parlé à Md. R.?

St. — Bien entendu...

Bastian. — Et j'ai écrit une lettre... elle l'aura ce soir.

St. — Ce soir?

Bastian. — Chut... que personne ne voie rien...

(il sort au fond.)

Mad. R. — Eh bien, voilà une joyeuse journée...

D. H. — Oh oui... c'est ce que dit aussi monsieur Lundestad...

Stensgard (à Aslaksen). — Rendez-moi ma lettre...

P. *325*, l. 25.-P. *326*, l. 3. — Mad. Rundholmen. — Eh bien, l'avocat Stensgaard est vraiment en belle passe...

Bastian. — Oui, qui sait s'il n'arrivera pas au Storting...

Mme R. — Mais que dit de cela votre père?

Bastian. — Oh, il a tant d'affaires en train ; si Stensgaard est élu, ça reste dans la famille...

P. *326*, l. 27. — L. — Si elle est trop bonne pour des comtes et des barons...

P. *327*, l. 12. — Mme R. (à Stensgaard). — Soyez sur vos gardes, Stensgaard !

l. 16-17. — Contre Lundestad et Bastian Monsen ; ils médisent de vous

l. 28. — P. *330*, l. 31. — Ringdal (entrant par la droite). — Puis-je féliciter monsieur l'électeur?

St. — Je vous remercie ; mais, pardieu, c'est lamentable, cette histoire du chambellan.

Ringdal. — Quelle histoire du chambellan?

St. — Dans ses affaires...

Ringdal. — Qu'y a-t-il à leur sujet?

St. — Mais il est ruiné... lui et le fils?

R. — Excusez... êtes-vous fou...

St — Oh, ne cachez rien...

Ringdal. — Qu'est-ce que je cacherais au nom de Dieu?

St. — N'est-il pas vrai...

R. — Comment pouvez-vous croire ça... Qui vous a fait accroire...

St. — On raconte ici...

E. — Il est bon pour deux cent mille, monsieur. Stensgaard...

St. — Comment... et Mme R. a ma lettre...

Ringd. — Quelle lettre...

St. — Oh rien... Mais écoutez... vous verrez le chambellan ce soir... bien... donnez-lui cette traite de ma part...

Ringdal. — Cette traite?

St. — Oui, oui... c'est quelque chose que vous ne comprenez

pas... donnez-la-lui... dites-lui que toutes les menaces étaient pour plaisanter ... dites-lui que j'agis ainsi...

R. — En vérité, monsieur Stensgaard...

ST. — Faites comme je dis ; dites-lui que je viendrai demain.

P. *331*, l. 13. — P. *332*, l. 5. — Chut... mauvaise piste... c'était Monsen...

ST. — Monsen !

LUNDESTAD. — Il est parti de chez lui en voiture ce matin...

D. H. — Héhé... vous verrez qu'il est allé se pendre...

ASLAKSEN. — Qui s'est pendu...

MME RUNDH. — Monsen. Monsen s'est pendu...

l. 27-P. *333*, l. 15. — Et vous n'êtes pas fâché contre moi !

MONSEN — Pfut... ; qu'est-ce que ça me fait...

ST. — Je vous remercie ; nous nous verrons demain à Storli...

P. *333*, l 24-25 — vous faites ça si bien *manque.*

l. 29. — P. 256, l. 13. — Je vous expliquerai ça plus tard... faites comme je dis...

D. H. — Aha, je comprends... elle court après vous..

ST. — Peut-être, peut-être?

D. H. — Et vous lui avez des obligations...

ST. — C'est possible... ne gâtez rien... mais donnez-lui des inquiétudes... des doutes jusqu'à nouvel ordre...

D. H. — Soyez tranquille... ce me sera un vrai plaisir...

ST. — Monsieur Lundestad... nous nous verrons demain chez le chambellan...

P. *334*, l. 17-22. — Triple espoir ! Il en sortira bien quelque chose....

l. 25. — MONSEN. — Mais où est Bastian?

P. *335*, l. 4-5. — Mais pas avant demain, il a dit... sacrebleu... il ne faut pas la remettre avant demain...

l. 6-23. — *Manque.*

P. *337*, l. 28-29. — en tout — — dire] il est

P. *338*, l. 10-11. — chez — qu'elle] *Manque.*

P. *339*, l. 10. — à cause] à cause non pas de talents et de connaissances, mais à cause.

l. 16-32. — Je n'ai pas besoin de répondre à cela... (à Ringdal) Ringdal, voulez-vous me faire copier ma supplique?

P. *340*, l. 11.-P. *341*, l. 3. — Arrivé? Oh, qu'est-ce qui est arrivé, au fond?

Le chambellan. — Vraiment? Agiriez-vous peut-être vous-même comme mon fils.?

Fjeldbo. — Moi? Non.

Le chambellan. — Voyez-vous? Et l'avocat Stensgaard, par exemple?

Fjeldbo. — Oui et non ; selon les circonstances ; mais l'essentiel est que votre fils ne recommencera pas.

Le chambellan. — Qu'en savez-vous?

Fjeldbo. — Je le sais par la scène que vous-même m'avez racontée ; avec votre belle-fille ; cela doit conduire à une rupture ou à une explication ; et quoi qu'il arrive, la secousse donnera du sérieux à votre fils...

Le chambellan. — Et notre vie paisible et notre bonheur perdus....

Fjeldbo. — Ce n'est pas le plus important. Ce bonheur reposait sur un sol creux ; oui, je vous le dirai... vous avez en tout bâti sur un sol creux,... vous avez été orgueilleux, monsieur le chambellan...

P. *341*, l. 9. — *Après* tentation.] Et quel soutien pour la probité d'un homme qu'une tradition ancienne...

l. 15. — P. *342*, l. 7. — Oui, je le crois et le vois. C'est le malheur de notre pays : à la maison, à l'école et dans l'État, on croit que la grande affaire est d'apprendre, et non d'être... Bon Dieu, dans une société encore informe, comme la nôtre, on devrait pourtant faire l'inverse ; et nous voyons où cela conduit ; nous le voyons dans les centaines de gens doués dont les sentiments et les tendances d'esprit vont dans un sens et les actes et la conduite vont dans un sens tout différent... voyez Daniel Hejre,

ce mouvement perpétuel personnifié, cet ennemi instinctif de tout ce qui a droit à l'existence aussi bien en lui qu'en dehors de lui ; voyez l'imprimeur Aslaksen... quel être inachevé, il me rappelle la population des pêcheurs de la côte ouest, de vigoureux bras musclés et des jambes sans moelle... cela vient de l'aviron et de la position perpétuellement assise sur le banc de nage... les bras se sont développés, les jambes ont été négligées,... et voyez encore Stensgaard...

LE CHAMBELLAN. — Stensgaard, oui... que dites-vous de Stensgaard?

FJELDBO. — Je dis qu'il a beaucoup de qualités pour devenir quelque chose de grand et quelque chose de bon.

LE CHAMBELLAN. — Oui, oui., il les a.

FJELDBO. — Mais il ne deviendra rien de grand ni de bon. Je l'ai connu depuis son enfance. Son père était un triste sire, rien du tout.

l. 10. — mal embouchée] énergique.

l. 11-12. — pas — — en elle] aucune pensée en elle au delà de l'œuvre de la journée.

l. 15-18. — esprit — — personnalité]. L'esprit ennobli, mais non le caractère ; à quoi cela pouvait-il conduire, sinon à la dispersion?

l. 20. — *Après* conduire] c'est parmi les sujets que je ne me mêle pas d'étudier.

l. 25. — Oui de moi... car je suis... monsieur le chambellan... je suis aristocrate...

LE CHAMBELLAN. — Vous?

FJELDBO. — Oui, précisément... Oh, il ne faut pas

l. 28-29. — condition moyenne] pasteur.

l. 21. — mon bon docteur] *Manque.*

l. 26.-P. *344*, l. 2. — Oui, il me l'a renvoyée... aussi ma maison lui est-elle ouverte...

F. — Réfléchissez bien... !

P. *345*, l. 4-6. — Vous êtes un pédant, monsieur le médecin

de l'usine... un aristocrate, et cela convient mal dans notre libre société... mais Stensgaard n'est pas un pédant... il viendra ici dans la maison ; il viendra...

l. 13-14. — allais-je dire *et* mon cher *manquent.*

l. 17. — P. *346*, l. 17. — Non certes ; ça se peut ; mais le monde est tout de même le meilleur possible tel qu'il est.

LE CHAMBELLAN. — Merci bien ; trouvez-vous aussi que ce soit pour le mieux que vous ayez été battu aux élections d'hier?

LUNDESTAD — Si j'ai été battu, monsieur le chambellan, ce fut par ma propre volonté.

FJELDBO. — Oh, voyons, soyez sincère.

LUNDESTAD. — Oui, je le dis.

FJELDBO. — Vous avez peur de Stensgaard, c'est facile à voir ; mais ce que je ne peux pas comprendre, c'est que vous, avec votre autorité, votre considération...

LUNDESTAD. — Ho, ho, vous ne le connaissez pas...

FJELDBO. — Non, soit ; je sais du moins qu'il n'a pas de caractère...

LUNDESTAD. — Il est d'autant plus dangereux...

FJELDBO. — Et pas de conviction...

LUNDESTAD. — Il est d'autant plus libre... Vous ne le comprenez pas, je le répète... il a ce que nous autres pouvons nous mordre les doigts de ne pas avoir...

LE CHAMB. — Et c'est?

LUNDESTAD. — Il a le talent d'entraîner la foule... et ce ne sont pas des projets qu'il présente ; ce sont des idées ; c'est là le nœud ; et comme il n'est gêné ni par son caractère ni par ses convictions, il lui est bien facile d'être libéral...

P. *346*, l. 28. — Et c'est cela que vous voulez favoriser?

P. *347*, l. 1. — LUNDESTAD. — [*Biffé* : Le meilleur moyen d'entraver une cause est de s'y rallier...]

l. 6-7. — Qu'est-ce que c'est que ce verbiage?

l. 18. — Si — — jours] Si c'était arrivé un jour.

P. *348*, l. 10-11. — Personnellement — — témoignage] *Manque.*

P. *349*, l. 2. — puisque vous le désirez] *Manque.*

l. 29. — Vous-même?] *Manque.*

P. *351*, l. 1-6. — L. — Comme je le dis... vous avez gagné, monsieur Stensgaard ... je le tiens de lui-même...

St. — Que tenez-vous...

l. 18-23. — Ah, malédiction... mais c'est du bavardage ; malentendu..., je n'ai jamais prié Bastian... [Comment cet imbécile a-t-il pu...] ce qu'il a fait, à lui d'en répondre.

l. 26. — on est — — on dit] *Manque.*

l. 31. — Oh sapristi, mon cher... vieil ami? Qu'est-ce que ça veut dire ; ne fais donc pas tant l'aimable.

P. *352*, l. 17-18. — Comment a-t-elle pris ça] *Manque. Puis, est écrit :*

D. H. — [*Biffé :* C'est risqué, cher ami...] Vous vouliez naturellement mettre sa confiance à l'épreuve...

St. — Oh, bavardage... l'histoire est toute différente... mais comment a-t-elle pris ça?

l. 21. — elle s'est mise à pleurer] *Ajouté après coup.*

l. 26-27. — Soumettre — — épreuve] *Manque.*

l. 28. — a des yeux de chat ; passons ;] triomphe, comme on dit.

P. *353*, l. 19-21. — St. — Un malentendu... vous ne l'aurez pas comprise... elle non plus, d'ailleurs... Fiancée? Êtes-vous fou? Maintenant que Monsen est fiancé *(sans doute lapsus pour* ruiné), elle est probablement aussi...

l. 23-24. — Madame — — assise] *Manque.*

l. 27-29. — Cette — — Hejre] *Manque.*

P. *354*, l. 23. — *Après* bien dit] qu'elle était fausse.

l. 24-25. — *Manque.*

P. *355*, l. 20-21. — Mais que diable?

P. *356*, l. 3. — les propriétaires

l. 31. — Vous la donnez?] *Manque.*

CH. — Dieu te pardonne...

ERIK. — Mais toi...?

P. *367*, l. 16-17. — et bien heureuse *et* Ou — — du moins *manquent.*

l. 20. — savez-vous — — district] alors

l. 29. — P. *368*, l. 1. — Il a — — pourquoi] *Manque.*

P. *368*, l. 9.-P. *369*, l. 11. — ASLAKSEN. — Vous pouvez en remercier la presse libre...

CH. — Comment...? Étiez-vous dans la coulisse?

AS. — J'ai tenu les fils dans ma main... mais excusez... je ne peux pas en dire plus long..

CH. — Bien, alors je vous offre... avez-vous besoin d'argent pour votre journal...

A. — Oui, Dieu le sait...

CH. — Vous en aurez... je soutiens la presse... mais je n'écrirai rien dans votre journal...

P. *369*, l. 25-26. — *Ajouté après coup.*

P. *370*, l. 20.-P. *371*, l. 13. — Vous avez raison ; il fallait ce qui s'est passé dans l'intervalle... mais tout va bien maintenant... et maintenant, à table, tous tant que nous sommes...

ASL. — Moi aussi, monsieur le chambellan?

CH. — Naturellement... une place d'honneur pour la presse...

FJELDBO. — Pour toutes les forces sociales vivantes...

D. H. — Sauf pour l'idée ; l'avocat est parti, ah oui, celui qui combat pour l'idée se perd...

L. — Jusqu'à nouvel ordre, monsieur Hejre ; Stensgaard resurgira, vous verrez ; dans dix ans il siégera dans le conseil du roi ou celui de la nation ; peut-être à la fois dans les deux...

FJELDBO [*écrit d'abord :* D. H.]. — Dans dix ans, oui, mais alors il ne pourra pas

P. *372*, l. 30.-P. *373*, l. 12. — liberté, il paraît qu'une parole audacieuse est tombée ; on a dit que l'union des jeunes, c'est Notre Seigneur et compagnie... ; je pense que même le théologien qui ose nous l'appliquer...

P. *357*, l. 12-13. — *Manque.*
l. 14-15. — avec — — Bratsberg] *Manque.*
l. 28-29. — Que puis-je faire? Je suis libéral ; nous vivons au temps des associations... vive la libre concurrence !
P. *358*, l. 28. — P. *359*, l. 9. — Et ici ; chez moi ! Viens, chère enfant... ; pas de confusion, que peux-tu à ce qui est arrivé...
Ragna. — Oh, monsieur le chambellan, protégez-nous !
P. *359*, l. 15-18. — *Manque.*
l. 31. — P. 282, l. 2. — Je considère — — tout] Je regarde l'œuvre de ma vie...
P. *360*, l. 7. — indissolublement] *Manque.*
l. 30-31. — *Manque.*
P. *361*, l. 23. — En voilà une indiscrétion] *Manque.*
l. 29-30. — prêt à faire mon œuvre dans le conseil de la nation...
P. *363*, l. 11-12. — La lettre, monsieur Stensgaard...
Stensgaard. — La lettre?
Aslaksen. — J'en avais si plein la tête hier...
Stensgaard. — Vous êtes toujours comme ça...
Aslaksen. — J'avais tant à penser, je veux dire...
l. 24-25. — quand — — bonne foi] *manque.*
l. 28-29. — *Manque.*
P. *365*, l. 2. — *Après cette ligne est écrite cette réplique :*
D. H. — Hé hé, maintenant nous comprenons tous...
l. 14-24. — Un mot qui en vaut dix, monsieur l'avocat. (Il le tire à part.) Chevalier d'industrie !
Stensgaard. — Pardon, je suis pressé. Adieu, adieu ! (il sort au fond.)
Le chambellan. — Maintenant, l'air est purifié...
P. *366*, l. 8. — il y a — — hier] *Manque.*
l. 25-28. — Oui ; ce n'est pas par un jeu de comédie que l'on entre dans une voie meilleure... c'est avec du sérieux et du travail...
Erik. — Père, as-tu pardon pour un égaré...

LE CHAMBELLAN [*écrit d'abord :* HELLE]. — Oui, quoi qu'il en soit, nous osons dire que tout a été au mieux... ; que nous nous sommes follement agités à tâtons... mais de bons anges agissaient pour nous.

Après la fin du manuscrit est écrite cette note : Quand un épervier tournoie autour de la volière, il faut veiller et défendre sa petite colombe, mais sans effrayer... *(V. p. 370, l.* 26-28.*)*

II

La page de titre et la liste des personnages manquent.

P. *167*, l. 9. — Le directeur] L'employé principal de la préfecture.

l. 14. — de nos ancêtres] *Manque.*

l. 14-15. — pour nous-mêmes et pour nos fils] *Manque.*

P. *168*, l. 5. — Stensgaard] Stenborg. *De même jusqu'au troisième acte.*

P. *169*, l. 22-23. — Demandez le plus cher.] Dites que c'est à mon compte !

P. *171*, l. 16-17. — Je suis — — dire que] *Manque.*

l. 20-22. — Monsieur — — cœur] Vous êtes un homme qui a intelligence et cœur.

P. *172*, l. 10-11. — puisque — — questions] *Manque.*

P. *173*, l. 2. — l'homme.] L'homme. Vous êtes jeune et indépendant ;

l. 4-5. — une plume — — le savez] vigueur d'action et volonté. Mon journal est tout à votre disposition.

P. *174*, l. 8. — que sert madame Rundholmen] qu'on a ici

l. 28. — Propriétaire de forêts.

P. *175*, l. 14. — Hé, hé — — confus] *Manque.*

P. *179*, l. 15-18. — Bref — — Skaal !] *Ajouté après coup; avant cela est écrit, mais biffé :* Passons ! Que diantre ! Skaal ! *et*

au-dessus est écrit : Il y a une remarquable entente à cet égard ; et je présage qu'il en sera de même pour vous, monsieur Stensgaard ;

P. *183*, l. 7. — *Après* non plus *est biffé :* Bref, commune suffragium, comme dit le droit romain, *phrase qui est ajoutée après coup* p. 179, l. 15-18.

[P. *184*, l. 3. — *Après* comme] *Ajouté après coup :* vous en avez sûrement besoin et comme

P. *187*, l. 21. — *Après* endimanchées] qui sont comme des années de disette avec des épis sans grains (*Biffé :* femmes stériles).

P. *188*, l. 6. — *Après* essor *est biffé :* J'ai vu des talents qui veulent agir, mais aussi la puissance qui ferme les barrières et les ponts.

P. *190*, l. 1. — Allons — — restaurant] Vive l'union des jeunes ! Nous n'avons qu'à vouloir, nous pourrons tout faire. Et maintenant, au restaurant !

l. 9-11. — Avec — — providentiel.] C'est mon premier et mon dernier mot !

l. 13-24. — *Ajouté après coup.*

P. *191*, l. 8-9. — Voyez-vous ; je pense que maintenant monsieur Monsen et sa clique sont ramenés à leurs justes limites.

Ensuite est biffé : LE DOCTEUR FJELDBO. — Mais monsieur Monsen est déjà passablement limité.

LE CHAMBELLAN. — Oh, vous ne prenez rien au sérieux. Je dis : rien !

P. *193*, l. 7. — *Après cette ligne est écrit, mais biffé :*

LUNDESTAD. — La nouvelle société?

FJELDBO. — Oui, n'avez-vous pas entendu...?

LUNDESTAD. — Non ! Oui, j'ai bien entendu un peu...

FJELDBO. — Et qu'est-ce que vous en dites?

l. 21. — *Après cette ligne est écrit :*

FJELDBO. — Vous n'allez tout de même pas vous inscrire?

LUNDESTAD. — Oh non, Dieu nous garde,... à quoi pourrais-je leur servir?

P *194*., l. 2. — *Après cette ligne est écrit :* Ils baptisent justement l'association.

[*Biffé :* — Et comment s'appellera-t-elle?

DANIEL HEJRE. — Elle aura deux noms, je crois ;... tout comme les comédies dans ma jeunesse. C'est ce qu'on appelle une large base. Elle s'appellera : l'union des jeunes ou Notre Seigneur et Compagnie.

FJELDBO. — C'est une firme solide.

DANIEL HEJRE. — Ce sont les volontés qui gouvernent le monde, dit l'avocat Stenborg ; et puisque Notre Seigneur mène aussi cette affaire, on a formé une sorte d'association avec lui, comme vous voyez.]

(Cris de hourra dans la tente.)

Les sacristains chantent amen ; le baptême est accompli.

l. 12. — Oh, c'est charmant !] *manque*.

P. *195*, l. 13-17. — FJELDBO. — Ah, voilà le chef de la firme.

STENBORG. — Cher Fjeldbo, c'est toi?

FJELDBO. — Oui, car on t'a nommé?

[STENBORG. — Nommé? Quoi?

FJELDBO. — Notre Seign... hm ; président de la société, je veux dire.]

l. 23. — peut-être...] peut-être un mandat de député?

P. *197*, l. 20. — la terre] la terre. Elle était comme une immense bruyère sombre.

P. *198*, l. 28. — verrons] verrons le maître de forges Brattsberg courir après son influence perdue dans les affaires municipales et

P. *199*, l. 26. — obligeance aussitôt que je suis arrivé.

P. *200*, l. 11-12. — il reçoit — — noté] je suis sûr qu'avant de te rendre visite il a parcouru de vieux paquets de journaux pour noter

P. *202*, l. 2-3. — Mais alors, au nom de Dieu, [fiance-toi !

Ou du moins ne va pas salir ton délicieux temps d'amour avec des querelles de clocher et des sottises pareilles...

STENBORG. — Tiens, tiens ! voilà l'homme des chemins battus qui s'anime, je crois !

FJELDBO. — Oui certes !] Si tu l'aimes, tiens-la bien ! C'est un grand

l. 10-11. — Que — — qui...] Que les affaires communales peuvent t'exalter? Que... que?

l. 25. — *Après cette ligne est biffé :*

STENBORG. — Vraiment?

FJELDBO. — Non, car avec elles on ne mord pas.

P. *203*, l. 20. — et rebutant — en moi] *Ajouté après coup, puis est biffé :* Je te revaudrai ça, tu sais... si tu... !

P. *205*, l. 24-25. — car — — je pense] et merci pour notre conversation...

l. 27. — Non.] Merci de même.

P. *211*, l. 6. — *Après* condition *est biffé :* Je me suis marié dans mon état, je me suis marié, par conséquent, au-dessous de mon état. L'état des gens distingués était devenu le mien, mais je n'étais plus distingué, en sorte que ce n'était quand même pas mon état.

l. 15. — *Après* aussi ! *est biffé :* Vous pouvez appeler ça Notre Seigneur et Compagnie,

l. 23. — Selma] *D'abord écrit :* Margrete.

l. 28. — *D'abord écrit :* MARGRETE. *C'est la dernière fois qu'on trouve ce nom.*

P. *214*, l. 26. — *Après cette ligne est biffé :*

FJELDBO. — Vraiment?

LUNDESTAD. — N'en croyez rien, surtout. J'ai peut-être parlé de coureurs de dot et de chevaliers d'industrie en général ; mais prononcé le nom de monsieur Stenborg, non, Dieu m'en garde !

P. *219*, l. 8. — *Après* refroidir ! *est biffé :* La lumière et la joie

se répandent sur tout le monde, dès qu'elle paraît. Elle est une bénédiction pour Erik.

P*223*. , l. 13-15. — L'agriculteur — — le reste] Lundestad se retire de l'élection au Storting, et alors on peut deviner le reste. Il a annoncé là-bas, devant un groupe d'auditeurs, cet événement d'importance, hé, hé!

[LE CHAMBELLAN. — Impossible! Tu l'as entendu?

DANIEL HEJRE. — A distance, oui! Malheureusement le négociant Klopp et l'avoué Klemme étaient là, et comme j'ai deux procès en cours avec le négociant, et que je citerai l'avoué dans quelques jours en conciliation, je n'ai pas voulu m'approcher...]

l. 28-29. — district ; il faut que nous lui parlions. Viens avec Hejre.

DANIEL HEJRE. — Moi? Sapristi, mon cher, que veux-tu faire avec moi? Je n'ai pas de voix dans les affaires d'État.

LE CHAMBELLAN. — Des bêtises!

[DANIEL HEJRE. — Dispense-moi, mon cher. Qu'irais-je faire là? Toi seul sais ce qui est avantageux pour toi et pour le district.

LE CHAMBELLAN. — Reste donc, entêté ;] mais venez, vous, Ringdal ; il faut que nous connaissions ses raisons.

P. *224*, l. 12-14. — monsieur — — plus tard.] *Biffé :* Savez-vous comment vous devriez appeler cette association, monsieur l'avocat? Vous devriez l'appeler le sel anglais, parbleu!

l. 22. — *Après cette ligne vient un passage biffé qui reprodui le manuscrit I avec quelques variantes peu importantes.*

P. *228*, l. 9. — *Après* Il le faudra bien, *est biffé :* Si j'ai pu les animer, il faut aussi que je puisse les conduire.

l. 25. — *Après* vagues! *est biffé :* Elles n'expliquent rien. Qu'entends-tu par le but? Est-ce d'être nommé directeur de la caisse d'épargne?

STENBORG. — Pfut ; ce serait un échelon de la montée, rien de plus.

FJELDBO. — Membre du Storting, alors?

STENBORG. — Oui, comme situation d'attente...

Puis vient cette réplique non biffée :

STENBORG. — En termes clairs,... qu'entends-tu par le but?

l. 28 et 29. — un jour député ou *manque, ainsi que* riche et.

P. *229*, l. 5. — *Au commencement de la réplique est biffé :* A l'aide? A l'aide? Encore des malpropretés!

l. 9-12. — FJELDBO — — ici!] *Manque.*

l. 18-19. — *Après* fois *est biffé :* ce qui est beau dans la vie. *Après* distinction *est biffé :* Notre vie d'étudiants est grossière, jusque dans ses fêtes. Je n'ai jamais pris part à rien qui ressemble à la vie d'ici. Et quels gens!

l. 27. — *Après* des gens *est biffé :* Ici, l'argent monnayé, là, rien que du papier.

P. *233*, l. 12. — et sa famille...] le vieux Lundestad...

l. 14. — Le — — le] Et Daniel Hejre, et monsieur Bastian Monsen, et...

P. *235*, l. 12. — *Après* le faire *est biffé :* mauvais

l. 14. — Mauvais!] *Ajouté après coup.*

l. 16-17. — vous êtes — — district] le propriétaire Monsen est venu me trouver et a inséré des articles sur vous; et vous êtes venu insérer des articles sur Monsen ; et bien d'autres sont venus comme ça en sous main

P. 243, l. 6. — *Après cette ligne sont écrites, mais biffées, deux répliques du manuscrit I.*

l. 8. — Oui, en définitive] *Écrit d'abord :* Il me serait fort agréable...

P. *240*, l. 11. — *Après* réussirait *est biffé :* Il faudrait d'abord qu'il fût électeur du second degré ; et votre association n'est pas assez forte pour réaliser cela.

l. 16. — *Après* immigré *est biffé :* son père était chef d'équipe de flottage, quelque part dans la campagne.

l. 21. — *Après cette réplique est biffé :*

LUNDESTAD. — Hm ; puisque vous vous êtes ainsi lancé

dans la vie publique ici avec une vigueur juvénile, vous avez eu en vue, évidemment, certaines tâches à remplir?

STENBORG. — Oui certainement ; bien entendu...

LUNDESTAD. — Et ce sont ces tâches, et non Monsen, que pour vous il s'agit de...

STENBORG. — Oui, c'est clair...

P. *237*, l. 31. — et...] et dans les autres sections du premier degré il n'y a aucun nouveau à présenter...

P. *242*, l. 17-18. — Il — — électeurs] La section, ici, envoie deux électeurs du second degré, comme vous savez. Il faut que nous soyons tous deux choisis

l. 21-26. — Stensgaard — — précaire ;...] *Biffé :*

STENBORG. — Oui, mais croyez-vous que mes opinions auront l'assentiment de l'assemblée des électeurs?

LUNDESTAD. —

l. 29. — *Après* dans... *est biffé :* je veux dire qu'il faut... dans la forme... que vous veniez à nous...

STENBORG. — Venir à vous? C'est une drôle d'expression... n'allez pas croire que...

P. *244*, l. 6-7. — marcher — — libérateur] *manque.*

l. 10-11. — Oui — — Stensgaard] Seulement ne rêvez plus. Les yeux grands ouverts, il le faut.

l. 12. — seul...] *Écrit d'abord :* seul, comme un mécanisme, une roue s'engrenant dans l'autre.

P. *247*, l. 29.—P. 252, l. 2 — *Ajouté après coup. C'est dans cette addition que le nom de Stensgaard apparaît pour la première fois;*

P. *252*, l. 16. — *Après* bonheur ;] et sur cette colline il essaya sa voix pour la première fois.

L. 19 — *Après* trottinant, *est écrit :* des pigeonniers en voltigeant ;

P. *253*, l. 5-6. — *Manque.*

L. 21 — Ce fut — — cœur] ERIK BRATTSBERG. — Aïe, un enlèvement !

STENBORG— La conquête d'un cœur !

P. *255*, l. 15. — *Le nom de Stensgaard apparaît ici pour la première fois dans le texte même, et non dans une addition.*

P. *256*, l. 25-26. — Et — — moi?] Toute la populace crie hourra à toute cette saleté qui... ! Et vis-à-vis de mes invités? Qu'ont-ils pensé de moi?

P *257*, l. 28. — P. *258*, l. 1. — Je — — gens] J'ai laissé les bonnes gens se familiariser trop avec moi ; je me suis trop mêlé à eux.

l. 8. — *Après* et cætera] Je ne me prévaux pas davantage de capacité ou de connaissances particulières ; je sais très bien que je ne les ai pas.

l. 29. — P. *259*, l. 3. — Oui, par là il a comme rabaissé notre famille. Qu'allait-il faire dans des opérations commerciales? [Ça ne conduit à rien]

[*Biffé :* FJELDBO. — Mais, cher monsieur le chambellan, il faut bien que votre fils vive.

LE CHAMBELLAN. — Oh, avec de l'économie, il aurait bien pu vivre avec l'héritage de sa mère.]

FJELDBO. — Mais, cher monsieur le chambellan, que pouvait-il faire?

LE CHAMBELLAN. — Faire ; faire? Il n'avait pas besoin de rien faire ; c'est ce que j'ai fait en ma jeunesse.

FJELDBO. — Oui, mais il faut bien qu'il vive.

En marge est écrit : 8e cahier, 2e envoi, 96 pages.

P. *260*, l. 25. — Allons-nous-en ;...] Allons, viens ! Donne-moi du sirop et des bonbons,

P. *261*, l. 30. — *Après* aussi *est biffé :*

STENSGAARD. — C'est ce gredin de Daniel Hejre qui m'a fourvoyé hier. Je soupçonne aussi Lundestad. C'est un renard au fond. Mais, Dieu merci, je connais mes gens maintenant.

LE CHAMBELLAN. — Oui je connais aussi mes gens maintenant, monsieur l'avocat ;

P. *263*, l. 9. — *Après* inaccessibles] Vous êtes responsable

devant Dieu, monsieur le chambellan ; il ne faut pas me fermer votre porte.

P. *265*, l. 31. — P. *266*, l. 2. — elle l'est certainement. Ne jetez donc pas des perles aux amis de votre entourage. Il n'y en a pas un qui vaille.

P. *266*, l. 12. — *Après* viennent] disposez de moi.

l. 20. — Il y a des possibilités en lui,... ou il y en a eu, du moins.

l. 28. — *Après* Stensgaard...] Stensgaard... il n'est guère dangereux ; il peut menacer et parler ; mais...

LE CHAMBELLAN. — Oh, gardez pour vous vos conseils ! Croyez-vous que je le craigne? Que pourraient me faire des gens pareils? Non ; mais cela m'agace et m'irrite qu'on ose seulement le penser. Les gens me mettent au rang de ceux qui les entourent. On se dit : Baste, il doit bien y avoir aussi quelque tare chez ce gaillard-là ! Ha-ha, on verra bien que l'on s'est trompé... !

P. *268*, l. 10. — Oh, si ; je rends volontiers service aux gens, quand je le peux. Je pense un peu aujourd'hui

P. *269*, l. 13-14 — *Manque, mais ceci est biffé :* LE CHAMBELLAN. — Merci, mais je ne suis pas homme d'affaires en ce sens-là...

MONSEN. — Non, c'est vrai, mais un homme raisonnable ne refuse pas une affaire avantageuse.

l. 25 — pour. — — coups] *Manque.*

P. 274, l. 2. — Une — — l'autre.] Moi, comme d'autres.

l. 26-28. — vous — — embarras] vous n'êtes pas comme les autres.

P. *272*, l. 25. — *Après* père] je l'avais acquise moi-même ;

P. *274*, l. 26-29. — Oui, il est dans l'affaire ; je veux dire, pour le bénéfice. On peut gagner gros ; une vingtaine de mille daler pour sa part.

LE CHAMBELLAN. — Pour la part de mon fils? Comment cela se peut-il?

P. *275*, l. 12. — Mon nom !

l. 17. — Dans une affaire pareille.] *Manque.*

l. 21. — Mon — — prix !] Quand j'aide, j'aide avec de l'argent comptant, et vous n'en aurez pas. Mon nom ! Sur des papiers !

P. *278*, l. 18-19. — *Après* assure] On en est venu à faire des faux !

P. *279*, l. 12. — Tant mieux ; il a tout dans la tête ;... [Allez le trouver ; amenez-le ici, *est ajouté après coup.*]

P. *284*, l. 6-7. — Oh — — exalte.] Vous m'avez parée de fleurs, vous m'avez mise sur un piédestal et avez joui du spectacle. Jamais je n'ai pris part à ce qui agite, élève, exalte. [Oh, que j'aurais eu joie à supporter des peines ; maintenant j'ai perdu cela...]

P. *287*, l. 1-4. — LE CHAMBELLAN. — Me corrompre? Hé oui ; par le fruit on juge de l'arbre.

LUNDESTAD. — Corrompre, dites-vous?

P. *288*, l. 10-12. — Vous — — pas] *Ajouté après coup.*

l. 13-14. — RINGDAL. — Écoutez, monsieur Hejre. Et vous aussi, Lundestad...

l. 24. — L'est-elle?

l. 28. — La traite fausse? Oui, je ne dénoncerai rien au bailli.

P. *292*, l. 4. — *Après* service *est biffé :* a besoin de reposer sa vieille tête sur la reconnaissance du peuple.

l. 5. — *Après* Hm ;... *est biffé :* ne doit pas manquer dans l'assemblée des électeurs... son jugement et son expérience...

l. 8. — *Après* des prêts » ... *est biffé :* « d'après cela on doit considérer l'élection du propriétaire Monsen comme assurée... »

l. 9-10. — c'est fort bien écrit] c'est bien ; tout cela est comme il faut.

l. 21-22. — *Ajouté après coup, après avoir biffé :*

STENSGAARD. — N'oubliez pas de leur dire ce dont j'ai parlé hier...

ASLAKSEN. — Quoi?

STENSGAARD. — Sur l'élargissement du droit de vote...

ASLAKSEN. — Ah oui !

STENSGAARD. — Mais prudemment ; sacrebleu !... Ne me mêlez pas à ça de façon que je me sente lié, et ne laissez pas surtout la clique de Lundestad fourrer son nez dans quoi que ce soit...

P. *293*, l. 19-20. — Il voulait — — foi] *Écrit d'abord :* Il m'a aussi emprunté 1 800 daler...

l. 24-25. — Oui — — lui.] Oui, ce qu'il en fait, des affaires. Pourvu qu'il réussisse. [*Biffé :* Mais il a remis son bulletin de vote... il vote naturellement pour vous...

STENSGAARD. — Et moi pour lui ; Monsen sera élu...]

l. 25-27. — Et je — — Storting] *Écrit d'abord :* MADAME RUNDHOLMEN. — Oui, croyez-vous, il y en a qui disent que vous désirez être élu vous-même...

P. *295*, l. 9. — *Après* que j'ai *est biffé :* Oui, s'il n'y avait pas Monsen, je ne sais pas comment je m'en tirerais. Mais il donne de gros intérêts, je dois dire. Mais il est difficile de rentrer dans son *(La suite est illisible)*.

P. *296*, l. 2. — Pas du tout ; je vote, comme tout le monde. Mais

P. *299*, l. 2-5. — deux jours — — Lundestad.] deux jours. Regarde-moi ce Lundestad ! Penses-tu que je ne l'ai pas deviné?

l. 22-25. — Je sais très bien que Lundestad est tout-puissant dans l'assemblée des électeurs du second degré ; mais Lundestad sait aussi bien que, s'il m'y lâche, je suis capable de l'éliminer des affaires municipales.

P. *300*, l. 1-5. — STENSGAARD — — justement ;] *Ajouté après coup.*

P. *302*, l. 7. — Oui, n'est-ce pas vous?

l. 13. — Je ne sais rien de tout cela.] Pfuh ;

P. *303*, l. 5. — Tous les gens se comportent comme les poules par une éclipse de soleil,

P. *304*, l. 26. — Non, malheureusement pour vous...

P. *305*, l. 26. — *Avant* Oui] Les enfants?

P. *306*, l. 16. — *Après* bien dit *est écrit :* de la part de celui qui en profite.

P. *307*, l. 5. — *Après* tirer *est biffé :* Il est vrai que vous ne penserez plus au Storting ; mais qu'est ce mandat, au fond ; c'est un dur travail, et l'ingratitude, quoi qu'on fasse.

STENSGAARD. — Vraiment? Vous me conseillez de me désister?

LUNDESTAD. — Pas du tout. Je dis seulement que vous devez vous tâter. Croyez-moi, c'est pour votre bien. Si vous l'aimez, tenez bon.

l. 13. — Ça — — pourra.] *Écrit d'abord :* Ne vous mettez pas en peine pour moi... Je trouverai bien un remplaçant.

l. 23-24. — Je — — égard]. devenir propriétaire par d'autres moyens,

l. 26. — dans l'abnégation *est ajouté après coup.*

P. *308*, l. 11. — *Écrit en marge :* 3e envoi, 48 pages, à Hegel.

l. 24. — mon costume et *est ajouté après coup.*

P. *315*, l. 4. — Je vous jure!

P. *317*, l. 27.— il est — — et...] *Manque.*

P. *318*, l. 2. — *Avant* Merci *est écrit :* Rien

l. 18-19. — Monsieur — — on dit] *Manque.*

P. *319*, l. 16-22. — *Après* Storli...] qui sait si ce n'est pas de la police, parbleu? Je jurerais que les papiers ne sont pas en règle. Oui, à propos

P. *320*, l. 20-21. — Contrefait — — Daniel] Faux, mon cher jeune homme.

P. *321*, l. 3-6. — si j'ose — — d'abord] à regarder cela ; passons ; mais si aujourd'hui Monsen dégringole, il entraînera

P. *322*, l. 4-10. — Voilà donc la première ligne emportée ; hé hé!

l. 20. — P. 327, l. 4. — Tenez-vous toujours bon pour votre promesse, monsieur Stensgaard?

STENSGAARD. — Je tiens bon, oui ; mais tout chancelle...

LUNDESTAD. — Voulez-vous dire que la partie serait perdue?

ASLAKSEN (entrant à droite avec des bouteilles de bière). — Où diable est Madame Rundholmen?

STENSGAARD (saisi par une idée). — Madame Rundholmen?... Non, la partie n'est pas perdue, monsieur Lundestad!

P. *323*, l. 12-16. — *Après* raide]. C'estu ne recommandation pour l'élection de Stensgaard; vous l'aurez plus tard.

P. *324*, l. 11-14. — Bon, bon! (Bastian s'éloigne; Aslaksen crie :) Amenez vos verres, dis-je; le bol est profond!

[*Biffé :* STENSGAARD. — Un mot, Aslaksen; restez-vous ici jusqu'à ce soir?

ASLAKSEN. — Oui, vous voyez bien que je suis occupé.

STENSGAARD. — Bon; aussitôt que vous aurez un moment de libre, donnez cette lettre à madame Rundholmen.]

l. 28-29. — Bien, bien! [*Biffé :* voilà du punch...!] [Un citron, Karen; ... vivement! (La servante l'apporte.)]

P. *328*, l. 15-22. — Je veux dire après cela] Avec ses affaires.

RINGDAL. — Qu'y a-t-il à leur sujet?

STENSGAARD. — Mais il est ruiné...

RINGDAL. — Ruiné?

STENSGAARD. — Lui et son fils.

l. 29. — *Écrit d'abord :* Oh, ne cachez rien...

P. *329*, l. 2-3. — Bon Dieu, qu'aurais-je à cacher? [*Ajouté après coup :* A quoi cela servirait-il, s'il y avait quelque chose de vrai...]

l. 6.-P. *330*, l. 2. — Comment pouvez-vous le croire? Qui vous l'a fait accroire?

STENSGAARD. — On raconte ici...

RINGDAL. — Il y a là-dessous une intention...

STENSGAARD. — Une intention...? Oh, les vipères! Et madame Rundholmen qui a ma lettre!

[*Ajouté après coup :* R. — Vous ne connaissez pas les situations ici, et on en profite...

l. 11. — qu'il connaît] que je lui ai écrites

l. 12. — Moi-même] *Manque.*

P. *332*, l. 9. — *Après cette ligne, est écrit :*

BASTIAN. — Qu'est-ce qui est arrivé à mon père?

ASLAKSEN. — Oh, nous parlons des situations locales.

P. *333*, l. 24-25. — vous faites ça si bien *est ajouté après coup.*

l. 29-31. — c'est — — dent] *Écrit d'abord :* En retour, je serai à votre disposition pour vos procès, si vous...

P. *334*, l. 2. — passons!] *Écrit d'abord :* Elle court après vous, comme on dit. *Après cette réplique est biffé :*

STENSGAARD. — C'est peut-être un peu trop dire...

DANIEL HEJRE. — Et vous lui avez des obligations, passons...

l. 17. — Triple espoir! Il en sortira bien quelque chose...

P. *335*, l. 12-13. — Mais — — passons...] Mais il m'a prié de dire du mal de lui...

l. 14-17. — *Ajouté après coup.*

l. 19-20. — Il vous tient évidemment pour un homme qui fait le contraire de ce qu'on lui demande...

l. 22. — la chère âme *est ajouté après coup*

P. *340*, l. 11-14. — *Ajouté après coup.*

P. *341*, l. 28. — *Après* d'être *est biffé :* Bon Dieu, dans une société aussi imparfaite que la nôtre, c'est l'inverse qu'il faudrait.

P. *342*, l. 15-17. — esprit — — diverses] l'esprit ennoblit, mais non le caractère

l. 20. — *Après* conduire. *est biffé :* C'est parmi les sujets que je ne me mêle pas d'étudier.

l. 28-29. — simple — — moyenne] de pasteur

P. *345*, l. 4. — *Après* docteur ;...] vous êtes un aristocrate,

l. 13. — allais-je dire!] *Manque.*

P. *351*, l. 18-20. — Elle — — délicats] *Écrit d'abord :* Oh, malédiction!

l. 21. — *Après* Bastian à... *est biffé :* il aurait bien pu attendre à ce soir

P. *352*. l. 25-26. — Soumettre — — épreuve ;] *Ajouté après coup.*

l. 27. — Mais — — passons] *D'abord écrit :* a bonne vue, comme on dit

P. *353*, l. 27-28. — Cette — — dit]. *Ajouté après coup.*

P. *356*, l. 8. — *Écrit en marge :* 4e envoi.

P. *357*, l. 15-16. — avec — — Brattsberg]. *Ajouté après coup.*

P. *359*, l. 15-18. — *Ajouté après coup.*

P. *361*, l. 29. — Prenez-moi. Je suis]. *Ajouté après coup.*

l. 29-30. — tenir — — m'appellerait] exercer mon action dans le conseil de la nation.

P. *363*, l. 28-29. — *Écrit d'abord :* THORA (bas à Ragna). — Quel terrible regard elle jette sur lui !

P. *365*, l. 16-24. — STENSGAARD. — Pardon, je suis pressé ; adieu, adieu ! (il sort au fond).

LE CHAMBELLAN (le suivant). — Chevalier d'industrie ! (il redescend). Maintenant, l'air est pur, mes amis !

P. *366*, l. 28 — Père, pardonneras-tu à un égaré?

P. *367*, l. 21. — pour l'avantage du district] *Manque.*

P. *370*, l. 22-28. — *Ajouté après coup.*

P. *371*, l. 5. — Tiens ; ça me fait plaisir.

l. 14. — Bien, bien ; et d'ailleurs, tout demeure comme auparavant.

l. 17-18. — Mais — — l'autre] Mais c'est le mieux pour nous toutes de ne l'avoir pas eu, car il

l. 25. — vous — — pense] à table, tous tant que nous sommes

P. *372*, l. 1-3. — DANIEL HEJRE. — Eh bien, les motifs de skaal ne manqueront pas. Je me réserve le skaal pour les chers absents.

P. *373*, l. 4. — Je le pense aussi] *Écrit d'abord :* Oui, quoi qu'il en soit car, en vérité] *Écrit d'abord :* mais de bons anges étaient là

NOTES

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

P. **87**. — Salut aux Suédois. — Strophes de huit vers trochaïques stricts, les second, quatrième et sixième, trimètres, et les cinq autres pentamètres. Dans le premier quatrain les vers pentamètres sont féminins et riment ensemble, et les vers trimètres sont masculins et riment ensemble ; dans le second quatrain, deux rimes féminines encadrent deux rimes masculines.

Je ne connais pas d'autre exemple de cette strophe.

Poème composé pour la fête donnée par le Storting en honneur de la délégation du Rigsdag suédois au couronnement de Carl XV, le 5 août 1860, à Trondhjem. Il devrait donc être placé dans le tome V, p. 298. Il fut imprimé d'abord sur des feuilles volantes sous le titre : « Chant pour la délégation du Riksdag suédois au couronnement à Trondhjem en 1860 ». — Ibsen a réclamé spécialement ce poème à Lökke, qui ne l'avait pas envoyé dans son recueil (V. notice, pp. 67-68).

La première strophe fait allusion à la prise de Trondhjem, en 1564, par un corps suédois que dirigeait le Français Claude Callart. Une légende raconte que la cathédrale servit d'écurie, et la châsse de saint Olaf fut pillée. (O. Krefting, *Om Trondhjems domkirke*, p. 21.)

Dans la seconde strophe, c'est d'une autre occupation de Trondhjem par les armées suédoises qu'il est question. Lorsque Charles XII, en 1718, entra en Norvège par le sud, le général Armfelt y pénétra dans le nord et prit Trondhjem. Mais lorsqu'il apprit que Charles XII avait été tué devant Fredrikshald, il voulut ramener son armée en Suède et partit malgré une tempête et un froid exceptionnel. A la traversée des montagnes, un très grand nombre de ses hommes périt de faim et de froid.

P. **89**. — Prière des femmes. — Vers dactyliques stricts dimètres, tous féminins, rimés.

Ibsen écrit à Hegel le 25 mai 1870, à propos de la prochaine représenta-

tion des *Prétendants à la Couronne :* « M. Heise s'est chargé fort obligeamment de composer la musique. Je lui envoie le texte pour les chœurs ; mais il ne faut pas le mettre dans le volume, où il ne ferait que gêner la lecture, attendu qu'il est inutile pour l'intelligence et la marche de l'action. » Ce chœur se place tome VI, p. 541, après la seconde réplique de Sigrid.

P. **90**. — AUTRES POÈMES. — Vers très libres, non rimés dans le premier chœur, rimés dans le second.

Le premier chœur comprend deux parties qui se placent avant et après l'épreuve d'Inga, tome VI, pp. 239 et 331 ; le second est le chant des moines pendant la scène de la mort de l'évêque Nicolas. — Ils ne figurent pas dans le recueil de poèmes de 1871.

P. **92**. — A MON AMI L'ORATEUR RÉVOLUTIONNAIRE. — Distiques en vers tétramètres féminins rimés, très libres, en sorte que le ton est celui de la conversation courante.

Poème écrit en 1869, à Stockholm, et adressé au député suédois Adolf Hedin.

P. **93**. — SANS NOM. — Strophes de six vers trochaïques tétramètres stricts, le second et le sixième masculins, rimant ensemble, et les quatre autres féminins, rimant tous ensemble.

Poème adressé en 1869 au roi Carl XV, après avoir été reçu par lui (V. notice, p. 55). Dans son poème « Un frère en détresse », de 1863 (tome V, p. 368), Ibsen avait exprimé quelque doute sur la bonne volonté du roi dans l'affaire du Slesvig. Carl XV paraît s'être souvenu de ce poème et lui avoir affirmé le désir, qu'il avait eu, en effet, de venir au secours du Danemark : d'où le poème nouveau, qui s'est d'abord appelé « Tourment dans les grandeurs ». Imprimé pour la première fois dans le recueil de 1871.

l. 15. — *Chasse immense.* — Littéralement : « chasse mondiale ». Outre la guerre du Slesvig, Ibsen pense aux luttes des Italiens pour leur indépendance nationale.

p. 96, l. 7. — *Ame rêvant de beauté.* — La strophe fait allusion aux talents de Carl XV, qui était peintre et poète.

Dans un coin du premier brouillon est noté :

Que serait-il arrivé? A la raison mesquine de questionner là-dessus ; ce sont des rêves à quoi il renonce... ce qu'il y a de plus beau... un poème qu'on ne peut composer...

C'est son propre moi qu'il sacrifie ; « c'est la plus grande victoire »... parole de sagesse pour ascètes... non pour des athlètes... non pour des hommes...

Les variantes sont fort nombreuses, mais on ne peut guère en donner l'idée dans une traduction.

P. **97**. — A Port-Saïd. — Strophes de huit vers dimètres très libres à rimes alternées, tous féminins, sauf le premier et le troisième.

Écrit en novembre 1869 en Égypte, après avoir reçu la nouvelle des scènes qui avaient eu lieu surtout à la seconde représentation de *L'Union des Jeunes*, le 19 octobre (V. la notice, p. 59). Publié pour la première fois dans le recueil de 1871.

Les « Lacs amers », avec lesquels la mer Rouge avait autrefois communiqué, étaient desséchés, lorsque le percement du canal les a de nouveau inondés. C'est près de là, dit-on, que Moïse et les Hébreux ont passé la mer.

La note suivante est dans le manuscrit :

N. B. Le poème suivant n'est pas inscrit sur la liste ; sa place sera indiquée plus tard. Remarque postérieure : Il sera inséré *entre* les poèmes « Sans nom » et « Lettre par ballon ».

Sur la même feuille Ibsen a écrit en allemand que son fils, malade, ne pouvait aller à l'école.

l. 18-21. — Ces quatre vers étaient écrits d'abord :

La piqûre fut vive,
mais je me ressaisis,
Dieu en soit remercié,
mon pays n'a pas changé !

P. **99**. — Abydos. — Unique brouillon inachevé des récits qu'Ibsen avait eu l'intention d'écrire sur son voyage en Égypte (V. notice, p. 63.)

P. 101, *l.* 12-13. — Kilian, personnage de la comédie de Holberg, *Ulysse d'Ithaque*.

Les variantes qu'on trouve dans le premier brouillon sont indiquées ici de la manière ordinaire :

P. 99, *l.* 2. — 15 novembre] 8 novembre.

l. 13 *et* 17. — Berlinois] Allemands.

l. 15. — berlinoise] allemande.

l. 17. — mollement] manque.

P. 100, l. 31 — *P.* 101, *l.* 1. — Il — — assemblée] *Manque.*

P. 101, *l.* 2-3. — de longs — — aussi] les musulmans se taisent et les européens parlent ; en quelle mesure les uns et les autres pensent, je n'en déciderai pas.

l. 16. — Une — — exemplaire] On aperçoit une dame

l. 19. — actuellement libératrice et précédemment... ; mais cela ne nous regarde pas. Elle porte tous ses bijoux d'or depuis sa montre jusqu'aux lourds croissants de lune de ses oreilles. Pour le moment son attention va d'un nombre indéterminé de tasses de café

P. 102, *l.* 17-19. — Il — — moines] *Manque.*

l. 25. — méridionale] *Manque.*

P. 103, l. 7. P. 104, l. 3. — *Manque. Noté en marge :* Réflexions sur les immenses difficultés du gouvernement pour civiliser dans une société où il faut transformer les esprits mêmes et les préjugés nationaux, etc. Remarques sur la manière dont ce chaos prend peu à peu dans les esprits la marque d'un ordre et d'un sens intimes.

P. 104, *l.* 24. — *Après* Chez nous, *était écrit :*] dans les vallées étroites sous les sombres montagnes de l'ouest.

P. 105, *l.* 6. — *Était ajouté :* C'était un tableau de genre égyptien.

l. 10-12. — la gravité — — vint] graves, mais avec un intérêt que la dignité ne permettait pas de manifester ; la nuit était tombée

l. 16-17. — et — — croissant] *Manque.*

l. 23. — rythmé] rythmé, Allah, Allah,

l. 27-28. — En — — demande] A ce moment, comme si souvent à une heure favorable, je me pris à me demander :

P. 106, *l.* 3. — *Après* jusqu'au bout]. Je souhaitai avoir près de moi un compatriote à qui je pourrais faire du bien, j'éprouvais le besoin de payer en quelque sorte pour tout ce que j'avais eu en partage.

P. 107, *l.* 31. — *P.* 108, *l.* 4. — « Leps — — découvertes.] Le vieux H. Horeaux, architecte et cynique de Paris, recevait comme d'habitude en caleçon, ruisselant de sueur, couvert de piqûres de moustiques comme un bouton de cactus. Son derrière et tout son dos avaient un air grandiose.

P. 110, *l.* 1-5. — *Ajouté en marge :* Trompé d'âne, — et s'informait auprès de tous les autres monteurs d'ânes pour trouver le bon.

P. **112**. — A Frederik Hegel. — Quatrains en vers trochaïques stricts, tétramètres, alternativement féminins et masculins, rimés.

Écrit pour le centenaire de la librairie Gyldendal. Imprimé pour la

première fois en 1899, dans l'édition des œuvres complètes (*Samlede Værker*, IV). Une copie de 1871, avec quelques menues corrections, prouve qu'Ibsen a songé à comprendre ce poème dans son recueil.

P. **113**. — Lettre par ballon. — Vers trochaïques tétramètres stricts, à rimes capricieusement disposées, souvent avec trois ou quatre vers rimant ensemble.

Sur ce poème, V. les notices pp. 54-55 et 455. Un manuscrit porte : Envoyé à Stockholm 24/12 70 — à Mgbl. le 28/12 70. Le poème a paru dans *Morgenbladet* le 8 janvier 1871.

P. 116, *l.* 9. — Jakobsen, nom très répandu, signifie « fils de Jakob ».

P. 125, l. 28. — *au prisonnier de Bender :* Charles XII.

P. 126, *l.* 1. — Wessel, héros national norvégien, plus connu sous son surnom de Tordenskjold, qui fut amiral danois à vingt-sept ans (1691-1720).

l. 3. — *aux lurons du Bras royal,* c'est-à-dire de l'endroit où mouillait la flotte danoise, lors de l'attaque de Copenhague par la flotte anglaise, le 30 mars 1801.

l. 11. — *Fritz,* le prince héritier de Prusse, depuis, empereur Frédéric Ier ; *Blumenthal,* son chef d'état-major.

P. 128, *l.* 27-28. — Allusion au ballon du siège de Paris qu'une tempête avait poussé jusqu'en Norvège, où il avait atterri dans le Telemark.

Quelques variantes du premier brouillon, comparé au texte définitif, sont ici indiquées de la manière ordinaire :

P. 113, *l.* 22-23. — mais à la façon chrétienne ;...
je requiers pardon et grâce.

P. 115, *l.* 28. — *Ajouté après coup.*

P. 116, *l.* 3-4. — *Ajouté après coup et biffé.*

l. 10. — *En marge est écrit deux fois :* à revoir.

l. 25. — s'est fait à sa situation,
et empoche la monnaie
de son beau tribut d'hommages,

P. 117, *l.* 26-29. — et, bien sûr, comme modèles
du règne animal, des porcs
allemands, doux ou sauvages,

Ce texte primitif est corrigé en :

et, bien sûr, comme modèles
du règne animal, en tout,

trente-trois porcs allemands,
les uns doux, d'autres sauvages,
parmi eux, comme variante,

et enfin le texte définitif est trouvé.

P. 118, *l.* 3-5. — *Écrit d'abord :*

du menu et gros bétail,
tous des fauves allemands.

P. 119, *l.* 10-15. — *Ajouté après coup.*

P. 121, *l.* 9. — *Ajouté après coup.*

P. 122, *l.* 5-6 — Blessé au talon, Achille
n'avait-il pas l'âme atteinte?
Tor en chevauchée d'Asgaard
ne crie-t-il pas le plus fort?

l. 21-25. — *Écrit d'abord :* Que Junon est personnelle,
ardente et vindicative,
guettant son mari qui fuit
vers la couche d'une nymphe?
Apollon n'est-il pas vrai,
tel qu'il est au Vatican,
parmi les lutteurs en feu,
Mais plus doux avec les Muses?
Et Mars n'est-il pas un homme,
quand... passons... *et cætera?*

P. 123, *l.* 9. — *Ajouté après coup.*

l. 26-27 — Mais la marche perpétuelle
de la race est singulière,

P. 124, *l.* 15. — *D'abord écrit :*

De nouveau les nerfs se tendent,
de nouveau les veines s'enflent,
de nouveau les serfs ahanent,

l. 18. — *Après ce vers est biffé :*

Et d'en bas comme d'en haut,
Même code et même épée
contre l'audace de qui
prétend valoir par lui-même.

Que le dieu règne, ou la masse,
tous sont dans le même sac.

P. 125, *l.* 4. — *Après ce vers est biffé :*

Permettez-moi un écart,...
saut en arrière, à vrai dire.
Jadis, nous le savons tous,
maint exploit eut lieu aussi.
Songez à Gustav Adolf
menant sa troupe suédoise,
vrai Luther couvert d'acier,
aux feux allumés à Halden
par les citoyens eux-mêmes,
au prisonnier de Bender,
à Wrangel et à Baner,
aux héros tenaces de Dybböl,
à Wessel sur sa frégate,
[tel l'éclair dans la nuit noire,...
aussi loin que voie notre œil,
mille tentes sont rangées,
qui rappellent des victoires.

l. 23. — *Après ce vers était d'abord écrit :*

Par là l'œuvre est condamnée.
Le vent tourne à chaque instant ;
comme l'orage au désert
il engloutira la race

P. 126, *l.* 7. — *Ajouté après coup.*
l. 19. — *D'abord écrit ici les quatre vers de la p.* 127, *l.* 6-9, *puis :*

Du triomphe sort la perte ;
en lui-même le système
porte sa condamnation.

P. 127, *l.* 13. — les faux dieux.] la laideur.
l. 17. — *Après ce vers est écrit, mais biffé :*

sur les voies des enlisés
iront d'autres caravanes ;

P. 128, *l.* 4. — *Vers écrit d'abord après le vers* 1, *puis biffé.*

P. **130.** — Ménétriers. — Quatrains de vers trimètres du type ïambo-anapestique, à rimes alternées, féminines, puis masculines.

Ce poème, composé en 1871, est un remaniement des paroles prononcées par le tailleur ambulant dans « Un samedi soir dans le Hardanger », poème de 1851 (Tome II, p. 193). Sur le recueil de poèmes envoyé par Lökke, Ibsen a biffé les trois premières strophes, puis écrit le titre : Un ménétrier, et corrigé la suite. Les strophes 5 et 6 sont biffées, mais il a essayé de refaire la sixième strophe, et y a renoncé. Le dixième vers, sur ce manuscrit, est écrit :

par ses chants il m'a mené bien loin.

131. — Au Musée. — Quatrains de vers dimètres, tous féminins, à rimes alternées.

Poème écrit pendant l'hiver 1868-69, d'après Halvorsen, bien que le treizième vers « Dix-huit ans plus tard » indiquerait plutôt la date 1870. Le poème a été, en effet, suggéré par un souvenir du voyage d'Ibsen à Dresde en 1852, d'où proviennent les sonnets xii, xvi et xvii de « Au Musée » (Tome III, pp. 135, 138 et 139).

133. — L'Eider. — Distiques de vers tétramètres libres, masculins, rimés.

Primitivement paru dans *Andhrimner* (Tome II, p. 200), mais entièrement refait en 1871.

134. — Oiseau et oiseleur. — Quatrains en vers trochaïques stricts, tous féminins, à rimes alternées.

Remaniement d'un poème paru dans *Andhrimner* (Tome II, p. 170).

136. — Aux survivants. — Remaniement du poème « Sur la mort de J. L. Heiberg » (Tome V, p. 302), en conservant la même forme métrique.

137. — Judas. — Distiques de vers tétramètres très libres, féminins, rimés.

Sur l'origine de ce poème, V. la notice, p. 4[illegible]3. N'a pas paru dans le recueil de 1871, après avoir figuré sur la table des matières. Publié pour la première fois dans les Œuvres posthumes.

A la suite du poème, sur l'un des deux brouillons, Ibsen a refait le second distique, — tranformé en quatrain :

Ce qu'il portait en son for intérieur,
la trace en est perdue ;
car l'histoire fournit réponse sur
les faits nus seulement.

138. — MERCI. — Quatrains de vers dimètres du type anapestique, à rimes alternées, féminines, puis masculines.

Le remerciement *(tak)* est adressé à Mme Ibsen, que son mari appelait souvent « mon chat » *(kat)*. Il lui écrivait assez fréquemment de petits poèmes, qui avaient fini par former tout un recueil, qu'ils appelaient *kattedigte*. John Paulsen raconte qu'un jour, pendant que le volume de vers était en préparation, Mme Ibsen demanda à son mari s'il y mettrait aussi des *kattedigte*, et Ibsen répondit qu'elle y trouverait bien son nom de *kat*, mais écrit à l'envers.

139. — VAISSEAUX BRÛLÉS. — Quatrains de vers dimètres très libres, à rimes alternées, féminines, puis masculines.

Écrit spécialement pour le recueil de 1871, mais figure seulement dans la dernière table des matières. — Dans le manuscrit il y a cette note :

N. B ! Le poème ci-dessous se place après le poème « Dans l'album d'un compositeur » [Tome VII, p. 182], et est ainsi le dernier poème du recueil.

140. — LETTRE EN VERS. — Vers trochaïques stricts, tétramètres et dimètres, rimés.

Ces vers sont ceux qu'a employés Wergeland dans la plus grande partie de son poème « Le pilote anglais ».

Poème écrit dans la semaine de Pâques 1871, d'après l'indication écrite par Ibsen en tête de sa mise au net, et envoyé aussitôt après à Mme Heiberg. Pâques était le 9 avril, en sorte que le poème a été rédigé lorsque le recueil des poèmes était achevé, et il ne figure sur aucune des tables de matières préparatoires. Ibsen l'a terminé à temps pour le mettre dans son volume.

P. 140, *l.* 16. — *Rosenvæng*, l'endroit qu'habitait Mme Heiberg à Copenhague.

P. 142. — Allusions à l'action de Mme Heiberg pour faire jouer *L'Union des Jeunes* au théâtre royal de Copenhague (V. notice, p. 64), — aux

représentations suivies par Ibsen pendant son séjour à Copenhague en 1852 (V. Tome III, p. 603), — et à son mutisme au dîner donné par Mme Heiberg en son honneur en automne 1870 (V. notice, *ibid.*).

P. 144, *l.* 5-20. — Il s agit de *La Butte aux Elfes*, la plus célèbre des pièces de J. L. Heiberg, ses vaudevilles mis à part.

l. 21-30. — Il s'agit de *Dina*, « drame tragique » d'Oehlenschläger.

P. 145, *l.* 1-16. — Il s'agit de *La fille du roi René*, de Henrik Hertz.

l. 21-24. — Ragnhild est le personnage principal de *La maison de Svend Dyring*, de Henrik Hertz. Il est curieux que, des quatre pièces indiquées, *La Fille du roi René* est la seule où Ibsen ait pu voir jouer Mme Heiberg (V. la liste des pièces jouées pendant son séjour, Tome III, p. 603).

P. 147, l. 1 et 8. — Jeronimus et Magdelone, personnages âgés dans les comédies de Holberg.

Il existe de la « Lettre en vers » deux brouillons, qui n'ont d'ailleurs qu'une petite partie commune. Dans ce qui uit sont indiquées quelques divergences avec le texte définitif :

P. 145, *l.* 2. — *Après ce vers est écrit*

Je ne le veux pas, d'ailleurs !
En mon cœur, désert de froid,
pour que mes visions éclosent,
je dois les garer du sec.
    Pluie et rosée,
    abri propice,
je les cherche aux souvenirs
    qui me rattachent
à un foyer qui n'évoque
que des plaintes et regrets.

P. 144, *l* 2. — *Ajouté après coup.*

l. 8-14. — semble respirer et vivre,
    et se balance
sans bruit, mystérieuse et libre.
Des filles-elfes
plongent, remontent,

P. 146, *l.* 8-10. — Cette époque
    pressée, médiocre,

l. 20. — *Ajouté après coup.*

P. 147, *l.* 7. — *Ajouté après coup.*

P. 148, l. 2-3 et 5 *et* 15 — *Manquent dans un brouillon, ajoutés après coup dans l'autre.*

l. 30. — *Manque.*

151. — Justification. — Réponse à un article paru dans la revue allemande *Im neuen Reich* et écrit en allemand (V. notice, p. 488).

P. 152, *l.* 26. — *Die Valentine*, de Gustav Freytag, existe en traduction comme livre du souffleur au Théâtre national d'Oslo, mais il n'y a pas trace de *Graf Waldemar*, également de Freytag, et il semble qu'aucune de ces deux pièces n'a été jouée au « Théâtre de Christiania ».

P. 153, *l.* 17. — *Drum soll der Sänger mit dem König gehen* (Schiller, *Don Carlos*, acte I, scène II).

154. — Pour la fête du millénaire. — La première et la troisième partie du poème sont en pentamètres ïambiques rimés. — La seconde partie est en vers dactyliques rimés, tétramètres et dimètres.

Sur l'histoire de la composition et de la publication du poème, voir la notice, p. 79-85.

P. 155, *l.* 10. — La reine Ragnhild est la mère de Harald Haarfager, fondateur de l'unité norvégienne, dont la Saga (dans les Sagas royales de Snorre) a été largement utilisée par Ibsen dans ce poème. Il n'existe malheureusement pas de traduction française de Snorre, sauf pour la partie centrale, la Saga de saint Olaf, traduite par M. Sautreau, et c'est une grande partie de la Saga de Harald qu'il faudrait traduire pour comprendre dans tous ses détails le récit résumé par Ibsen de la bataille de Hafsfjord.

P. 157, *l.* 25. — Les trolds surpris par le soleil qui se lève sont transformés en rochers.

L'unique brouillon du poème présente avec le texte définitif les variantes qui suivent :

P. 154, *l.* 12. — Je te l'envoie avec merci, ce jour de fête,

l. 14. — au sol de ces temps-là] au sol dur de chez nous

l. 17. — la brume sait lier ce que le soleil sèche.

l. 19. — *Écrit d'abord, et biffé :* Je sais qu'un orateur est toujours applaudi, quand il se fait l'écho des voix les plus nombreuses,

P. 155, *l.* 26-27. — *Manque.*

P. 156, *l.* 13. — Si l'on peut perdre l'hoir et les us des ancêtres

l. 19-24. — *Écrit d'abord, puis biffé :*

Des nefs goudronnées
sont rangées à l'ancre.
Les rangs des guerriers
les bois des plats-bords.
Entendez-vous, au Hafsfjord, le bruit d'armes?

P. 157, *l.* 14. — *Ajouté après coup.*

P. 158, *l.* 1. — *Écrit d'abord et biffé :*

Et mille ans ont passé. On érige aujourd'hui
la pierre de granit, hymne muet du peuple.
On la dresse sur lui, dont la vue allait loin.

l. 5-9. — On a comme un arrêt. Et la pierre est dressée,
hymne silencieux du pays en granit.
Arrête-toi, peuple! Cesse jeux, fêtes, banquets...
là-bas se trouvent ceux qui nous veulent du mal!

P. 159, *l.* 3. — Ce sont eux qui, sournois, vont par tous les chemins

l. 9. — veut — — d'exploit] n'a pas besoin qu'on l'aide.

l. 10. — *Ajouté après coup.*

l. 15-16. — L'idée de Hafsfjord est un soleil qui se lève
et qui éclaire tous les sommets de la terre.

P. 160, *l.* 2-3. — Ce que le monde veut, personne ne le brave.
Cavour, Bismarck, ils ont aussi vécu pour nous.

l. 11. — *Après cette ligne est écrit, mais biffé :*

Donc, mon peuple, hardi! Ce que tu as voulu [*Écrit d'abord:* promis]
en des gais banquets, c'est ton œuvre d'avenir.
reste sur ton propre terrain, sois libre et fort...
regarde par delà les fjelds de ton canton,
et même un peu aussi par delà les frontières!
A la fin du prochain millénaire... qui sait?...
la colonne d'union transférée au Kjölen
Sera moitié en Suède et moitié en Norvège.

Avant de biffer ces huit vers, Ibsen a biffé le sixième et l'a remplacé par :

Dans un siècle, ou peut-être avant... qui peut savoir...

où il a biffé les derniers mots, et écrit au-dessus :

Le temps des chemins de fer n'admet pas de retard

Puis, après une ligne de blanc :

Ce que notre avenir se propose avec nous

P. 161, *l.* 5. — *Manque.*

162. — Les signaux du Nord. — Distiques de vers tétramètres très libres, tous féminins, rimés.

Paru dans le journal danois *Fædrelandet*, du 7 novembre 1872.

Sur l'occasion et la composition de ce poème, voir la notice, p. 489.

165. — L'Union des Jeunes.

P. 172, *l.* 6-7. — *coupe de promesse.* — Chez les anciens Scandinaves, les promesses — souvent inconsidérées — faites le soir en buvant étaient considérées comme plus strictement obligatoires.

P. 173, *l.* 8. — *élections du premier degré.* — Le droit de suffrage était censitaire, et les élections se faisaient à deux degrés. On ne pouvait être élu au second degré que si l'on possédait une terre « immatriculée » d'un certain rapport.

P. 175, *l.* 29-30. — *autorisations commerciales.* — Au temps du blocus européen, il fallait une licence spéciale pour pouvoir commercer avec l'Angleterre.

P. 177, *l.* 30. — *qui révoque la vente.* — Les terres possédées comme *odel*, ce que je traduirai par : « en alleu » — pouvaient être rachetées pendant un certain nombre d'années par le propriétaire qui les vendait.

P. 196, *l.* 28-29. — *Je ne pourrais pas marcher...* — Réminiscence de *La Comédie de l'Amour.* (Tome VI, p. 113).

P. 210, *l.* 28. — *Jeppe au paradis.* — Jeppe, ivrogne qui se réveille dans une chambre luxueuse, personnage principal d'une comédie de Holberg traduite par Jacques de Coussange.

P. 253, *l.* 4. — *ou un...* — Erik Brattsberg pense évidemment à un héron (en norvégien Hejre), et c'est pourquoi Daniel Hejre l'interrompt. Ceci est d'ailleurs plus explicite dans l'ébauche (V. p. 398, l. 20-22).

P. 263, *l.* 9. — *des oiseaux sur le toit...* — Littéralement : « c'était pour moi comme des oiseaux sur le toit... », expression suggérée par le proverbe : Mieux vaut avoir un oiseau dans la main que dix sur le toit.

P. 277, *l.* 6. — *Malheur à celui...* — (Mathieu, XVIII, 7)

P. 273, *l.* 24. — *par droit d'alleu.* — V. note pour la p. 181

P. 291, *l.* 16-17. — *jour d'Ejdsvold.* — Vote de la Constitution à Ejdsvold, le 17 mai 1814.

P. 296, *l.* 20-21. — *rabies agitatoria.* — Réminiscence de la dernière parole de Mélanchton : « Tu seras délivré de tout effort et *a rabie theologorum.*

P. 303, *l.* 19-20. — *la hache est à la racine de l'arbre* (Mathieu, III, 10).

P. 305, *l.* 28-29. — *Elle n'a pas...* — D'après la loi de Kristian V, les filles n'avaient qu'une demi-part d'héritage. Elle fut modifiée sur ce point en 1854.

P. 318, *l.* 7. — *Jens pour veuves.* — « Jens pour filles » est une locution courante pour « homme à succès ».

P. 321, *l.* 7. — *monsieur l'électeur :* électeur de second degré.

P. 328, *l.* 11-15. — Le failli perdait son droit de vote.

P. 372, *l.* 11. — *peut-être dans les deux à la fois.* — Les ministres n'avaient pas le droit d'assister aux séances du Storting, mais le programme de l'opposition permettait de prévoir que l'on pourrait plus tard être à la fois ministre et député.

EMPEREUR ET GALILÉEN

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER BROUILLON DE *EMPEREUR ET GALILEÉN*

Aussitôt qu'il fut débarrassé, en mars ou avril 1871, de son volume de poèmes, Ibsen revint à Julien l'Apostat, cette fois pour ne plus le lâcher avant d'avoir adressé à Hegel le manuscrit complet de son double drame. Deux ans et demi de travail acharné furent pour cela nécessaires. Il faut ici revenir en arrière pour rappeler les périodes de travail antérieures.

C'est à Genzano [1], pendant l'été de 1864, en écoutant le récit de la mort de Julien lu par Dietrichson dans Ammien Marcellin, qu'Ibsen apprit à connaître son personnage. Il fut sans doute ému par la grandeur sereine de cette mort du jeune empereur, mais peut-être la trouva-t-il un peu ridicule, parce qu'elle était trop imitée de celle de Socrate, et il a été sans doute séduit par les contrastes que présentait cet homme singulier. D'autre part, Ibsen venait de faire sa première tournée dans Rome, et, hanté comme il l'était alors, de l'idée qu'un peuple, s'il ne mérite pas de vivre, peut disparaître, le spectacle des ruines de la Rome antique l'avait frappé. C'est la vue des monuments « d'une civilisation qui avait disparu, et de toutes ces ruines qui en racontaient la chute, qui amena Ibsen à concevoir le projet de traiter cette chute même sous forme dramatique » [2].

[1] V. Tome VII, pp. 52-54.

[2] Henrik Jæger, *Henrik Ibsen* 1828-1888, p. 176. L'indication ainsi fournie par Henrik Jæger provient évidemment d'Ibsen lui-même.

Il se mit aussitôt à étudier l'histoire. Il travaillait aussi, dès son retour à Rome, à un « assez grand poème » qui est devenu *Brand.* Mais la façon dont il parle des deux projets, et de sa « joie enthousiaste » à s'occuper de Julien [1], montre que le drame historique a été dès l'abord, à ses yeux, la plus importante des deux œuvres. Cependant, sans doute à cause des trop longues études préalables qu'elle nécessitait, elle ne tarda pas à être abandonnée, et Ibsen ne songea plus qu'à *Brand* [2].

En 1866, après une velléité de reprendre le sujet de Mogens Heinessön, il s'absorbe de nouveau dans l'histoire du quatrième siècle pendant six mois. Mais il sait que le « principal combat » de l'histoire universelle n'est pas un sujet commode. Il ne réussit pas à « enfourcher l'animal » et il écrit *Peer Gynt* [3]. Ces expressions montrent que la victoire du christianisme était devenue le vrai sujet de l'œuvre projetée, mais qu'Ibsen n'était pas encore parvenu à se faire une idée nette du caractère de « l'animal », c'est-à-dire de Julien. Que l'histoire religieuse ait pris une place prépondérante était naturel, aussi a-t-il « lu avec attention toute une série d'historiens de l'Église ». C'est surtout à la « bibliothèque allemande du Capitole » qu'il a trouvé des ouvrages qui lui convenaient [4]. On ne sait rien de plus sur cette seconde période de ses études préparatoires.

La troisième commence aussitôt après la mise au net de

[1] Dans la lettre à Björnson du 16 septembre 1864, *Breve*, I, p. 89.

[2] D'après quelques propos tenus par Ibsen à Christopher Bruun dans les derniers mois de 1864, « Julien paraissait conçu comme un Kierkegaard qui veut persécuter l'Église. Ibsen se disait que, malgré tout, Julien pouvait bien être chrétien. » (Extrait des notes que j'ai prises tout de suite après une conversation avec Christopher Bruun.)

[3] V. Tome VIII, p. 6-8.

[4] Lettre à Roman Wörner, *Breve*, II, p. 212. Roman Wörner pense qu'il s'agit de la *Bibliotek der Deutschen*, actuellement en désordre et sans catalogue, et non de la bibliothèque de l'Institut archéologique allemand (R. Wörner, *Henrik Ibsen*, I, note à la p. 313). J'ajoute qu'à la bibliothèque de l'Institut archéologique, Ibsen n'aurait guère trouvé qu'un ouvrage utile, — très utile, il est vrai : les *Mémoires* de Lenain de Tillemont, mais il a dit, dans la même lettre à R. Wörner, qu'il ne les a pas connus.

L'Union des Jeunes, achevée en avril 1869, car c'est vers cette date qu'il a demandé brusquement à Vilhelm Bergsöe si l'on pouvait écrire une pièce en neuf actes [1]. Il était pourtant à Dresde, et il avait écrit de Rome, en parlant de son drame « emprunté à l'histoire romaine » :

Cet ouvrage, que j'ai commencé ici, je dois aussi le terminer ici ; changer de résidence en pleine production de ce genre, c'est comme changer à la fois ses impressions et son état d'esprit, ce qui nuit à l'unité d'une œuvre, si même cette unité n'en est pas détruite [2].

Mais le sujet le hante. Il annonce le 25 mai 1869 à L. Dietrichson qu'il va commencer à y travailler en automne [3]. Il n'en est donc toujours qu'aux études. Le projet mûrit, pourtant, et le 10 juin il écrit à son éditeur : « Je sens que c'est parvenu maintenant à une clarté suffisante, et quand j'aurai commencé, ça ira tout seul [4]. »

Cette troisième période, qui semblait s'annoncer définitive, fut brusquement interrompue en juillet par les voyages en Suède et en Égypte, et à son retour, Ibsen a d'autres projets dramatiques en tête [5]. Il faut croire que la clarté à laquelle il était parvenu n'était tout de même pas « suffisante ». Depuis le 10 juin 1869 jusqu'au 28 octobre 1870, il n'est plus du tout question de Julien dans sa correspondance, et dans la lettre du 28 octobre, le grand drame apparaît comme un vague projet d'avenir. En effet, Ibsen parle de la société allemande, « ennuyeuse à force d'être bien ordonnée », et il ajoute : « Qu'est-ce que ce sera, quand je serai tout à fait rentré chez nous ! Il me faudra chercher un refuge dans l'éloignement, et je pense

[1] Bergsöe, *Henrik Ibsen paa Ischia...*, p. 307.
[2] Pétition du 25 mars 1865 à la Société royale norvégienne des sciences, *Breve*, I, p. 96.
[3] *Breve*, I, p. 181.
[4] *Breve*, I, p. 183.
[5] Lettres du 14 décembre 1869, et des 11 avril, 25 mai, 10 octobre 1870

qu'alors je me mettrai à *L'Empereur Julien*[1]. » Et le 6 novembre 1870, il a l'idée de composer un opéra[2].

Ainsi, au moins jusqu'au 6 novembre, l'œuvre semble provisoirement abandonnée, reculée dans un avenir indéterminé. Ibsen, à ce moment, écrivait sa « Lettre par ballon », et envisageait tour à tour des projets dramatiques divers, parmi lesquels ne figurait pas le grand drame. Il pensait à Julien, pourtant. Il y pensait même intensément, et le 20 décembre il écrit :

Un matin, il y a quelque temps, mon nouvel ouvrage m'est apparu clair et frappant, et dans la joie débordante de cet instant, je vous ai écrit une lettre. Elle n'a pas été envoyée ; car cette impression ne dura pas longtemps, et lorsqu'elle fut passée, la lettre ne pouvait plus servir[3].

Et le « nouvel ouvrage » dont il parle est bien le drame de l'Apostat, car il se met soudain à l'écrire, et le travail avance rapidement, malgré sa « Lettre par ballon », qu'il achève pour l'envoyer la veille de Noël. On est renseigné sur la facilité de sa mise en train par sa lettre du 19 janvier 1871 :

C'est une erreur de croire que « Julien » est assez avancé pour que l'on puisse en commencer l'impression le mois prochain. La première partie est terminée ; je travaille à la seconde ; mais la troisième n'est pas du tout écrite encore ! Celle-ci, pourtant, ira relativement vite, et en comptant largement le temps, j'espère que tout pourra être dans vos mains au cours du mois de juin[4].

Comme toujours, il se trompe dans ses prévisions ; cette fois, il se trompe même de près de deux ans. Mais on voit que son plan complet des trois parties était établi, et que l'écriture avançait rapidement depuis que l'ouvrage lui était apparu « clair et frappant ». Il est clair qu'il avait eu, peu après le 6 novembre, une intuition soudaine, analogue à la fameuse

[1] *Breve*, I, p. 215.
[2] *Breve*, I, p. 217.
[3] Lettre à G. Brandes, *Breve*, I, p. 220.
[4] Lettre à Hegel, *Breve*, I, p. 221.

« révélation de saint Pierre » d'où était résulté le *Brand* dramatique. Peut-on en connaître le sens?

Il est probable que ce sens est caché dans le poème « Judas » qui est de la fin de février 1871, c'est-à-dire d'un moment où Ibsen a de nouveau abandonné Julien pour se consacrer entièrement à son volume de poèmes, qui l'occupe « presque jour et nuit ». Bien que sa pensée soit distraite par cette revue de son passé, elle subit encore l'emprise de Julien, et chemine dans la même voie où la révélation l'a engagée. Or, il n'est guère douteux que le poème « Judas » provient de l'un des écrivains ecclésiastiques que l'on sait avoir été lus par Ibsen, et qui dit, à propos de la secte des Caïnites :

> Ils attribuaient au seul Judas Ischariote la vraie gnose; celui-ci, disaient-ils, a provoqué à bonne intention la mort du Christ, parce qu'il savait que par là serait ouverte la voie au règne du démiurge [1].

Cela se trouve dans le second volume de l'ouvrage de Neander, tandis que l'histoire de Julien est dans le troisième. Les Caïnites sont, en effet, une secte du second siècle, qui n'existait plus au temps de Julien. Ibsen n'avait sans doute pas lu ce passage relatif à une époque bien antérieure à celle qu'il voulait peindre, et c'est tardivement, lorsqu'il étendit ses lectures à des chapitres d'un intérêt moins immédiat, qu'il rencontra les Caïnites. S'il les avait connus plus tôt, leur étrange renversement de la foi l'aurait sûrement frappé, à la fois par son aspect comique et par le grave problème qu'il pose, car c'était bien là une hérésie propre à faire longuement rêver l'esprit d'Ibsen. Aussi peut-on imaginer qu'il a lu le second volume de Neander seulement en novembre 1870, et que c'est ce passage qui lui a donné la

[1] August Neander, *Allgemeine Geschichte der christlichen Religion und Kirche*, 4e éd., II, pp. 147-148. Dans la première édition de son ouvrage (1846, I, 2, p. 759), Neander disait que Judas, selon les Caïnites, « avait provoqué la mort de Jésus parce qu'il savait, en vertu de sa connaissance supérieure, que par là serait amené l'anéantissement du règne du démiurge ». Il semble bien que ce n'est pas la première édition qui a inspiré le poème « Judas ».

révélation du rôle de Julien comme « troisième auxiliaire dans le reniement ». Ce qui est certain, c'est qu'il a reçu en novembre un coup de fouet, qu'il s'est mis aussitôt à écrire l'œuvre qui semblait ajournée pour longtemps, et que le seul indice que l'on ait sur la manière dont il concevait alors son personnage est le poème « Judas ». Dès les premiers brouillons, on voit les Caïnites introduits par anachronisme parmi la foule qui attend le cortège impérial aux premières pages du drame, et le troisième acte est le développement des idées suggérées par l'hérésie caïnite. On peut dire que l'œuvre, si longtemps projetée, même composée, tantôt en dix actes, tantôt en neuf, n'a été mûrie et vraiment conçue qu'en novembre 1870.

Après l'interruption due à la composition du volume de vers. Ibsen paraît éprouver un certain désarroi. Puis vint la guerre : « Ce maudit temps de guerre me cause du dérangement, comme tu peux bien le penser, » écrit-il [1]. Enfin il est repris par son sujet, et lorsqu'il reçoit, au commencement de mai, une lettre de Hegel, il y est tellement absorbé qu'il ne répond que le 12 juillet, avec plus de deux mois de retard :

> Je suis en plein travail avec *l'Empereur Julien.* Ce livre sera mon œuvre capitale, et il absorbe toutes mes pensées et tout mon temps. Les idées positives sur le monde, que les critiques ont si longtemps réclamées de moi, on les aura là [2].

Voilà qu'apparaît *L'Empereur Julien,* alors troisième partie de l'œuvre. Ibsen en a-t-il poussé si loin l'écriture? Il faut ici examiner de plus près où il en est, en interrogeant les manuscrits les plus anciens au cours de la période de son travail qui va de novembre 1870 à la lettre du 12 juillet 1871 [3].

Ses manuscrits se composent de plans et de mementos, et de divers brouillons. A la suite de cette notice, on trouvera

[1] Lettre du 2 mars 1871 à L. Dietrichson, *Breve,* I, p. 226.
[2] *Breve,* I, p. 231.
[3] Lettre du 23 février 1873 à L. Daae, *Breve,* I, p. 275.

réunies les notes d'Ibsen, avec ses ébauches, dans l'ordre probable où il les a écrites [1]. Aucune ne peut être antérieure au mois d'avril 1870, puisque c'est seulement alors qu'Ibsen a décidément adopté l'orthographe nouvelle fixée l'année précédente par la commission linguistique à laquelle il avait pris part. Tous les manuscrits, en effet, ont cette orthographe [2]. La plus ancienne note (tome X, p. 441) est un projet où la première partie comprend les campagnes de Gaule, où tous les noms ont la forme latine, sauf Ekebolios, et où ne figurent ni Basile de Césarée, ni Helena. Oribase est désigné comme bibliothécaire de Julien, par suite d'une mauvaise lecture de Neander [3], indication qui est biffée. Et le nom de Nikokles semble montrer qu'Ibsen, en écrivant cette note, ne connaissait encore de Neander que son *Histoire générale*, qui, bizarrement, ignore Mardonius, tandis que sa monographie dit amplement l'importance de ce précepteur et le souvenir reconnaissant qu'Ibsen lui a voué [4]. Ibsen n'aurait pas manqué d'être frappé par la lecture de ce passage, et c'est sans doute lorsqu'il l'a connu qu'il a biffé l'insignifiant Nikokles pour le remplacer par Mardonius. La note est certainement antérieure au moment où Ibsen a commencé à écrire son drame, qui devait, d'après sa lettre du 19 janvier 1871, comprendre trois parties. Or, il a dû se mettre à écrire après le 28 octobre 1870, puisque Julien, à cette date, paraît ajourné, mais dès le commencement de novembre, puisque le brouillon de la première partie, concurremment avec la « Lettre par ballon », sera terminé avant le 19 janvier. Deux mois paraissent bien juste suffi-

[1] Ces manuscrits sont complètement donnés dans l'édition du Centenaire, tome VII, et précédés d'une notice par H. Koht et D. A. Seip ; mais leur description est plus complète dans *Efterladte Skrifter*, III, pp. 434 et suiv., ainsi que les indications sur leur chronologie. Au sujet de celle-ci, mon exposé diffère légèrement sur quelques points.

[2] H. Koht, *Efterladte Skrifter*, III, p. 441.

[3] Signalé par Paul Svendssen, *Edda*, 1933, p. 205.

[4] A. Neander, *Ueber den Kayser Julianus...*, 1867, p. 44.

sants pour ce travail. La révélation dont parle Ibsen dans sa lettre à Brandès du 20 décembre 1870 doit se placer entre le 28 octobre et le commencement de l'écriture. Elle est donc, à quelques jours près, du 1er novembre. La note, où rien ne transparaît des idées dont Ibsen eut alors l'esprit rempli, est sans doute un peu plus ancienne que ne le suppose H. Koht, et remonte, par suite, à une période où Ibsen, d'après sa correspondance, semblait avoir mis Julien complètement de côté. La note serait donc la seule trace qui reste du drame, lorsqu'il en était encore à l'état nébuleux, mais sur le point de prendre forme. Le prologue mystique semble bien confirmer cette hypothèse. Il indique seulement qu'Ibsen voulait fortement marquer, dès le début, que la religion était le véritable sujet de l'œuvre et qu'il s'agissait d'une lutte grandiose entre la lumière et les ténèbres, telle que la montrent les premiers versets de la Bible. Ce prologue est une image, où aucune idée ne se précise encore.

Le résultat de la révélation était un accroissement du drame. La découverte des Caïnites fournissait tout d'abord l'acte d'Éphèse. Mais la scène de magie ne donnait qu'un acte de plus. Ce qui a étendu le drame à trois parties, c'est l'épisode d'Hélène, qui grossit la partie relative « à César en Gaule », et y ajoute l'acte de Vienne. L'invention de cet épisode, qui n'a rien d'historique, et n'a pas de lien immédiat avec la révélation, a dû se placer peu après l'invention de la scène d'Éphèse, dans le temps court compris entre l'écriture de la note 1 et la lettre du 19 janvier 1871.

De novembre 1870 à juillet 1871, on n'a aucun plan d'ensemble écrit. Le plan de l'acte I (tome X, p. 443) a deux formes successives, dont la seconde est déjà très proche du scénariodéfinitif, sauf qu'il y a une première scène entre Ekebolios et Julien au commencement, qu'il n'est pas question d'Eusébie ni d'Hélène, et que Julien obtient la permission d'aller directement à Athènes, au lieu d'aller trouver Ædesios. Les noms sont

encore latins, et Agathon s'appelle tantôt Theodorus et tantôt Theodoros. — Du brouillon de ce premier acte, on n'a qu'une page déchirée (p. 445), qui ne renseigne guère. Ces deux plans du premier acte sont probablement du commencement de novembre, et ont immédiatement précédé l'écriture du premier brouillon. L'acte d'Éphèse était donc sans doute déjà prévu, bien qu'il n'y soit pas question de Maximos, comme il est naturel, puisque le théurge n'a pas place dans ce premier acte. Mais il n'y est pas question non plus d'Hélène, qui, finalement, y figurera. Cela fait penser qu'Ibsen, en commençant la rédaction, ne songeait pas encore à l'épisode d'Hélène, et que c'est seulement en cours d'écriture que cette invention nouvelle a étendu l'œuvre à trois parties. Et ensuite on ne ne trouve ni plan ni ébauche pour le second acte, tandis qu'on a plan et ébauches pour le troisième (p. 446 et 449). Les deux actes ont été écrits avant le 19 janvier 1871, puisqu'à cette date la première partie est terminée, et qu'Ibsen travaille à la seconde.

Il y travaillait sans doute assez mollement, car c'était le moment où il préparait son volume de vers. La première partie, commencée avant qu'il eût reçu de Lökke les copies de ses anciens poèmes, avait avancé rapidement, bien qu'il ait écrit sa « Lettre par ballon » en même temps. Mais le volume de vers causa un grand ralentissement, ou même une interruption. Le premier manuscrit relatif à la seconde partie consiste en simples notes prises au cours d'une nouvelle lecture attentive du livre XVI d'Ammien (p. 459) en vue du premier acte de ce second drame. Le manuscrit se termine par l'indication des lieux où les trois actes doivent se passer. Cette étude l'a sans doute conduit à rédiger un plan du premier acte, qui n'est pas conservé. Mais on a l'acte lui-même (p. 461). Ensuite, on a un plan très sommaire des actes II et III (p. 474), dont Ibsen ne paraît pas avoir abordé l'écriture à ce moment, c'est-à-dire vers juin 1871. D'ailleurs ce plan, qui renferme plutôt des

réflexions que des précisions sur la succession des scènes, aurait été d'une utilité médiocre pour l'écriture des deux actes.

On voit que le drame commencé avec tant d'ardeur en novembre 1870 était presque arrêté. Depuis avril 1871, aucune occupation secondaire ne gênait plus Ibsen, et en plus de trois mois il n'a écrit qu'un acte. Les deux derniers actes de la seconde partie ne semblaient pas pourtant devoir l'arrêter. C'était plutôt la troisième qui le préoccupait. On voit dans sa lettre du 12 juillet à Hegel qu'il en est inquiet. C'est pour elle qu'il demande des livres qui contiennent des faits. Il estimait cette partie un peu vide, surtout dans ses trois premiers actes, et aurait voulu trouver de quoi la garnir. C'est pourquoi je suis tenté de placer ici le plan d'ensemble de la troisième partie (p. 475). Il y a une assez grande conformité entre ce plan et l'œuvre définitive. J'y vois seulement deux différences bien marquées. Ibsen mentionne dans son plan des nouvelles « d'Alexandrie, où Athanase est revenu », ce qui ne jouera aucun rôle dans son drame, et d'autre part, il néglige des scènes qui tiendront une grande place, comme les louanges de Mamertinos et Themisteos, la diatribe contre les cyniques, et l'entrevue avec Libanios. C'est un plan très primitif, et sans doute antérieur à la connaissance, qu'il a seulement acquise au mois d'août, de ces épisodes, et de divers autres, qui lui ont permis d'étoffer ses trois premiers actes, et de négliger Athanase. L'histoire de l'évêque d'Alexandrie, en effet, était bien une affaire d'importance capitale, mais dramatiquement peu utilisable, parce qu'il n'y avait pas moyen d'établir un contact entre lui et Julien sans déformation historique trop grave. Aussi je crois qu'il a rédigé ce plan un peu avant le 12 juillet, précisément pour mieux apprécier le vide qu'il redoutait. Et il n'a été rassuré qu'en ce qui concernait les deux derniers actes.

Et si ce plan, et la lettre du 12 juillet, le montrent préoccupé de la facture dramatique de sa troisième partie, la lettre, par contre, indique sa satisfaction en ce qui concerne l'œuvre dans

son ensemble, et les idées qu'elle exprimera. Cette fois, on va bien voir qu'il est capable de conceptions positives.

Le reproche d'être « négatif » est, en effet, celui qui revenait le plus souvent dans les comptes rendus de ses pièces. Le même reproche était adressé à ses amis les « Hollandais ». Être « positif », dans l'esprit de la plupart des critiques, cela signifiait surtout avoir un programme d'action, et cela confinait à la politique. Parfois aussi, cela impliquait un état d'esprit dédaigneux des hauts problèmes. *Empereur et Galiléen* ne devait proposer aucun programme d'action, et prétendait suggérer certaines idées sur les transformations passées et futures de la société humaine. Dans les deux sens indiqués, l'œuvre était aussi « négative » que les pièces précédentes d'Ibsen. Il la croyait positive parce qu'elle n'était pas une critique des défauts des hommes, mais s'efforçait de répondre à des questions d'un ordre transcendant. Il se faisait beaucoup d'illusion s'il croyait ainsi échapper au reproche de négativisme. Laissons-le au travail de son premier brouillon pour examiner comment se sont formées les idées qu'il a voulu y mettre.

CHAPITRE II

IBSEN PHILOSOPHE?

Le point de départ du drame est une étude historique et l'analyse d'un caractère. Il s'y mêle des notions sur l'évolution du monde et l'esquisse d'une théorie métaphysique. Ibsen tenait beaucoup à son idée sur l'évolution du monde, car, dit-il, mon œuvre « traite d'un conflit entre deux puissances inconciliables de la vie du monde, et qui se reproduira dans tous les temps, c'est pourquoi j'intitule l'ouvrage : pièce d'histoire universelle » [1]. Et il tenait beaucoup à sa théorie métaphysique sur la liberté soumise à la nécessité, puisqu'elle occupe une grande place dans la première partie de l'œuvre, et qu'elle est fréquemment rappelée dans la seconde partie, surtout dans les deux répliques de la fin, où Maximos et Makrina, par leur opposition, et leur accord partiel, semblent donner sa conclusion au drame. Il y a là un curieux mélange d'esprit concret et de pure abstraction, bien caractéristique, je crois, d'un homme qui était poète-philosophe par nature, et qui ne connaissait pas la philosophie.

A propos de tout, ses réflexions menaient à des considérations philosophiques. « Ses drames révèlent un théoricien passionné. C'est par des pensées qui l'ont ému qu'il est incité à les écrire.

[1] Lettre à Ludvig Daae, du 23 février 1873, *Breve*, I, p. 275.

Son point de départ n'est pas l'expérience positive des destinées humaines ; son imagination s'anime à l'idée des lois de la vie et du sort de l'homme, de son sort mérité ou immérité [1]. » Les écrivains qu'il admirait le plus, Holberg, J.-L. Heiberg, Paludan-Müller, étaient plus ou moins philosophes. Son goût instinctif pour cette forme d'esprit est ce qui l'attirait vers Georg Brandès. La philosophie lui paraissait un domaine supérieur qu'il ne pouvait atteindre, n'étant que poète, et il plaçait très haut le critique digne de ce nom, qui a une doctrine et une vue d'ensemble. Le critique avait alors un beau rôle à remplir, et sa besogne devenait un apostolat [2]. Exprimer des idées transcendantes est le désir très conscient d'Ibsen [3], qui s'efforce, grâce à son intuition de poète, d'approcher le haut domaine de la philosophie, qu'il ne peut atteindre autrement. C'est le rôle qu'il s'attribue, avec un mélange d'orgueil et d'humilité. Mais il sait que la philosophie proprement dite n'est pas son affaire. Brandès lui ayant fait observer qu'il ne s'était pas « assimilé la conception actuelle de la science », il répond :

Comment aurais-je pu y parvenir? Mais chaque génération ne naît-elle pas avec les tendances de l'époque?... Ce que, nous autres profanes, nous n'avons pas comme savoir, je crois que nous l'avons en quelque mesure comme sentiment ou instinct. Et d'ailleurs l'affaire d'un poète est essentiellement de voir, non de réfléchir ; pour moi, notamment, je verrais là un danger [4].

Voilà qui est clair : à l'époque où Ibsen écrivait *Empereur et Galiléen*, si préoccupé qu'il fût, et très consciemment, d'idées transcendantes, il n'était aucunement disposé à se plonger

[1] Anathon Aall, *Filosofien i Norden*, p. 291.
[2] K. G. Knudtzon, *Ungdomsdage*, p. 163.
[3] Anathon Aall insiste sur la conscience qu'avait Ibsen de la valeur philosophique de son œuvre dans le premier chapitre de *Henrik Ibsen als Dichter und Denker*. Ibsen est « un théoricien passionné » (p. 6).
[4] Lettre du 18 mai 1871, *Breve*, I, p. 230.

dans la lecture des auteurs philosophiques. Il l'aurait plutôt, au contraire, écartée systématiquement [1].

C'eût été pour lui, d'ailleurs, un effort qu'il savait inutile, faute de connaissances suffisantes. Son bachot norvégien ne comportait aucune notion de philosophie, celle-ci étant réservée pour la première année d'université, et lorsqu'il fut étudiant, il n'assista sans doute qu'à une ou deux leçons de Monrad, qui traitait du *Banquet* de Platon, car il fait parler Julien du *Banquet,* comme si Platon était l'un des convives. Il a lu, pourtant, en 1850 ou 1851, l'étude J.-L. Heiberg « Sur la liberté humaine », et y a même pris une phrase en la transformant, mais il a évidemment abandonné la lecture au bout de quelques pages [2]. Et lorsque, plus tard, le jeune théologien Knudtzon voulut le persuader de lire le *Afsluttende uvidenskabelige Efterskrift* de Kierkegaard, il dit : « Je le lirai comme une ganache, » et le renditquelque temps après en déclarant : « Je l'ai lu comme une ganache [3] ! »

La particulière estime où il tenait les philosophes ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de se montrer sévère pour ceux qui se donnent une facile apparence de profondeur par l'abus d'un langage mal connu du vulgaire ou pour ceux qui lui paraissaient des bavards à idées banales. C'est ainsi qu'il a bafoué une certaine philosophie allemande dans *Peer Gynt* avec v. Eberkopf. Et c'est ainsi qu'ayant lu dans la traduction de Brandès le livre de Stuart Mill, *La Morale, fondée sur le principe de l'uti-*

[1] Il est d'ailleurs amusant d'observer que, par sa réponse à Brandès, Ibsen montre, dans le domaine de l'esthétique, un hégélianisme plus correct que celui de son maître Heiberg, pour qui la « comédie spéculative » était le summum de l'art dramatique *(Prosaiske Skrifter,* III, p. 245). Le type de ce genre était le Faust de Gœthe.

[2] Erik Kihlman, dans *Ur Ibsen-dramatikens idéhistoria*, p. 137, pense que malgré l'extrême difficulté de la lecture, Ibsen a été trop passionné par le sujet pour s'arrêter. Mais les nombreux exemples qu'il donne, pp. 139-142, de passages d'Ibsen inspirés par l'opuscule de Heiberg, proviennent tous des douze premières pages, seules lisibles pour un profane.

[3] K. G. Knudtzon, *ibid.*

lité ou du bonheur, il s'étonne que son ami se soit donné la peine de le traduire : « Si c'est là de la science, « l'éthique chrétienne » est aussi un ouvrage scientifique [1]. » Il avait sans doute lu le premier volume de *L'Éthique chrétienne,* par l'évêque danois Martensen, que Hegel a pu lui envoyer lorsque le livre a paru en avril 1871, et l'idée de mettre Stuart Mill et Martensen dans le même sac a dû l'amuser. Si l'on ajoute les deux ou trois volumes de Kierkegaard dont il a lu des fragments, les articles d'esthétique plus ou moins correctement hégélienne de J.-L. Heiberg, les ouvrages d'esthétique de Hettner, et ce qu'il connaissait de Brandès — principalement *Le Dualisme dans notre philosophie récente* — on sera bien près d'avoir dénombré les œuvres philosophiques qu'il connaissait dans leur texte [2].

Mais il avait toujours été attentif aux discussions d'idées. Il admirait Heiberg, qui était hégélien, et ses premiers articles de critique, en 1851, sont rédigés selon la fameuse dialectique. Hegel était aussi le grand maître, avec Monrad, à l'université de Kristiania, et les contraires qui finissent par se confondre dans une unité supérieure donnaient au développement des idées un aspect dramatique qui plaisait à Ibsen, mais son hégélianisme s'arrête aussitôt que l'on dépasse un certain dualisme dans la conception des valeurs, un jugement sur le rapport entre forme et substance, entre nature et idée [3]. Des bribes cueillies dans un article de journal lui suffisaient pour rêver et reconstruire un système à sa façon. C'est ainsi, évidemment, qu'il était déjà plein de la théorie de l'évolution en 1864, alors que Darwin n'était pas encore traduit [4]. Et

[1] Lettre à Georg Brandès du 30 avril 1873, *Breve,* I, p. 277.

[2] Il a pu en lire d'autres comme l'étude de V. Lyng, parue en 1852 dans *Norsk Tidsskrift for Videnskab og Literatur,* V, p. 367, « Essai d'un développement de l'idée de Dionysos », et l'on peut imaginer que son « La bacchante est une idée claire » (*Br nd,* tome VII, p. 267) provient de cette lecture.

[3] Anathon Aall, *Filosofien i Norden,* p. 280.

[4] Gerhard Gran (*Alexander L. Kjelland,* p. 132), dit que Vinje a été le premier qui ait parlé de Darwin en Norvège.

en 1867, c'est d'abord dans les journaux qu'il suivit la polémique de Brandès contre Rasmus Nielsen sur « la foi et la science », et sut voir que le jeune Brandès était destiné à jouer un grand rôle, mais par exception, cette fois, il en vint jusqu'à lire l'ouvrage *Sur le dualisme dans la philosophie récente.*

De tout cela on peut conclure avec assez de certitude qu'Ibsen n'a pas lu Hegel, ni Ed. v. Hartmann, ni Schopenhauer, pas même, de celui-ci, le *Traité du libre arbitre,* couronné à Trondhjem, et où il aurait reconnu le raisonnement de J. L. Heiberg dans les premières pages de « Sur la liberté humaine ». Mais *La Philosophie de l'Inconscient* parut en 1869, obtint tout de suite un grand succès, et contribua, par l'importance de ses emprunts à la doctrine de Schopenhauer, à la vogue tardive du philosophe pessimiste, que Hartmann admire, tout en le qualifiant d'esprit « extraordinairement étroit »[1], et le centenaire de Hegel fut l'occasion, en 1870, de nombreux articles. Les livres et brochures se multiplièrent au moment même où Ibsen, ayant achevé *L'Union des Jeunes,* revenait à Julien. Il a certainement perçu l'écho de ces polémiques en lisant les journaux allemands à Dresde entre son retour d'Égypte vers le 10 décembre 1869 et son départ pour Copenhague aussitôt après la déclaration de la guerre en juillet 1870. Il n'a sans doute que vaguement compris l'objet des discussions, mais c'est là qu'il a rencontré certaines expressions qui l'ont frappé, particulièrement « la volonté du monde ». L'idée de la liberté qui ne s'exerce que sous l'empire de la nécessité lui était familière depuis longtemps[2]. Ses conclusions sont nettement opposées à celles de Schopenhauer, et se rapprocheraient plutôt de celles de Hartmann, qui admet une évolution « dirigée par la haute sagesse de l'Inconscient ». Mais il n'a lu ni l'un ni l'autre, et ce n'est pas chez eux qu'il pouvait trouver

[1] *Philosophie de l'Inconscient,* trad. D. Nolen, II, p. 574.

[2] V. la lettre à Cl. Petersen du 9 mars 1867, où il déclare remplacer désormais « vouloir » par « devoir » (*ville* par *maatte*). (*Samtiden,* 1908, p. 91.)

son idée essentielle, la notion du « troisième empire », et la conciliation entre les deux premiers empires dans une sorte d'unité supérieure est bien hégélienne dans la forme. L'arbre de la science et l'arbre de la Croix rappellent la querelle sur la foi et la science entre Rasmus Nielsen et Brandès. Voilà, je crois, à quoi s'est réduite l'influence des philosophes métaphysiciens. Ils ont fourni des mots plutôt que des idées, — des mots suggestifs que « le sentiment et l'instinct » d'Ibsen ont remplis d'un sens volontairement mystérieux. Du fond même de leur doctrine, Ibsen n'avait évidemment qu'une connaissance très vague, et personne n'a pu relever dans son œuvre de trace précise de leur influence.

La philosophie religieuse a eu naturellement aussi sa grande part dans la conception du drame, et cela de deux façons : d'abord par la réalité qu'Ibsen avait observée directement, et interprétée selon son tempérament ; ensuite par l'étude des historiens ecclésiastiques.

La réalité connue d'Ibsen, c'était le piétisme norvégien. La notion du péché y était essentielle. Dans le drame, elle intervient peu. Julien demande pourtant : « Pourquoi le péché païen était-il si beau? » (tome X, p. 75). Elle se rattache ainsi au problème de la liberté (la vie païenne libre) et à l'opposition entre le paganisme et l'hellénisme. La crainte du péché impose le renoncement, et c'est la doctrine qu'Ibsen, en son esprit, avait, pour ainsi dire, laïcisée. Elle revenait dans la plupart de ses pièces. Dans *Empereur et Galiléen*, la puissance du renoncement se manifeste dans le réveil du christianisme corrompu par l'action des martyrs, et se met au service de la foi. Par contre, Ibsen a pris grand soin de rabaisser Julien par une hypertrophie du moi : son ascétisme n'est pas un véritable renoncement.

Et Ibsen a lu des historiens de l'Église, principalement August Neander, qui était alors le maître incontesté des études religieuses en Allemagne, et dont le vaste ouvrage en était à sa

quatrième édition. Ibsen a dû le trouver facilement à Rome, et en lire le troisième volume, qui traite de Julien [1]. C'est dans le second volume, probablement en 1870, qu'il y a lu le passage sur les Caïnites, qui le ramenait à l'idée de la liberté sous l'empire de la nécessité.

Et il a dû lire dans le même volume, donc, vers le même temps, les passages où il est question des diverses formes du chiliasme, c'est-à-dire de la doctrine suivant laquelle une ère nouvelle s'ouvrira un jour, l'empire millénaire [2]. S'il a lu *L'Éthique chrétienne* de Martensen, il a retrouvé cette croyance dont l'évêque danois était un adepte. Elle a si vivement intéressé Ibsen qu'il y fait allusion à propos de la fête préparée en Norvège pour le millénaire de Harald Haarfager, auquel il se proposait de prendre part : « La seule chose qui pourrait me retenir serait de penser à nos chiliastes populaires [3].» L'origine de l'idée du « troisième empire » est évidemment dans cette doctrine, combinée avec divers passages de la Bible, comme la première épître aux Corinthiens, sur les deux Adam (déjà utilisée dans *Brand*), ce qui suggérait l'idée d'un troisième Adam. L'idée d'une ère future se rencontre d'ailleurs partout. Ibsen la connaissait bien sous la forme qu'elle prend dans la mythologie scandinave, où les Ases, après la fin du monde, se réunissent dans la plaine d'Ida pour faire surgir le monde rénové. Dans son poème pour l'inauguration des bustes de Wergeland et Welhaven [4], il avait déjà conçu le monde nouveau comme une conciliation entre deux principes opposés. La dialectique hégélienne l'y conduisait naturellement. Et l'on voit qu'il était depuis longtemps préparé à donner

[1] On sait positivement qu'il l'a lu par sa lettre du 12 juillet 1871, où il dit avoir « les ouvrages de Neander » (*Breve* I p. 231). La vogue de la grande histoire du professeur rend très probable qu'Ibsen l'a trouvé à Rome dès 1864.

[2] Neander, *Allg. Gesch.* tome II pp. 38 82 et 243.

[3] Lettre du 10 octobre 1871 à M. Birkeland *Breve* I, p. 238. Le rapprochement a été signalé par Paulus Svendsen dans *Edda* 1933, p. 233.

[4] Tome V, p. 357.

un tel sens au chiliasme et aux suggestions de saint Paul.

Il y était aussi préparé comme adepte déjà ancien de la nouvelle doctrine de l'évolution, et il a indiqué le lien qui existait dans sa pensée entre cette doctrine et la théorie des Adam successifs en les juxtaposant dans l'un des plans les plus anciens qu'on ait de lui, et qui date presque sûrement de janvier 1871 (Tome X, p. 448).

On voit que les sources d'Ibsen positivement connues ont suffi pour lui suggérer l'idée du « troisième empire », et une influence du saint-simonisme, comme le suppose Chr. Collin [1], est bien invraisemblable. Mais Ibsen a pu lire Martensen, dont le nom revient plusieurs fois dans sa correspondance, et aussi *L'Éducation du genre humain, de Lessing*. Et si cet opuscule a été connu d'Ibsen, il y a trouvé, ainsi que l'observe Lessing lui-même, un développement des idées de certains « rêveurs » du moyen âge, mais il ne s'est pas douté que le principal de ces rêveurs, Joachim de Fiore, avait ainsi rénové une tradition qui provenait des maîtres néoplatoniciens de Julien [2].

Et Ibsen a dû se renseigner sur le néoplatonisme. Mais Neander ne lui a guère été utile sur ce point. Il parle assez longuement de la « pensée religieuse » de Julien, mais presque uniquement pour examiner ses liens avec le christianisme, et lorsqu'il en vient à la croyance positive de l'Apostat, il se contente de brèves généralités, pour dire qu'elle consistait « en un mélange d'éléments rationalistes et supranaturalistes [3] ».

Ibsen a d'ailleurs rencontré suffisamment d'indications sur le néoplatonisme qui lui auraient permis de paraître passablement informé. Ce qui l'a le plus frappé, c'est l'idée de la fusion

[1] *Henrik Ibsens fremtidsdröm*, dans *Samtiden*, XVII.

[2] Cette tradition a été soulignée par Halvdan Koht dans *Til Gerhard Gran*, pp. 85-89, où il observe que c'est un sujet peu exploré. — Il est curieux de constater que *L'éducation du genre humain* a contribué à la formation des idées religieuses des saint-simoniens. La traduction en est donnée à la suite des *Lettres sur la religion et la politique* 1829, Paris 1831.

[3] Neander, *Allg. Gesch.*, II, p. 71.

de l'être avec la divinité, qui lui a rappelé le *Kalanus* de Paludan Müller. Lorsqu'il écrit : « Qu'est-ce que le salut? L'union retrouvée avec le principe [...]. Réunion, comme celle de la goutte de pluie avec la mer [1] », on est tenté de voir là une réminiscence de ces vers :

MOPSOS

Et à quoi l'âme aspire-t-elle dans la mort?

KALANUS

A se débarrasser des qualités acquises,
à retourner, comme la goutte, vers la source
d'où elle était venue, et se perdre en son fond [2].

Seulement, l'individualiste Ibsen proteste contre une pareille doctrine, et en fait interrompre l'affirmation par Julien : « Oui, dans la vie consciente ; union retrouvée pour moi, tel que je suis ! » Et c'est Libanios qui devient ici philosophe, bien qu'il ne fût guère que rhéteur. Maximos exprimera d'autres idées, qu'Ibsen ne puisera pas dans ses sources historiques.

L'opposition entre le paganisme et l'hellénisme a naturellement beaucoup occupé l'esprit d'Ibsen à propos de Julien. Mais il s'était fait sur ce point une opinion personnelle, en sorte que ses lectures ont produit sur lui peu d'effet. Il écrit dans une lettre à Lökke :

Winckelman, Lessing, Gœthe et Schiller ont faussé la vue des bonnes gens au profit du paganisme grec, et à cela s'ajoute que le christianisme ne jouit pas d'un grand crédit en Allemagne [3].

Qu'il ait lu Winckelmann s'explique par son goût de peintre. Et l'on n'est pas surpris de le voir s'écarter de l'hellénisme tel

[1] Tome X, p. 39.
[2] Paludan Müller, *Poetiske Skrifter*, VI, p. 87.
[3] Lettre du 23 novembre 1873, dont l'original est perdu. Mais elle a été copiée par M. Birkeland, qui nous a ainsi conservé (en partie) un spécimen, je crois, unique, des lettres d'Ibsen au correspondant à qui, m'a dit Mme Ibsen, il écrivait avec la plus intime confidence. Elle a été publiée par Fr. Ording, gendre de Birkeland, dans *Det lærde Holland*, pp. 227-229.

que le comprenaient l'archéologue et Gœthe. Un art trop statique et serein ne lui convenait pas. De Lessing il vise sans doute le *Laocoon*, et de Schiller le poème « Les dieux de la Grèce ». Mais ce qui importe ici, ce n'est pas l'art antique, c'est une conception de la vie. Et la phrase d'Ibsen montre combien, si dégagé qu'il fût des croyances dogmatiques, le christianisme conservait d'empire sur son esprit, — le christianisme populaire norvégien, qu'il ne retrouvait pas en Allemagne. Car c'est toujours vers la Norvège que l'on est ramené quand on cherche les origines des idées d'Ibsen, — et vers lui-même.

On voit que les idées qu'il a rencontrées au cours de ses lectures d'articles sur le mouvement philosophique ou de livres d'histoire ont été d'une importance capitale pour la composition d'*Empereur et Galiléen*. Dépouillé de la notion de « la liberté sous la loi de la nécessité » et du rêve d'un « troisième empire », le drame ne serait plus que de l'histoire anecdotique banale. Et si l'on ne savait rien sur la vie et la pensée d'Ibsen avant cette œuvre, que ceci : qu'il l'a écrite aussitôt après avoir lu le tome II de l'*Histoire générale* de Neander, on dirait : les suggestions qu'il y a trouvées n'ont pu suffire, il faut qu'il se soit plongé dans l'étude des philosophes d'alors, qui parlaient tant de la liberté et du déterminisme, et que son esprit ait été séduit par les rêves romantiques d'une ère nouvelle, qui ont trouvé leur expression dans le saint-simonisme.

Mais nous connaissons l'Ibsen antérieur. Nous savons qu'il n'est pas capable de lire les métaphysiciens, et qu'il n'a aucune envie de l'essayer, car c'est poète qu'il veut être, et ce sont toujours ses émotions personnelles qui l'inspirent. Il est vrai que ses plus fortes émotions personnelles sont d'ordre intellectuel. Par son processus intuitif de poète, ce sont des idées qu'il retourne en tous sens, — des idées sur lesquelles un philosophe bâtirait un système. Et c'est aux mêmes idées, aux mêmes problèmes philosophiques qu'il revient toujours. Avant

tout, c'est le problème de la volonté qui l'occupe. Les premiers mots de sa première pièce sont prononcés par Catilina : « Je veux, il le faut. » Déjà la volonté et la nécessité. Mais si la pensée d'Ibsen est constamment concentrée sur le même objet, elle n'est pas immobile, elle a fait du chemin depuis *Catilina* jusqu'à *Empereur et Galiléen.* Vouloir et devoir étaient d'abord juxtaposés et semblaient presque ne faire qu'un. Dans *Madame Inger d'Östraat* ils ne s'opposent que pour mieux montrer à quel point ils devraient être confondus, et dans *Brand* le devoir se soumet le vouloir terriblement. C'est le sommet de la courbe. Ensuite, vouloir et devoir demeurent tout aussi indissolublement unis, mais la nature de leur lien n'est plus la même, parce que la notion du « devoir » s'est modifiée, et la correspondance d'Ibsen, surtout avec Brandès, est pleine de formules telles que celle-ci : « Vous me demandez ce que vous allez faire? Hé, vous ferez ce que vous devez faire. Une nature comme la vôtre ne choisit pas [1] ». C'est déjà la formule de Maximos : « Vouloir, c'est devoir vouloir, » et la même idée paraît à la fois en vingt endroits des lettres d'Ibsen et de la « pièce d'histoire universelle », car ses pièces ne sont que sa pensée intime mise en œuvre. Le « devoir » n'est plus une obligation morale, comme dans *Brand*, il est une nécessité, on s'y soumet parce qu'on ne peut pas faire autrement, le vouloir n'existe plus, parce qu'il est déterminé. Ibsen reconnaît qu'il est devenu presque fataliste [2]. Chacun suit sa nature. Comme il l'écrira plus tard à Brandès, Ibsen estime qu'il revient à peu près au même de dire de quelqu'un : « Il a cela dans le sang, » ou bien : « Il est libre... sous la loi de la nécessité [3]. » L'identité des termes de la correspondance et du drame est parfaite. Dans le drame, l'idée apparaît au troisième acte de la première partie, et y est répétée avec insistance : par la voix du génie de l'empire,

[1] Lettre à Brandès du 20 décembre 1870, *Breve*, I, p. 219.
[2] Lettre à Brandès du 24 septembre 1871, *Breve*, I, p. 234.
[3] Lettre à Brandès du 30 janvier 1875, II, p. 25.

par celle de Caïn, par celle de Judas, enfin par Maximos lui-même, et elle revient avec force, après la mort de Julien, dans les deux répliques où Maximos et Makrina se trouvent curieusement d'accord pour considérer l'empereur comme une victime de la nécessité, qui a remplacé le devoir moral. Visiblement cette notion nouvelle est un des thèmes fondamentaux qui sont devenus, vers la fin de 1870, la raison d'être du vaste drame, et en ont amené la rédaction définitive.

Or, ce thème était certainement très loin de la pensée d'Ibsen lorsqu'il a été tenté, en 1864, par l'histoire de Julien. Le devoir moral était alors tout pour lui, et il a écrit *Brand*. Ensuite est venu *Peer Gynt* qui lui a succédé tout naturellement [1], et où l'obligation morale est conçue de la même façon. Ensuite *L'Union des Jeunes* présente une sorte de Peer Gynt réaliste, et il n'y a pas de changement à cet égard. Quand donc est-ce que la notion nouvelle a modifié la pensée d'Ibsen?

Elle apparaît pour la première fois dans une lettre du 11 juin 1870, où il dit :

> L'essentiel est d'être sincère et vrai vis-à-vis de soi-même. Il ne s'agit pas de vouloir ceci ou cela, mais de vouloir ce que l'on doit absolument [vouloir], parce que l'on est soi, et qu'on ne peut pas faire autrement. Tout le reste ne conduit qu'au mensonge [2]....

Et c'est aussi dans cette même lettre que, pour la première fois, il parle de *Brand* assez froidement. Jusqu'alors il l'avait considéré comme son œuvre maîtresse, dont il était très fier. Maintenant il en parle plus froidement : « C'est un ouvrage esthétique, tout simplement, et rien de plus. » Il dit même avec détachement ceci, qui n'est pas du tout exact : « ce me fut une nécessité de me libérer, sous la forme poétique, de sentiments dont j'étais quitte en mon for intérieur. » C'est un véritable reniement de *Brand*, non en tant qu'œuvre littéraire, mais en

[1] Lettre à Peter Hansen du 28 octobre 1870, *Breve*, I, p. 215.
[2] Lettre à Laura Kieler, *Breve*, I, p. 208.

tant qu'expression d'idées qui, évidemment, n'étaient plus les siennes en juin 1870, c'est-à-dire environ un an après l'achèvement de *L'Union des Jeunes.* C'est donc au cours de cette année-là que le thème essentiel de *Empereur et Galiléen* a pris nettement place dans l'esprit d'Ibsen. Ce thème était sans doute en formation, mais jusqu'à l'envoi du dernier acte de *L'Union des Jeunes* à Hegel, vers la fin d'avril 1869, Ibsen n'a pu que très vaguement se rendre compte du travail qui s'accomplissait dans sa pensée, et qui sapait la doctrine de Brand. Peu après, d'ailleurs, le 26 juin 1869, il défend encore énergiquement cette doctrine dans la fameuse lettre à Brandès où il dit que le fait que Brand est prêtre est sans importance. Mais entre les deux lettres du 26 juin 1869 et du 11 juin 1870, qui contrastent si nettement, sa correspondance ne donne aucune indication. C'est au cours de cette année que le changement s'est opéré ; ces dates fournissent déjà quelques renseignements utiles, bien que négatifs.

On a dit que la guerre de 1870-1871 aurait beaucoup contribué à la formation des idées que présente *Empereur et Galiléen.* On voit qu'il n'en est rien : les thèmes essentiels du drame sont antérieurs à la guerre.

On a dit aussi que Brandès aurait exercé une influence sur l'esprit d'Ibsen au moment où son œuvre a enfin pris forme. Or, le 11 juin 1870, ils ne s'étaient pas encore rencontrés, l'influence de Brandès n'existait guère, et Ibsen, dans la dernière lettre qu'il lui avait écrite [1], avait confirmé son désaccord avec lui au sujet de *Brand,* désaccord analogue à celui qui devait se produire entre eux plus tard, précisément au sujet de *Empereur et Galiléen.*

Et ce ne sont pas non plus les études historiques sur le quatrième siècle qui ont amené Ibsen à soumettre la volonté à la nécessité, puisque ce changement dans sa façon de consi-

[1] Lettre du 15 juillet 1869, *Breve,* I, p. 191.

dérer le problème qui l'a toujours occupé principalement, ce changement qui oppose *Empereur et Galiléen* à *Brand*, était acquis depuis au moins six mois lorsque la lecture du passage sur les Caïnites a provoqué la révélation de novembre 1870.

C'est dire que ce changement a été tout à fait indépendant de la composition du drame. Il s'est produit dans l'esprit d'Ibsen sans que celui-ci en ait vu l'application possible à Julien. C'est ensuite seulement, et précisément parce qu'il avait en tête l'idée de la volonté « nécessitée », que l'hérésie des Caïnites lui a soudain fait voir cette application.

Reprenons, en effet, la période qui précède novembre 1870. Depuis le voyage à Stockholm en été 1869, Julien est complètement absent de la correspondance d'Ibsen, qui ne parle que de divers autres sujets successivement abandonnés. Son esprit est déjà orienté pourtant vers les conceptions qu'il a exprimées dans son double drame. Si leur application à Julien lui était apparue, il est bien évident que, tout au contraire, il aurait laissé tomber tous les projets vagues, et il aurait enfin abordé avec ardeur l'écriture de l'œuvre si longtemps ruminée.

Et c'est bien ce qui a lieu aussitôt qu'il a eu la « révélation » de novembre. Rien ne résiste, alors, à son besoin d'écrire. Malgré sa longue « Lettre par ballon », qu'il achève, et la collection de ses poèmes, envoyée par Lökke, qu'il commence à relire et à classer, bien vite il compose son nouveau plan en trois parties, il termine la première d'un jet rapide, et le voilà dans la seconde au bout de deux mois, le 19 janvier 1871. Le contraste entre les tergiversations d'avant novembre, et la période de travail impatient qui suit rappelle exactement ce qui s'est passé pour *Brand* avant et après une certaine journée de juillet 1864. Mais la « révélation » de novembre 1870 n'a pas été la révélation d'une idée, qu'il avait déjà, elle a été seulement la suggestion d'une application de cette idée à l'œuvre qui, malgré tous les projets adventices, tenait la première place dans son esprit. Une telle suggestion est naturellement soudaine, tandis que

l'invention ou la modification d'une idée est le résultat d'un lent processus.

Tout cela nous renseigne sur ce qui n'est pas l'origine du changement intervenu dans la façon dont Ibsen a considéré le problème de la volonté. Quelle est donc cette origine? Je la vois avant tout dans la vie même d'Ibsen.

Il faut songer à la transformation prodigieuse qui s'est produite en peu d'années dans la situation. A Kristiania il était aux abois et gagnait à peine de quoi payer les intérêts de ses dettes ; à Dresde, il vivait confortablement, mettait de l'argent de côté, et voyait son avenir matériellement assuré. A Kristiania, il souffrait d'aller toujours en vêtements râpés et d'être honni de presque tout le monde, d'entendre « les ricanements derrière lui » ; en 1869 il était un monsieur élégant, très décoré, sûr d'être reçu partout avec honneur, et déjà considéré comme un grand écrivain dans les trois pays scandinaves. A Kristiania, malgré l'émancipation de son esprit, il vivait ratatiné sous l'empire du piétisme ambiant, n'étant jamais sorti de son pays reculé que pour son court voyage d'étude de 1852 ; à la fin de 1869, il avait passé cinq années à l'étranger, vécu dans la libre colonie d'artistes de Rome, été fêté en Suède, et mis en contact, par son voyage en Égypte, avec les nationalités les plus diverses. Il est clair que les idées d'Ibsen devaient se modifier. Toute influence de lecture et d'étude n'a pu être que bien faible par comparaison avec celle d'un pareil changement dans les conditions matérielles et morales de son existence. Et si l'on peut être surpris, c'est plutôt de voir qu'il a mis un si long temps à désavouer le « tout ou rien ! » expression suprême de sa doctrine ancienne. Le défi rébarbatif à la Brand et la fameuse formule irritée devaient nécessairement s'atténuer.

Car *Brand* est le terme de comparaison avec *Empereur et Galiléen*. *Brand*, écrit à Rome ou aux environs, est encore, par son inspiration essentielle, le produit d'un homme qui étouffe

dans la Norvège recluse de ce temps-là, et l'agrément de la vie romaine n'a fait qu'accentuer, par le contraste, l'impression d'étouffement. Ensuite, Ibsen a toujours conservé une sorte de fidélité à *Brand*, peut-être par suite d'une sorte de reconnaissance à l'œuvre qui avait fondé sa grande renommée, mais surtout parce qu'il y avait tout de même exprimé certaines tendances profondes de sa nature. « Brand, c'est moi dans mes meilleurs moments, » dit-il encore lorsque son esprit est déjà orienté autrement [1]. Mais, à son insu, il a commencé très vite à s'en détourner progressivement. Déjà la déception éprouvée par Ibsen en automne 1866, lorsqu'il s'aperçut que, malgré tout son succès, *Brand* mal compris avait manqué complètement son effet en tant qu'œuvre d'action, y a contribué, et *Peer Gynt*, qui est comme une épreuve négative de *Brand*, où le même problème de la volonté est, pour ainsi dire, présenté à l'envers, le contredit quelque peu, à cause de l'évidente indulgence d'Ibsen pour son fantoche. Quant à *L'Union des Jeunes*, Ibsen l'estime peut-être surtout un « ouvrage paisible » parce que cette comédie se meut dans l'actualité courante, et néglige le haut problème dont toutes ses pièces, depuis 1862, ont traité divers aspects.

On voit que l'enthousiasme excité en lui par Brand en juillet 1865, lors de la « révélation de saint Pierre », et qui s'est maintenu presque au même diapason jusque vers mai 1866, a beaucoup fléchi, et son attitude à l'égard de ce sombre drame est caractéristique. Il en défend encore la haute portée vis-à-vis de Brandès dans sa lettre du 26 juin 1869 parce que Brandès a touché un point sensible en insistant sur le fait que Brand est prêtre, mais il en parle avec un grand détachement le 11 juin 1870 à Laura Kieler. Plus tard, il éprouvera un certain agacement à toujours entendre louer *Brand*, et dira aux gens que *Empereur et Galiléen* est autrement important.

[1] Lettre à Peter Hansen du 28 octobre 1870, *Breve*, I, p. 214.

Il devait, pour en arriver là, non pas renier *Brand,* — il ne l'a pas renié, — mais le remplacer, et l'avis donné aux trop fervents admirateurs de *Brand* montre que, dans son esprit, c'est *Empereur et Galiléen* qui l'a remplacé. L'impératif catégorique : Sois toi-même ! est devenu l'indicatif non moins catégorique : Vouloir, c'est devoir vouloir [1].

A part cela, dans la vie courante, Ibsen est toujours le même, — travail solitaire, simplicité, cordialité avec des fâcheries soudaines, promenades et vie de café qui sont des séances de réflexion ; le nouveau est seulement qu'il soigne son costume et invite volontiers des Scandinaves à dîner chez lui, ce qu'il ne pouvait pas autrefois. Et il est toujours individualiste, antipoliticien, scandinaviste, sa mission demeure d' « éveiller le peuple à penser grand », le problème de la volonté reste le problème transcendant qui le préoccupe, et c'est seulement sur ce point que sa pensée a évolué : ce qui détermine la volonté n'est plus un devoir moral comme dans *Brand,* mais une sorte de nécessité naturelle, presque un fatalisme. Tel est le résultat de la révision de ses idées à laquelle il a dû procéder lorsqu'il a pris conscience, vers l'hiver 1869-70, du sourd travail qui s'accomplissait dans sa pensée depuis trois ans. Le changement de sa vie suffit à l'expliquer.

Il a peut-être aussi été influencé par le seul philosophe qu'il ait bien connu, J.-L. Heiberg, — mais il s'agit d'une autre idée, qui ne lui était pas nouvelle. La notion que l'humanité vivait une période de crise, et devait entrer bientôt dans une ère nouvelle, est le sujet d'un opuscule publié en 1833 par Heiberg pour inviter le public à une série de conférences. Le titre était : « De l'importance de la philosophie pour le temps présent ». Les inscriptions ayant été trop peu nombreuses, les conférences ne furent pas données. Ibsen a dû lire cette introduction

[1] Erik Kihlman, *Ur Ibsendramatikens idéhistoria,*.

en 1861, lorsqu'elle parut dans le premier volume des *Prosaiske Skrifter*, son poème de l'année précédente à propos de la mort de Heiberg ne permet guère d'en douter. C'était de la philosophie abordable pour lui, et où il se trouvait presque entièrement d'accord avec l'auteur, sauf en ce qui concerne la foi religieuse. Mais si nettement que celle-ci fût affirmée par le hégélien danois, sa manière de la présenter comme une évolution de la pensée humaine devait précisément plaire à Ibsen, et le passage du paganisme au christianisme est décrit comme la grande révolution qui a précédé la crise du temps présent, considérée comme d'une importance comparable. Il est fort possible qu'en 1864, lorsque Dietrichson lut à Ibsen le récit de la mort de Julien, la lecture assez récente de l'opuscule de Heiberg ait contribué à suggérer l'idée d'un drame sur l'Apostat. Et ses réflexions à Rome sur une sorte de hiérarchie qui place le philosophe (et le critique) au-dessus du poète, semblent bien provenir de l'introduction aux conférences qui n'ont pas eu lieu. De même, la notion de crise, naturelle à Ibsen, et ancienne chez lui, a été sans doute précisée, comme on le voit dans « L'Assassinat d'Abraham Lincoln », sous l'influence de Heiberg, chez qui l'idée du « troisième empire » était en germe. Et Heiberg montrait que cet avenir en voie de formation, ce *vorden*, même s'il est tout proche, peut bien être pressenti par un philosophe, même parfois par un poète, mais non pas défini. Prophétie aussi indéterminée que péremptoire, qui convenait admirablement à Ibsen.

L'influence de Heiberg a été particulièrement étudiée par le Finlandais Erik Kihlman, qui a signalé un nombre imposant de passages des œuvres et des lettres d'Ibsen où la similitude de pensée des deux peut être constatée. Il est curieux qu'il ait presque entièrement négligé « Sur l'importance de la philosophie ». Cela tient à ce qu'il s'est occupé surtout du problème de la volonté, des conceptions esthétiques, et des idées, seule réalité véritable, et fort peu de la notion de « crise », en sorte

que les rapprochements étaient à chercher plutôt dans « Sur la liberté humaine », dans les articles de critique, et dans les pièces philosophiques. On peut donc ajouter encore aux citations de Kihlmann.

Hegel est, en définitive, — par l'intermédiaire de Heiberg — le seul philosophe dont le système ait vraiment plus ou moins pénétré la pensée d'Ibsen, qui en était conscient, et l'a d'ailleurs proclamé par cet acte de foi en Heiberg qu'est le poème écrit à sa mort. Et cet acte de foi est renouvelé au commencement de 1871, au moment où le Julien définitif vient d'être conçu, dans le poème corrigé alors, plus vigoureux et condensé. Ce serait toutefois une erreur de voir en Ibsen un disciple de Hegel et de Heiberg, dont il a deviné plutôt que compris les idées philosophiques. Il a pu les deviner parce que, à la fois par nature et par suite de sa vie pénible, il s'était habitué dès l'enfance à se réfugier dans le rêve pour fuir la réalité vulgaire : ce qui le rendait tout disposé à considérer le rêve, c'est-à-dire les idées, comme la réalité véritable. Les pièces de Heiberg, comme *La Fée Morgane* et *Le Jour des Sept Dormants* lui permettaient de comprendre ainsi la doctrine. Mais il ne pouvait être disciple de philosophes qu'il était incapable d'étudier. Il a seulement trouvé chez Heiberg des suggestions. Il n'a pas eu de système, ni le leur, ni un autre. C'est pourquoi on ne saurait s'étonner de le voir s'écarter parfois considérablement des idées hégéliennes, notamment par son individualisme intransigeant, qui va le conduire à dire que l'État doit disparaître parce qu'il est une malédiction pour l'individu. Il est, en 1871, en opposition très nette sur ce point avec Hegel et Heiberg à la fois. Il lui arrive aussi d'être d'accord avec Hegel, sans le savoir, précisément sur un point où Heiberg s'écarte de son maître. Hegel dit, en effet, que « l'artiste doit tirer ses créations de la profusion de la vie, et non de la profusion des généralités abstraites, » et c'est une idée sur laquelle il insiste d'autant plus qu'il tient à la supériorité de la philosophie. Heiberg,

qui est à la fois philosophe et poète, introduit volontiers l'abstraction philosophique dans la poésie et le drame. Ibsen, qui est poète et non philosophe, sait que sa pensée pose de hauts problèmes philosophiques et il en est fier, mais il veut les traiter uniquement avec son intuition de poète, et il estime, avec Hegel, que leur étude plus scientifique et la lecture des philosophes ne pourrait que nuire à sa création artistique.

Voilà en quel sens Ibsen a l'ambition d'être philosophe et pourtant s'est gardé de l'être. La philosophie de Heiberg a tout de même eu sur lui quelque influence, mais ce sont surtout les faits qu'il observait qui ont agi sur lui.

En ce qui concerne *Empereur et Galiléen*, les impressions de Norvège et du Nord ont agi sur son esprit de deux façons opposées. D'une part, elles ont contribué à lui faire voir dans le christianisme, avec l'idée du renoncement et du sacrifice comme base, une doctrine morale très supérieure à l'hellénisme. C'est cela que lui avait enseigné, en particulier, son milieu d'enfance, à Skien. Il était hostile au piétisme vulgaire, et pourtant admirateur du principe de renoncement. Son *Brand* montre bien ce double aspect de sa pensée. D'autre part, dans cette Norvège en apparence inchangée, où la vie intellectuelle était dominée — on peut dire, étouffée — par l'évêque Gisle Johnson et le professeur Monrad, un mouvement commençait à se produire, qui devait, à la longue, bouleverser la vie politique, les idées religieuses et les mœurs, et si les formes où se manifestait ce tumulte des esprits ne lui plaisaient pas, l'agitation, en elle-même, lui paraissait un heureux symptôme.

Le mouvement, qui se préparait depuis quelques années, se manifesta d'abord dans la politique, par l'alliance du « parti des avocats » dirigé par Sverdrup, et des paysans, qui suivaient Jaabæk. Cette alliance peu naturelle de ceux qui étaient inspirés par les idées occidentales (d'Angleterre et de France) avec les hommes les plus éloignés de l'esprit « européen » avait

sa raison d'être dans la nécessité de la lutte contre les empiétements suédois, favorisés par le gouvernement norvégien. Et son premier grand succès fut le rejet, en 1871, du nouveau projet d'union proposé par le ministre Stang.

Les historiens [1] rendent peu compte de la position d'Ibsen, comme il est naturel, puisqu'il ne jouait aucun rôle politique et puisqu'il était hors parti en un temps d'intolérance partisane. Il restait scandinaviste selon une formule périmée, respectueuse de l'indépendance nationale des trois pays, alors que le scandinavisme ou bien signifiait la suprématie de la Suède, ou bien était réprouvé par cette raison même. Et il était hostile à Jaabæk et à l'influence des paysans piétistes, et choqué de l'alliance avec eux recherchée par des hommes si éloignés d'eux, auxquels il était tenté d'attribuer des motifs d'ambition vulgaire. *L'Union des Jeunes* était venue de là. Pourtant, il devait percevoir que les esprits étaient en branle, et cela lui donnait sans doute quelque espoir. Mais ce n'était pas suffisant. L'atmosphère norvégienne demeurait étouffante. Il fallait ouvrir les fenêtres. Il ne voyait personne qui fût prêt à s'engager dans cette révolution des idées, si nécessaire.

Ou plutôt, il voyait quelqu'un — en Danemark. Georg Brandès, ce jeune critique littéraire et philosophe vers qui, dès 1866, il s'était senti porté par une sorte de sympathie prescience, dont il avait prévu la future importance l'année suivante à propos de sa polémique contre Rasmus Nielsen, lui paraissait un annonciateur des temps nouveaux. Et lui, l'aîné de quatorze ans, n'avait cessé de faire des avances à son cadet. Il tenait compte, dans sa propre production, des observations du jeune critique, bien qu'il sentît qu'il y avait entre eux d'assez grandes divergences de vues en matière esthétique.

[1] V., en français, sur le mouvement intellectuel qui commence vers la fin des « années 60 », le bon exposé d'Alfred Jolivet dans sa préface à la traduction d'*Else*, de Kjelland, pp. III-XI, et, *passim*, l'ouvrage de Jean Lescoffier, *Björnson, la seconde jeunesse.*

Et il croyait, il espérait, que sur d'autres sujets ils seraient « beaucoup plus près l'un de l'autre »[1]. Et ils avaient, en effet, ceci de commun qu'ils s'intéressaient tous deux passionnément au monde actuel, et désiraient y exercer une action, mais que tous deux entendaient par là une influence intellectuelle ; car ils n'étaient pas du tout hommes d'action ; et les idées étaient ce qui leur importait. Ibsen croyait pressentir que celles de Brandès étaient voisines des siennes. Mais quelles étaient celles-ci? Un auteur les a ainsi définies :

S'il y a chez Ibsen une pensée dominante qui a imprégné toute l'œuvre de sa vie, et qui y revient avec tant de suite qu'on peut l'appeler une philosophie, ce serait cette croyance à l'existence de deux mondes, l'un invisible, pensé ou rêvé, et l'autre qui s'étale sous nos yeux. Dans le monde de la pensée il trouvait la perfection, tandis que la réalité lui paraissait un immense désert, ou un cimetière, le cimetière de tous les idéals[2].

L'observation touche un point essentiel. Dès sa jeunesse, le rêve a compté pour Ibsen plus que la réalité. Cela se marque, dès Skien et Grimstad, dans son *Rêve* que son maître Stockfleth ne pouvait croire écrit par lui[3], et dans les poèmes où s'exprime son culte du souvenir. C'était chez lui une propension naturelle, qui s'accrut par l'isolement intellectuel où le laissait la médiocrité de sa vie. Le rêve était pour lui un refuge. Et lorsque, devenu étudiant, il lut J. L. Heiberg, qui prêchait à la fois sous forme théorique, et en vers, et sous forme dramatique, la doctrine hégélienne de la réalité du monde des idées par opposition avec le monde de la réalité vulgaire, sa tendance instinctive se trouva renforcée et précisée. De là, son admiration pour Heiberg. Et de là, *Le Soir de la Saint-Jean*, simple transposition d'une pièce du dramaturge philosophe.

Il y a lieu, pourtant, de faire une réserve au sujet de cette croyance à l'existence de deux mondes dans l'esprit d'Ibsen. Si

[1] Lettre du 15 juillet 1869, *Breve*, I, p. 191.
[2] Sigurd Höst dans *Ord och Bild*, 1928, p. 150.
[3] V. Tome I, p. 33.

elle a été le point central de sa « philosophie » pendant sa jeunesse et longtemps après, il faut songer que sa pensée en mouvement ne s'est pas figée. Des éléments nouveaux sont intervenus. Il a cherché à exercer une action positive sur le monde de la réalité vulgaire, au moins comme directeur de théâtre. Il ne s'est résigné que tard à réduire cette action à une influence d'idées. Même alors, c'est bien la réalité vulgaire qui l'occupe, il n'est plus, ou du moins il n'est plus de façon principale, le métaphysicien instinctif d'autrefois. Sa conception ancienne subsistait, mais elle n'était plus au premier plan. Il conservait son goût naturel pour les idées transcendantes, mais sa pensée, tout en gardant volontiers une forme métaphysique, vivait de plus en plus dans le monde présent. Il suivait une orientation nouvelle, où l'opposition entre le monde des idées et le monde vulgaire se concrétisait dans le contraste entre le paganisme et le christianisme, conçus comme réalisations parfaites de l'hédonisme et du renoncement. Et en même temps il se posait en critique devant ces deux conceptions. Il rêvait d'une troisième solution, qu'il ne pouvait distinguer clairement, et qu'il appela le troisième empire. Ce devait être la « fusion dans une unité supérieure » des principes du paganisme et du christianisme, tous deux louables et tous deux imparfaits. Ce troisième empire était certainement très vague en son esprit, et pourtant il y aspirait avec passion. Déjà il avait montré en 1865, dans son poème *L'Assassinat d'Abraham Lincoln*, qu'il vivait dans l'attente d'une rénovation du monde. L'ardeur de son désir fut naturellement accrue par le sentiment qu'une fermentation d'idées la préparait en Norvège.

Sa façon de mettre le paganisme et le christianisme en balance, même en la faisant pencher du côté du christianisme, n'était pas du goût de Brandès, avec qui, par contre, s'accordait sa sympathie pour le bouillonnement des esprits. Mais ce rapprochement a été tout spontané. Ibsen avait reconnu l'influence de son cadet pour ce qui concerne la facture de *L'Union*

des Jeunes, et avait tenu compte de ses observations, dans les rares corrections des *Prétendants à la Couronne*, et l'on ne peut douter que cette influence s'est, par la suite, étendue au delà de la technique dramatique. Dans l'ordre des idées, elle n'existait certainement pas encore en 1871. Jusqu'alors, Ibsen et Brandès cherchent à se deviner mutuellement, plutôt qu'ils ne se connaissent. Ils sont attirés l'un vers l'autre, sans pouvoir bien se préciser pourquoi. Brandès montre même parfois une réserve qui ressemble à de l'hésitation. Car c'est toujours Ibsen qui fait des avances.

Les idées à exprimer dans *Empereur et Galiléen* ont été fixées en novembre 1870. L'influence de Brandès n'a donc guère pu y contribuer. Les impulsions discernables sont la manière dont le problème de la liberté est posé par Heiberg dans les premières pages de *Sur la liberté humaine*, les indications de Neander sur les Caïnites et sur le chiliasme, les suggestions contenues dans l'expression « la Volonté du monde », l'idée d'une crise sur le point d'aboutir, idée renforcée par *Sur l'importance de la philosophie* », et par le sentiment qu'elle était préparée en Norvège par la fermentation des esprits. A quoi il faut ajouter que l'émotion due à cette crise a été accrue par la guerre franco-allemande.

CHAPITRE III

IBSEN ET L'ALLEMAGNE

Ibsen considérait l'Allemagne comme l'ennemie de la Scandinavie, depuis 1848, lors de la première tentative pour la conquête du Slesvig, ce qui ne l'avait pas empêché de se plonger dans l'étude de la littérature allemande, et de réclamer, à la Société des Étudiants, l'achat d'une collection des classiques allemands [1]. Son hostilité était d'ordre purement politique. Sa méfiance, toutefois, s'étendit un peu à l'ordre intellectuel, lorsqu'il reprocha aux Danois de se laisser envoûter par l'influence allemande, comme on le voit, notamment, dans son poème « Cris de Mouettes » de 1859 [2]. Lorsque vint la guerre de 1864, son patriotisme scandinave atteignit au paroxysme. On a vu que sa passion s'exprima surtout contre son propre pays, coupable de n'avoir pas volé au secours du Danemark, mais ses œuvres portent aussi la marque de son indignation contre l'Allemagne [3], et son attitude et ses propos ont manifesté fréquemment son animosité [4]. Même alors, cependant,

[1] Tome I, p. 261.
[2] Tome V, p. 238.
[3] V. le poème *L'Assassinat d'Abraham Lincoln*, où il désigne l'Allemagne comme « le pays du mensonge », tome VII, p. 170, et le rôle de v. Eberkopf, dans *Peer Gynt*.
[4] V. notamment tome VII, pp. 72-78.

il avait soin de protester contre l'idée qu'elle était dirigée contre les Allemands. Il écrivait :

> Il est très vrai que j'ai une forte aversion, non pas, comme vous le dites, contre les Allemands, — mais contre le teutonisme et la teutomanie; lorsque nous nous rencontrerons un jour, comme je l'espère, je m'expliquerai plus précisément, je ne sais pas écrire de longues lettres, mais je dirai seulement qu'à beaucoup d'égards je reconnais pleinement le beau et le bon qui se trouvent chez nos ennemis héréditaires, — car c'est ce qu'ils sont pour le moment, mais la situation doit changer et changera, car elle est contre nature en son tréfonds. J'ai vécu quatre mois à Dresde, il y a longtemps, et les souvenirs que j'en ai gardés sont parmi les plus heureux et les plus aimables que je possède [1].

Et c'est à Dresde qu'il va se fixer en 1868, lorsqu'il s'agit de mettre son fils au lycée. Cela montre bien qu'il n'est pas germanophobe. Mais avant d'y arriver, il s'arrête à Munich, où il a « joui de tous les vrais trésors d'art de la ville, et de la haine des gens contre la Prusse, telle qu'on ne peut s'en faire aucune idée chez nous » [2]. A la veille de la guerre, il est aussi scandinaviste que jamais, et son double sentiment de sympathie non sans critique envers les Allemands et d'hostilité contre l'Allemagne, particulièrement contre la Prusse, apparaît clairement dans ses lettres. Il va beaucoup au théâtre, « un des meilleurs d'Allemagne, quoique très inférieur à celui de Copenhague, en ce qui concerne le goût et l'art. Mais il en est ainsi partout en Allemagne » [3]. Il se fait des relations parmi les écrivains et artistes, s'y plaît, et fréquente la « Société littéraire » où l'on entend des conférences [4]. Mais il estime que le réalisme de sa première pièce écrite à Dresde a comme un goût de saucisson fumé et de bière ; cela tient, dit-il, à ce qu'il vit « dans une société bien organisée au point d'en être ennuyeuse » [5].

[1] Lettre du 22 mars 1866 à John Grieg, *Breve*, I, pp. 112-113.
[2] Lettre du 22 septembre 1868, *Breve*, I, p. 171.
[3] Lettre à Hegel du 31 octobre 1868, *Breve*, I, p. 174.
[4] Georg Brandès, *Levned*, II, p. 103.
[5] Lettre à Peter Hansen du 28 octobre 1870, *Breve*, I, p. 215.

La guerre déclarée, il va passer les vacances à Copenhague et l'on n'a aucune indication sur ses sentiments avant son retour à Dresde en octobre, et ses lettres ne font guère alors que décrire la douleur des deuils et la misère. Il note aussi : « D'enthousiasme pour la guerre il n'y a pas trace ; ce que disent les journaux à ce sujet est invention pure [1]. » Et encore : « On est ici très déprimé, et même la reddition de Metz n'a pas excité la moindre joie [2]. » Il est peu disposé à parler de la politique internationale. Il souhaite évidemment la défaite de l'Allemagne, et il l'a écrit nettement, mais très brièvement, et comme par hasard, à propos du manque de combustible dont on souffrait à Dresde : « On est d'ailleurs très déprimé ici, et l'on perçoit de fâcheux pressentiments sur l'issue de la guerre. Puissent-ils se montrer bien fondés [3] ! »

Il n'a pas été moins net dans sa « Lettre par ballon » écrite en décembre 1870, et tout aussitôt publiée. Il y parle surtout de son voyage en Égypte, expliquant son regret de n'avoir pu, dans tous ces monuments, « tel un cadavre anonyme », découvrir une personnalité. Mais le long récit de son excursion aux bords du Nil est précédé d'une brève description de sa vie à Dresde parmi « de lourds Allemands bravaches, prêts à culbuter le monde », et suivi de considérations sur la guerre, où il s'exprime en termes méprisants sur Bismarck et Moltke et la victoire allemande, car toute cette histoire, comme celle de l'ancienne Égypte, lui paraît manquer de personnalité : ce n'est que du « machinisme bien monté ». Et, retournant sa vieille idée des peuples vaincus dont la défaite même prouve qu'ils méritent de vivre, s'ils y ont montré un noble esprit de sacrifice, il concluait : « L'épée même de la Prusse sera pour la Prusse un fouet. »

[1] Lettre à Hegel du 10 octobre 1870, *Breve*, I, p. 211.
[2] Lettre à J. H. Thoresen du 21 novembre 1870, *Breve*, I, p. 217.
[3] Lettre à Hegel du 8 janvier 1871, dans L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, I, p. 255.

Dans tout cela, il n'est pas question de la France, qu'il connaissait fort mal. Une seule fois il en parle à propos de la guerre, dans sa lettre du 21 novembre à son beau-frère Thoresen :

Pour la garde impériale on a construit un camp magnifique de baraquements juste en face de notre appartement, et nous voyons tous les jours les soldats passer dans les promenades ordonnées pour leur santé. On ne peut pas voir à l'aspect de ces gens qu'ils aient le moindrement souffert à Metz. Ils sont habillés comme pour une parade de fête. Les Saxons malades et blessés évacués chez eux ont l'air bien autrement fourbus. Les Français sont fort bien traités ici, et supportent leur captivité avec une incroyable insouciance ; j'ai eu l'impression que beaucoup d'entre eux sont satisfaits de s'être tirés d'affaire à si bon compte. Les sous-officiers, notamment, pérorent dans les brasseries, malmènent l'empereur, les généraux et tout le monde excepté eux-mêmes. De la situation en France ils ne semblent pas se mettre en peine. Tout cela, d'ailleurs, est très naturel de la part d'une nation révolutionnaire sans tenue ni discipline. Nous autres, Norvégiens, devrions tirer de là une leçon ; car c'est à une décomposition analogue que des gaillards comme Jaabæk, Johan Sverdrup, etc., cherchent à entraîner notre peuple.

Les propos des troupes livrées par Bazaine étaient choquants, en effet, surtout pour un homme qui devait en mal connaître les circonstances atténuantes. Mais Ibsen n'y voit rien qui le surprenne et qui contredise l'idée qu'il se faisait de la France. Il trouve, au contraire, que le fait est « naturel ». Dans la guerre franco-allemande, il n'est pas pour la France, il est seulement contre l'Allemagne.

Cependant, à l'entendre formuler des vœux pour la défaite allemande, son fils devenait francophile, et ses camarades allemands, à son école, ne tardèrent pas à s'en rendre compte. Ils voulurent le forcer à se déclarer germanophile, et, sur son refus, déclarèrent qu'il serait battu tous les jours, tant qu'il ne le ferait pas. Il rentra chez lui parfois avec les vêtements déchirés, et même, à la fin, avec des blessures saignantes, qu'il dissimulait de son mieux. Ses parents ne purent jamais tirer de lui aucune explication, car il ne voulait pas dénoncer ses camarades, et Ibsen dut aller trouver le directeur de l'école, qui fit une

enquête sévère, put expliquer le mystère, et fit cesser la persécution[1].

Ibsen fut attaqué lui-même peu après la publication de ses poèmes, où un de ses admirateurs allemands trouva qu'il s'était permis « les propos les plus vilainement injurieux et méprisants contre l'Allemagne ». Ce patriote indigné adressa un article de protestation à un hebdomadaire de Leipzig, dirigé par Alfred Dowe et Gustav Freytag, qui l'inséra en octobre, en l'accompagnant, d'ailleurs, de réserves obligeantes pour l'accusé[2]. Gustav Freytag voulait sans doute être poli pour un confrère dramaturge. Divers journaux en parlèrent, et Ibsen fut obligé de se défendre. Il soigna sa réponse (p. 151). On trouve sur un manuscrit d'*Empereur et Galiléen* des notes évidemment prises lorsqu'il la préparait :

> Ma descendance et son influence —
> de quelle sorte est mon scandinavisme —
> mes attaques contre l'Allemagne — et contre mes compatriotes —
> la vie éprouvée, fondement de ma production —

Mais il n'a rien conservé de tout cela, n'a pas parlé de ses origines allemandes, ni entamé de dissertation sur le scandinavisme, ni fait observer qu'il s'était montré aussi sévère à l'égard de la Norvège que de l'Allemagne, ni développé de théorie esthétique. Il a pris les poèmes incriminés. Habilement, en ce qui concerne la « Lettre par ballon », il a pu traiter d'innocente sa plaisanterie sur les « sangliers, vieux-allemands purs glands, presque apprivoisés », ce qui lui a permis de négliger les deux passages où son antigermanisme s'affirme plus nettement, et que le correspondant de *Im neuen Reich* avait heureusement négligés. Et en ce qui concerne *L'Assassinat d'Abraham Lincoln* où l'Allemagne est désignée comme « le pays du mensonge », il s'est expliqué avec une courageuse clarté, en maintenant sa

[1] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, pp. 355-356.
[2] *Im neuen Reich*, II, pp. 538-539, cité d'après *Breve*, I, p. 330.

position. L'expression, dit-il, visait une politique et non pas le peuple allemand. Pour le peuple allemand, il n'a que sympathie, et il n'a pas de peine à le prouver. Quant à son jugement politique, les Allemands eux-mêmes doivent reconnaître qu'il est, de la part d'un Scandinave, ce qu'il doit être. Ibsen n'a plus jamais été attaqué en Allemagne par la suite.

Son sentiment scandinave demeurait fort, pourtant, et il eut bientôt l'occasion de le manifester publiquement. Le 12 septembre 1872, à Copenhague, le lendemain des obsèques du vieux Grundtvig, Björnson prononça un discours qui stupéfia son auditoire. Il se déclarait soudain, — et il était venu en Danemark tout exprès pour cela, — pour une réconciliation avec l'Allemagne. Certes, il n'abandonnait pas la revendication du Slesvig septentrional. Il espérait l'obtenir par restitution amiable :

... Les Allemands ont, — pour leur malheur, je crois, plus que pour le nôtre, — été injustes envers le Nord, envers le Danemark. Mais il est plus facile à celui qui a subi l'injustice de tendre la main, et je crois que d'une main amie nous pouvons obtenir ce que nous ne pourrions jamais avoir d'une main ennemie.

Et il insistait dans la presse : « Au lieu des signaux de haine, il faut hisser les signaux d'amitié. » Dans la presse, une tempête fut soulevée par cette volte-face, cette polémique est restée célèbre sous le nom de « bataille des signaux ». La naïve générosité de Björnson le conduira, deux ans plus tard, à entreprendre des négociations avec l'entourage de Bismarck, et on eut à Berlin l'habileté, sans rien promettre, de lui donner quelque espoir [1].

Ibsen fut indigné. Ceci le touchait en son point le plus sensible. Et c'était une initiative personnelle de Björnson. Jamais la colère d'Ibsen contre son ancien camarade n'avait atteint

[1] V. sur ce sujet le chapitre « La bataille des signaux » dans le livre de Jean Lescoffier, *Björnson, la seconde Jeunesse*, pp. 170-187, et 279-281.

ce degré. C'est alors qu'en son esprit la rupture devint définitive. Il écrivit quelques jours plus tard, disant sa méfiance à l'égard des ministres : « Des gens qui laissent Jaabæk et Björnson circuler en liberté se qualifient eux-mêmes comme méritant d'être fourrés au bloc [1]. » Et il composa le poème *Les signaux du Nord* (p. 162), où il s'en prit directement à Björnson, « prêtre du pangermanisme », et qu'il envoya à un journal danois [2].

Là encore, d'ailleurs, le poème d'Ibsen n'excluait pas une réelle sympathie pour le peuple allemand, tandis qu'il croyait, comme on l'a vu, à la décadence de la France. Quelques mois avant l'affaire des signaux, il avait écrit à un Allemand qui avait traduit *Brand* :

> Vous vous trompez si vous croyez que je ne reconnais pas ce qu'il y a de grand dans un homme comme Bismarck ; mais je vois en lui un obstacle essentiel à de bonnes et amicales relations entre l'Allemagne et la Scandinavie. La tension actuelle n'est pas naturelle entre deux peuples si étroitement apparentés ; il faut qu'une union plus proche ait lieu, et elle se produira ; l'intérêt des deux parties l'exige. Au surplus, pendant mon long séjour en Allemagne, j'ai modifié ma façon de voir à beaucoup d'égards ; mais il serait trop long de traiter ce sujet dans une lettre [3]...

Sans doute voyait-il davantage en Bismarck l'homme qui avait réalisé l'unité allemande, mais il n'oubliait pas pour cela le Slesvig. Toutefois, on aperçoit ici l'idée d'une « union » germanique, *sammenslutning*, analogue à l'idée de la solidarité scandinave. Il est même allé encore un peu plus loin, dans une lettre écrite au printemps de 1872, et citée par un de ses biographes allemands :

> que ma façon de comprendre la politique allemande, ou plutôt prussienne, soit maintenant tout autre que lorsque j'écrivais, il y a sept ans, le poème sur Abraham Lincoln, cela va de soi. Ce n'est pas l'heureux

[1] Lettre à J. H. Thoresen du 27 septembre 1872, *Breve*, I, p. 264.
[2] *Fædrelandet*, 1872, nº 260.
[3] Lettre du 6 mars 1872 à P. F. Siebold, dans *Samtiden*, 1908, p. 94.

succès de la guerre contre la France qui a causé ce changement. Je me suis tenu longtemps du côté des Français avant que mes yeux se soient dessillés. Mais ensuite est venue la grande cohésion germanique en un organisme complet et vivant. C'est l'œuvre la plus forte et la plus importante de notre siècle. C'est là ce qui m'a fait changer d'avis [1].

On voit que le changement était en train de se produire dans l'esprit d'Ibsen au printemps de 1872. On serait tenté de dire qu'il était pleinement accompli, si le poème *Les signaux du Nord* n'était pas postérieur de quelques mois aux deux lettres citées. Il provenait de la réalisation de l'unité allemande, qui lui avait paru si peu conforme aux désirs des Saxons. Son sentiment nouveau s'affermira peu à peu, et c'est sans doute pourquoi, lors de la seconde édition de ses poèmes à la fin de 1875 (la première avait paru en 1871), *Les signaux du Nord* n'ont pas été au nombre des poèmes composés entre ces deux dates qui ont grossi le volume. Et il dira plus tard :

Empereur et Galiléen n'est pas le premier ouvrage que j'ai écrit en Allemagne, mais le premier que j'ai écrit sous l'influence de la vie intellectuelle allemande. Lorsque j'arrivai d'Italie en automne 1868 et m'installai à Dresde, j'apportai le plan de *l'Union des Jeunes*, et j'écrivis cette pièce l'hiver suivant. Pendant mon séjour de quatre ans à Rome, j'avais fait bien des études historiques et pris beaucoup de notes, mais je n'avais tracé aucun plan précis et encore moins écrit un mot de la pièce. Je considérais alors tout encore sous l'aspect national scandinave, c'est pourquoi je ne pouvais m'accommoder avec cette donnée étrangère. Ensuite j'ai vécu la grande époque de l'Allemagne, l'année de la guerre et l'évolution qui a suivi. Tout cela a eu sur moi un pouvoir de transformation sur bien des points. Ma conception de l'histoire universelle et la vie humaine avait jusqu'alors été une conception nationale. Elle s'élargit à une conception raciale, et je pus écrire *Empereur et Galiléen*. La pièce fut achevée au printemps de 1873 [2].

La transformation dans ses jugements ou sentiments au sujet de l'Allemagne et de la politique européenne ainsi décrite

[1] Rudolf Lothar, *Ibsen*, p. 89.
[2] Lettre à J, Hoffory du 26 février 1888, *ibid.*, p. 102.

par Ibsen est un fait certain, bien qu'il l'exprime sans réserve et sans nuance, parce qu'il s'adresse à un Allemand à qui il veut être agréable. Mais il commet une erreur chronologique très naturelle dans une lettre écrite quinze ans après les faits. Ce n'est certainement pas cette transformation qui a permis à Ibsen de maîtriser son sujet d'*Empereur et Galiléen*, puisqu'il a établi son plan, et conçu l'œuvre, telle qu'il l'a réalisée, dès novembre 1871, c'est-à-dire au moment même où il écrivait sa « Lettre par ballon », et où, par conséquent, son jugement sur l'Allemagne et sur Bismarck n'était pas encore modifié.

On peut observer, d'ailleurs, que son idée même du scandinavisme le portait naturellement à concevoir une sorte de solidarité de même genre, bien que moins étroite, avec le monde germanique. Il restait, avant tout, norvégien, car il tenait trop à l'indépendance de son pays, et son patriotisme est toujours demeuré aussi ardent. Et il a été fidèle au scandinavisme. Son sentiment de solidarité germanique ne venait qu'en troisième rang. Mais Ibsen l'avait toujours manifesté. On voit que son désaccord avec Björnson, au moment même où il a été le plus violent, était, en somme, beaucoup moins profond qu'il ne l'imaginait.

CHAPITRE IV

CORRESPONDANCE AVEC BRANDÈS

Parmi toutes ces citations, la plupart relatives à l'Allemagne et au scandinavisme, il en est deux qui visent les problèmes de politique intérieure. L'une exprime le mépris pour un pays révolutionnaire où manque l'esprit de discipline, et l'autre contient un reproche pour une société « bien ordonnée jusqu'à en être ennuyeuse ». On peut trouver ces propos contradictoires. Quelle est au juste la position d'Ibsen? Depuis *L'Union des Jeunes*, il passait pour conservateur, et par la suite on l'a dit révolutionnaire. Ses idées ont-elles subi une transformation totale? Quand cela se serait-il produit? Et sous quelles influences?

Il était respectueux de l'autorité, par principe, et souhaitait qu'elle fût exercée fortement, comme le montre son blâme aux ministres qui laissent Björnson circuler en liberté. Ses poèmes « Salut à S. A. R. le vice-roi », « A la mémoire de Car Johan », « 4 juillet 1859 », « Le peuple en deuil », « Salut des Étudiants à S. M. le roi Carl »[1] manifestent un loyalisme monarchique indéniable. Il louait les princes surtout, il est vrai, du scandinavisme qu'il découvrait en eux ou qu'il leur prêtait. Mais précisément ce désir de trouver chez eux un appui pour ses idées politiques est caractéristique.

[1] Tome III, p. 165, Tome V, pp. 210, 244, 247 et 252.

Et le respect de l'autorité lui paraissait nécessaire partout, — notamment au théâtre. On se rappelle son indignation, en 1862, parce que les acteurs du « Théâtre de Christiania » manquaient de discipline et d'esprit de sacrifice. Et en 1870, lorsque les acteurs veulent quitter le théâtre pour en fonder un autre, il écrit à Magdalene Thoresen, qui les approuvait : « Je me mets complètement du côté de la direction vis-à-vis des révoltés ; je ne peux pas partager cette sympathie sentimentale pour toute espèce de manquement au devoir [1]. » C'était bien pour lui une question de principe.

Son goût d'élégance trop recherchée, tel qu'il l'avait pratiqué à Bergen, s'était transformé, depuis que ses moyens lui avaient permis de ne plus affecter la négligence du bohème, en une recherche de correction assez pédante, et sa tenue était bien celle d'un bourgeois conservateur. Ses décorations complétaient son costume.

Et son loyalisme, ainsi que son aspect extérieur, ne varieront pas au cours de toute sa vie.

Cependant c'est en 1869, pendant son séjour à Stockholm, qu'il a composé son fameux poème « A mon ami l'orateur révolutionnaire », souvent cité comme la preuve d'un esprit révolutionnaire effréné (p. 92). Il avait rencontré Adolf Hedin, journaliste suédois qui a dû lui être fort sympathique : c'était un homme énergique, d'une belle franchise, plein de talent, et il était un des rares Suédois qui blâmaient toute tentative suédoise d'empiéter sur l'indépendance norvégienne. Son action dans ce sens avait commencé dès 1859, lorsqu'il avait vingt-cinq ans. Il était bon scandinaviste selon le cœur d'Ibsen. Mais, dans son esprit, son scandinavisme et son respect de l'indépendance norvégienne étaient liés aux idées « démocratiques », et les « néo-libéraux » suédois devaient marcher avec la gauche norvégienne. C'est sur ce point qu'Ibsen n'a pas été d'accord

[1] Lettre du 5 juin 1870, *Breve*, I, p. 205.

avec lui, et qu'il lui répond sous une forme amicalement ironique : vos belles réformes sont de l'enfantillage. En fait de révolution, je veux mieux que ça ! Qu'on relise le poème : il ne contient pas d'autre idée précise, idée négative que l'on verra bientôt reparaître avec force. Toutefois, si l'on veut prendre au sérieux la plaisanterie de « la torpille sous l'arche », on peut y trouver une seconde idée précise, mais qui n'est pas d'ordre politique. Elle ne peut avoir qu'un sens : le monde est mal fait, autant vaut qu'il disparaisse ! Il s'agirait alors d'un pessimisme absolu, que l'on peut supposer suggéré par Schopenhauer. Mais Ibsen n'avait pas besoin d'une suggestion étrangère pour concevoir une telle idée : il l'avait exprimée déjà très nettement dans la dernière scène de son *Catilina*. C'était une conclusion qu'il envisageait. Cela ne veut pas dire qu'il entendait s'y tenir.

Les tendances révolutionnaires d'Ibsen ne se sont guère exprimées sous forme directe que dans trois lettres adressées à Georg Brandès pendant la guerre franco-allemande et peu après [1]. En 1870, ils ne s'étaient encore jamais vus. Mais ils étaient attirés l'un vers l'autre, et en correspondance depuis 1866. Ibsen avait été le premier à écrire. Jamais il n'y eut entre eux d'intimité, ni la moindre trace de camaraderie, Brandès était d'ailleurs de quatorze ans plus jeune qu'Ibsen. Les relations, toutefois, furent vite cordiales et remarquablement libres. Ibsen qui, dans ses lettres, évitait en général avec soin tout ce qui pouvait déplaire à son correspondant, ou ne le disait qu'avec de prudents détours, a été beaucoup plus net avec Brandès que d'habitude. Il le loue quand il en trouve l'occasion, et c'est souvent ; et il expose clairement ses désaccords, soit au sujet des idées de Brandès, soit au sujet de ce qu'il a écrit sur *Brand* ou sur *Peer Gynt*. Et il l'encourage à en

[1] Lettres du 20 décembre 1870, du 17 février 1871 et du 24 septembre 1871, *Breve*, I, pp. 219-221, 222-225 et 233-235.

user de même : « Cher ami, croyez-moi, — je ne demande pas cette sorte d'accord qui décide, d'ordinaire, de la durée des relations »[1]. Il est d'ailleurs persuadé d'avance qu'il y aura entre eux une entente suffisante, et à un moment où il projette un voyage à Copenhague, il se réjouit de causer avec lui « non seulement sur tous les sujets littéraires, mais aussi sur beaucoup de sujets humains, où il me semble que nous sommes sensiblement plus près l'un de l'autre[2]. »

Et ce sont ces « sujets humains » qu'il aborde dans sa première lettre révolutionnaire, le 20 décembre 1870. Brandès était alors à l'hôpital, à Rome. La lettre est écrite comme un bavardage à l'usage d'un convalescent. Elle se lamente sur l'annexion de Rome au royaume d'Italie, ce qui peut paraître singulier, si l'on songe à l'ardente sympathie qu'Ibsen a toujours montrée pour l'indépendance italienne. Mais « Rome était le seul endroit paisible d'Europe ; le seul endroit qui jouissait de la vraie liberté, la liberté qui échappe à la tyrannie de la liberté politique ». Le charme naïf, la saleté, vont disparaître. « Et puis, la magnifique aspiration à la liberté, elle n'existe plus désormais ; moi, du moins, je dois dire que tout ce que j'aime dans la liberté, c'est la lutte pour l'obtenir ; la possession, je ne m'en soucie pas. » Et voici la fin de sa lettre :

Les événements du monde occupent en outre une grande partie de mes pensées. La vieille France chimérique est brisée ; lorsque la nouvelle Prusse réaliste sera aussi brisée, nous serons d'un bond dans une époque en formation. Oh, comme les idées vont s'écrouler autour de nous ! Et on peut vraiment dire qu'il en est temps. Tout ce dont nous vivons jusqu'à ce jour n'est, en somme, que les miettes de la table de la révolution du siècle dernier, et c'est une pitance qu'on a depuis longtemps assez mâchée et remâchée. Les concepts ont besoin d'un nouveau contenu et d'une interprétation nouvelle. Liberté, égalité et fraternité ne sont plus ce qu'elles étaient au temps de feue la guillotine. C'est cela que les

[1] Lettre du 6 mars 1870, *Breve*, I, p. 198.
[2] Lettre du 15 juillet 1869, *Breve*, I, p. 191.

politiciens ne veulent pas comprendre, ce pourquoi je les déteste. Ces gens-là ne veulent que des révolutions particulières, des révolutions superficielles, politiques, etc. Mais tout cela n'est que vétilles. Ce dont il s'agit, c'est la révolte de l'esprit humain, et là, vous serez un de ceux qui marcheront en tête. Mais il faut d'abord vous débarrasser de la fièvre [1].

Ce ton singulier, où l'humour est mêlé d'accents prophétiques, est celui d'une passion qui éclate en cherchant à se dissimuler. Mais d'où viennent ces idées, et que signifient-elles au juste?

Dans la forme, l'idée de la liberté, qui n'est qu'une libération d'une tyrannie, se rattache à l'essai de J.-L. Heiberg *Sur la liberté humaine,* où se trouve aussi la notion que l'essentiel est l'effort pour atteindre la liberté, non la possession [2]. Mais l'application qu'Ibsen fait de cette doctrine est bien de lui.

La seconde idée qu'il formule est l'hostilité contre les politiciens, dont les réformes, faites au nom de la liberté, ne sont que des vétilles réalisées par des moyens fâcheux et tyranniques. Ceci est le procès de la « démocratie », qu'Ibsen a condamnée depuis longtemps, puisqu'il a eu sous les yeux l'exemple de Herman Bagger lorsqu'il avait seize ans, et ensuite l'exemple de Stabell et de Ueland devant le mouvement des Thranites lorsqu'il en avait vingt-trois. Son jugement repose avant tout sur ses observations personnelles. L'ironie de Vinje, la critique plus douce de Botten Hansen, ont eu moins de force que les faits. Au surplus, il ne manquait pas d'esprits orientés, sur ce point, dans le même sens que les trois directeurs d'*Andhrimner,* et l'on ne peut guère douter qu'Ibsen avait parcouru la collection du prototype de leur journal, *Le Corsaire* de Meïr Goldschmidt, où étaient fréquentes les protestations contre « la pseudo-liberté des libéraux, cette organisation à l'abri de laquelle l'ambition de quelques-uns lutte pour acquérir le

[1] *Breve,* I, pp. 220-221.
[2] J. L. Heiberg, *Prosaiske Skrifter,* I, p. 11.

pouvoir sur la foule dupée, où la ruse, la souplesse, l'intrigue et la corruption font tout, le droit et la vérité, rien, où la liberté est le nom, et l'esclavage la réalité »[1].

Les idées d'Ibsen au sujet de la démocratie politique étaient donc déjà très misonéistes lorsque, après ses six années de Bergen, il devint un des piliers du groupe des Hollandais. Son sentiment était le résultat d'une déception. Il trouvait que la démocratie des politiciens n'était qu'un masque. Et ceux de ses nouveaux amis qui furent ses plus intimes, Birkeland et Lökke, auxquels il faut ajouter Bachke, s'intéressaient beaucoup à la politique. Leurs conceptions ne pouvaient le choquer, car le bien du peuple était leur but, qu'ils ne recherchaient pas selon les principes autoritaires du ministre Stang. Ils voulaient instaurer un véritable régime parlementaire, qui n'existait pas encore en Norvège, mais ils avaient horreur de la démagogie, et voulaient que l'on prît contre elle des précautions. Ibsen a certainement suivi avec le plus vif intérêt, en 1863, leurs discussions au sujet de la loi sur le « storting annuel ». Ils estimaient, en effet, que cette loi isolée, sans la compensation, notamment, du droit de dissolution, aboutirait « à enlever au gouvernement toute influence indépendante sur le fonctionnement de l'État, et à réduire le ministère à n'être plus qu'un simple bureau d'exécution des volontés du Storting ». Chose curieuse, Lökke et Bachke, qui intervinrent le plus activement dans cette affaire, étaient en opposition avec Stang et son agent Friele, du *Morgenblad*, qui croyaient utile de faire une concession à la gauche[2]. Il n'est pas rare, en effet, que les hommes de partis « modérés » soient plus irréductibles que ceux de la droite extrême. Il y eut là une expérience de vie politique dont Ibsen a certainement suivi les péripéties, et si ses camarades « Hollandais » ont exercé

[1] *Korsaren*, nº 16, cité ici d'après Otto Borchsenius, *Fra fyrrerne*, p. 246.
F· r. Ording, *Det lærde Holland*, pp. 177-191.

sur son esprit quelque influence pour la formation de ses idées politiques, je crois que c'est surtout par l'exemple de leur complète indépendance, dans le temps où il les fréquentait journellement, à l'égard des partis de droite comme de gauche. Ceci, bien entendu, s'applique uniquement à ceux qu'on appelait *stamhollænderne*, c'est-à-dire au noyau du groupe. Mais cela ne faisait que le confirmer dans les méfiances qui étaient déjà les siennes depuis 1844 et surtout depuis 1851, alors qu'il ne connaissait ni Birkeland, ni Lökke.

Enfin, dans sa lettre, est formulée une troisième idée. Il parle de la révolution de 1789 comme d'une « révolution à refaire », et lorsqu'on la refera, on sera, dit-il, « d'un bond » dans « une ère en formation », grâce à une « révolte de l'esprit humain ». Ce n'est pas là un programme, c'est une foi mystique, affirmée sans le moindre essai de préciser. L'état d'esprit qu'elle indique n'est pas sans analogie avec celui de maint socialiste ancien, mais Ibsen ne se montre pas ici « révolutionnaire » à leur façon, puisqu'il pense à une révolte de l'esprit, et non sociale.

Rien, dans tout cela, n'était suggéré par Brandès, mais ce n'était pas pour lui déplaire. Il fut choqué des regrets d'Ibsen au sujet de Rome « donnée aux politiciens », mais enchanté de la formule « la révolte de l'esprit humain [1] », et flatté d'être désigné comme un de ceux qui marcheraient en tête. Cette image n'impliquait chez Ibsen aucune pensée d'action concertée. Il voulait seulement dire que Brandès serait de ceux qui proclament des idées. Mais Brandès la comprit comme une invitation à organiser une telle action, non pas sur le plan politique, comme celle de Björnson, mais sur le plan spirituel, par exemple, en groupant des écrivains dans une revue de tendance, et Ibsen lui parut tout désigné pour être

[1] G. Brandès, *Levned*, I, pp. 378-380.

le chef du mouvement [1]. De son hôpital, il répondit par un poème « A Henrik Ibsen », dont voici la dernière strophe :

Frère, je t'ai trouvé. Pourquoi regretterais-je
que tu sois un vrai chef, tandis que je suis fait
pour être dans la lutte un simple combattant,
nous sommes de tout cœur unis dans la bataille.
Oui, nous soulèverons les esprits insurgés.
Que les arracher
à leur somnolence,
donner souffle et vie,
soit notre mot d'ordre.
Et s'il fait sombre encor, tous seront éclairés,
on verra les brouillards, frère, se dissiper [2].

Ibsen, chef ! On voit que Brandès ne le connaissait pas encore. Ce fut le jeune critique-philosophe qui devint le chef, et bientôt fonda sa revue *Le dix-neuvième siècle*, à laquelle Ibsen promit sa collaboration avec empressement, mais où il ne parvint à publier que deux poèmes, car il n'était pas plus fait pour s'enrôler comme simple combattant que pour être chef. Quel devait être l'objet de l'action commune? Brandès l'avait comprise comme visant à une émancipation intellectuelle, et avait mis en épigraphe à son poème la phrase même d'Ibsen : « Ce dont il s'agit, c'est la révolte de l'esprit humain, et là, vous serez un de ceux qui marcheront en tête. » Par contre, il avait peu goûté le ton enjoué des propos politiques d'Ibsen, et surtout ce qu'il disait de la liberté. Il joignit à son poème une lettre fort critique sur ce point. Ibsen répondit en aggravant presque

[1] G. Brandès *ibid.*, proteste contre cette interprétation de son poème. Il n'avait pas voulu appeler Ibsen *son* chef. Il avait seulement voulu montrer, dit-il, qu'il « ne considérait pas son esprit comme au niveau de celui d'Ibsen ». Une protestation ainsi formulée me paraît encore plus surprenante que la modestie de Brandès dans son poème, car il a dit quelque part quel sentiment pénible lui avait causé la rencontre d'un homme qu'il trouva intellectuellement supérieur à lui-même.

[2] *Samlede Skrifter*, XII, p. 366.

systématiquement l'expression de ses idées, et, cette fois, sans trace d'humour :

... Et en ce qui concerne la question de la liberté, il me semble qu'elle se réduit à une querelle de mots. Je n'accepterai jamais d'identifier la liberté avec la liberté politique. Ce que vous appelez liberté, je l'appelle libertés ; et ce que j'appelle la lutte pour la liberté n'est pas autre chose que la vivante assimilation continue de l'idée de liberté. Celui qui possède la liberté autrement que comme un but convoité, la possède à l'état inerte et sans âme, car la notion de liberté a ceci de particulier qu'elle s'élargit sans cesse à mesure qu'on l'acquiert, et si, par suite, quelqu'un s'arrête dans la lutte, et dit : maintenant, je l'ai, — il prouve par là qu'il l'a précisément perdue. Mais cette stérile jouissance de telle liberté déterminée est justement un fait caractéristique des sociétés étatiques, et c'est cela que j'ai dit être fâcheux.

Oui, certes, cela peut être un bien d'avoir la liberté de vote, l'exemption d'impôts, etc. ; mais pour qui est-ce un bien ? Pour le citoyen, non pour l'individu. Mais pour l'individu ce n'est pas du tout une nécessité rationnelle d'être un citoyen. Au contraire. L'État est la malédiction de l'individu. A quel prix a été achetée la force de l'État prussien ? Par la dissolution des individus dans le concept politique et géographique. Le garçon d'hôtel est le meilleur soldat. Et d'autre part, le peuple juif, élite de la race humaine. Comment s'est-il conservé dans son isolement, dans sa poésie, malgré toute la brutalité qu'il a subie ? Grâce à ce qu'il n'a pas été embarrassé d'un État. S'il était resté en Palestine, il aurait depuis longtemps sombré dans sa structure, comme tous les autres peuples. Il faut que l'État disparaisse ! Cette révolution-là, j'en serai. Enterrez la notion de l'État, présentez le libre consentement et tout ce qui s'y rattache dans l'ordre spirituel comme la seule condition nécessaire pour un groupement, — voilà le commencement d'une liberté qui a quelque valeur. Modifier les formes de gouvernement, ce n'est rien que babiole, question de degré — rien qui vaille.

Oui, cher ami, il s'agit seulement de ne pas s'en laisser imposer par le caractère vénérable de l'institution. L'État a sa racine dans le temps ; il aura son faîte dans le temps. Des choses plus grandes que lui tomberont ; toute religion tombera. Ni les concepts moraux ni les formes d'art n'ont l'éternité pour soi. A quoi, en définitive, sommes-nous obligés de rester fermement attachés ? Qui me garantit que deux et deux ne font pas cinq sur Jupiter [1] ?

[1] Lettre du 17 février 1871, *Breve*, I, p. 223. Ibsen a particulièrement soigné cette lettre, car on en trouve un brouillon dans ses papiers.

Ce dernier alinéa introduit une idée qui est fort ancienne dans l'esprit d'Ibsen. Il était d'accord avec son maître J. L. Heiberg, qui avait écrit dans son mémoire *Sur la liberté humaine* : « Ce qui a surgi dans le temps doit nécessairement disparaître dans le temps [1]. » Brand disait déjà : « Tout ce qui est créé prend fin », et même, parlant du dogme de l'Église, leur appliquait la phrase de Heiberg :

> tous deux ont vu leur premier jour,
> et par suite il se peut fort bien
> qu'ils voient tous deux leur dernier soir [2].

L'instabilité de tout était un thème sur lequel Ibsen s'était de bonne heure accordé avec Vinje. Son goût de l'histoire et son acquiescement à la doctrine de l'évolution, bien que sans doute il la connût à peine, s'y rattachent. Et, chez les « Hollandais », c'était pour lui un constant prétexte à développer des paradoxes, qui aboutissaient souvent à cette question sur l'arithmétique des habitants de Jupiter. L'ironie qui reparaît ici n'indique pas que lui-même prenne très au sérieux sa théorie. Et pourtant, elle lui tient à cœur. Avec un mélange de blague, il exprime ce qui est pour lui l'essentiel, l'idée centrale des poèmes écrits vers le même moment, la « Lettre par ballon » et la « Lettre en vers à Mme Heiberg » : l'individualisme. Il pousse à l'extrême les conclusions suggérées par ce fait que l'État est une gêne pour le développement de la personnalité. Il esquisse un raisonnement pour voir si l'on ne peut pas imaginer une société sans État, et comme c'est à Brandès qu'il écrit, il pense au peuple juif. Il manifeste ainsi un esprit audacieux, que l'on peut appeler révolutionnaire, mais qui est surtout imaginatif. Il estime tout de même que la liberté de vote peut être un bien. Sa conviction profonde consiste seulement dans son extrême individualisme, qui s'associe, d'ail-

[1] J. L. Heiberg, *Prosaiske Skrifter*, I, p. 15.
[2] Tome VII, p. 271.

leurs, avec son loyalisme monarchique, autre conviction très sincère et désintéressée, car il avait un sentiment très vif de la nécessité d'une discipline.

Et c'est encore sur le ton d'un homme conscient d'exagérer ses idées jusqu'au paradoxe qu'Ibsen insiste dans une troisième lettre à Brandès, écrite le 18 mai, alors que la Commune était vaincue, mais pas encore écrasée :

> N'est-ce pas indigne, de la part de la Commune de Paris, de m'avoir galvaudé ma superbe théorie de l'État — ou plutôt de pas d'État! Voilà l'idée gâchée pour longtemps. Et je ne peux pas même, décemment, la présenter en vers. Mais le fond en est bon, je le vois clairement, et un jour elle sera mise en pratique sans caricature [1].

Un écrivain, souvent mieux inspiré, a écrit une étude sur « le rêve d'avenir de Henrik Ibsen » [2]. Il croit que, par ces lettres à Brandès, Ibsen aurait vraiment révélé qu'il vivait dans l'attente d'une révolution, et qu'il aurait été très attentif à la fondation de l'Association ouvrière de Karl Marx en 1864, de l'Alliance communiste de Bakounine en 1868, et à la fusion des deux en 1869. Seulement, on ne connaît pas un texte, ni un fait qui permette de croire qu'Ibsen ait été au courant de ces événements alors peu connus, et Chr. Collin ne cite aucun article de la presse norvégienne qui en parle. Et d'autre part, dans les fameuses déclarations révolutionnaires d'Ibsen, on constate qu'il n'y a pas un mot sur la question sociale. Sa révolution politique, ou plutôt antipolitique, est bien à lui. Elle aurait été reniée par Bakounine aussi bien que par Karl Marx. La construction de Chr. Collin ne repose sur aucune base.

Et cependant Ibsen, avec sa nature explosive, concevait, par moments, des espérances indéniablement révolutionnaires, Il croyait parfois, sous le coup d'une émotion violente, à la possibilité d'un bouleversement soudain, et le souhaitait

[1] *Breve*, I, pp. 229-230.
[2] Chr. Collin, dans *Samtiden*, 1906.

Son poème *L'Assassinat d'Adraham Lincoln* est caractéristique à cet égard : c'est l'excès même du mal qui lui fait prévoir un sursaut grâce auquel l'humanité dévoyée retrouvera son chemin. Dans le courant de la vie plus calme, il pense encore à ces ères successives de l'histoire, et son *Empereur et Galiléen* doit précisément traiter du passage d'une ère périmée à une ère nouvelle. La guerre de 1870-71 l'émeut surtout parce qu'elle lui paraît être une de ces dates décisives qui séparent deux périodes, et l'expression « une époque en formation » devient courante sous sa plume. A quoi conduit cette marche de l'humanité? Il ne le dit pas. Il sait seulement qu'elle monte une spirale, en sorte que l'histoire se répète, mais sur un plan de plus en plus élevé. C'est, du moins, la conception qu'il présente dans sa « Lettre par ballon ». Mais elle s'adapte mal à la forme dramatique. Aussi, dans *Empereur et Galiléen*, qui sera un effort pour suggérer un avenir un peu moins indéterminé, la spirale n'aura pas sa place. Pourtant, la première écriture du grand drame a coïncidé avec la composition de la « Lettre par ballon ». Les idées d'Ibsen ne sont pas, on le voit, très définies.

Brandès, guéri, revint d'Italie, et, vers la fin du printemps de 1871, fit un crochet pour faire enfin la connaissance personnelle d'Ibsen. La rencontre fut, bien entendu, très cordiale. Ibsen serra son ami contre sa poitrine à l'étouffer. Et ils eurent une longue conversation, surtout sur la littérature danoise, dont Ibsen ne se montra pas très entiché. Même sur J.-L. Heiberg il fit des réserves au sujet de sa polémique célèbre avec Hebbel. Il avait pris parti pour Heiberg autrefois, dit-il, mais il avait changé d'avis. Brandès quitta ensuite Ibsen pour rejoindre Julius Lange qui était à Dresde, et ils circulèrent ensemble dans le musée, mais sans regarder les tableaux, au grand regret de l'historien d'art. Brandès éprouvait un invincible besoin de parler. « Il est absolument comme un canon chargé ; à son arrivée à Copenhague il va exploser avec une

détonation formidable, » écrivit Lange à un ami [1]. Enfin Brandès sortit du musée pour retourner chez Ibsen et dîner avec lui. Si excité qu'il fût par sa visite du matin, il ne semble pas avoir été très impressionné par ce premier contact après cinq ans de correspondance, à en juger par le récit qu'il a fait de cette journée [2]. Peut-être fut-il déçu parce qu'il comprit qu'Ibsen ne pouvait être le chef qu'il avait espéré. Il rapporte la phrase qu'Ibsen lui dit en guise d'adieu : « Harcelez les Danois, je harcélerai les Norvégiens. » Mais il ne dit pas que les questions de l'État et de la liberté aient été abordées.

Il partit aussi un peu inquiet au sujet de l'œuvre qu'Ibsen était en train d'écrire, et se permit de lui adresser une sorte d'avertissement, pour lui montrer combien Julien était un personnage difficile, en prenant Voltaire et David Strauss comme exemples d'écrivains qui l'avaient compris de façons tout opposées. « Ce fut le sort de ce pauvre Julien d'être pris comme drapeau [3]. » Ibsen répondit à cette lettre — et à une autre que nous n'avons pas — avec quelque retard. Il revint rapidement sur les thèmes de ses lettres précédentes :

Il y a des moments où toute l'histoire du monde m'apparaît comme un grand naufrage ; il s'agit de se sauver soi-même. De réformes partielles je n'attends rien. Toute la race fait fausse route, voilà le fait. Croyez-vous que la situation actuelle puisse vraiment durer ? Avec ces histoires d'idéals inatteignables et tout cela ?

Ibsen n'est plus trépidant, ni aussi utopique. Plus loin, il en vient à Julien :

Et je devrais essayer de déployer un drapeau ! Hélas, cher ami, ce serait une aventure comme celle de L. Napoléon débarquant à Boulogne avec un aigle sur la tête. Plus tard, lorsque l'heure de sa mission a sonné, il n'a pas eu besoin d'aigle. — En travaillant à « Julien », je suis devenu quelque peu fataliste ; pourtant cette pièce sera une sorte de drapeau. Ne crai-

[1] *Breve fra Julius Lange*, pp. 209-210.
[2] *Levned*, II, pp. 55-57.
[3] Lettre du 7 août 1871, publiée par *Dagbladet*, 22 avril 1936.

gnez, d'ailleurs, aucune sorte de tendance ; je considère les caractères, les projets qui s'opposent, *l'histoire*, et ne m'occupe pas de la « morale » de tout cela — du moins si, par la morale de l'histoire, vous n'entendez pas sa philosophie ; car il va de soi qu'une philosophie ressortira comme jugement final sur la lutte et la victoire. Mais tout cela ne peut être éclairci que dans la réalisation.

Votre lettre à ce propos ne m'a pas inquiété, d'abord parce que je m'attendais à de telles réserves de votre part, et ensuite parce que je traite ce sujet autrement que vous ne le supposez [1].

On voit que, malgré toute son amitié pour Brandès, et le sentiment que tous deux agissaient au service d'une même cause, Ibsen n'était pas disposé à s'ouvrir complètement avec lui, car il n'avait pas l'esprit de parti, même à ce moment où, précisément sous l'influence de Brandès, il a eu, pendant quelques années, une velléité d'action commune. Il ne concevait que l'action intellectuelle et purement individuelle. Mais il était heureux d'être enfin en relations plus directes avec un homme dont l'esprit était orienté comme le sien. Brandès, rentré à Copenhague, profita en novembre du droit que lui donnait son titre de docteur, et ouvrit à l'Université la série de conférences qui devait faire de lui un homme célèbre, et d'abord, honni : c'était le commencement de son grand ouvrage sur *les Grands courants de la littérature du dix-neuvième siècle*, dont le premier volume parut en février 1872. Ibsen en fut enchanté comme d'une victoire qu'il aurait lui-même remportée :

Jamais livre plus dangereux n'est tombé entre les mains d'un écrivain en plein travail. C'est un de ces livres qui creusent un abîme entre hier et aujourd'hui[...] Dans vingt ans on ne pourra comprendre comment une vie intellectuelle était possible chez nous avant ces conférences[...]. Votre livre n'est pas de l'histoire littéraire au vieux sens du mot, ni de l'histoire de la civilisation ; ce qu'il est, je ne me donnerai pas la peine de chercher une expression pour le dire. Il est à mes yeux comme les mines d'or de la Californie, lors de leur découverte ; on devenait millionnaire avec elles, ou l'on sombrait dans la misère. Notre cons-

[1] Lettre du 24 septembre 1871, *Breve*, I, pp. 234-235.

titution intellectuelle est-elle assez vigoureuse chez nous? Je n'en sais rien, mais peu importe; ce qui ne peut supporter les idées de l'époque doit périr [1].

Incapable de participer à une action concertée, Ibsen avait tout de même l'idée nette d'une cause à défendre, pour laquelle il n'avait pas rencontré de meilleur champion que ce jeune Brandès, qu'il avait deviné dès ses premiers débuts.

[1] Lettre du 4 avril 1872, *Breve*, I, pp. 249-50.

CHAPITRE V

L'ÉCRITURE DE L'ŒUVRE

Nous avons laissé Ibsen en train d'écrire le premier brouillon d'*Empereur et Galiléen*, dont on n'a pas le manuscrit. Dans sa lettre à Hegel du 12 juillet 1871, il se dit en plein travail de « L'Empereur Julien », ce qui désigne sans doute non pas l'œuvre dans son ensemble, mais sa dernière partie, — la troisième, puisqu'elle devait alors en comprendre trois. Il en était, en effet, à la seconde partie en janvier, lorsqu'il s'était interrompu pour s'occuper de son volume de poèmes, paru le 3 mai. Et ce 12 juillet il demande — pour la seconde fois [1] — qu'on lui envoie une étude sur Julien par le pasteur danois Listov, qui avait été publiée dans le journal danois *Fædrelandet.* Et il ajoute :

> Y a-t-il en danois quelque autre exposé de ce sujet, où la réalité des faits est traitée avec quelque ampleur? S'il en est ainsi, je vous prie d'acheter et de m'envoyer l'ouvrage à mes frais. J'ai les ouvrages allemands de Neander sur cette histoire ; j'ai aussi celui de D. Strauss ; mais son livre ne contient que de la folie raisonnante, et ça, je peux m'en charger. Ce sont des faits qu'il me faut.

Il est singulier de voir Ibsen, au moment où il a déjà écrit le brouillon de plus de la moitié de son vaste drame, demander

[1] La première lettre est du 10 juin 1869, *Breve*, I, p. 183. Il y parle de l'étude de Listov, comme s'il la connaissait déjà.

soudain des documents, — non pas un document sur un détail déterminé, ce qui serait naturel, même une fois l'œuvre achevée, avant de la mettre au net, mais des documents quelconques. On dirait que depuis sept ans qu'il a étudié à diverses reprises la vie de l'Apostat, il n'est pas parvenu à la connaître. Ce sont des faits qu'il lui faut, *fakta*, ou plutôt *det faktiske*, la réalité des faits. Comment se fait-il qu'il n'a pas adressé plus tôt cet appel, par exemple en novembre précédent, lorsqu'il a commencé son brouillon, et qu'il ait attendu d'être arrivé à sa troisième partie?

Pour répondre à cette question, il faut étudier d'abord quelles sont les sources anciennes et les histoires modernes où Ibsen a puisé sa connaissance de la vie de Julien. Il faut savoir ensuite dans quel ordre et à quel moment il les a connus. C'est une recherche qui comporte des démonstrations assez longues et d'une lecture ennuyeuse, que j'épargnerai aux lecteurs de ces notices. Ils pourront les trouver dans un article d'*Edda* (1937) sur « Les sources historiques d'*Empereur et Galiléen* », dont j'indiquerai ici seulement les résultats. Heureusement les mementos et plans d'Ibsen, ainsi que la manière dont il a utilisé ses sources, permettent d'atteindre parfois à la certitude, et, le plus souvent, à un degré de probabilité rare en pareille matière. Si le travail d'Ibsen, dans ce qui suit, paraît se développer d'une façon naturelle, ce sera une sorte de confirmation des conclusions de mon étude.

Ibsen a connu l'histoire de Julien d'abord par Ammien Marcellin qu'il a lu dès 1864 dans une traduction allemande, et dont il s'est copieusement servi, surtout pour les deux premières parties de son drame, plus tard réduites à une. Ammien est la base de l'œuvre pour la chronologie et les faits militaires. Une foule d'anecdotes et de faits pittoresques lui sont empruntés. Mais il insiste peu sur la lutte religieuse, qui est l'objet du conflit dramatique. D'autres sources étaient donc nécessaires, qui devaient prendre une importance encore plus grande.

La plupart des sources anciennes étaient peu abordables. Celles qu'Ibsen aurait sans doute étudiées avec le plus de soin auraient été la correspondance et les œuvres de Julien. On ne peut douter qu'il ait tâché de s'en procurer une traduction allemande. Mais il ne les a pas lues. Interrogé directement un jour, à Stockholm, en 1887, par Viktor Rydberg, auteur d'un roman dont l'action est située à l'époque de Julien, *le Dernier Athénien*, il déclara n'avoir « jamais lu une ligne des œuvres de Julien ni d'autres contemporains [1] ». Il oubliait Ammien, sans doute parce qu'il pensait seulement aux auteurs, comme Grégoire de Nazianze, Libanios, etc., qui ont écrit spécialement sur le conflit religieux. Ceux-là, il n'a pas lu leurs œuvres. Il s'est servi des citations de Julien et de nombreux autres écrivains, qu'il a rencontrées chez des auteurs modernes, et l'on peut préciser avec certitude où il a pris la plupart de ces extraits. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, qu'il n'ait pas connu les autres auteurs anciens. Il en a peut-être recherché quelques-uns, mais y a renoncé plus facilement qu'aux œuvres de Julien. En dehors d'Ammien, le seul texte ancien qu'il ait eu intégralement sous les yeux, — en traduction norvégienne, — est la *Vie de Maximos* par Eunape de Sarde, que lui a envoyée, sur sa demande, son ami Ludvig Daae. Mais il ne l'a eue que lorsque son œuvre était achevée. « Je suis content, écrivit-il, de voir que la biographie ne contient rien qui contredise ce que je connaissais déjà, et dont je m'étais servi [2] »

Force lui était donc de recourir aux écrivains modernes. Le premier, et longtemps le seul ouvrage d'une réelle importance qu'il rencontra fut la grande histoire ecclésiastique de Neander, dont le volume contenant la vie de Julien venait d'atteindre sa quatrième édition, en 1864, lorsqu'il rentra de Genzano pour s'installer à Rome. Il n'existait alors en alle-

[1] Anne-Charlotte Leffler, *En självbiografi*, pp. 109-110.
[2] Lettre à L. Daae, du 23 février 1873, *Breve*, I, p. 275.

mand que trois autres études assez étendues sur Julien : la monographie du même Neander, écrite en sa jeunesse, et beaucoup moins répandue que son grand ouvrage (Ibsen ne l'a lue qu'à Dresde, après la seconde édition, qui est de 1867) ; le livre de Johann Ev. Auer, *Kaiser Julian der Abtrünnige im Kampfe mit der Kirchenvätern seiner Zeit*, 1855, qu'Ibsen a lu encore plus tard ; et le grand ouvrage de Gibbon sur la décadence de l'empire romain, qui était traduit en allemand, mais qu'Ibsen a ignoré [1]. Parmi les nombreuses études plus ou moins sommaires telles que celles de Semisch, de v. Lasaulx, de Mangold, etc., Ibsen a pu trouver, çà et là, quelque suggestion intéressante. Lui-même, dans sa lettre du 12 juillet, cite la brochure de David Strauss, *Der Romantiker auf dem Throne der Cäsaren*, 1847, à titre d'exemple, et parce que l'auteur a une grande notoriété, mais ce n'est pas dans des travaux de ce genre qu'il pouvait puiser les faits, les citations, les anecdotes, les tableaux de mœurs qu'il lui fallait.

Car, sans rechercher aucunement l'histoire romancée, il avait besoin des détails précis et authentiques qui permettent de la romancer ou de la dramatiser, bref, de la rendre vivante. C'était cela, évidemment, qu'il voulait dire, lorsqu'il réclamait des faits, les faits complets, avec leurs détails pittoresques, et non pas nus, comme dans un manuel. C'est pourquoi il était déçu de rencontrer tant de savants mémoires écrits pour exposer des manières de voir, dont il n'avait que faire, et qui ne lui apprenaient rien sur ce qu'était la vie au temps de Julien.

Mais le grand ouvrage de Neander ne lui en apprenait pas beaucoup plus. Il était très précieux, et on a vu qu'il a contribué à donner leur forme définitive aux idées essentielles exprimées dans le drame. Mais Neander aussi énonçait les faits plus qu'il ne les racontait. Lui aussi était un raisonneur qui s'attardait surtout à discuter la pensée religieuse de Julien : l'Apostat,

[1] Edmund Gosse, je crois, lui a demandé s'il l'avait lu.

élevé dans l'hérésie arienne, avait fini par bien s'instruire de la vraie foi, et s'était tourné contre elle avec une passion haineuse [1]. Le jugement d'Ibsen s'est complètement écarté de celui de Neander sur ce point. Et l'historien ecclésiastique se souciait peu de décrire et ne donnait que juste les citations utiles à son raisonnement. Ibsen ne trouvait guère les récits plus détaillés, propres à être mis en scène avec la couleur du temps, que dans Ammien, dont malheureusement les récits s'étendaient rarement aux épisodes de la guerre religieuse.

Cela n'était pas trop gênant pour écrire les deux premières parties du drame. Sur l'enfance de Julien, qui manque dans Ammien, Neander fournissait dans sa monographie *Ueber den Kayser Julianus und sein Zeitalter* plus de détails que d'habitude, comme le récit d'une enfance le comporte naturellement. Cela donnait, au premier acte, les scènes de Julien avec Agathon, Libanios et Hekebolios. La note 9 de la monographie (p. 55) racontait trop sommairement la conversation de Julien avec Eusèbe, d'après Eunape, mais avec le mot essentiel : « Reste avec tes livres ; tu m'as montré l'homme que je cherchais ! » Cela donnait le dénouement du second acte. Et la scène suggérée par l'indication du grand ouvrage de Neander sur les Caïnites devait presque remplir le troisième acte. Ammien suffisait à compléter cette première partie, et suffisait, à lui seul, pour écrire la seconde partie, où les événements politiques et militaires dominent.

Mais il n'en était pas de même pour les trois premiers actes de la troisième partie. Que l'on compare ce qu'ils pouvaient être au commencement de juillet 1871 à ce qu'ils sont devenus. Au premier acte manquaient : les louanges de Mamertinos et de Themisteos, c'est-à-dire la plus grande partie de la pre-

[1] D'après Neander, *Allgemeine Geschichte*, III, p. 53, c'est à cause de « son mauvais christianisme *d'alors* » que Julien a été sans résistance contre l'emprise de Maximos. Mais par la suite il aurait acquis du christianisme, pour le combattre, une connaissance approfondie.

mière scène et la fin de la seconde ; la bacchanale ; la discussion avec Cæsarios. Car rien de cela n'existe ni dans Ammien ni dans Neander. Le second acte était déjà mieux garni. Mais au troisième acte manquait la grande scène avec les cyniques, importante par elle-même et utile pour la composition dramatique, parce qu'elle interrompt la monotonie des persécutions de Julien et des plaintes chrétiennes. Ibsen a tiré toutes ces scènes d'ouvrages qu'il a connus plus tard. On comprend qu'arrivé à la troisième partie, le plan des premiers actes lui ait paru un peu vide, et qu'il ait lancé son appel du 12 juillet.

Hegel ne put lui envoyer que l'étude de Listov, qu'il appréciait, mais où il savait qu'il ne trouverait pas de quoi remplir les vides de son premier et de son troisième acte de *L'Empereur Julien,* et quelques jours plus tard il abandonna cette troisième partie qu'il n'était décidément pas prêt à écrire. En attendant une documentation nouvelle dont, évidemment, il s'enquérait, il se mit à récrire son commencement. C'est le manuscrit IX (tome X, p. 477), commencé avec une écriture soignée, qui devient plus rapide au bout de quelques pages. Il est daté : 24 juillet 1871.

Enfin deux ouvrages lui parvinrent, sans doute à peu près en même temps, car une même feuille pliée en deux lui a servi à prendre des extraits ou notes sur tous les deux (mementos et plans, III, p. 502). L'un était le livre d'Auer, déjà nommé ; l'autre était *L'Église et l'Empire romain au quatrième siècle* d'Albert de Broglie, — on verra tout à l'heure sous quelle forme. Les deux écrivains catholiques lui furent très utiles. Naturellement, les traces de leur emploi sont rares dans les deux premières parties, qui avaient été entièrement écrites. Je n'en ai trouvé aucune ni de l'un ni de l'autre dans le brouillon du premier acte récrit à partir du 24 juillet. Elles apparaissent au second acte. Les notes prises en lisant Auer sont relatives à la vie des étudiants d'Athènes, décrite d'après Grégoire de Nazianze : c'est grâce au chapitre d'Auer sur ce sujet

qu'Ibsen a pu peindre l'atmosphère de l'école d'Athènes.

Albert de Broglie n'apparaît pas encore dans ce manuscrit, Aucune traduction intégrale n'existait du grand ouvrage de l'homme d'État catholique. Une traduction presque complète de deux chapitres seulement avait été donnée dans une revue danoise de théologie, qui était un recueil de semblables traductions [1]. Ibsen y trouva les chapitres VI et VII de la seconde partie de l'ouvrage (tome IV), intitulés : « Julien Auguste » et « Julien persécuteur ». La revue avait publié précisément ce qui lui manquait le plus. On ne peut guère douter que les deux années utiles de cette revue lui ont été envoyées par Hegel, en réponse à l'appel qu'il lui avait adressé le 12 juillet. Il est, du moins, invraisemblable qu'il les ait reçues plus tôt, car on ne s'expliquerait pas alors la demande si instante du 12 juillet, où il mentionne Neander et Strauss, et ne parle pas d'Albert de Broglie. Il a donc dû les recevoir vers la fin du mois, et il lui a suffi de les parcourir rapidement pour se rendre compte de l'aide précieuse qu'il allait y trouver. Ne sachant s'il était en présence d'un résumé ou d'une véritable traduction, et sans doute pensant trouver aussi des indications dans les chapitres négligés par la revue, Ibsen s'est procuré l'ouvrage même d'Albert de Broglie, et, à titre d'essai, peut-être, il s'est donné la peine de traduire quelques pages de l'historien français, tra-

[1] *Nyt Tidsskrift for udenlandsk theologisk Literatur*, dont le tome IX (1861) renferme le chapitre VI (pp. 670-760), et le tome X (pp. 1-95) renferme le chapitre VII de la seconde partie de l'ouvrage d'Albert de Broglie. Ces deux chapitres sont reproduits, avec, çà et là, omission de quelques passages qui représentent environ un cinquième du texte. Ce n'est pas un résumé, mais une traduction avec lacunes. Il n'y a aucun doute sur l'emploi de cette traduction par Ibsen, attendu que ses renvois, dans ses notes (tome X, pp. 576, 579, 581 et 583) correspondent à la pagination de la revue. M. Paulus Svendsen a récemment mis la main sur ce document, et je le remercie de m'en avoir informé avant la publication de l'article qu'il doit publier à ce sujet dans *Edda*. Comme il n'existait aucune traduction d'Albert de Broglie en volumes, j'avais supposé jusqu'alors que les notes d'Ibsen le renvoyaient à deux cahiers manuscrits où il aurait traduit lui-même ce qui lui convenait dans l'historien français (*Edda*, 1928).

duction littérale, avec des contresens caractéristiques, parfois plus libre, et sautant les passages qui ne l'intéressaient pas (p. 503). Cette traduction a été faite sur la même feuille où l'on trouve les notes d'après Auer, donc, à peu près en même temps, c'est-à-dire avant d'aborder l'écriture du second acte, c'est-à-dire, probablement au cours du mois d'août. On ne peut guère douter, en effet, qu'elle ait été faite à cette date, au cours même de la rédaction du premier acte, car, lorsque Ibsen, en décembre suivant, a mis au net la première partie de son œuvre, il y a introduit quelques lignes, — peu nombreuses — qui provenaient d'A. de Broglie, notamment, au premier acte, dans le portrait de Julien, où il se servit de la traduction qu'il avait faite, et qu'il n'avait pas utilisée dans le manuscrit commencé le 24 juillet, et, au second acte, dans le récit d'Eunape aboutissant à l'exclamation de Julien : « Reste avec tes livres. Tu m'as montré l'homme que je cherchais ! » Ce récit, en effet, est bien résumé dans Neander et dans Auer, mais A. de Broglie a donné tout le passage de la *Vie de Maximos*, dont Ibsen a pris plusieurs détails, tout en exagérant l'effroi causé dans l'assistance par les incantations de Maximos. Le plus ancien manuscrit du deuxième acte (p. 497) ne va pas jusque-là, mais dans la mise au net de décembre, le texte ibsénien est très près de celui d'Eunape. Ibsen avait déjà employé ce procédé de simple traduction de sa source dans le même acte, à propos des atrocités de Gallos et de sa femme, d'après Ammien. Les exemples de cette méthode deviendront beaucoup plus fréquents par la suite, tout spécialement dans la dernière partie de son œuvre, et presque uniquement en utilisant les nombreuses et amples citations qu'il trouvait dans l'ouvrage de l'historien français, traduit dans la revue danoise.

C'est ainsi qu'Albert de Broglie est devenu, pour la troisième partie du drame, la source principale, Auer et même Neander disparaissent, et Ammien Marcellin devient relativement secondaire.

Cependant, nous n'en sommes pas encore à *L'Empereur Julien.* On a vu qu'Ibsen y songeait avec quelque inquiétude, le 12 juillet, lorsqu'il avait prié Hegel de lui procurer quelque histoire de l'Apostat, où il pourrait enfin trouver la réalité des faits. Mais il n'avait encore écrit que le premier des trois actes de la seconde partie, et il pensait à la troisième, parce qu'il voyait son drame dans son ensemble, et qu'elle lui paraissait un peu vide. Il lui était ainsi arrivé maintes fois, avec *Brand,* surtout avec *Peer Gynt,* d'avoir dans la tête une œuvre rigoureusement conçue dans son développement essentiel, sans que le plan en fût établi avec la succession précise des scènes, et les épisodes de la persécution religieuse de Julien permettaient d'employer cette méthode, car il n'était pas nécessaire d'en fixer d'avance l'ordre et le nombre. Mais, le 12 juillet, il sentit le besoin d'y regarder de plus près. Puis, lorsqu'il eut A. de Broglie, il se sentit rassuré. Mais depuis novembre 1870, où il a commencé le travail de rédaction, jusqu'à novembre 1872, il n'a pas écrit une ligne de *L'Empereur Julien.* Nous reprenons ici la chronologie de ses manuscrits, dont ceux de la première période ont été précédemment énumérés.

DEUXIÈME PÉRIODE. — Du 24 juillet à fin décembre 1871. Ibsen commence, le 24 juillet, à mettre au net la première partie de son drame, et inscrit la date sur la première page, mais abandonne bientôt l'écriture soignée (p. 477). Ce manuscrit comprend tout le premier acte, et s'arrête dans le second acte au moment où Basile parle de Makrina. Pendant qu'il écrivait ce manuscrit, Ibsen a lu le livre d'Auer et les extraits d'Albert de Broglie, qui venaient de lui parvenir, s'est procuré l'ouvrage d'A. de Broglie, a pris des notes sur un chapitre d'Auer, et traduit quelques pages de l'auteur français qui n'étaient pas dans les extraits. Son premier acte achevé, il a rédigé une modification de la scène entre Gallos et Julien (p. 506), et il a établi le plan de son second acte (p. 505). Celui-ci est tout d'abord conforme à la succession définitive

des scènes jusqu'à la seconde entrée de Libanios. Mais pour la fin de l'acte, Ibsen s'y reprend encore à deux fois, jusqu'à ce qu'il ait imaginé de couper la fameuse exclamation, dont la première partie, « Reste avec tes livres », est adressée à Basile, et la seconde à Libanios. Les noms sont encore en latin. L'idée de faire venir Theodorus à Athènes est singulière. Il est question de Makrina pour la première fois dans le premier amendement au plan de cet acte. — La fin de l'acte II existe dans un manuscrit (p. 508) qui n'est pas la suite directe du commencement écrit à la suite de l'acte I, mais un raccord de quelques répliques suffit pour faire des deux un tout. Ces trois manuscrits datent sûrement de la période août-octobre. Ils peuvent se rattacher à la rédaction de la première partie commencée le 24 juillet, ou bien avoir été des essais et préparations en vue de la mise au net qui a suivi.

Viennent peut-être ensuite les deux manuscrits relatifs au troisième acte, bien que je les aie placés comme manuscrits IV et V (p. 446 et 449) : d'abord un plan, et un brouillon de la première page, tous deux écrits sur une même feuille pliée en deux, puis un brouillon du troisième acte entier. Au sujet de la date de ces deux manuscrits j'ai tendance à m'écarter de l'opinion de H. Koht et D. A. Seip, qui les croient antérieurs au 24 juillet [1]. Il faudrait donc les considérer comme appartenant à la première période, c'est-à-dire à une époque où Ibsen avait certainement déjà l'idée d'un acte à Éphèse, où seraient évoqués Caïn et Judas, mais où je ne pense pas qu'il ait connu l'existence de Makrina, sur laquelle il a été renseigné simultanément par Auer et A. de Broglie au commencement d'août. Le seul argument donné en faveur de la rédaction précoce de ces manuscrits est qu'Ibsen y énonce le contenu essentiel de son poème « Judas », qui « doit avoir été composé en mars 1871 » (ou même plutôt à la fin de février), en sorte que,

[1] *Hundreaarsutgave*, VII, p. 340 ; *Efterladte Skrifter*, III, p. 444.

dit H. Koht, le plan conservé « appartient évidemment à un moment de très peu antérieur ». Cet argument n'est certes pas sans valeur, mais ne me paraît pas décisif. L'idée qui a suggéré le poème est née en novembre 1870, le poème lui-même est de février 1871, Ibsen a fort bien pu, en septembre 1871, en répéter l'essentiel, d'autant plus qu'il y ajoute l'intervention directe de Dieu, et la notion que les âmes de Caïn et de Judas seraient « perdues par obéissance ». D'ailleurs, le plan n'est évidemment pas un plan primitif. Il est écrit sans tâtonnements. Et il a été suivi exactement dans le manuscrit complet du troisième acte, tel qu'il a été rédigé en septembre ou octobre sur du papier semblable, y compris le désir de Julien d'épouser Makrina.

Enfin, ayant achevé le brouillon des trois actes de sa première partie, Ibsen se mit aussitôt, évidemment en novembre, à en établir le texte définitif en la recopiant avec des corrections parfois importantes (p. 512). Ce travail fut terminé en décembre, car, le 27, Ibsen put écrire à Hegel :

> Mon nouvel ouvrage avance sans arrêt. La première partie, « Julien et les philosophes », est déjà finie et mise au net. Elle fait juste 100 pages ; mais je ne vous en envoie rien, car je suppose que vous désirez avoir le tout avant de commencer l'impression. En ce moment je travaille assidûment à la seconde partie, qui marchera plus vite et sera sensiblement plus courte ; par contre, la troisième partie sera un peu plus longue ; je présume que le tout fera entre 280 et 300 pages, entièrement en prose, et sera, par la forme, assez voisin des *Prétendants à la Couronne* [1].

En somme, pendant cette période de cinq mois, Ibsen a entièrement récrit et amené à un état qu'il pensait définitif les trois actes de la première partie, et n'a sans doute écrit aucun plan ni brouillon pour le reste.

TROISIÈME PÉRIODE. — De la fin de décembre 1871 à novembre 1872. Aussitôt quitte de la première partie, on trouve

[1] *Breve*, I, p. 238.

Ibsen absorbé dans la seconde, comme l'indique sa lettre du 27 décembre. Mais le premier manuscrit que l'on rencontre est un plan du second acte (p. 534). On a vu, en effet, que vers la fin de sa première période, Ibsen avait écrit le premier acte de la seconde partie. Ce premier acte lui a paru satisfaisant, du moins en tant que brouillon. Il ne l'a pas récrit, et a simplement continué. C'est sans doute pourquoi ce premier acte est conservé, tandis que, sauf une page déchirée, qui est restée par hasard dans ses papiers, on n'a aucun des brouillons primitifs de la première partie. En tête du premier acte conservé, toutefois, il a jugé utile d'ajouter une scène nouvelle, pour bien affirmer le caractère d'Helena dès le matin de la bataille de Strasbourg (p. 535). Que cette courte scène date de la fin de décembre, résulte du fait qu'elle est écrite sur le même papier que l'acte II (p. 538), et que ce papier ne se rencontre pas dans les autres manuscrits.

De l'acte III on n'a ni plan ni brouillon. Mais Ibsen y a travaillé certainement aussitôt après avoir achevé l'acte II, puisqu'il annonce à Hegel, le 24 avril, que la seconde partie sera bientôt finie [1]. Et il ajoute que « la troisième et dernière ne sera qu'un jeu ». Cependant il ne parvient à la mise au net que pendant les vacances [2]. Il lui a fallu huit ou neuf mois pour écrire deux actes et les mettre au net, alors que, pendant la seconde période, cinq mois lui avaient suffi pour les trois actes de la première partie. La mise au net de la seconde partie comprenait trois actes également, il est vrai, et les deux derniers actes n'avaient pas été rédigés une première fois. Mais on ne voit pas qu'il y ait rencontré aucune difficulté particulière, ni que rien soit venu le déranger dans son travail, en dehors de quelques jours d'excursion dans les monts de Bohême dont il parle dans une lettre à Brandès [3]. Ensuite il s'est installé avec

[1] *Breve*, I, p. 253.
[2] Lettre à Hegel du 8 août 1872, *Breve*, I, p. 261.
[3] Lettre du 23 juillet 1872, *Breve*, I, p. 259.

sa femme et son fils à Berchtesgaden, où il s'était plu en 1868, et il y a passé six semaines de vacances laborieuses jusqu'à la fin d'août, et c'est là, au milieu des coups de tonnerre d'un été orageux [1], qu'il a calligraphié le manuscrit pour l'impression de la seconde partie. Il a donc mis huit mois à parachever cette seconde partie en trois actes, qui ne présentait pas de difficultés particulières, et dont au moins le premier acte existait déjà en brouillon. C'est plus qu'il ne lui en fallait d'habitude. Cette lenteur s'explique parce qu'il a été dérangé par sa correspondance irritante au sujet de la fête du millénaire et l'écriture du poème qu'il a composé à cette occasion [2]. En outre, il a sans doute lu et étudié la traduction d'Albert de Broglie, grâce à quoi il a pu écrire que la dernière partie « ne sera qu'un jeu ». De Berchtesgaden, il écrit encore : « La troisième partie, *Julien sur le trône impérial*, est tellement préparée qu'elle s'achèvera incomparablement plus vite que les précédentes [3]. » Ces expressions contrastent avec l'inquiétude qu'on lui voit dans sa lettre du 12 juillet 1871.

Rentré à Dresde, il eut la visite de Brandès, qui, cette fois, resta près d'un mois. C'était le moment où Björnson venait de prononcer le fameux discours pour le « changement des signaux » (12 septembre). Aussi Brandès vit-il son ami sous son aspect le plus sévère et le plus renfrogné [4]. Ibsen, dit-il, parle lentement, sans jamais sourire ; il a un air d'autorité, comme un maître d'école habitué à causer quelque crainte ; « s'il faut le caractériser d'un mot, il était menaçant. » Et il était aristocrate à l'extrême. Que les politiciens parlementaires sont des hypocrites, des menteurs, des radoteurs, des chiens, était un article de foi. Il faisait l'éloge du knout, qui excite le désir de la liberté. De Björnson il parlait avec la plus

[1] John Paulsen, dans *Til Gerhard Gran*, p. 38.
[2] V. p. 80.
[3] Lettre à Hegel du 8 août 1872, *Breve*, I, p. 261.
[4] Brandès a raconté son séjour à Dresde dans *Levned*, II, pp. 99-114.

grande indignation et le plus violent mépris. Même, tandis que jusqu'alors il avait toujours distingué entre l'homme et l'écrivain, déplorant que l'action publique de Björnson le détournât de son œuvre littéraire, Ibsen en arrivait à trouver cette œuvre même médiocre. Parlant des nouvelles de Magdalene Thoresen, qu'il goûtait peu, et dont il blâmait souvent la langue, il ajoutait : « Mais, bien entendu, elle a tout de même plus de talent que ce Björnson. » Sur la demande de Brandès, il eut quelque peine à se décider à lui lire un morceau de l'œuvre en train, et choisit la grande scène d'incantation. Deux mois plus tard, plus spontanément, il lut à Dietrichson, qui passa quelques jours à Dresde, tout ce qui était alors achevé de son œuvre [1]. C'était une faveur que Dietrichson a raison de dire très exceptionnelle.

Meïr Goldschmidt, rencontré par hasard à Berlin par Brandès, l'avait accompagné à Dresde, et fut parfois en tiers avec les deux amis. Un soir, les ayant invités à dîner, il demanda soudain à Ibsen : « Croyez-vous en Dieu? » question qu'Ibsen trouva fort indiscrète. Brandès, voyant la gêne et la mauvaise humeur d'Ibsen, détourna la conversation en faisant observer que le nom de Dieu pouvait s'appliquer aux conceptions les plus diverses.

Ce long séjour de Brandès n'interrompit nullement le travail d'Ibsen. Il avait son propre travail, sa correspondance active, et il faisait connaissance de plusieurs personnes, particulièrement d'Hermann Hettner, qui habitait Dresde, et dont Ibsen avait fort apprécié les premiers volumes. Mais Ibsen, qui vivait très renfermé, n'était pas entré en relations avec lui. Brandès fut très frappé du contraste qui existait entre la vie d'Ibsen, rigoureusement organisée en vue de son travail, et sa propre vie à Copenhague, constamment dérangée. Il eut avec Ibsen de longues et fréquentes conversations, mais s'accom-

[1] Dietrichson, *Svundne Tider*, I, p. 354.

moda, bien entendu, à la discipline que son ami s'imposait.

Pendant ce temps, la troisième partie du drame aurait donc dû être enfin abordée. Mais la seconde partie était aussi longue que la première. Ibsen l'avait espérée plus courte [1], et il avait toujours cherché à concentrer son œuvre davantage. Il aperçut enfin un moyen de condenser en un seul les deux premiers actes de la seconde partie. Il n'avait, pour cela, qu'à transformer en récit tout l'acte de la bataille de Strasbourg. Et il n'hésite pas à sacrifier les trois actes mis au net à Berchtesgaden pour les remplacer par deux actes nouveaux, car le troisième aussi a besoin d'être remanié. L'œuvre sera ainsi réduite à deux parties, toutes les deux en cinq actes, car l'ancienne seconde partie sera jointe à la première, dont elle formera les actes IV et V. Il rédige donc le plan de ces deux actes (p. 557), d'abord avec précision et détail, puis de façon plus vague, sans doute parce que la fin du nouvel acte IV ne doit guère différer de l'ancien acte II de la seconde partie. Et ce qui concerne l'acte V est encore plus vague, et ne va pas jusqu'à la fin. C'est pourquoi il existe encore deux notes relatives à ce cinquième acte (p. 559). Il semble malheureusement difficile d'en apprécier la vraie portée, parce que nous n'avons de la mise au net de Berchtesgaden qu'un fragment (les 20 premières pages), en sorte que l'on ne peut comparer avec ce qu'a été d'abord l'acte de Vienne, dont il n'existe ni plan ni ébauche antérieurs. Pourtant, on peut observer que dans les plans nos XIV et XVIII, il n'est pas question de Maximos sauf dans la note finale de celui-ci, très courte, mais nette, et qui, par là, contraste avec les plans précédents. Cela fait penser que l'idée de faire venir Maximos à Vienne a surgi seulement au cours de l'écriture de l'acte définitif de Lutèce, ou aussitôt après, en sorte que le remaniement de l'acte de Vienne a eu, pour le sens général de l'œuvre, plus d'importance que la condensation des deux premiers actes

[1] V. la lettre du 27 décembre 1871, *supra*.

de la seconde partie. On a la mise au net complète des actes IV et V remplaçant cette seconde partie (ms. XIX, p. 559).

QUATRIÈME PÉRIODE. — De novembre 1872 à avril 1873. C'est seulement en novembre 1872 qu'Ibsen a commencé à écrire *L'Empereur Julien.* Il n'en existe pas de plan d'ensemble, sauf le manuscrit n° IX, de date incertaine, mais sûrement de 1871. Les plans et mementos écrits pour cette dernière partie l'ont été certainement au fur et à mesure qu'avançait la rédaction : les notes pour le premier acte avant cet acte, etc. On n'y voit pas de tâtonnements, comme dans beaucoup des plans précédents, même les tout derniers (nos XX à XXVIII). Ibsen sait où il va, et il n'aura pas d'hésitation non plus lorsqu'il rédigera chaque acte, d'après le plan tracé. Il ne s'est pas trompé, lorsqu'il a dit que cette dernière partie était amplement préparée. Ces plans sont donc groupés dans leur ordre naturel (nos 13 à 18), et suivis des variantes principales qui sont à relever dans l'unique manuscrit que l'on ait de *L'Empereur Julien,* dont Ibsen a tout de suite soigné l'écriture (n° XXIX, p. 583). Ce manuscrit est pourtant de premier jet, — sous la réserve de brouillons possibles pour des passages particulièrement difficiles (bien qu'il n'y ait pas trace de tels brouillons). En effet, il est daté au commencement et à la fin de chaque acte :

Premier acte, du 21 novembre au 12 décembre 1872.
Deuxième acte, du 14 au 29 décembre 1872.
Troisième acte, du 3 au 16 janvier 1873.
Quatrième acte, du 18 janvier au 3 février 1873.
Cinquième acte, du 6 au 13 février 1873.

Ibsen est même passé d'un acte à l'autre sans plus d'arrêt qu'il ne lui en fallait pour construire un plan et noter les endroits où il trouverait les textes nécessaires pour l'acte nouveau. Sa rapidité a été la même que lorsqu'il écrivait, en 1863, *Les Prétendants de la Couronne.* Moins de trois mois lui ont suffi pour la seconde partie, alors qu'il avait peiné deux années entières

pour la première. Il est vrai que *L'Empereur Julien* n'était pas seulement « amplement préparé », on peut dire qu'un cinquième environ en était même écrit d'avance, car on verra dans les notes à la fin du prochain volume que les passages qu'Ibsen a simplement transcrits, avec peu de modifications, d'après la traduction d'Albert de Broglie qu'il avait sous les yeux, s'élèvent à une telle proportion.

La seconde partie une fois achevée, Ibsen n'avait plus qu'à la mettre au net. Mais il refit une mise au net de l'œuvre entière. Il dit à Hegel : « Par suite de la croissance prise par l'idée au cours du travail, il est nécessaire de recopier encore une fois la première pièce [1]. » Et il veut profiter de ce remaniement pour la diminuer d'une vingtaine de pages. En fait, il l'a plutôt allongée. Les deux derniers manuscrits (p. 589) sont des remaniements d'une scène du premier acte, ainsi que du commencement et de la fin du cinquième, écrits en février 1873 avant de procéder à la mise au net définitive. Celle-ci, d'après les prévisions d'Ibsen dans sa lettre à Hegel, a dû être achevée en avril.

Dans cette même lettre, il dit que le titre du volume sera : *Empereur et Galiléen*, drame universel en deux parties, et ajoute : « Ne vous effrayez pas de la désignation « drame universel » ! Elle est formée de façon analogue à « drame populaire, drame familial, drame national », etc., et elle est justifiée ; car ma pièce traite à la fois du ciel et de la terre. » En novembre 1871, il avait désigné l'œuvre comme « drame d'histoire universelle » (tome X, p. 513), et le 20 février 1873 elle devient « pièce *(skuespil)* d'histoire universelle » [2], titre définitif.

[1] Lettre du 6 février 1873, *Breve*, I, p. 270.
[2] Lettre à Edmund Gosse, Breve, I, p. 272.

CHAPITRE VI

JULIEN ET IBSEN

En 1866 avait paru un volume du poète danois Carsten Hauch, où étaient réunis un drame en cinq actes, en prose et pentamètres ïambiques non rimés, intitulé *Julien l'Apostat*, et une nouvelle intitulée *Un martyre de notre temps*, simple « peinture d'âme », dit la préface, qui forme contraste avec le drame et y ajoute un supplément. Les deux œuvres se complètent donc, et leur unité consiste dans une double prédication de la foi chrétienne et de l'esprit de tolérance. Elles sont, d'ailleurs, littérairement médiocres, bien que le projet du drame eût été conçu par C. Hauch depuis une trentaine d'années. Ibsen résolut de ne pas le lire, « attendu, écrivit-il, que je suis persuadé que ma conception sera en tout essentiellement différente de la sienne [1]. »

Le rapprochement est tout de même curieux, au moins pour montrer comment on comprenait alors le théâtre historique, dont Hauch était un spécialiste. Sa liste de dix-neuf personnages en comprend sept seulement de gens que l'on sait avoir joué un rôle dans l'histoire de Julien, et ce rôle, en ce qui concerne l'évêque Aëtius, est tellement faussé qu'on ne devrait pas le compter au nombre des personnages historiques du drame. De cet hérétique intrigant, que Julien a peu connu avant

[1] Lettre à Hegel du 21 mai 1866, *Breve*, I, p. 130.

d'être nommé César, et envers qui, plus tard, il s'est montré bienveillant, sans doute à cause de son arianisme, Hauch a fait un chrétien très orthodoxe, ancien maître de Julien, qui lui a conservé de l'affection ; Aetius abuse des facilités que lui offre cette situation pour présenter des remontrances à son ancien élève, qui s'irrite, et finit par l'abandonner à l'arbitraire d'un juge implacable. Et les libertés prises par C. Hauch avec l'histoire deviennent fantastiques lorsque l'on voit l'opposition au christianisme représentée par le sorcier Kalkis, qui opère en Gaule dans un chaos de rochers romantiques où se déchaîne l'orage qui convient. Sa religion n'est pas définie ; dans un aparté il dit seulement : « Je servirai avec une ferveur feinte le vieux paganisme, et lui (Julien), je le seconderai de toute ma force. Car aucune foi n'est plus dangereuse pour l'art que j'exerce et la puissance que je sers, que celui qui est venu de Galilée. » Toutefois, ces libertés n'ont pas empêché Hauch d'utiliser parfois les sources historiques fidèlement : la scène de Lucilian, général de Constance à Syrmium, par exemple, est la mise en forme de dialogue d'un récit d'Ammien Marcellin. Le poète danois n'était pas hostile par principe à ce procédé.

Au contraire, sur cinquante-sept personnages nommés dans les deux listes d'*Empereur et Galiléen*, quarante sont historiques, et les dix-sept qui ne le sont pas sont de simples comparses comme l'orfèvre Potamon, l'esclave Myrrha et le sous-officier Varro. Et les quarante personnages historiques sont représentés presque tous conformément à leur caractère, agissent presque tous comme l'histoire le rapporte, et prononcent les paroles qu'elle leur attribue. Il est impossible de montrer plus qu'Ibsen le souci constant de la réalité historique, même lorsqu'il énonce des faits qu'il déforme. Ainsi, au premier acte de la première partie (Tome X, p. 44), Gallos dit avoir consulté un oracle, pour savoir s'il pouvait espérer la mort prochaine de Constance. Le fait de cette consultation est exact, bien qu'il ne se soit pas produit au moment où Ibsen le situe,

et on lit dans Ammien, à propos d'une affaire qui ne concerne ni Julien, ni Gallos, qu'il existe un sanctuaire où l'oracle peut être interrogé par procuration. On n'avait qu'à s'adresser aux prêtres d'un temple d'Abydos, élevé au dieu Besa. Comme ce nom est inconnu, Ibsen les qualifie de prêtres d'Osiris. Il a ici inventé, mais dans l'invention même il s'est tenu aussi près que possible des sources. On trouvera dans les notes à la fin du tome X de nombreux exemples des emprunts qu'il a faits aux ouvrages dont il s'est servi. — tantôt littéralement, tantôt plus librement. Ces exemples seront surtout frappants dans la seconde partie, où l'on trouvera d'amples passages simplement traduits des œuvres de Julien, d'Eunape, de Libanios, de Grégoire de Nazianze et d'autres, d'après les citations qu'en donne Albert de Broglie. Car, s'il s'est copieusement servi de l'historien français, il ne lui a emprunté son propre texte qu'une ou deux fois, pour une courte phrase, tandis qu'il a pris chez lui les textes anciens, parfois par pages entières.

On comprend que, dans ces conditions, *Empereur et Galiléen* ait donné, même aux personnes assez informées de l'histoire de Julien, l'impression d'une remarquable reconstitution historique. William Archer, qui avait lu Gibbon, et publié un compte rendu du livre de Negri sur Julien l'Apostat, a pu écrire : « De toutes les pièces historiques, c'est peut-être la plus rigoureusement historique. A part quelques modifications chronologiques sans importance, les traits principaux de la carrière de Julien sont reproduits avec une extraordinaire fidélité [3]. » Ibsen s'entendait à créer une atmosphère, et sa méthode l'a généralement prémuni contre les erreurs de détail [4]. Et pour tous

[1] Ammien Marcellin, XIV, 7.
[2] Ammien Marcellin, XIX, 12.
[3] *The collected works of Henrik Ibsen*, vol. V, p. XVII.
[4] On en rencontre tout de même, comme l'expression « oint du Seigneur », appliquée à Constance, et la communion qui doit lui être donnée, alors qu'il n'était pas baptisé.

les personnages, ainsi que pour les relations entre eux, les traits pris sur le vif, et des plus authentiques, sont constamment accumulés. C'est ainsi qu'au troisième acte de la seconde partie, les relations de Libanios avec Julien sont caractérisées au moyen de phrases qui sont puisées dans les lettres de l'empereur et celles du maître d'éloquence.

Le résultat, pourtant, n'est pas toujours conforme à l'impression que donne une documentation historique plus complète. En ce qui concerne Libanios, par exemple, Ibsen a profité de sa vanité pour le rendre ridicule. Sa vanité est bien certaine, mais on n'était pas tellement ridicule pour cela en un temps où ce défaut était tellement répandu. Et quant au reste, Ibsen a fait son Libanios intéressé, désireux d'exploiter son amitié avec l'empereur, et sans réelle conviction, ce qui paraît avoir été tout l'opposé de son caractère. Et il a imaginé qu'il se serait établi entre Julien et Libanios une sorte d'accord tacite pour feindre une amitié mutuelle qui, au fond, n'existait pas, alors que, au contraire, tout paraît indiquer que l'amitié, des deux parts, était réelle, que l'estime où Julien tenait Libanios s'est accrue pendant le séjour à Antioche, et que Libanios, après la mort de l'empereur, a montré quelque courage à glorifier son souvenir. Ibsen, il est vrai, n'a sans doute lu ni la *Vie de Libanius* de L. Petit, ni *Das Leben des Libanios* de Sievers, il a dû se contenter des pages où A. de Broglie insiste surtout sur la vanité de l'orateur païen, et cela lui a permis d'imaginer un personnage adapté au besoin de son drame.

On peut comprendre les inexactitudes historiques dans des catégories diverses. Il en est qui sont conscientes et de peu de conséquence, nécessitées surtout par la concentration qu'impose la forme dramatique. Les modifications chronologiques visées par William Archer sont de celles-là. Il en est que l'on peut considérer comme involontaires et provenant de connaissances historiques insuffisantes. Le cas de Libanios en est un exemple. Ibsen, alors, a comblé les lacunes avec son imagination. Il en

est aussi pour lesquelles la part d'invention est plus grande. J'indiquerai seulement les principales [1].

Le personnage d'Helena est historique, en ce sens qu'il a existé une sœur de Constance ainsi nommée, que Julien a épousée, qui a eu un enfant, mort, semble-t-il, par malveillance, et qui est morte en Gaule peu avant le moment où Julien s'est décidé à entrer en révolte ouverte contre son oncle. Mais on ne sait d'elle rien de plus que ces faits nus, Ammien ne dit rien de son caractère, et Julien la mentionne deux fois de telle sorte que l'on doit penser qu'elle lui était assez indifférente. De ce comparse de l'histoire, Ibsen a fait un des personnages principaux de sa première partie, et il a construit tout un roman. Helena, sensuelle et cruelle, d'après lui a été la maîtresse de Gallos. Elle n'a que mépris pour Julien, fort amoureux d'elle, et ne le ménage que par ambition, car elle veut devenir impératrice. Mais Constance, inquiet et jaloux des succès de Julien, décide de le supprimer, lui et sa femme, qui est enceinte, et de se remarier pour procurer lui-même un héritier à l'empire. Il envoie à sa sœur des fruits empoisonnés, Helena meurt après avoir révélé dans son délire sa passion pour Gallos et son dégoût de Julien, et c'est alors que Julien montre le poing au ciel en s'écriant : « Galiléen ! » C'est l'apostasie même qui est non encore consommée, mais directement provoquée par une invention pure. Ce qui constitue l'action essentielle de la première partie et lui donne son titre *L'Apostasie de César*, est l'effet d'incidents imaginés tout exprès. Avec tout son effort pour respecter la vérité historique, Ibsen en est venu, précisément au moment décisif, à employer les pires procédés du théâtre historique traditionnel. Son Helena n'est guère moins choquante que l'évêque Aetius de C. Hauch.

[1] J'ai écrit une étude sur « l'historicité d'*Empereur et Galiléen* », qui doit bientôt paraître dans *Edda*, et à laquelle je renvoie. Je ne donne ici que l'indication sommaire des trois modifications les plus graves qu'Ibsen ait fait subir à l'histoire telle qu'il la connaissait.

Ibsen ne descend tout de même pas jusqu'à nous donner un sorcier Zalkis. On peut avoir des notions d'histoire suffisantes pour être choqué par l'impossibilité d'un tel personnage, et ignorer l'esprit intrigant d'Aetius et la vie d'Helena. Et Ibsen se montre d'une merveilleuse habileté à faire accepter ses inventions. Elles ne sont pas ici en contradiction directe avec l'histoire, et semblent seulement suppléer à son silence au sujet de la femme de Julien. De plus, elles sont, à beaucoup d'égards, très vraisemblables, et suggérées, jusque dans leur détail, par l'histoire même. Le caractère prêté à Helena est celui de sa sœur, la femme de Gallos, qui est morte subitement lorsque Constance s'était déjà trouvé, vis-à-vis de Gallos et de Constantina, dans une situation analogue à celle de l'an 357 vis-à-vis de Julien et d'Helena. Quelque mystère plane au sujet des couches d'Helena. Constance s'est réellement remarié avec une très jeune femme vers le moment où Helena est morte. On est presque tenté de se demander si le roman ne pourrait pas être vrai.

Une autre grave inexactitude d'Ibsen est d'un genre tout différent. Les historiens lus par Ibsen, comme Neander, Auer, A. de Broglie, sont tous d'accord pour dire que l'apostasie de Julien a eu lieu à Éphèse, en 351, lorsqu'il avait vingt ans, et que, pendant dix ans, il a dissimulé son retour au paganisme. Chez aucun des écrivains allemands moins importants, comme Mangold, v. Lasaulx, D. Strauss, etc., dont Ibsen a sûrement lu plusieurs, je n'ai rencontré une opinion divergente. D'ailleurs, Julien lui-même a indiqué la date, et Ammien, qui ne la donne pas, affirme du moins qu'il sacrifiait aux dieux déjà depuis longtemps en Gaule. Voilà un fait capital qu'Ibsen devait considérer comme bien établi. En outre, la religion dans laquelle Julien avait été élevé était, sans doute possible, l'arianisme, et Neander, dans sa grande histoire ecclésiastique, premier ouvrage moderne important qu'Ibsen ait lu, insiste longuement sur la mauvaise qualité de la foi chrétienne rationaliste et sèche

qui a été enseignée au prince à Macellum. Or, le Julien d'Ibsen est, en son enfance, un chrétien ardent, instruit dans la pure doctrine d'Athanase, en parfait accord sur ce point avec Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée, et déplorant l'arianisme de l'empereur. Comment le jeune prince a-t-il pu devenir athanasien, c'est un mystère qu'Ibsen n'a pas cherché à expliquer. Et ce christianisme à la fois si correct et si ardent ne peut naturellement pas, selon Ibsen, être détruit par les scènes de magie de Maximos. Julien demeure chrétien après Éphèse, chrétien ébranlé, sans doute, mais à son insu, et qui pense encore, quelques instants avant l'acte décisif d'apostasie, placé au moment où il se décide à la révolte ouverte contre Constance, qu'il est un des derniers croyants qui prennent vraiment la religion au sérieux (Tome X, p. 193). Voilà un point de quelque importance où Ibsen s'est délibérément écarté de la vérité historique.

Mais un tel changement en impose d'autres. L'initiation de Julien à Éphèse a été, dans l'histoire, la cause immédiate de l'apostasie. Du moment qu'elle y contribue, dans le drame, seulement comme une cause lointaine, il faut à l'apostasie un autre motif. Chez Ibsen, elle est une résolution soudaine, à la fin du cinquième acte, amenée par la colère de Julien, lorsqu'il apprend que des miracles sont accomplis sur le cercueil d'Helena. C'est pour lui la preuve que, décidément, le christianisme, c'est le mensonge. Et ainsi les deux modifications de l'histoire les plus graves de la première partie, — prolongement de la foi de Julien jusqu'à trente ans, et roman d'Helena, — sont étroitement liées.

Elles en entraînent d'autres encore, tels que la diminution d'importance d'Oribase et Eutherios, qui, au lieu d'amis et confidents, participant à l'exercice secret du culte païen, sont réduits au rôle de simples serviteurs. Plus singulière est la transformation de Maximos, qui ne peut plus être un pur néoplatonicien, car il faut que l'initiation de Julien à sa doctrine soit com-

patible avec l'illusion que le prince devra conserver si longtemps d'être encore chrétien. C'est pourquoi le plus clair de la pensée de Maximos consiste dans la croyance à des ères successives inaugurées par divers Adam. Et cela permet à Ibsen de supposer chez le théurge une connaissance sérieuse de la Bible et du christianisme. Maximos a soin de ne pas heurter la croyance religieuse de son élève, et prétend professer un grand respect pour le Christ, comme l'un des grands prophètes surgis au cours des temps. Et l'on voit combien une telle doctrine conduit aisément à la notion du troisième empire. Celle-ci devient même un moyen de détourner prudemment Julien du christianisme, que Maximos loue, et en même temps détruit par l'annonce d'un stade supérieur. Ainsi Maximos est bien un personnage historique, mais profondément remanié, de façon qu'il s'adapte à la conception d'un Julien qui peut rester chrétien en subissant son emprise.

Mais la transformation essentielle qui résulte des deux atteintes signalées à la réalité historique est celle qui concerne le caractère même de Julien et son attitude à l'égard de la religion. S'il est un point sur lequel les historiens lus par Ibsen s'accordent, c'est la sincérité de la foi païenne de Julien. Ils peuvent la dire insufflée ou spontanée, l'attribuer à son amour des lettres grecques, à sa crainte du danger pour l'Empire qu'il pouvait voir dans le progrès du christianisme ou à d'autres raisons, mais tous considèrent Julien comme un adepte convaincu de la religion hellénique. Même Auer, le plus dénigrant de ses historiens, ne doute pas qu'il ait été sincère et parfaitement convaincu de la légitimité de sa façon d'agir [1]. Avec la conception d'Ibsen, au contraire, Julien devient un ennemi personnel du « Galiléen », que désormais il poursuivra de sa haine [2]. C'est dire qu'il ne cesse pas de croire en lui, et que sa foi païenne n'est pas exclusive et entière. Elle comporte une forte part

[1] J. E. Auer, *op. cit.*, p. 75.

[2] Il importe de distinguer entre la haine du christianisme, dont parle Neander, et cette haine personnelle, dont je n'ai rencontré l'idée que chez Ibsen.

de doute et d'affectation. A la fin du cinquième acte de la première partie, le christianisme apparaît à Julien comme « le mensonge », et il s'en croit vraiment détaché. Mais par la suite il sera repris, et de plus en plus à mesure que s'affirmera la puissance de ce Galiléen honni, et ce sera surtout sensible dans les dernières scènes du drame, où la lutte, dans l'esprit de Julien, n'est plus qu'un duel, ce qui justifie pleinement le mot célèbre : « Tu as vaincu, Galiléen ! » On peut même penser que ce mot, qui n'a sans doute pas été prononcé, a suggéré à Ibsen sa conception du caractère de Julien.

Il en résulte que la grandeur de Julien, comme héros d'une cause perdue, est singulièrement diminuée. Il ne s'agit plus là d'une opposition entre deux principes, entre la beauté de l'hellénisme et l'esprit de renoncement du christianisme. En tant que représentant du paganisme, Julien a une tare. Son ardeur n'est pas le dévouement d'un homme qui se consacre à une haute mission, c'est la passion égoïste d'un homme déçu qui cherche à se venger. Brand aussi avait une tare, — sa dureté. Celle de Julien le met à un niveau inférieur. Une tare, dramatiquement, c'est bien ce qu'il faut. Mais ce Julien d'Ibsen, et son apostasie, et sa lutte religieuse, sont des inventions. L'histoire n'est qu'un trompe-l'œil et un prétexte. Elle a fourni le cadre où l'auteur a mis ce qu'il voulait mettre.

Le prolongement de la foi chrétienne de Julien et le roman d'Helena sont les deux modifications de l'histoire fondamentales. Presque toutes les autres sont des conséquences de ces deux-là. Elles appartiennent à Ibsen, qui ne les a trouvées chez aucun historien. Comment y a-t-il été amené?

On a vu que jusqu'à novembre 1870 son drame comportait seulement deux parties. Si l'on en juge par le propos tenu au printemps de 1869 à V. Bergsöe [1], la première partie devait être en quatre actes et la seconde en cinq, celle-ci à peu près telle que

[1] *Henrik Ibsen paa Ischia*, p. 397.

dans le plan n° IX (p. 475). Les quatre actes de la première devaient se passer à Constantinople, — à Athènes, — près de Strasbourg, — et à Paris. L'acte d'Éphèse n'a été introduit que postérieurement au plan n° I (p. 441), et l'acte de Vienne après l'invention du roman d'Helena, qui a déterminé l'extension à trois parties. En novembre, Ibsen a l'illumination qui lui procure « un instant de joie débordante ». Il ne dit pas, dans sa lettre à Brandès du 20 décembre, ce qui lui a causé une telle joie, mais cela concerne *Empereur et Galiléen*, et il en a presque aussitôt commencé la rédaction, puisque la première partie est achevée le 19 janvier 1871. Et il écrit en février le poème « Judas ». L'idée d'assimiler Julien à Caïn et Judas est certainement bien antérieure au poème, car elle a évidemment déterminé l'introduction de l'acte d'Éphèse, qui n'existait pas dans le plan n° I. Or cet acte devait terminer la première partie achevée avant le 19 janvier, puisqu'à ce moment, la division en trois parties était résolue, et la deuxième commencée. Ibsen ne l'aurait sûrement pas décidée, si la première partie avait tenu en deux actes. On peut donc considérer comme à peu près certain que ce premier brouillon du drame a été écrit précisément parce que Ibsen avait rencontré l'idée directrice qui lui avait manqué jusqu'alors, et que l'illumination de novembre est venue apporter cette idée, probablement lorsqu'il a lu le passage de Neander sur les Caïnites. Et c'est dans cet acte d'Ephèse qu'on voit un Maximos évoquant des personnages bibliques, et un Julien qui concilie son initiation théurgique avec la conservation de sa foi chrétienne.

D'autre part, la division en trois parties, annoncée dans la lettre du 19 janvier 1871, a été décidée soit en novembre 1870, au moment d'aborder l'écriture, c'est-à-dire presque en même temps qu'est venue la révélation, soit au cours de la rédaction des trois premiers actes. Comme cette extension de l'œuvre ne peut guère être attribuée qu'à l'invention du roman d'Helena, on voit que les deux modifications historiques fondamentales

datent du même moment, tout au plus à quelques semaines près. Elles sont le résultat d'une série de réflexions dont le point de départ est l'illumination de novembre 1870. C'est bien à cette date que le drame a été vraiment conçu, comme on l'a déjà vu. Et l'on comprend mieux maintenant toute l'importance de sa révélation.

On voit aussi à quel point il avait raison de dire : « Les folies raisonnantes, je peux m'en charger ! » Si c'est bien le renseignement de Neander qui a provoqué l'illumination de novembre, l'historien ecclésiastique n'a fourni qu'un fait, sur lequel Ibsen a médité avec une parfaite indépendance, et en prenant le contrepied des idées du professeur allemand, dont l'ouvrage est celui qui insiste le plus, à grand renfort de raisonnements, sur l'éducation arienne de Julien, sur sa connaissance sérieuse, mais tardive, du vrai christianisme, et sur la sincérité de sa foi païenne. Et Ibsen, en 1870, ne connaissait certainement pas A. de Broglie. L'évolution du caractère de Julien, avec sa haine personnelle croissante contre le Galiléen, et la folie finale, a été arrêtée dans l'esprit d'Ibsen dès 1870, bien qu'elle fût en complet désaccord avec tous les ouvrages parus en allemand avant cette date, et que j'ai pu lire [1].

Je mentionnerai une troisième falsification de l'histoire, bien qu'elle soit beaucoup moins importante, car elle n'est qu'une lointaine conséquence des deux autres, mais elle permet de bien saisir Ibsen sur le fait dans son procédé qui consiste à conserver le plus qu'il peut de détails matériels exacts, et à n'en

[1] Savoir : les deux ouvrages de Neander, ceux de Gibbon, Auer et Mücke, la brochure de D. Strauss, *Der Untergang des Hellenismus und die Einziehung seiner Tempelgüter durch die christlichen Kaiser* d Ernst von Lasaulx, les monographies de Carl Semisch, Ernst Zeidler et Wilhelm Mangold, et *Das I eben des Libanios* de Sievers. De mon étude de ces auteurs, il résulte qu'il n'a probablement connu ni Mücke, ni Sievers. Il a déclaré lui-même à Edmund Gosse qu'il n'avait pas lu Gibbon. Quant aux autres, on sait qu'il avait lu la brochure de Strauss, et il est possible qu'il ait eu entre les mains une ou deux monographies, mais il ne semble pas que leur lecture ait pu avoir aucune importance. (V. mon article d'*Edda* sur les sources historiques du double drame).

modifier que deux ou trois qui semblent assez indifférents, et dont le changement bouleverse la portée des faits. Ibsen a voulu voir dans l'incendie de la flotte, ordonné par Julien au quatrième acte de la seconde partie, l'acte d'un fou. Pour mieux en faire ressortir l'origine démente, il imagine que des lettres reçues d'Antioche annoncent des troubles galiléens. Julien en conçoit un impatient désir de terminer la guerre persane. Il demande à Nevita combien de temps il faut pour atteindre Ctésiphon? — « Impossible en moins de trente jours, » répond le général. L'impatience de Julien est accrue à tel point qu'il accepte la suggestion d'un transfuge persan qui se propose pour conduire l'armée, par un raccourci à travers les montagnes, jusqu'à Ctésiphon en quatre jours seulement. Mais que faire de la flotte, puisqu'il faudra quitter le fleuve? Et Julien, aveuglé par son désir d'en finir, ordonne de brûler les vaisseaux. Seulement, les lettres d'Antioche n'ont pas existé, car Ammien Marcellin, qui a noté les nouvelles de l'empire reçues jusqu'à l'entrée en Perse, n'en rapporte plus aucune ensuite, A. de Broglie dit expressément qu'à ce moment on n'avait plus reçu de nouvelles de l'empire depuis un mois, et d'ailleurs, les lettres racontent des faits que Julien avait connus à Antioche ; Ctésiphon n'était ni à trente, ni à quatre jours de distance, car l'armée a pu débarquer sur la rive gauche du Tigre, elle a même mis en déroute le corps persan qu'elle y a rencontré, et l'a poursuivi le même jour jusque sous les murs de Ctésiphon ; l'affaire du transfuge n'a lieu qu'après le conseil de guerre où l'on décide de renoncer au siège de Ctésiphon et de remonter vers le nord ; et l'incendie de la flotte qui a suivi s'explique très bien, malgré le blâme d'Ammien, puisqu'elle avait rempli son office et ne pouvait plus servir, car « les flottilles descendent les fleuves et ne les remontent pas, ou du moins elles ne les remontaient pas, quand elles n'avaient pour moteur que les rames [1] ».

[1] Jurien de la Gravière, *La Flottille de l'Euphrate*, p. 118.

Ces inexactitudes d'Ibsen, dont les deux principales sont une erreur géographique et une interversion dans l'ordre de faits exacts, sont noyées dans de nombreux détails, la plupart correctement historiques. Elles sont toutes deux évidemment voulues, car le dialogue de Julien avec le transfuge, où intervient Nevita, montre combien Ibsen avait soigneusement noté tous les détails de la campagne d'après Ammien.

Ensuite vient la folie. Elle n'est pas non plus dans les livres lus par Ibsen. On peut dire seulement qu'elle est suggérée par A. de Broglie. Mais on sait qu'Ibsen était assez enclin à pousser ses héros jusqu'à la folie, et la logique du caractère de Julien, tel qu'Ibsen l'a compris, rend cette fin si naturelle, qu'elle a dû être prévue dès 1870. Elle est d'ailleurs préparée dans le portrait de Julien qui est à la troisième page du manuscrit commencé le 24 juillet 1871 (p. 479), et elle est nettement prévue dans le plan nº IX (p. 475), qui est, je crois, de juin 1871, c'est-à-dire antérieur à la lecture d'A. de Broglie.

Cependant Ibsen s'est toujours vanté de sa fidélité historique. Il a écrit : « Je me suis tenu rigoureusement à l'histoire ; j'ai vu tout cela se passer comme sous mes yeux, et c'est ainsi que je le rends [1]. » Et à son ami Lökke il a précisé où se manifeste cette rigueur : « J'ose affirmer que ma conception du caractère de l'empereur Julien est rigoureusement conforme à la vérité historique [2]. » L'exemple du roman d'Helena montre qu'il a comblé audacieusement certaines lacunes de l'histoire. L'exemple de la façon dont il a présenté l'incendie de la flotte montre qu'il était même capable de remanier les faits de façon à leur donner un sens tout différent de celui qu'ils avaient. Et dans ces deux exemples il a très certainement agi avec une pleine conscience de son habileté à inventer ou à déformer. Il n'est donc pas vrai qu'il se soit « tenu rigoureusement à l'histoire », et il savait

[1] Lettre du 20 février 1873, *Breve*, I, p. 272.
[2] Cette phrase précède immédiatement la citation donnée p. 468.

fort bien que ce n'était pas vrai. Ses altérations historiques dépassent de beaucoup les changements topographiques ou chronologiques nécessités par la concentration dramatique. Mais la lettre à Lökke précise ce qu'il a voulu dire. Il prétend, et il est évidemment persuadé qu'il a tracé de Julien un portrait historiquement vrai. Cela seul importe pour lui, et cela importe tellement qu'il ne songe même pas à toutes ses ingénieuses modifications des faits. Sans doute estime-t-il qu'elles étaient légitimes, et même nécessaires, précisément pour mettre mieux en évidence le caractère de Julien, seule vérité essentielle.

Telle est évidemment la seule interprétation possible de sa prétention à la fidélité historique. Mais on a vu que même cette vérité essentielle du caractère de Julien n'existe pas telle qu'il la présente, chez les écrivains qu'il a lus. Elle n'existe pas chez Ammien, le seul auteur ancien qu'il ait connu autrement que par des citations, et qui pourtant lui paraissait un homme pondéré et de jugement sain, puisqu'il l'a ainsi représenté dans plusieurs scènes de la deuxième partie. Et elle n'existe ni chez Neander, ci chez Auer, ni chez A. de Broglie. Mais Ibsen a sans doute estimé que l'appréciation d'un caractère n'était pas leur affaire. Il a récusé Ammien, dont la bienveillance pour Julien lui a semblé un peu partiale, et il n'a pas tenu compte des historiens modernes en une matière où il s'agissait d'interprétation plutôt que de faits. Comprendre un caractère, c'était sa spécialité, non la leur. Il les a écartés avec une dédaigneuse confiance en lui-même. Et il s'est sans doute à peine aperçu que son interprétation du caractère de Julien comportait une falsification de certains faits qui la contredisent. On ne peut douter que le christianisme de Julien ait été arien, ni qu'il ait sacrifié aux dieux longtemps avant la date qu'Ibsen assigne à son apostasie. C'est là qu'Ibsen a traité l'histoire avec sans-gêne. Ses autres inexactitudes, ensuite, peuvent paraître plus graves ou plus choquantes, elles ne sont que des conséquences. Tandis que les gens, dans la vie, sont bien forcés de s'adapter

aux faits, ce sont ici les faits qui s'adaptent à la conception du caractère de Julien que s'est faite Ibsen. Il avait apparemment besoin d'un tel personnage. Et qu'il ait cru à la vérité historique d'un Julien qui était, en réalité, sa création, c'est là un phénomène qui n'est pas rare dans l'histoire littéraire [1].

Mais pourquoi Ibsen a-t-il créé un Julien dont la croyance religieuse survit à l'initiation théurgique et même à l'acte solennel d'apostasie? Lui-même a presque énoncé la raison, lorsqu'il écrivait : « C'est une partie de ma propre vie spirituelle que je consigne dans ce livre ; ce que je décris, je l'ai moi-même éprouvé sous d'autres formes [2]. » Et au même correspondant il répète un peu plus tard : « Il y a beaucoup d'auto-anatomie dans ce livre [3]. » Comme Julien, en effet, Ibsen avait sans doute été fort croyant dans sa jeunesse, puis avait cessé de croire, et avait même proclamé son irréligion avec un certain cynisme dans le cercle de ses camarades de Grimstad. Plus tard, la foi ne lui était jamais revenue, mais il avait beaucoup réfléchi aux questions religieuses, avec des sentiments très divers. C'était presque de la haine, lorsqu'il songeait au sombre piétisme norvégien, et à la secte du pasteur Lammers, à Skien, à laquelle avaient adhéré sa mère et sa sœur. Cette animosité apparaît nettement dans *Brand* par l'excès de la caricature d'Ejnar transformé, au cinquième acte. Et en même temps il demeurait un grand liseur de la Bible, il tenait en haute estime la fonction sacerdotale, — à condition qu'elle ne fût pas remplie par un pasteur Straamand, — et il avait même pris l'habitude, à Rome, de saluer les prêtres qu'il rencontrait dans la rue. Le christianisme, en lui, survivait à la foi, malgré une période de réelle hostilité. Ibsen pouvait donc se livrer à son auto-anatomie à propos de Julien, de même qu'il a dit l'avoir fait à propos

[1] V. mon article « Ibsen et Julien l'Apostat » (*Mercure de France*, 15 mars 1928), où sont opposés les caractères attribués à Julien par Alfred de Vigny et Ibsen.
[2] Lettre du 14 octobre 1872 à Edmund Gosse, *Breve*, I, p. 266.
[3] Lettre du 23 février 1873, *Breve*, I, p. 274.

de Brand, et de Peer Gynt, et même de Stensgaard. Particulièrement, il a médité sur l'apostasie de Julien. Que le prince eût cessé de croire à sa religion d'enfance lui paraissait naturel. Mais qu'il en eût été détaché au point de vraiment devenir un croyant d'une autre religion, c'est là, je crois, ce qu'Ibsen ne pouvait admettre. C'était contraire à son expérience. Et c'est pourquoi il a rejeté l'idée de la brusque adoption d'une foi nouvelle par pure conviction aussitôt après l'initiation théurgique. Reconnaissons d'ailleurs que le passage du christianisme à l'hellénisme n'a pas pu être si brusque. Mais l'évolution n'a pas eu lieu après, de 351 à 361, comme le veut Ibsen, elle avait eu lieu avant l'intervention de Maximos.

CHAPITRE VII

L'ŒUVRE ACHEVÉE

Ibsen envoya la fin de son manuscrit à Hegel le 24 mai 1873 [1] Suivant sa coutume, il n'a pas corrigé les épreuves. Il les a fait revoir, pour ce qui concerne les noms propres, par son ami le professeur Ludvig Daae, en s'excusant de n'avoir pas gardé pour tous la forme grecque : ce n'était pas possible, dit-il, pour les noms historiques les plus connus [2]. Le mélange de transcriptions du grec et de formes modernes lui appartient. Mais, ayant précisé le principe des règles qu'il avait suivies, il s'en remit à L. Daae pour leur application définitive. Peut-être est-ce l'indice d'une sorte de lassitude après avoir été entièrement absorbé par Julien pendant deux ans et demi. On est tenté d'en voir un autre indice dans la différence qui existe dans les qualités littéraires des deux parties du drame, surtout en ce qui concerne la composition, mais aussi pour le style.

Dans ce qui précède il n'a guère été question que des sources, de l'historicité, ou des idées exprimées. Les influences littéraires paraissent rares. Une réminiscence de Paludan Muller semble très probable, mais n'apparaît que dans un détail. On a signalé d'autres réminiscences possibles, surtout de Shakespeare. Je n'y

[1] Lettre 7 de *Tyve brev fra Henrik Ibsen.*
[2] *Breve*, I, p. 267. V aussi *ibid.*, p. 273 et *Tyve brev fra Henrik Ibsen*, lettre 8

crois guère. Les analogies assez vagues que l'on a trouvées résultent tout simplement d'analogies fournies par l'histoire. Tout au plus peut-on dire que la composition dispersée du premier acte de la seconde partie primitive (transformée en récit au commencement du quatrième acte de la première partie définitive) fait penser à Shakespeare, ainsi que, pour la même raison, toute la seconde partie. Mais précisément l'acte de la bataille d'Argentoratum a été supprimé par Ibsen, et la seconde partie est celle dont la forme dramatique a déçu.

Il y a, en effet, un singulier contraste entre cette première partie, dont l'action s'étend sur dix ans, depuis la jeunesse pieuse de Julien jusqu'à son apostasie et sa révolte de général victorieux, ramassée en cinq actes dont chacun n'a qu'un tableau et un développement très clair, — et la seconde partie qui dure seulement les dix-huit mois du règne de Julien, et dont les actes ont chacun trois ou quatre tableaux (dix-huit en tout), souvent très différents de ton et d'allure. Elle contient de fort beaux morceaux, cette seconde partie, mais elle est surchargée, le progrès de l'action dramatique s'y fait peu sentir, surtout dans les trois premiers actes, et si on la jouait, le spectateur serait déconcerté, il serait sans doute ému par la puissance scénique de certaines scènes, il aurait peine à saisir l'ensemble, tandis que la construction simple de *L'Apostasie de César* est d'un effet grandiose. Même si l'on trouve la pensée peu claire dans le premier drame, on y est pris par le mouvement dramatique, trop confus dans le second, sans que la pensée s'y dégage mieux. Il est difficile de croire qu'une telle disparate soit voulue. Ibsen n'a pas vu après coup, ainsi qu'il l'avait vu pour son acte de la bataille d'Argentoratum, le moyen de condenser son second drame, et de l'alléger. Il était sans doute trop pressé d'en finir, et d'envoyer son manuscrit.

Et on a l'impression que Julien, depuis son accès à l'empire, n'est plus le même personnage qu'Ibsen avait d'abord conçu. Il n'est plus qu'hypocrisie et vanité, ses hautes ambitions se

réduisent de plus en plus à l'exaltation de sa propre personne; ballotté par les événements, il n'a plus d'énergie, seulement des caprices. Il est un être médiocre et souvent ridicule, alors que, jeune prince, puis César, il avait semblé autrement grand et sympathique. Le changement dans la forme dramatique paraît s'accompagner d'un changement dans la nature même du personnage principal, et l'accuse. Les deux parties de l'œuvre ne tiennent pas bien ensemble, et l'on est presque tenté de croire qu'Ibsen, après l'écriture de la première partie, a modifié l'idée qu'il s'était faite d'abord du caractère de Julien.

Ceci est naturellement une illusion. La vanité de Julien apparaît dans la scène du premier acte de la première partie avec Libanios, même dans le manuscrit du 24 juillet 1871. Son hypocrisie est indiquée dans les scènes avec Gallos et Constance aussitôt après. Et surtout, le rôle d'Hélène est inventé dès 1870, ou, au plus tard, dans les premières semaines de janvier 1871, et la raison d'être de ce rôle est d'amener l'apostasie comme l'effet d'une haine personnelle contre le Galiléen. Julien pourra donc subir l'influence de Maximos, mais non adopter son idée du troisième empire, c'est-à-dire l'idée d'une conciliation entre l'hellénisme et le paganisme, il sera pour l'un contre l'autre. Enfin, sa folie paraît bien être prévue par le portrait tracé dès la fin de juillet 1871, et le rôle du fanatique Agathon (Theodorus, p. 492), paraît bien l'avoir destiné, dès juillet 1871, sinon dès la fin de 1870, à être le meurtrier de Julien. Le Julien empereur est, dans la pensée d'Ibsen formée à la fin de 1870, le développement naturel du Julien prince et César. La différence est seulement que, en prenant l'empire, il a tué la meilleure partie de lui-même, au lieu de tuer la mauvaise, comme le fondeur de boutons le conseillait à Peer Gynt, en sorte que ses fâcheuses dispositions, dûment indiquées dans la première partie, prennent décidément le dessus. La connaissance tardive d'Auer et d'Albert de Broglie n'a pas modifié le plan ni la conception d'Ibsen, mais la surabondance d'épisodes nouveaux qu'il a

trouvés dans A. de Broglie, et qu'il a juxtaposés dans sa seconde partie souvent avec une étonnante littéralité a donné à son Julien l'apparence d'être vraiment un autre homme, et non simplement un homme transformé par les circonstances.

Ibsen ne s'est pas du tout rendu compte de ce grave défaut de son œuvre. Au moment où il venait de l'achever, et n'avait plus qu'à la mettre au net, il en était très satisfait : « Je peux dire hardiment que ce sera mon *Hauptwerk*, » écrivait-il à Ludvig Daae ; et il annonçait à Hegel : « Mon grand ouvrage est achevé, et mené à bonne fin mieux qu'aucun de mes ouvrages précédents [1]. » On peut d'ailleurs être sûr que, surtout pour ce double drame auquel il attachait tant d'importance, il se serait donné le temps de méditer des remaniements, et aurait, au besoin, récrit toute la seconde partie, s'il y avait aperçu un fâcheux désaccord avec la première. Mais le changement dans le caractère de Julien, prévu et préparé dès le commencement, lui paraissait naturel ; il avait pratiqué déjà la multiplicité des tableaux, surtout dans *Peer Gynt*, où elle convenait fort bien, et son attention était attirée principalement sur la peinture du monde antique, ce qui lui paraissait la seule difficulté de son travail, comme il le dit dans sa lettre à Hegel.

Et Ibsen a vécu dans l'attente, car le livre ne devait paraître que plus tard, en octobre : c'était la bonne saison, selon l'usage danois et norvégien. Ibsen était plus que jamais impatient de voir comment il serait accueilli, et il croyait que le *Culturkampf*, qui sévissait alors en Allemagne, serait une circonstance favorable, parce que Bismarck lui paraissait entreprendre contre l'Église catholique une lutte analogue à celle de Julien. D'une façon inattendue, le livre était d'actualité, au moment où Bismarck venait de déclarer : « Nous n'irons pas à Canossa »

[1] Lettres du 4 et du 6 février 1873. *Breve*. I, p. 269.

(mai 1872), où les Jésuites étaient expulsés d'Allemagne, et l'ambassade allemande au Vatican était retirée (décembre 1872). David Strauss croyait que l'Allemagne allait bientôt cesser d'être chrétienne, et son livre, *Der alte und der neue Glaube*, avait six éditions de 1872 à 1873. On discutait sur l'hellénisme et le christianisme, et Franz Overbeck publiait en 1873 : *Ueber die Christlichkeit der heutigen Theologie*. Ibsen suivait les événements d'ordre religieux, même en France. Il écrivait à Brandès : « Il me semble, à beaucoup d'indices, que quelque chose de nouveau est en train de se préparer. Que dites-vous de la frénésie de pèlerinages dans la France de Renan [1] ? » Mais il vivait à Dresde, et le *Culturkampf* l'intéressait surtout. Il « voyait naturellement une erreur dans l'emploi de moyens coercitifs, par lesquels la lutte était menée du côté de Bismarck, et ne croyait pas du tout qu'ils pussent aboutir à une victoire [2] ».

Enfin le livre parut le 16 octobre 1873. Il était très attendu. Hegel, averti par les nombreuses commandes d'exemplaires reliés faites d'avance, avait tiré à 4 000 exemplaires le gros volume de 512 pages, imprimé sur meilleur papier que d'habitude, et avec des caractères nouveaux, romains au lieu de germaniques. Et cela ne suffit pas. L'édition fut enlevée si vite que l'ouvrage resta quelque temps épuisé avant que la seconde édition pût être mise en vente, le 16 décembre [3]. Le fait, paraît-il, était sans exemple chez Hegel. Ce succès, d'ailleurs, se modéra vite, car la seconde édition, de 2 000 exemplaires seulement, suffit pendant un peu plus de six ans.

Cela tient à ce que *Empereur et Galiléen* n'excitait pas les passions à la façon de *Brand* ou de *l'Union des Jeunes*. C'est avec plus de calme que le public norvégien et danois se mit à

[1] Lettre du 8 septembre 1873, *Breve*, p. 285.
[2] G. Brandès, *Levned*, II, p. 171.
[3] Lettres d'Ibsen à Hegel des 6 octobre et 13 novembre 1873 (L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 314 et 316).

discuter les idées exprimées par Ibsen, car c'était des idées, naturellement, qu'il était question, beaucoup plus que de la valeur littéraire [1]. Tout de même, pour un ouvrage de ce genre, et à cette date, la vente de 4 000 exemplaires en un mois environ donne, relativement à la population, une haute idée du niveau de culture du public norvégien.

Pourtant, les francs éloges furent rares. Si le Danois Rosenberg considéra la nouvelle œuvre d'Ibsen comme le *summum* de sa production [2], Björnson fut sévère. D'avance, il se méfiait, et annonçait que l'ouvrage était « plein d'athéïsme [3] ». Puis, il apprend le succès et s'en réjouit : « Que le grand ouvrage d'Ibsen ait un gros succès, j'en suis très heureux, parce que cela met en mouvement la pensée contemporaine dans le Nord, et ajoute au renom de notre peuple. Il me tarde de le lire [4]. » Et enfin : « J'ai lu *Empereur et Galiléen* d'Ibsen. Ce fut une grande déception. » Et il espère qu'après cette « musique d'avenir de la poésie », Ibsen va donner « des pièces d'intrigue, où il sera un maître [5]. »

Brandès écrivit naturellement un long article dans la revue qu'il venait de fonder [6]. Mais lui aussi, comme on l'a vu, s'était méfié de l'œuvre nouvelle, et n'en fut guère satisfait. Les réserves qu'il exprima portèrent surtout sur la tendance trop déterministe qu'Ibsen avait encore accentuée dans les lettres

[1] Je ne vois guère en fait de jugement purement littéraire que celui du romancier danois J. P. Jacobsen, dans une lettre du 7 août 1874, citée par Halvorsen (*Forfatter Lexikon*, III, p. 57) : Il trouve qu'Ibsen ne sait pas écrire en prose, que cela manque de mouvement, que les personnages sont sans personnalité. « C'est ce qu'Ibsen a fait de moins ibsénien. » Quant à Julien, c'est tout ce qu'on veut, un jeune homme germano-norvégien, qui a lu son Sören Kierkegaard, et qui, à l'occasion, prend une teinte de Hamlet, de Manfred, et de l'Antoine de *Jules César*. »

[2] Valdemar Vedel dans *Henrik Ibsen til hans 70 de de födselsdag*, p. 82.

[3] *Breve*, I, p. 285, et L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, 317.

[4] L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 52.

[5] *Brytningsaar*, I, p. 168.

[6] *Det nittende aarhundrede*, I, pp. 76-84.

qu'il lui avait écrites. L'article était quand même, bien entendu, fort élogieux. Ibsen le remercia, sans hâte et sans chaleur, et trouva que Brandès se contredisait : « Cette critique (de mon déterminisme) ne concorde pas avec l'approbation que vous donnez à la théorie analogue présentée dans le roman de Paul Heyse : *Kinder der Welt*. Selon moi, dire en analysant le caractère d'un individu : « Il a cela dans le sang, » ou bien : « Il est libre... sous la loi qui le contraint, » c'est exprimer, à peu près, la même pensée [1]. »

L'attitude du public et de la critique, — mis à part Rosenberg — ne fut ni d'admiration, ni de dénigrement. Le ton ne fut pas celui de l'âpre polémique, ainsi qu'on l'avait vu si souvent pour d'autres œuvres d'Ibsen. Mais l'intérêt ne fut pas moins vif. Isachsen donna des lectures publiques du drame. Les articles furent nombreux et copieux [2]. On publia des brochures. L'association des étudiants institua une discussion. Jusque dans une petite ville de province un professeur de lycée fit une série de conférences.

Le public, semble-t-il, fut attentif, mais quelque peu déconcerté, à la façon de Mme Limnell, à qui avait été adressée la « Lettre par ballon ». Elle écrivit à son fils :

> Oui, tu sais, maintenant j'ai lu *Empereur et Galiléen*. Mais, je peux bien le dire : je n'en suis pas plus avancée[...] bien que j'aie lu la première partie deux fois et la seconde une fois, je ne m'y débrouille pas encore bien. Je n'ai pas d'impression d'ensemble, sinon que c'est un chaos grandiose, qui se termine par une question.

Mais Mme Limnell n'en reste pas là. Elle parle du livre avec plusieurs personnes, dont elle dit les opinions divergentes, elle reçoit des lettres d'amis qui racontent combien il est discuté autour d'eux, elle lit la brochure d'un certain G..., dont « il y

[1] Lettre du 30 janvier 1875, *Breve*, II.
[2] Par exemple, celui de *Tids Tavler*, III, pp. 296-340.

aurait beaucoup à dire ». Car, dit Mme Limnell dans une nouvelle lettre à son fils :

> Avec tout cela le livre me tourmentait, il me semblait renfermer une grandeur mystérieuse — être une prodigieuse énigme dont il fallait trouver la solution, il posait constamment devant moi sa question non répondue. Ces réflexions ont peu à peu éclairci tel et tel point ; j'ai vu le vaste ensemble [1]...

On comprend que des lecteurs aussi émus par le drame d'Ibsen que Mme Limnell et ses amis, qui ne sont sans doute que des exemples, aient fait un succès à la brochure de l'inconnu qui signait « G. ». L'auteur était un jeune paysan de vingt-deux ans, qui avait été instituteur, puis imprimeur, et enfin était venu à Kristiania en février 1873 pour s'y préparer tardivement au baccalauréat, comme Ibsen autrefois. Il s'agissait pour lui « d'être étudiant ou mourir ». Il s'appelait Arne Garborg, et il est devenu poète et romancier. Il vivait alors très misérablement et faisait un peu de journalisme. Aussitôt *Empereur et Galiléen* paru le 16 octobre, il écrivit très vite une étude qui parut dans *Bergensposten*, et fut trouvée si intéressante qu'elle fut publiée en brochure dès le milieu de novembre, et eut une seconde édition en 1874. Elle méritait un succès aussi exceptionnel, car, outre qu'elle était fort bien écrite, jamais aucune œuvre d'Ibsen n'avait encore été analysée de façon aussi pénétrante. Tout en admirant l'auteur et son drame, Garborg y était fin critique et montrait une étonnante maturité. Dans un chapitre d'introduction, il observe :

> ...avec toute sa richesse de pensée, Ibsen n'a réellement rien à donner. Il n'est lui-même qu'un homme qui cherche... C'est pourquoi on a l'habitude de le dire négatif.
>
> N'est pleinement négatif que celui... qui, en tout, se comporte en chercheur et en douteur... Ibsen a dit quelque part que l'on peut aussi devenir poète grâce au « don du doute ». C'est là justement la fâcheuse

[1] Lotten Dahlgren, *Lyran*, pp. 272 et 273.

erreur d'Ibsen. Le doute n'est pas un « don », c'est une position de l'esprit, et, qui plus est, une position d'attente. Tant qu'une âme est dans le doute, elle n'a pas atteint son plein développement, elle n'est pas libérée, et même si elle est douée de la plus grande vigueur, elle sera impuissante en face de ses problèmes. Ibsen en est un exemple. Il a reçu les plus merveilleux dons de poète, mais le doute brise son chant [1]...

Il est curieux que Garborg ait si bien expliqué le sentiment vague qu'éprouvait Mme Limnell en présence d'Ibsen, dont la personnalité ne lui paraissait pas s'être « éclaircie » [2]. Et cette disposition d'Ibsen, au milieu d'une époque de confusion, ne lui permet pas, d'après le jeune critique, de parvenir à la sérénité harmonieuse nécessaire dans une véritable œuvre d'art :

C'est là le défaut qui rend si difficile de la comprendre, et si impossible de jouir vraiment de ses œuvres ; il est vrai qu'en même temps il est par là une expression extraordinairement fidèle de son temps ; car le manque de sérénité et d'harmonie est précisément la marque particulière de ce temps-ci. Nous voyons donc que ce qui l'empêche, sous un rapport, d'être le poète de l'époque, est justement, bien qu'en un autre sens, ce qui fait de lui le poète de l'époque. « Ce qu'il est, il ne l'est pas, et ce qui n'est pas, il l'est [3]» ; il est lui-même une sorte d'énigme, lui-même un paradoxe ; c'est pourquoi il est naturel que ses œuvres soient énigmatiques et difficiles à définir [4].

Vient ensuite une longue analyse pleine d'observations justes, où Garborg insiste notamment sur l'égoïsme attribué par Ibsen à Julien, et qui est le véritable moteur du drame, puisque c'est ce qui fait prévoir l'apostasie, dès les premières scènes, ce qui attire le prince vers « l'empire de l'empereur », et finalement l'entraîne à une lutte haineuse au lieu d'un effort de conciliation, conforme aux vues de Maximos. Mais Garborg croit trop à la fidélité historique d'Ibsen. Et dans sa conclusion il examine ce que vaut l'idée du « troisième empire » — « évident essai de

[1] G., *Henrik Ibsen's Kejser og Galilær*, 2e éd., pp. 6-7.
[2] V. p. 54 du présent volume.
[3] Phrase à peine déformée d'*Empereur et Galiléen*, tome X, p. 92.
[4] G., *ibid.*, p. 18-19.

jeter un pont sur l'abîme qui sépare le royaume de Dieu et le royaume du monde » :

A y regarder de plus près on s'aperçoit que leur opposition n'est nullement résolue ; car une lutte mondiale comme celle-là n'est pas résolue par un postulat, si ingénieux et génial soit-il. Le « troisième empire » proposé n'est en réalité qu'une solution apparente. C'est un essai d'éclairer ce qui est obscur par une obscurité nouvelle. Le poète s'est efforcé de voiler l'abîme béant de l'énigme avec un nuage.

En tant qu'une tentative de solution est ainsi faite, *Empereur et Galiléen* est un progrès sur *Brand*, où l'opposition est seulement posée. Cela prouve qu'aucune âme ne peut s'en tenir aux pures négations. Ibsen a pris hardiment son élan vers une solution positive, il faut le reconnaître ; mais il n'a réussi qu'à poser une nouvelle énigme. Il est pénible de voir de si grands dons s'user à une vaine recherche [1]...

Garborg, on le voit, était en dissentiment profond avec Ibsen, ce qui l'empêchait de se rendre compte qu'*Empereur et Galiléen* remplissait tout de même le but essentiel de son auteur, et, par suite, était bien une œuvre « positive », au moins en ceci que le drame provoquait la réflexion sur des thèmes sévères à un degré rare. Mais il est d'autant plus remarquable que le jeune critique ait si bien compris certains aspects de la nature intellectuelle d'Ibsen, et deviné son intention expressément déclarée de montrer qu'il était capable d'avoir des vues positives.

Si la « pièce d'histoire universelle » fut lue et discutée dans les trois pays scandinaves, elle attira peu l'attention à l'étranger. En Allemagne, où Ibsen commençait à pénétrer (*Brand* et *l'Union des Jeunes* traduits en 1872), le drame de Julien n'a été publié qu'en 1888. En France, il ne l'a été qu'en 1895, par Ch. de Bigault de Casanove.

C'est en Angleterre qu'a paru la première traduction, par miss Catherine Ray, dès 1876, alors qu'aucune pièce d'Ibsen n'avait encore été traduite en anglais. Les hasards de l'expansion d'un

[1] *Ibid.*, p. 61-62.

auteur sont parfois singuliers. Edmund Gosse, alors jeune attaché au British Museum, au cours d'un voyage de vacances au cap Nord, avait rencontré en 1871 un libraire enthousiaste qui lui avait parlé de *Brand* et des poèmes d'Ibsen [1]. « Gosse apprit le norvégien en les lisant, et publia un compte rendu des poèmes dans *The Spectator* du 22 avril 1872, mais écrivit préalablement à Ibsen en lui soumettant son article [2]. Une correspondance assez active suivit, Ibsen mit Gosse en relation avec Jakob Lökke, qui, en 1872, se trouvait à Londres, et Gosse écrivit pour la *Saturday Review* un article sur *Peer Gynt* et *L'Union des Jeunes*, où il parlait d'Ibsen comme d'un écrivain de tout premier ordre. Mais la revue demanda une atténuation de ces termes jugés *a priori* excessifs, ce que Gosse refusa, et l'article ne fut pas inséré. La raison de la revue était que l'on avait commencé à traduire Björnson en anglais (plusieurs contes et *Les nouveaux mariés*), et que l'opinion courante dans les milieux littéraires anglais était : « Björnson est le plus grand poète norvégien, et on l'a beaucoup surfait ; donc, cet Ibsen ne doit pas valoir grand'chose [3]. » Cependant, Gosse retourna en 1872 à Kristiania, où Lökke, rentré d'Angleterre, le mit en rapport avec les « Hollandais », Birkeland se chargea de le piloter [4] ; puis, Gosse étendit ses voyages aux autres pays scandinaves, qu'il visita plusieurs années de suite, et publia en 1873 dans la *Fortnightly Review* son premier article d'ensemble sur *Ibsen, the norwegian satirist*, qu'il présentait comme un futur *world-pœt.*

Edmund Gosse était entré en relation avec Ibsen au moment où celui-ci avait l'esprit complètement absorbé par Julien. Les lettres d'Ibsen à son nouveau correspondant en parlent constamment, et montrent comme un désir impuissant de s'exprimer

[1] Note de Koht dans *Breve*, I, p. 332.
[2] Cela résulte de la réponse d'Ibsen du 2 avril, *Breve*, I, p. 246.
[3] Lettre de Jokob Lökke à L. Daae, du 14 juin 1872, publiée par Fr. Ording, *Det lærde Holland*, pp. 235-7.
[4] Fr, Ording, *Jakob Lökke*, p. 20.



plus ouvertement à ce sujet. La curiosité du critique anglais devait être vive. Il fut plutôt déçu. Il loua grandement la première partie, qu'il trouva « d'une haute beauté dramatique »[1]. Mais de tous les critiques il fut peut-être celui qui fut le plus frappé du contraste qui existe entre les deux parties. Et dans son compte rendu il regretta que l'œuvre n'eût pas été écrite en vers. Ibsen le remercia — pas très chaleureusement — et tint à défendre son œuvre, au moins sur ce point :

La pièce est conçue, ainsi que vous l'avez sans doute remarqué, dans le style le plus réaliste. L'illusion que j'ai voulu produire est celle de la réalité. J'ai voulu produire sur le lecteur l'impression qu'il lisait une histoire qui était réellement arrivée. Si j'avais écrit en vers j'aurais contrarié ma propre intention et la tâche que je m'étais assignée[2].

Et la lettre continue par des considérations générales qui montrent que ce réalisme n'a pas été spécialement à l'usage de *Empereur et Galiléen* : il sera désormais la doctrine d'Ibsen.

Les représentations du drame ont été rares. La première eut lieu en Allemagne. au Stadttheater de Leipzig, le 3 décembre 1896, dans une adaptation où la première partie était réduite à trois actes, et la seconde à deux[3]. Un second essai eut lieu à Berlin, au Belle Alliance Theater, en 1898, à l'occasion du 70e anniversaire d'Ibsen.

En Norvège, l'entreprenant directeur suédois du « Théâtre de Christiania », Ludvig Josephson, avait pensé à mettre Julien à la scène, mais n'avait pas osé. Ce fut seulement en 1903, dans la quatrième année du « Théâtre national », que fut donnée le 20 mars, anniversaire de la naissance d'Ibsen, la première partie du drame.

[1] Edmund Gosse, *Ibsen*, p. 139.
[2] Lettre du 15 janvier 1874, *Breve*, II, p. 12.
[3] *Leipziger Tagblatt*, 5 décembre 1896.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE BIOGRAPHIQUE

POÈMES ET PROSES

63



L'UNION DES JEUNES

EMPEREUR ET GALILÉEN

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8 RUE GARANCIÈRE. — 1937. 47777.

ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

Parus :

Tome I. *INTRODUCTION.*
Œuvres de Grimstad (1847-1850).
Poèmes. — Prose. — Catilina.

Tome II **Œuvres de Kristiania (avril 1850-octobre 1851).**
Poèmes. — Proses. — Le Tertre du guerrier (1850).

Tome III. **Œuvres de Bergen (1851-1857).**
Poèmes. — Proses — La Nuit de la Saint-Jean (1852). — Dame Inger d'Œstraat (1853).

Tome IV. **Œuvres de Bergen** *(suite).*
La Fête à Solhaug (1855). — Olaf Liljekrans (1856). — Les Guerriers à Helgeland.

Tome V. **Œuvres de Kristiania, second séjour (1857-1864).**
Poèmes. — Proses.

Tome VI. **Œuvres de Kristiania second séjour** *(suite).*
La Comédie de l'amour (1861). — Les Prétendants à la couronne (1863).

Tome VII. **Œuvres d'Italie, premier séjour (1864-1868).**
Brand (1866).

Tome VIII. **Œuvres d'Italie, premier séjour** *(suite).*
Peer Gynt (1867).

Tome IX. **Œuvres de Dresde (1867-1875).**
L'Union des jeunes (1869). — Poèmes.

A paraître :

Tome X. **Œuvres de Dresde** *(suite).*
Empereur et Galiléen (1873).

Tome XI. **Les drames modernes.**
Les soutiens de la société (1877). — Maison de poupée (1879).

Tome XII. **Les drames modernes** *(suite).*
Les Revenants (1881). — Un ennemi du peuple (1882).

Tome XIII. **Les drames modernes** *(suite).*
Le canard sauvage (1884). — Rosmersholm (1886).

Tome XIV. **Les drames modernes** *(suite).*
La dame de la mer (1888). — Hedda Gabler (1890).

Tome XV. **Œuvres de Kristiania, troisième séjour (1891-1906).**
Le Constructeur Solness (1892). — Le petit Eyolf (1894).

Tome XVI. **Œuvre de Kristiania, troisième séjour** *(suite).*
John Gabriel Borkmann (1896). — Quand nous nous réveillerons d'entre les morts (1899).

PARIS (FRANCE). — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1937. 47777.

ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

Parus :

Tome I. [illegible]
Œuvres de [illegible] (1847-1850).
[illegible]

Tome II. **Œuvres de [illegible] (1850-octobre 1851).**
[illegible] (1850).

Tome III. **Œuvres de [illegible]**
[illegible] (1852). —
[illegible]

Tome IV. **Œuvres de [illegible]**
[illegible]

Tome V. **Œuvres de [illegible]**
[illegible]

Tome VI. **Œuvres de Kristiania, second séjour** (suite).
La comédie de l'amour (1862). — Les Prétendants à la couronne (1863).

Tome VII. **Œuvres d'Italie, premier séjour (1864-1868).**
Brand (1866).

Tome VIII. **Œuvres d'Italie, premier séjour** (suite).
Peer Gynt (1867).

Tome IX. **Œuvres de Dresde (1867-1875).**
L'Union des jeunes (1869). — Poèmes.

A paraître :

Tome X. **Œuvres de Dresde** (suite).
Empereur et Galiléen (1873).

Tome XI. **Les drames modernes.**
Les soutiens de la société (1877). — Maison de poupée (1879).

Tome XII. **Les drames modernes** (suite).
Les Revenants (1881). — Un ennemi du peuple (1882).

Tome XIII. **Les drames modernes** (suite).
Le canard sauvage (1884). — Rosmersholm (1886).

Tome XIV. **Les drames modernes** (suite).
La dame de la mer (1888). — Hedda Gabler (1890).

Tome XV. **Œuvres de Kristiania, troisième séjour (1891-1906).**
Le Constructeur Solness (1892). — [illegible]

Tome XVI. **Œuvres de Kristiania,** [illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]





